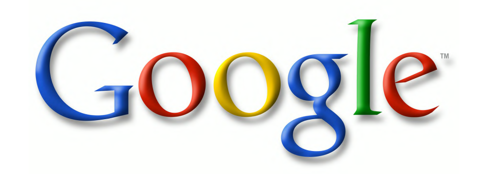
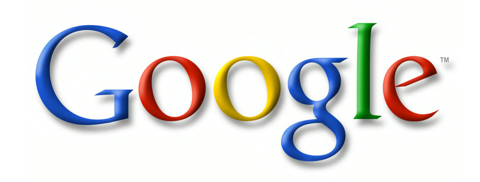
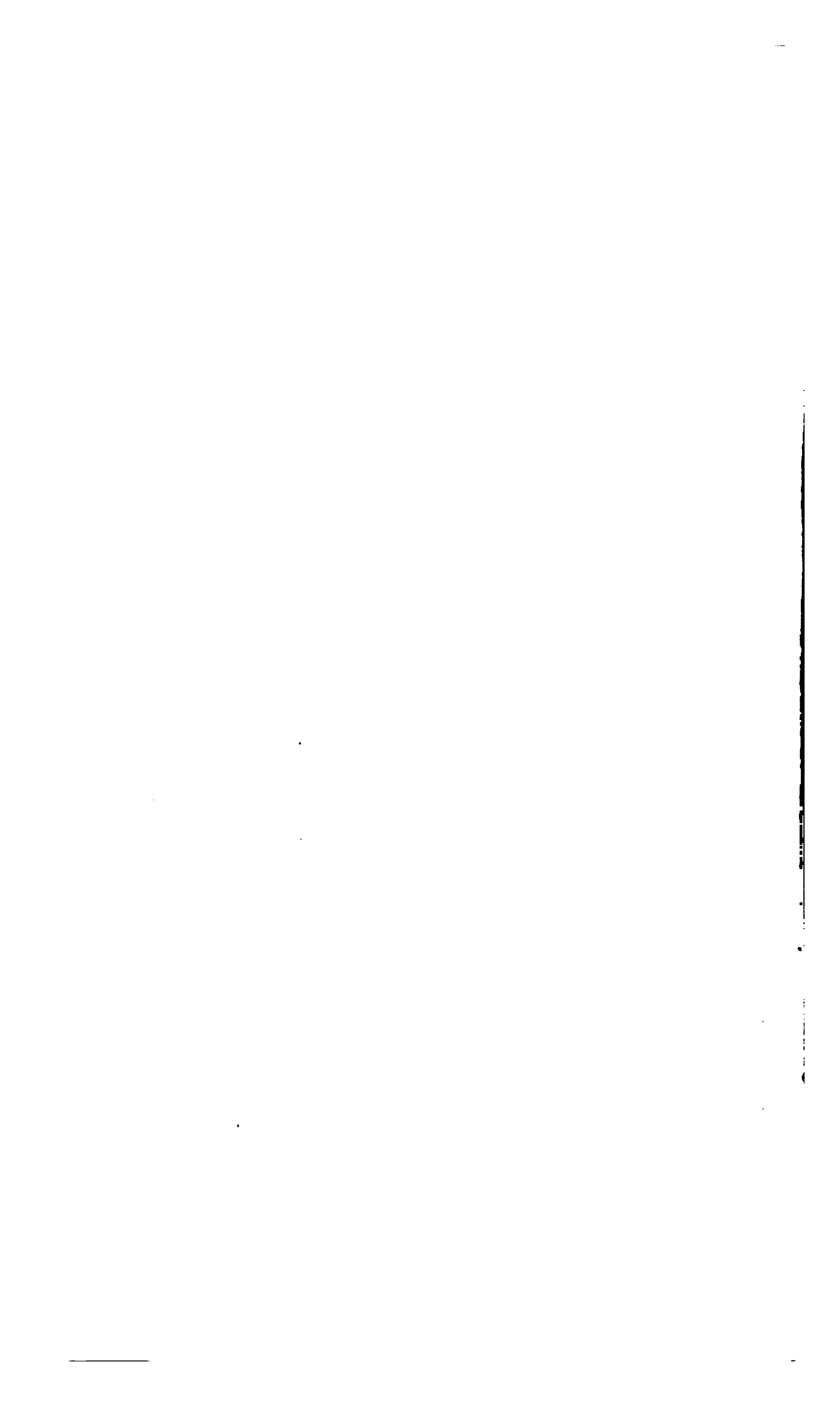








ÉPITRES ET SATIRES.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE COSSON, RUE DU FOUR-SAINT GERMAIN, 47.

ÉPITRES
ET
SATIRES,

SUIVIES

1644 D'UN PRÉCIS HISTORIQUE

SUR LA SATIRE CHEZ TOUS LES PEUPLES.

Jean Pons Guillaume

PAR M. VIENNET,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.



PARIS,

LIBRAIRIE DE CHARLES GOSSELIN,

30, RUE JACOB.

M DCCC XLV.

C.M.H

PRÉFACE

DE L'ÉDITION DE 1827,

PROSPECTUS, APOLOGIE,

OU TOUT CE QU'ON VOUDRA.

Plusieurs personnes ont eu la bonté de s'étonner qu'à l'exemple de quelques poètes vivants, je n'eusse pas encore publié la collection de mes œuvres ; et deux puissants motifs me déterminent à le faire. Le premier, c'est qu'un académicien, dont je suis allé solliciter le suffrage, a eu l'air de me demander ce que j'avais fait pour cela ; le second, qui répond à cette question, c'est qu'un libraire de Bruxelles a rassemblé dans quatre volumes les deux tiers de ce que j'ai imprimé à Paris, et qu'il n'a eu ni la loyauté de m'en demander la permission, ni l'attention de m'en offrir un exemplaire. C'est un des mille inconvénients de notre séparation de la Belgique. J'aurais voulu savoir

pourtant si l'éditeur bruxellois ne m'avait point prêté ce qui ne m'appartenait pas; car on m'a déjà attribué bien des vers qui n'étaient pas sortis de mon cerveau, quoiqu'il en sorte beaucoup; et pour ne citer que l'annotateur du répertoire dramatique de madame Dabo, je dirai que, dans sa notice sur ma tragédie de Clovis, il a eu tort de mettre sur mon compte un poème sur les missionnaires, que je n'ai pas même lu. Je n'aime pas les missionnaires : on le sait même à Rome, où je crois avoir l'honneur d'être mis à l'index; j'en ai vu travailler de si plaisants et de si méchants, que ma verve s'en est souvent échauffée; mais j'ai eu tant d'autres sottises à fouetter, que j'ai négligé celle-là.

Pour qu'on sache donc ce que j'ai fait et ce que je n'ai pas fait, je réunis en deux volumes les trente ou quarante brochures, bien ou mal rimées, que j'ai déjà mises au jour, en y joignant, toutefois, plusieurs pièces inédites. Deux autres volumes contiendront mes vingt-cinq chants de la Philippide. Je n'impose à personne l'obligation d'acheter la totalité : ce n'est pas une souscription que je propose; je n'ai ni assez de mérite ni assez de réputation pour faire des lois au public. On achètera ce qu'on voudra; on pourra même m'avouer en face qu'on n'a rien acheté sans craindre de perdre mon estime. Je commence aujourd'hui par mes Épîtres et mes Dialogues des morts. Les premières sont au nombre de trente-deux. Il y en a quelques-unes d'entièrement inconnues, d'autres que j'ai refaites; et presque toutes ont subi des corrections plus ou moins importantes. J'ose

me flatter que messieurs les journalistes me sauront gré de ma déférence pour leurs avis. Je supplie seulement messieurs de l'*Étoile* de ne pas m'en tenir compte, et de m'épargner leurs louanges, parce qu'avant tout je tiens à l'estime publique.

Un homme d'esprit, qui n'est plus de l'Institut, et que tout le monde voudrait y voir rentrer, a dit qu'on pourrait faire l'histoire morale d'une nation par son théâtre comique. Mes Épîtres feront en partie l'histoire politique et littéraire des temps où j'aurai vécu; et des ministériels de quinze ans de date m'ont reproché, sous trois ou quatre ministères différents d'opinion, de mêler à tout propos ma Muse dans les affaires du jour. Je leur répondrai que cette manie n'est pas nouvelle. Je la crois même aussi vieille que l'histoire, et c'est par exception que, dans la dernière moitié du dernier siècle, il est sorti de je ne sais où une volée de poètes de boudoir, qui se sont mis à chanter des Iris en l'air, à butiner le sentiment, ou à fagoter des bouquets d'hyperboles et d'allégories pour toutes les Cloris de la ville et de la cour. Leur temps est passé. Il paraîtrait aujourd'hui cent Dorats, qu'excepté les douairières de la place Royale, ils n'auraient ni lecteurs, ni clientèle. La poésie est rentrée dans son domaine primitif. Il faut qu'elle instruise, qu'elle éclaire en amusant, qu'elle s'allie surtout aux grandes idées de liberté, d'humanité, de patriotisme, qui font aujourd'hui la base de toutes les conversations européennes.

Les poètes les plus fameux, depuis Apollon jusqu'à Delille, ont presque tous été des poètes

de circonstance. Linus, qui fut tué d'un coup de lyre par Hercule, son élève, n'est connu que pour avoir remporté le prix de poésie dans les jeux funèbres, où il chantait les vertus de Pélias. Or, ce Pélias avait égorgé son frère pour usurper le trône d'Iolcos; et les premiers vers dont on se souvienne sont un mensonge; mais Linus était un poète de cour, et il avait peut-être une pension. Orphée, son disciple, célébrait sur sa lyre les dieux et les mystères qu'on transportait alors de l'Égypte dans la Grèce. Démodocus récitait, en présence même d'Ulysse, les exploits des guerriers qui avaient construit le cheval de Troie et qui en avaient rempli les cavités profondes. Pindare divinisait les vainqueurs des jeux olympiques, avant de quitter l'arène où la Grèce tout entière venait d'applaudir à leur triomphe. C'est par des vers inspirés par les besoins du moment que le boiteux Tyrtée ranimait les vertus des Spartiates, calmait leurs séditions, réchauffait leur courage et les conduisait à la victoire. C'est en vers de circonstance que le grave Solon justifiait les actes de son administration et la sagesse des lois qu'il avait données à sa patrie. Il est fâcheux que M. de Peyronnet n'ait pas soutenu sa loi d'amour de la même manière; il aurait égayé la discussion. C'est encore par des vers, que Plutarque trouve admirables, que le même Solon excita les Athéniens à sortir de leur apathie pour aller reprendre Salamine; et remarquez que, malgré sa qualité de poète, Solon fut mis au rang des sept sages de la Grèce.

Rome nous fournit les mêmes exemples. Le phi-

losophe Horace, flatteur breveté d'Auguste et de Mécènes, célèbre la bataille d'Actium, se réjouit de la mort de Cléopâtre, engage les Romains à plier sous le sceptre d'Octave ; et les odes qu'il a jetées ainsi à travers les affaires publiques n'en font pas moins l'admiration d'une longue postérité. Ovide et Virgile ne laissent pas échapper une occasion de mêler dans leurs vers les noms d'Auguste et de la famille Julia. Tibulle lui-même suspend ses soupirs poétiques pour lancer sa muse au milieu des champs de carnage et des exploits de Messala. Je ne parle pas plus de Juvénal et de Perse que je n'ai parlé d'Aristophane. Les poètes satiriques et comiques ne vivent que de la circonstance ; ils prennent le vice et la sottise sur le fait, les livrent tout chauds à la risée de leurs contemporains, et n'en sont pas moins lus vingt siècles après. Si nous pénétrons dans la moyenne et basse latinité, nous trouvons Claudien, dont les vers sont uniquement consacrés à Stilicon et aux fils de Théodose, dont il était le favori. Fortunat et dix autres écrivent en vers les chroniques de leur époque.

En Italie, le Dante peuple son enfer des seigneurs et des belles dont il a vu les crimes. L'Arioste interrompt ses narrations pour y mêler les louanges de la maison ducale dont il est le commensal. En Portugal, le Camoëns retrace les hauts faits du conquérant dont il a été le soldat, ce qui n'empêche point les rois et les héros qu'il a chantés de le laisser mourir de faim dans un hôpital. Il est vrai qu'il décochait aux courtisans de sanglantes épigrammes ; et quand on n'a pas de

que-dire. Il ne faut pas médire des grands et des ministres. En Allemagne, en Espagne, en Angleterre, les plus grands poëtes font des allusions personnelles aux choses du moment et aux folies des gens du moment : et en France! c'est là qu'on s'en donne à cœur joie! Dès la renaissance des lettres, les poëtes s'emparent des affaires du jour. Jean de Meun, continuateur du roman de la Rose, attaque, sous Philippe-le-Bel, les moines et les couvents, qui étaient alors une des grandes machines de la politique. C'est à lui que nous devons le proverbe que l'habit ne fait pas le moine. Il les traite d'avares, de parasites, d'ivrognes, de débauchés, et ils n'en ont pas moins duré cinq cents ans de plus, sans compter le *courant*. Jean Dupin, qui vécut sous cinq rois, et mourut sous Charles V, a fait quarante chapitres de rimes contre le pape, les cardinaux, les évêques, les chanoines et les moines. Si nous en disions aujourd'hui la centième partie, on nous livrerait à M. Jacquinot de Pampelune, et nous serions traités, à notre mort, comme les comédiens ou les danseuses de l'Opéra, tandis que Jean Dupin a été enterré dans une abbaye de Liége.

Alain Chartier déplore, dans ses vers, les malheurs de la France et de Charles VII. Deux ou trois de ses contemporains rimaillent sur les discussions théologiques du concile de Bâle. Les poésies de Charles d'Orléans sont en partie des mémoires de l'époque; et, tout prince qu'il était, il se gênait encore moins qu'un philosophe du dix-huitième siècle. J'en supprime une vingtaine pour abréger la nomenclature; je passe même Octavien

de Saint-Gelais; évêque d'Angoulême, qui n'empêcherait pas aujourd'hui les filles du village de danser au sortir de la messe, puisqu'il dansait lui-même avec les belles dames de son diocèse; et j'arrive à François Ier. C'est là qu'on a largement exploité la circonstance, et ce n'était pas sans danger; car le débonnaire François et ses Torquemada faisaient pendre et brûler ceux qui ne pensaient pas comme eux. Si Clément Marot ne s'était sauvé deux fois en Italie, il eût expié dans le feu l'audace de ses rimes politiques. Il est vrai qu'il était calviniste, et qu'il avait intérêt à médire de la cour de Rome; mais Jean Bouchet était bon catholique, et sa verve inépuisable ne respectait pas plus les papes que les rois, quoiqu'il vécût dans le bon temps dont on nous vante aujourd'hui le respect pour les puissances de la terre. Il est hors de doute que nous valons mieux; car si nous attaquons les ministres en vers et en prose, nous avons du moins de la vénération pour les souverains. Les courtisans prétendent que c'est de l'hypocrisie; mais raison de courtisan n'a jamais fait autorité; et je retourne à Jean Bouchet. C'est lui qui faisait des épîtres! monarques, pontifes, moines, grands, magistrats, avocats, astrologues, médecins, artisans, il en adressait à tout le monde et sur toutes les circonstances flagrantes. C'était pis que moi; je ne suis encore qu'à ma trente-deuxième, et Bouchet nous en a laissé cent cinquante-deux : c'est désespérant. Il faut voir de quel ton il parle aux grands de la terre. Si ce poète écrivait de nos jours, toutes les mâchoires de la police se démonteraient à force de crier au jacobin.

Sous Henri II, sous ses trois fils, sous Henri IV, c'est toujours le même refrain. Regnier attaque la ligue et complimente le vainqueur. Malherbe se mêle de tout, du mariage de madame Catherine, de la réduction de Marseille, de l'entrée de Marie de Médicis et de sa régence, des voyages de Henri IV, de sa goutte, de ses maîtresses et de sa mort, de la guerre des princes, du mariage de Louis XIII, de son héroïsme même, tant il a du goût pour l'hyperbole. Hors le maréchal d'Ancre, il a des louanges pour tout le monde, et ses vers lui survivent encore. Venons au grand siècle. Se gênait-il sur les choses de son temps, Jean-Baptiste Poquelin de Molière, dont le chef-d'œuvre est malheureusement encore une pièce de circonstance? Le grand Corneille n'avait-il pas des vers toujours prêts pour les victoires de Louis XIV? N'a-t-il pas chanté la constance de Pélisson dans les fers, et sa fidélité au malheur? A-t-il respecté la cour de Rome, après l'insulte faite à l'ambassadeur de son roi? Écoutez, écoutez, limiers de la police et de la congrégation :

Ne te flatte donc plus sur ton divin pouvoir :
On peut mêler la force avecque le devoir.
Des monarques pieux, des princes magnanimes,
Ont révéré tes lois en punissant tes crimes.
Ils ont su réprimer ton orgueil obstiné,
Sans choquer le pouvoir que le ciel t'a donné;
Et séparer enfin, dans une juste guerre,
Les intérêts du ciel d'avec ceux de la terre.

Faites des vers comme ceux-là, maintenant, et vous entendrez les Lamennais, les Janson, les

Guyon, et *la Gazette de France*, et la cafarde de Lyon, et les casuites de *l'Étoile*. Souffriraient-ils aujourd'hui les allusions poétiques de Racine aux défauts de Louis XIV, et les coups de pate du malin La Fontaine, qui n'était pas si bonhomme qu'on le dit, et les épîtres de Boileau, et ses satires, et l'admirable Lutrin, qui n'est au fond qu'un poème de circonstance? Jean-Baptiste Rousseau n'a-t-il pas aussi fatigué les héros de son siècle de son enthousiasme lyrique? Je ne dis rien de Voltaire; on voudrait bien qu'il ne s'en fût pas mêlé, et c'est ce monstre-là qui nous vaut aujourd'hui tant de reproches.

Je conclus donc que la circonstance a été l'Apollon de tous les Parnasses. Eh! quel homme pourrait se dire poète, s'il restait froid au milieu des hommes et des choses qui l'environnent; si les débats dont il est témoin ne s'emparaient de son imagination, si les incidents de l'histoire vivante ne faisaient point sur ses nerfs ou son génie une impression vive et profonde; si, rentré dans la solitude, il n'éprouvait pas le besoin de transmettre à ses contemporains les sentiments qui l'ont agité! On nous permet, il est vrai, la louange et le panégyrique; mais il est juste au moins qu'on nous en fournisse la matière; et il est difficile d'ouvrir une large bouche pour chanter, quand on la force à chaque instant de se contracter pour siffler. Mes Épîtres portent toutes l'empreinte de mes sensations du moment; et je leur ai scrupuleusement conservé la physionomie du temps où je les ai composées. Depuis que Napoléon n'appartient plus qu'à l'histoire, les vers que j'ai faits

à sa louange ne sont pas plus dangereux que ne l'étaient, sous son règne, les vers de Boileau sur Louis XIV; et comme la destinée a voulu que je naquisse au Parnasse dans les jours d'Arcole et de Marengo, il m'était assez difficile de résister au mouvement d'exaltation que l'homme de ces jours avait imprimé à toute l'Europe. Nous sommes persiflés aujourd'hui par ces jeunes poètes qui datent de la restauration : ils jugent le héros d'Austerlitz et d'Iéna par les folies d'Espagne et le désastre de Moscou. Nous n'étions pas sorciers, et les plus fins y ont été pris. J'aurais voulu les voir au milieu de l'enthousiasme que produisaient ses triomphes, à l'aspect de ces milliers d'étendards dont il tapissait nos églises, quand la sculpture, la peinture, l'architecture nous environnaient des monuments de sa gloire. Nous n'étions pas plus ses flatteurs que le pape qui est venu le sacrer, que l'empereur d'Allemagne qui lui a donné sa fille, que le Czar qui était fier de l'appeler son ami, que les rois qui venaient l'adorer aux Tuileries, que les Maury, les Boulogne qui trouvaient le cantique de Saint-Siméon trop pâle pour une apparition aussi miraculeuse, que les gens de Coblentz qui se précipitaient dans ses camps ou dans ses antichambres, que les Metternich et autres demi-dieux du jour, qui n'étaient hier que de simples mortels bien petits, bien humbles, et qui saluaient jusqu'au turban de son Mamelouck. Citez-moi un seul poète, hors Delille, qui n'ait point chanté l'homme du destin ? Nommez un seul orateur qui n'ait pas fait chorus avec nous ? M. de Labourdonnaye, qui blâme aujourd'hui, avec juste

raison, sa guerre d'Espagne, a fait une allocution aux officiers de la garde qui se rendaient à Bayonne ; et Montgaillard, qui vient d'enregistrer les folies de toute la France, nous assure que MM. de Castelbajac et de Martignac ont risqué leur ode comme les autres.

Mon premier coup d'essai, en fait de louanges, fut cependant mêlé d'un peu de critique. Il vous souvient que le grand homme avait la petitesse de ne pas vouloir être un homme nouveau, et que ses courtisans de 1804 s'empressèrent de lui chercher une origine. Ils allèrent en Norwége lui découvrir un sang royal, et, le filtrant à travers les veines des Gondi, ils le firent passer dans celles de Napoléon. Sérieusement alarmé pour le grand homme, qui se laissait déjà gâter comme un roi des anciens jours, je lui adressai la troisième Épître de ce recueil ; et, tombant sur ses maladroits généalogistes, je lui écrivis qu'il n'avait pour nous d'autres aïeux que ses victoires. Je dois faire ici ma confession tout entière. Toute petite que fût cette vérité, je n'osai pas la signer ; et je me rappelle que, huit ans après, le bon Félix Nogaret, censeur de mon premier recueil, ne me permit d'imprimer cette Épître qu'au milieu du volume, quoiqu'elle fût la première en date. Quelle fut cependant ma surprise quand je la vis insérée dans tous les journaux de la capitale, dans l'*Almanach des Muses ;* et quand, dix-huit mois après, je la trouvai sur le bureau d'un de mes amis, qui occupait alors un poste éminent à la cour ! « De qui tenez-vous cette Épître? lui dis-je. — De l'empereur, qui l'a fait imprimer et distribuer,

parce qu'il a senti le ridicule dont on allait le couvrir. — En connaissez-vous l'auteur? — Pas plus que sa majesté. — C'est moi. — Que vous êtes bête! vous avez manqué votre fortune. — Eh bien, me voilà. — Il n'est plus temps, l'Épître a fait son effet; l'empereur n'a plus besoin de vous. Vous prenez l'occasion par la nuque, et elle n'a de cheveux qu'au toupet. » Je me le tins pour dit et je retournai à mon régiment. Qui diable sait pourtant ce que je serais aujourd'hui? Je destituerais peut-être ceux qui me destituent.

Je chantai encore la campagne d'Austerlitz, les embellissements de Paris, la fondation de l'Université; mais je n'ai plus d'autre anecdocte à vous raconter sur ces poésies que la bonhomie du même censeur qui, après avoir supprimé vingt vers de mon Épître à Kotzebue, me pria de les intercaler de ma main dans l'exemplaire qu'il attendait de ma reconnaissance. Après cela vinrent les folies, les caprices, les oppressions, la campagne désastreuse de Moscou, les armées englouties dans la neige ou dans le volcan de l'Espagne, notre gloire et la sienne vainement relevées dans les journées de Lutzen et de Bautzen, les promesses de l'armistice trompées, la paix refusée à Dresde, les défaites de Leipsick, l'abdication, la perte de la Belgique, les serments du 20 mars violés par l'acte additionnel, l'épouvantable journée de Waterloo; il fallait être sénateur pour conserver son enthousiasme au milieu de tant de calamités et d'extravagances. Mais un poète! je n'en connais qu'un seul qui ait osé célébrer la guerre de Russie : je crois même qu'il n'a rimé

que cette fois dans sa carrière administrative et littéraire ; et j'ajouterai qu'il siége en ce moment, et depuis dix ans, au conseil d'État et à la droite de notre Chambre des députés.

Pour moi, je ne trouvai plus de verve que pour maudire, et je me souviens que, dans la plaine de Leipsick, sous le feu des canons suédois qui foudroyaient mon carré, à l'instant où le jeune Barjaud, poète de la plus belle espérance, se faisait bravement tuer à la tête de sa compagnie, l'indignation m'arracha quarante vers, qui se ressentirent de l'agitation du moment. J'en citerai douze pour rendre témoignage à la vérité : les huit premiers font allusion aux ravages dont la Saxe était la victime, et à la défection de l'armée saxonne qui venait de passer dans les rangs ennemis :

Vingt peuples subjugués grossissaient tes armées ;
Ton empire croissait par leurs bras défendu ;
Et leurs champs dévastés, leurs villes enflammées
Étaient le prix du sang qu'ils avaient répandu.

Et tu pouvais, ingrat, compter sur leur hommage !
Instruit de leurs malheurs, tu croyais à leur foi !
La peur les retenait, ton revers les dégage,
Et le Russe inhumain leur est plus cher que toi.

En toi seul existaient l'État et la patrie.
La soif de tes faveurs nous avait corrompus,
Sur toi seul va tomber ta coupable furie,
Et le Français vengé reprendra ses vertus.

Je n'affirme point que le dernier vers ait été

réellement prophétique; mais on ne peut me contester la prédiction renfermée dans le précédent. Quant au reste je le supprime; c'était trop fort: on ne sait ce qu'on dit dans la colère, et personne ne juge plus Napoléon avec les passions de 1814. Bref, la gloire étant sortie avec lui par une porte, et la liberté rentrant par l'autre avec les Bourbons, je me ralliai franchement à l'auteur d'une Charte qui consacrait les grands principes de la révolution.

Faible molécule de la matière politique prédestinée à l'obéissance, je n'assiste point aux conseils de Dieu quand il lui plaît de fonder ou de relever une dynastie, et je les ai acceptées jusqu'ici comme il lui a plu de me les donner; mais il me reste mon libre arbitre, et j'en use pour examiner les actes du gouvernement que m'impose la grâce de Dieu. Si le souverain règne suivant mon idée, que je crois toujours conforme aux intérêts de ma patrie, je l'adore et je le chante. Quand il me semble prendre une fausse route, j'obéis et je me tais, à moins qu'il ne me demande officiellement ce que j'en pense; et comme il n'est pas en mon pouvoir de le dissimuler, je dis tout haut ce que j'ai sur le cœur. C'est ainsi que j'ai voté contre le consulat à vie et contre l'empire, et qu'en votant contre l'acte additionnel, je me suis permis d'imprimer, à la barbe de son auteur, que la Charte valait mieux, et qu'il était devenu le fléau de son pays. Il l'a lu, car ma brochure a eu trois ou quatre éditions. On m'a même dit qu'il s'était mis en colère, et il ne tenait qu'à moi de me présenter à la seconde res-

tauration comme un brave des cent jours; et d'en réclamer la récompense; à l'exemple des cent mille pétitionnaires qui se sont précipités, comme des vautours, sur le budget.

Mon opinion, qui met toujours la patrie en première ligne, n'est pas de celles qui tirent des lettres de change sur le trésor ou la liste civile, et ma conscience ne saurait que faire d'une pension. Je me mis donc à observer les souverains qui s'étaient donné rendez-vous une seconde fois sur la place du Carrousel; et la conduite des alliés ne me parut pas aussi loyale que la première. Leurs mains touchaient à tout. Le magnanime Wellington prêtait main-forte aux spoliateurs du Musée; le magnanime Frédéric voulait faire sauter le pont d'Iéna; le magnanime François faisait descendre les bas-reliefs de l'arc de triomphe; le magnanime Pie VII faisait emballer les tableaux que Pie VI nous avait cédés ou vendus, par le même sculpteur qui avait ciselé toute notre famille impériale; et si le magnanime Alexandre n'eût un peu mieux mérité ce titre, en réclamant pour sa part la colonne de la place Vendôme, dans l'intention d'en gratifier le roi de France, je ne sais quel autre magnanime l'aurait mise dans sa poche. Il était difficile que ce pillage général n'échauffât point ma verve, et il en sortit mon Épître à l'empereur de Russie, qui n'empêcha point de piller, mais qui m'attira force louanges sur mon courage politique.

Mais pendant que les Cosaques du dehors se ruaient ainsi sur la France désarmée, les Cosaques de l'intérieur s'étaient jetés sur la Charte, et

la déchiraient à belles dents. Le sage Louis XVIII avait franchement reconnu les erreurs de la première restauration, et, pour donner une garantie de plus à son peuple, il lui avait permis de modifier à son gré la constitution de l'État. Ce peuple, si bon quand on sait le prendre, ne trouva pas de meilleur moyen, pour lui témoigner sa reconnaissance, que de choisir pour députés les hommes qui avaient donné le plus de preuves d'attachement à sa dynastie, sans se douter qu'ils fussent assez fous pour tenir encore à leurs vieilles idées de Coblentz. Et voilà comment se forma cette chambre introuvable, dont la majorité se rangea bien vite sous la bannière du maire de Toulouse, qui avait protesté contre la Charte. Les escarmouches de la première session alarmèrent le roi et ses ministres. L'un d'entre eux, plus effrayé que ses collègues, démontra la nécessité de dissoudre cette chambre, qui avait mal interprété les intentions du monarque ; mais son éloquence échoua contre l'opposition d'un autre, et la convocation fut résolue. Un dîner sauva la France et la liberté de cette résolution impolitique. Le ministre opposant était ce même jour le convive d'un membre du côté droit ; il lui donna l'assurance que la Chambre ne serait point dissoute. M. Piet eut connaissance de ce secret d'état ; il s'empressa de le communiquer à tous ses collègues de la province ; et, dans les épanchements de sa joie, il déroula les plans de ces messieurs, dont le premier acte devait être le renversement du ministère. La circulaire étant tombée, par hasard, dans les mains du même mi-

nistre, il vit que l'existence de cette chambre compromettait la sienne : l'intérêt fit en lui ce que la raison n'avait pu faire ; et M. Lainé, qui apportait à la signature du roi l'ordonnance de convocation, fut tout surpris d'avoir à contre-signer celle qu'il avait si longtemps et si vainement provoquée. Or, quelles étaient les intentions de M. Piet et de ses amis? Hélas! nous ne le savons que trop. Les journaux du parti nous ont assuré, depuis longtemps, que la chambre introuvable s'était retrouvée ; et le même M. Piet nous étant désigné par les journaux de l'opposition comme l'amphitryon commanditaire des trois cents, il est aisé de voir, par les actes de ses nobles convives, quels devaient être ceux de 1816.

L'expérience de ces trois dernières années a justifié, en quelque sorte, l'Épître que m'inspira l'ordonnance du 5 septembre ; et ceux qui la blâmèrent alors en sollicitent maintenant une seconde représentation. Mais le roi et moi nous fûmes joliment arrangés. Un poète, qui était de mes plus intimes amis, s'en allait crier partout que je m'étais furieusement barbouillé dans le monde. Il me reniait dans tous les salons du faubourg Saint-Germain, avec le même empressement qu'il me tendait la main quand il me rencontrait ailleurs. Le brevet de jacobin me fut expédié en bonne forme ; mais on en a tant distribué depuis, que cette épithète ne tire pas plus à conséquence que la décoration du lis, que tout le monde a reçue ; et de fournée en fournée, de promotion en promotion, nous nous trouvons aujourd'hui trente millions de jacobins de mon espèce. La fureur des

enfroqués de l'ancienne France, et lâchai contre lui ma bordée poétique. Pour le coup je perdis mon brevet de ministériel; mais je conservai celui de jacobin, auquel se joignit bientôt un diplôme d'athée, comme s'il y avait quelque chose de commun entre Jésus-Christ et les disciples de Saint-Antoine. On ne manqua point de m'opposer les services de la congrégation de Saint-Maur; je répondis que ce n'était pas en leur qualité de bénédictins qu'ils les avaient rendus, et qu'il serait absurde de soutenir qu'il fallût précisément être vêtu d'un froc blanc ou noir pour les rendre. C'était d'ailleurs de l'érudition fort chèrement payée; car cet ordre était le plus riche de France, et il était loin de compenser la nullité des autres. Je voudrais bien savoir ce que l'Allemagne et l'Italie doivent à ces moines, dont elles subissent encore la présence. Quant à ceux d'Espagne et de Portugal, leur utilité ne datera que de leur destruction, quand l'État jouira des grands biens qu'ils ont amassés. Au reste, l'ignorance, la superstition, l'intolérance et l'avarice ne sont point le partage exclusif des moines de l'Église romaine. Le voyageur Bartholdy, qui a visité la Grèce en 1803, rapporte que le couvent de Néamoni possédait la moitié des terres de l'île de Chio, qu'il renfermait quatre cent cinquante caloyers, dont pas un ne savait le grec ancien, et dont une douzaine, au plus, lisait et écrivait le grec moderne, qui est leur langue maternelle. Le couvent de Mégaspilion n'en avait que cinq sur trois cents. On en comptait quatre mille sur le mont Athos, et le savoir y était dans la même proportion.

Bien loin de songer à tirer les Grecs de leur avilissement, ils usaient, au contraire, de leur influence pour les y maintenir. A Janina, chez le plus épouvantable des tyrans, il y avait des fonds affectés aux écoles grecques, et ces fonds étaient dévorés par les caloyers. Un certain Nathanaël Néokaissaréos a fait un livre pour prouver au peuple qu'il n'avait nullement à se plaindre de sa situation, par la raison que le sacrifice des corps était bien léger, du moment qu'on pouvait sauver les âmes. Ce moine regarde le reste de l'Europe comme un foyer d'athéisme, et recommande à ses fidèles de n'avoir aucune communication avec nous : et c'est sur les ruines de la Grèce que cet imbécile débitait de pareilles absurdités ! Il fallait que les Grecs eussent commis de grandes fautes pour être abandonnés aussi longtemps aux Turcs et aux caloyers.

Cette vieille nation n'a point heureusement écouté ce missionnaire de la sottise ; et les trois Épîtres que j'ai consacrées à ce peuple héroïque attestent l'intérêt que j'ai pris à sa cause. Ma voix est arrivée jusqu'à lui, et ses poètes m'en ont témoigné leur reconnaissance. C'est aussi par des Épîtres qu'ils m'ont répondu, après avoir traduit les miennes dans leur langue ; et j'avoue que j'ai tressailli d'orgueil en voyant le vieil idiome d'Homère reproduire mes pensées sous le ciel même qui lui avait inspiré l'*Iliade*[1]. Mes compatriotes

[1] Le roi Othon a bien voulu, vingt ans après, joindre à ces marques de reconnaissance un témoignage de sa gratitude royale en m'envoyant la décoration de commandeur de son ordre du Sauveur.

ne m'ont pas traité d'abord avec la même bienveillance. Resté seul sur la brèche, pendant un an ; j'ai essuyé le feu croisé de tous les Turcs de Paris ; mais ces tirailleurs du despotisme se sont éclipsés comme un vol d'oies sauvages aux approches du printemps. La raison est venue au secours de la Grèce et de ma muse. Nos plus grands monarchiques ont reconnu que c'était moins une question politique qu'une question d'humanité. Toutes les bourses se sont ouvertes pour les héros d'Athènes et pour les victimes de Missolonghi ; tout le monde s'est mis à les chanter ; mais, comme de raison, chacun s'est arrogé l'honneur d'avoir entonné le cantique ; et j'ai été obligé de réclamer ma part de gloire, au risque d'y perdre ma faible réputation de modestie.

La même chose m'est arrivée pour les jésuites. J'ai commencé la guerre contre ces revenants de l'enfer, et je n'ai d'abord recueilli que des injures ; mais voilà qu'excepté les missionnaires, les ultramontains et les congréganistes, qui sont trois ou quatre cents, et qui font du bruit comme trois millions, personne en France ne veut plus des rejetons de Loyola [1]. On crie au jésuite dans les rues, comme on criait au ligueur sous Henri IV ; et, moins heureux que les Turcs, ils n'ont pas même pour eux le ministre généralissime des écrevisses politiques, et son *Observateur autrichien*.

[1] C'était en 1827 ; mais quatorze ans après la révolution de juillet on recommence à les désirer. Expliquera qui pourra ce caprice du peuple le plus spirituel de la terre.

Ce débordement de haine et d'indignation ne les empêche point d'avancer. Ils bravent les lois, les souverains et les ministres; ils prennent la France par tous les bouts, et, poussant dans Marseille une avant-garde de vingt-trois capucins, donnant la main à tous les pénitents du midi, semblent nous menacer de toutes les mascarades dont la révolution nous avait délivrés.

A propos de pénitents, vous savez qu'en publiant mon Épître à M. Hoffmann, j'avais repris ce titre, que m'avait infligé dès l'âge de sept ans un de mes grands oncles, descendant d'un capitoul de Toulouse, et grand amateur de ces confréries qui ont joué un si grand rôle dans l'affaire de Calas. J'avais ajouté que leur rétablissement datait du règne de Napoléon, qui aimait mieux, disait-il, qu'on jouât à la chapelle qu'à la république, attendu qu'il avait aussi la manie de voir la république à tous les coins de rue[1]. J'avais dit, et je croyais que le caractère de pénitent était indélébile ; mais, pendant un voyage que je viens de faire en Languedoc, je me suis aperçu que le zèle des frères était fort ralenti. On en comptait cinq ou six cents dans la seule ville de Béziers le lendemain de la restauration, et leur cinq compagnies y faisaient la splendeur des processions. Rassurez-vous ; deux sont déjà mortes de misère, et les trois autres ne forment plus qu'un total de trente-neuf pauvres diables qui ont à peine les moyens de payer les cierges de leurs oratoires. La raison gagne le

[1] Je dois confesser que, depuis, j'ai été pris de cette même manie. Ce que c'est que de nous !

midi de la France, et M. Charles Dupin sera bientôt forcé d'éclaircir les teintes noires dont il a barbouillé mes compatriotes. Mais si le fanatisme décline dans ces contrées, la morale et la pudeur y font des progrès étonnants : les dévotes de Nîmes ont obligé le conservateur de leur Musée de couvrir les nudités de plâtre qu'on y avait rassemblées, et les amateurs de la belle nature sont dans la triste nécessité de soulever des chemises de lin et des feuilles de vigne pour étudier les belles formes des Vénus et des Adonis.

A travers ces niaiseries apostoliques est venue se glisser une question littéraire que personne n'entend et dont tout le monde parle. Je m'en suis mêlé comme les autres ; on m'a dit même que j'avais égayé la cour et la ville aux dépens des romantiques ; et ces hérétiques du Parnasse m'ont aussi durement traité que les orthodoxes de Mont-Rouge. Un M. Belle, qui nous donne des livres sous le nom de Stendall, a imprimé que je n'avais pas assez d'intelligence pour comprendre cette question. Le mot n'était pas poli, et je ne lui répondrai point sur le même ton. J'avouerai qu'il a beaucoup d'esprit ; qu'il est même fort amusant dans un cercle ; mais il me permettra de croire qu'il en a laissé un peu pour saupoudrer les cerveaux qu'on a fabriqués en même temps que le sien.

J'arrive enfin, car il faut en finir, j'arrive à cette loi de justice et d'amour, à cette bâtarde du moyen âge que son père adoptif n'a pu faire légitimer. J'arrive à cette *Épître aux chiffonniers*, qui en a dévoilé l'origine, et qui m'a valu l'ho-

norable disgrâce du ministre de la guerre. Je m'y attendais, car je la composais encore au moment où les deux académiciens[1] étaient frappés par la vengeance ministérielle ; et l'épigraphe que je lui donnai témoigne assez que j'étais sûr de partager leur destinée. Les journaux de l'opposition ont raconté mon châtiment, ainsi que les raffinements de jésuitisme dont il a été accompagné, et le silence des journaux ministériels de la capitale en a fait éclater l'injustice. Le directeur général de la calomnie n'a lâché contre moi que les misérables barbouilleurs de cette *Gazette de Lyon*, que l'opinion publique a flétrie du nom de cafarde, et je n'ai pas été surpris de la lâcheté de ces échappés de Mont-Rouge. La populace romaine n'insultait que les triomphateurs qui montaient au Capitole ; notre populace apostolique ne poursuit de ses clameurs que les malheureux qu'on lui sacrifie.

Le public attendait une épître de moi, et j'ai flotté longtemps entre l'indignation et cet autre sentiment qui donne tant de calme à un homme d'honneur. Il me sortait des vers de tous les pores ; mais le retrait de la loi de la presse ne m'a plus laissé qu'une injure personnelle à venger, et cette injure est allée se perdre bientôt après dans la masse des destitutions dont la capitale a été frappée. J'ajouterai peu de mots pour justifier mon silence. On connaît la rigueur des lois militaires, on sait ce qu'il y a d'absolu dans la classification des délits qu'elles punissent ; et pendant un an et

[1] MM. Villemain et de Lacretelle.

un jour, à dater de ma retraite, les sentiments que m'inspire M. de Clermont-Tonnerre restent justiciables des conseils de guerre. Quand l'heure de la disgrâce aura sonné pour lui, il n'aura peut-être point les consolations que m'ont prodiguées les honnêtes gens de tous les partis. Plaise à Dieu que, pour le bonheur de ma patrie, pour son salut peut-être, cette disgrâce ne se fasse pas longtemps attendre! La France et le trône ne sauraient trop tôt se délivrer d'un ministre qui n'a pas craint de compromettre l'honneur de la restauration, en déclarant qu'il ne trouvait plus de caporaux dans une armée où, vingt ans auparavant, la république avait trouvé des Scipions, des Fabius et des Césars.

ÉPITRES.

SOUS L'EMPIRE.

ÉPITRE PREMIÈRE,

SERVANT

DE PRÉFACE

AUX ÉDITIONS DE 1813 ET DE 1821.

AU LECTEUR.

1813.

Bénévole lecteur, que tu le sois ou non,
Je dois en t'écrivant t'honorer de ce nom;
Car tout flatte ici-bas; quel que soit son mérite,
Tout homme doit flatter alors qu'il sollicite.
Chacun a des flatteurs dès qu'il a du pouvoir;
Et le moins vaniteux aime un coup d'encensoir.
Le juge, qu'un plaideur caresse à l'audience,
Vers lui, sans le vouloir, incline la balance.
Le courtisan, quêteur de faveurs et d'écus,
Des rois aux Turcarets promène ses saluts.
D'une adroite louange appuyant sa tendresse,
L'amant, en soupirant, cajole sa maîtresse.
Le commis, qui parfois n'est qu'un sot important,
Voit devant son bureau courber le postulant.
Le sous-chef, dont lui-même exalte la science,
De son chef à son tour nourrit l'impertinence;
Le chef, qui du ministre attend quelque faveur,
A l'huissier, en passant, donne un souris flatteur.
Le candidat crotté, qui court l'Académie,
Aux quarante immortels accorde du génie;
Et par l'humble officier le colonel flatté
Va de son général flatter la vanité.
Ainsi chacun prodigue et hume la louange :

Par elle on s'arrondit, on se pousse, on s'arrange.
Tout en un mot courtise; et le modeste auteur
Doit, s'il veut être lu, courtiser son lecteur.

Je ne te dirai point, pour forcer ta clémence,
Qu'à mon humeur tranquille on a fait violence;
Que, rimés pour moi seul, ces fruits de mon loisir
Étaient dans mes cartons destinés à moisir,
Si des fragments épars, d'infidèles copies
N'avaient sans mon aveu couru les coteries;
Que par des maladroits mes vers estropiés
Étaient partout mal lus et mal appréciés;
Que de mes seuls amis l'importune tendresse
A voulu malgré moi faire gémir la presse,
Et que ces vers enfin, fussent-ils plus mauvais,
Doivent être connus tels que je les ai faits.

Je ne sais point mentir : j'aime la renommée;
Ce frivole laurier, cette douce fumée
Qu'on méprise tout haut, mais qu'on brigue tout bas,
Pour mon cœur un peu vain eut toujours des appas.
C'est donc pour attirer quelque gloire à ma plume
Qu'au grand jour, cher lecteur, je produis ce volume;
Et comme en l'imprimant je suis ma volonté,
Si tu siffles mes vers, je l'aurai mérité.

N'attends point que, filant une longue préface,
Et prenant mon sujet longtemps avant Horace,
J'aille, suivant nos us, te retracer les lois
Du genre varié dont ma muse a fait choix.
Je n'imiterai point ces muses inciviles,
Qui, traitant leurs lecteurs comme des imbéciles,
Dans un précis immense ont soin de t'expliquer
Par quelle loi du Pinde il les faut critiquer;
Et d'après leurs talents faisant leur poétique,
Y glissent de leurs vers l'adroit panégyrique.
De ton instruction je n'ai jamais douté.

De goût et de savoir je te crois bien doté :
Tu connais Aristote et sa docte séquelle,
D'Aubignac, Lebatteux, Condillac, Fontenelle,
La Harpe, Marmontel, les Rollins, les Vidas,
Tant d'autres que j'ignore, et dont je fais grands cas,
Vrais Cujas d'Hélicon, que le faux goût renie,
Et dont aussi parfois se moque le génie.
Puisse ton goût, formé par leurs sages avis,
Déclarer hautement que je les ai suivis !

Tu sauras donc sans moi que, savante, érotique,
Sérieuse, badine, orthodoxe, hérétique,
En grands et petits vers, l'épître a tour à tour
Couru les bois, les prés, et la ville et la cour.
Dans Chaussard [1] au besoin tu pourras t'en instruire;
Et comme il l'a bien dit, je ne saurais mieux dire.
Je t'apprendrai pourtant, si tu ne l'as appris,
Que d'autres avant moi, dans ces sortes d'écrits,
Se firent au Parnasse une assez belle gloire.
Tu trouveras leurs noms au temple de mémoire :
Tout le monde y prend place; et le même burin
Y confond au hasard Alexandre et Mandrin,
Hélène et Pénélope, Ennius et Virgile;
Et, comme pour Homère, il s'ouvre pour Zoïle.

On cite au premier rang, parmi mes devanciers,
Le sévère Boileau, l'effroi des Pelletiers,
Devant qui, si le ciel daignait le reproduire,
Les auteurs comme moi se garderaient d'écrire;
Horace, d'Épicure aimable nourrisson,
Dont la morale douce et l'heureux abandon
Me plaît en m'instruisant, m'apprend à me connaître,
M'enseigne l'indulgence et le bonheur peut-être;
Et le grand Arouet, cet Hercule nouveau,
Dont toutes les neuf Sœurs soignèrent le berceau,

[1] Auteur d'un nouvel Art poétique.

Qui voulant tout soumettre à son vaste génie,
Ne fut, dans ses désirs, trompé que par Thalie;
Chénier enfin, Chénier à leur école instruit,
Et qui de ses travaux n'a point goûté le fruit.

Puis s'offrent à nos yeux, dans un plus bas étage,
Ce Regnier dont l'esprit rajeunit le langage;
Rousseau qui prend plaisir à travestir le sien,
Et bégaie un patois où je ne comprends rien;
Et Lafare et Chaulieu, dont la verve inégale
Outrage quelquefois le goût et la morale;
Gresset, dont le babil, en son tour élégant,
Médit de tout le monde et plaît en divaguant;
Et Bernis qui parfois, inspiré par sa mitre,
Croit écrire un sermon en rimant une épître.
Frédéric, racontant sa gloire ou ses revers,
Pour un roi d'Allemagne a fait d'assez bons vers.
Le chantre de Roland moralise avec grâce.
Quelques traits de Lebrun nous rappellent Horace;
Et Pope, dominant sur le Pinde breton,
Y fit parler enfin le goût et la raison.

Je pourrais comme un autre, armé d'une férule,
Montrer de leurs écrits le beau, le ridicule;
Déchirer un auteur pour la gloire de l'art;
Dépayser des vers qu'on dit pris au hasard,
Et, les accommodant avec ma poétique,
Décerner à mon gré l'éloge et la critique.
Ces vers sont imprimés, tu peux les voir ailleurs;
Et les miens, après tout, n'en seraient pas meilleurs.

Peut-être espères-tu que, poete à la mode,
Je vais des descriptifs adopter la méthode,
Et, pour mieux débrouiller le sens de mes discours,
D'une note à la fin te prêter le secours.
Je sais que vingt rimeurs, élèves de Delille,
Ont chargé leurs écrits de ce luxe inutile;

Que ses vers immortels, digne langue des dieux,
Ont à ce vain cortége accoutumé tes yeux.
Aux Lycophrons du jour cet usage est commode.
On peut rompre, serrer, brouiller sa période,
Être savant, obscur, profond, embarrassé,
N'exprimer qu'à demi tout ce qu'on a pensé,
Laisser choir au hasard les rimes de sa plume,
Et rejeter le sens à la fin du volume.
Un lecteur patient, après avoir tout lu,
Voit bien ce que l'auteur avait dit ou conçu.

Je sais qu'à chaque ligne un avide libraire
Ainsi que toi voudrait un ample commentaire,
Et pour quatre cents vers, sans craindre le haro,
Par cet art innocent faire un in-folio.
Si l'auteur se refuse à ce honteux commerce,
D'un Saumaise à l'instant la mémoire s'exerce;
Et Vanpraët, secourant son érudition,
Met la bibliothèque à sa discrétion.
Pour montrer qu'il sait tout, il n'est rien qu'il ne pille:
Les livres en fragments tombent sous sa faucille.
Il copie, il copie; et, plus fier que l'auteur,
Il court de son butin enrichir l'éditeur.

Je pourrais, m'étayant de ce nouvel usage,
Au troisième volume élever mon bagage,
Enfler ma renommée, et, dans l'occasion,
Chez trente-neuf portiers faire écrire mon nom.
Mais devrais-tu vingt fois suer pour me comprendre,
Devrais-tu me siffler si tu ne peux m'entendre,
Les notes me font peur; je laisse cet emploi
Aux Mathanasius qui viendront après moi;
Et nulle prose enfin n'eût souillé mes épîtres,
Si j'avais pu rimer les dates et les titres.

Mais ne serais-tu pas de ces lecteurs pervers,
Assez maudits de Dieu pour détester les vers;
Qui, traitant de jargon une langue divine,

Ronflent aux beaux endroits d'Homère et de Racine?
Ce travers est commun. Vingt libraires m'ont dit
Que les vers aujourd'hui n'avaient plus de débit;
Que si je devenais l'heureux dépositaire
D'une correspondance intime et littéraire,
Où, pour l'instruction de quelques grands seigneurs,
Du siècle philosophe on flétrit les auteurs,
L'édition première en huit jours emportée,
Serait d'une seconde en un mois escortée.

Moi, grands dieu! publier les ouvrages d'autrui!
J'ai bien assez des miens pour m'accabler d'ennui,
Sans aller, pour l'honneur d'une plume étrangère,
Surveiller un copiste, étourdir un libraire;
De mon air suppliant fatiguer les bureaux;
Tourmenter les censeurs, les protes, les journaux;
Pâlir sur une épreuve, et, pesant chaque ligne,
Veiller un mois entier pour une prose indigne.
Non, non, quoi qu'en aient dit d'Alembert et Buffon,
Je soutiens que la rime embellit la raison.
Je hais tous ces écrits en langage vulgaire:
Sans rhythme ni césure on ne saurait me plaire.
Chacun a sa marotte, et je suis convaincu
Qu'à moins d'aimer les vers on n'a point de vertu.

Reçois donc en amis ces bribes, ces misères,
Deux ou trois mille vers, précurseurs téméraires
De dix mille pareils, qui, prêts à s'élancer,
Attendent que ton goût ait daigné prononcer.
Lis avant de juger: ne fais point, je te prie,
Comme ces beaux esprits, régents de coterie,
Qui, rejetant sans choix les œuvres de nos jours,
Ne lisent jamais rien et critiquent toujours.
Que sont trois mille vers, lorsque je te fais grâce
D'avant-propos, d'avis, de notes, de préface?
Tu peux en déjeunant satisfaire mes vœux:
Lis donc par complaisance, et relis si tu peux.

A VIVANT DENON,

SUR

SON VOYAGE D'ÉGYPTE.

1803.

Quels travaux immortels, quels exploits glorieux
Ton livre nous révèle et retrace à nos yeux!
Consacrée aux vertus, aux talents, au courage,
Ma muse, cher Denon, te devait son hommage;
Et je cède aux transports dont tu remplis mon cœur.
Qu'ai-je lu? Ton retour n'est-il pas une erreur?
L'espoir hésite encor dans mon âme alarmée;
Et mon délire à peine en croit la renommée.
Quels mortels sous tes yeux ont bravé tant de maux?
Chacun de nos guerriers grandit sous tes pinceaux.
Tout homme plaint leur sort et tremble pour leur vie;
Tout Français en est fier, tout soldat les envie.
Pour forcer au respect on n'a qu'à les nommer;
Mais qui pourra te lire et ne pas les aimer?
Ta plume véridique, en traçant leur histoire,
Leur acquiert plus d'amour qu'ils n'ont acquis de gloire.

Est-ce donc pour souffrir qu'ils ont passé les mers!
Je crois toujours les voir, au milieu des déserts,

Fouler d'un pied vainqueur une plaine brûlante,
Imprimer sur le sable une trace sanglante,
Braver d'un ciel de feu les rayons dévorants,
Aspirer les zéphyrs de leurs gosiers ardents,
Demander à l'espace une source, un feuillage,
Ou l'ombre d'un rocher, ou l'abri d'un nuage,
Tandis que du néant l'empire inhabité
Frappe de toutes parts leur regard attristé.

Si quelquefois du sol les vapeurs mensongères
Leur présentent d'un lac les ondes salutaires,
Où de l'astre du jour semblent jouer les feux,
Ils accourent... Le lac recule devant eux.
Leur soif le suit en vain; et cette onde perfide
A leurs désirs trompés n'offre qu'un sable aride.
Mais la voix d'un héros ranime leur valeur:
Ainsi que le trépas ils bravent la douleur;
Et leur chef, étonné de leur noble assurance,
Les croirait à leur joie aux rives de la France.

Eh! que vont-ils chercher à travers ces climats?
Un nouvel ennemi qu'ils ne connaissent pas.
Le chef, qui dans Arcole a guidé leur audace,
Leur promit de la gloire, ils courent sur sa trace;
Et, bravant les dangers pour des dangers nouveaux,
Les combats sont le prix qu'attendent leurs travaux.
La France a de l'Égypte ordonné la conquête;
La soumettre à la France est pour eux une fête.
L'aspect des Mameloucks et leurs sanglants revers
Les consolent bientôt des maux qu'ils ont soufferts.
La vieille Égypte, assise au front des pyramides,
Salue en tressaillant ces guerriers intrépides.
L'ombre des Pharaons sourit à leurs drapeaux;
Et les fils de Lagus, troublés dans leurs tombeaux,
Demandent en tremblant si le dieu de la Guerre
Au vainqueur de Pharsale a rendu son tonnerre.

Mais toi, fils d'Apollon, que la gloire des Arts
Associe aux périls de ces enfants de Mars,
Qui peindra ton bonheur, quand leur mâle courage
Soumet à tes loisirs cet antique rivage,
Cette terre où des Arts fut placé le berceau,
Où de l'esprit humain s'alluma le flambeau?
Ces tombeaux fastueux, qui de leur cime altière
De l'antique Memphis dominent la poussière,
N'arrêtent qu'un moment tes regards curieux.
Leur gloire à leur aspect a préparé tes yeux;
Et leur masse, debout sur leur base profonde,
Lassa la faux du Temps et les respects du monde.
Ton burin autour d'eux n'aurait plus qu'à glaner;
C'est aux champs du Saïd que tu veux moissonner.
Là de vastes cités, des temples magnifiques
Longtemps avant Homère élevaient leurs portiques;
Et leurs riches débris sont promis à tes vœux.
Tu brûles d'explorer ces vestiges fameux,
Que Rome t'a laissés, et que d'un pied rapide,
Effleurait avant toi le voyageur timide.

En vain le Mamelouck, ranimant sa fureur,
Croit au sang des Français laver son déshonneur,
Et fermer à tes pas les campagnes thébaines.
Sedyman voit tomber ces phalanges hautaines;
Et Desaix, loin de toi repoussant les vaincus,
Te livre du Saïd les trésors inconnus.
J'aime à te contempler dans ce désert immense
Qu'un grand peuple a marqué du sceau de sa puissance,
Quand ton regard avide est tout à coup frappé
D'un monument des Arts au ravage échappé.
On dirait, à te voir, que de tant de prodiges
Le Temps a pour toi seul respecté les vestiges.
L'aspect consolateur d'un humide rocher,
Où de tes compagnons la soif va s'étancher,

Le spectacle imprévu d'une plaine fleurie,
L'heureux retour enfin des scènes de la vie,
Cause moins d'allégresse au soldat harassé,
Que n'en porte en tes sens un temple renversé.

Mais d'où partent ces cris et ces transports de joie?
Quelle imposante masse à tes yeux se déploie?
Ah! le navigateur par les flots ballotté,
Qui des mers du Midi sondant l'immensité,
Voit s'élever au loin sur la plaine azurée
Les fertiles contours d'une terre ignorée,
Ne saurait égaler ton sublime transport,
Lorsque dans ces déserts, empire de la Mort,
Sur un vaste horizon se dessine et s'étale
Du cadavre thébain la grandeur colossale.
Tes pieds foulent enfin cette ville des rois;
Tu veux tout explorer, tout décrire à la fois;
Désert, combats, périls, tout fuit de ta mémoire.
Tu planes en vainqueur sur des siècles de gloire;
Et Thèbes à l'instant, repeuplée à tes yeux,
Te montre ses héros, ses prêtres et ses dieux.

Mon génie entraîné partage ton délire;
Dans tes récits, Denon, revit un grand empire.
Ici, la lyre en main et de fleurs couronné,
Vers le temple d'Isis Orphée est amené.
Là, sous un joug d'airain courbant leur tête altière,
Quatre rois, attelés et souillés de poussière,
Traînent de Sésostris le char triomphateur;
Et les cris des Thébains enivrent le vainqueur.
Bientôt d'autres combats appellent leurs cohortes;
De Thèbes sous leurs pieds résonnent les cent portes.
Mais leurs temps sont finis, leur empire a croulé;
Le tombeau de leurs rois par Cambyse est foulé;
Apis mugit et meurt sous son poignard impie;

Et, sous les flots vengeurs des sables de Lybie,
Les Persans à leur tour vont au loin s'engloutir
Dans les mêmes déserts, où, du vainqueur de Tyr
Les oracles d'Hammon flattant le cimeterre,
Promettent à son bras le sceptre de la terre.

Ainsi de toutes parts, dans ces lointains climats,
La cendre des héros s'élève sous tes pas.
Partout où sur ces bords te conduit la victoire,
L'écho des temps passés répond à ta mémoire.
Là, du fond des cachots au faîte des honneurs,
S'éleva ce Joseph, dont les touchants malheurs,
Dont le pardon sublime a pour nous tant de charmes,
Et pour qui les humains auront toujours des larmes.
Cette mer, dont Moïse a séparé les eaux,
De l'altier Pharaon engloutit les drapeaux.
Le fondateur d'Argos est parti de ces rives.
Ce port vit déployer les voiles fugitives
Du héros, qui, d'Athène élevant les remparts,
Transporta dans la Grèce et ses lois et ses arts.
La plage où brille encor la cité d'Alexandre,
Du malheureux Pompée a recueilli la cendre.
Là, vainqueur généreux d'un peuple mutiné,
S'est endormi César par l'amour enchaîné.
Là, de l'esprit humain rassemblant les archives,
Dominait le palais où les muses plaintives
Maudirent cet Omar, dont les feux insultants
Dévoraient en un jour leurs travaux de mille ans.
Ce débris fut le temple où de la Palestine
Le fougueux Saladin vint jurer la ruine.
Là, notre saint Louis, grandi par ses revers,
Par ses vainqueurs fléchis vit honorer ses fers;
Là, du vieux Tamerlan l'inflexible colère
De Bajazet captif promena la misère.

Ainsi la vieille Égypte a vu sur ses débris

Les noms les plus fameux par la victoire inscrits.
Les regards des héros semblaient être un hommage,
Un tribut qu'à leur gloire imposait ce rivage;
Et Memphis à ce titre appelait dans son sein
Les vainqueurs de Fleurus, et d'Arcole et du Rhin.
Mais quels voiles de deuil, d'horreur et d'infamie
Couvraient depuis mille ans cette reine avilie?
Dans quel abaissement se montrait à vos yeux
Ce peuple à qui l'Europe avait dû ses aïeux?
Quels bienfaits sur ces bords laissait pour héritage
De tant de conquérants le funeste passage?
Aux enfants d'Osiris que restait-il? Des fers.
Une horde, rebut de vingt peuples divers,
De vingt beys désunis turbulente milice,
Aux restes de l'Égypte imposait son caprice.
Aux sables Lybiens disputant ses vallons,
Le vieux Nil à regret fécondait les sillons,
Que les bras énervés de ses peuples stupides
Moissonnaient en tremblant pour des tyrans avides.
Sous le nom fastueux d'une riche cité,
Vos yeux ne trouvaient plus qu'un hameau dévasté,
Et les fils abrutis de ses antiques maîtres
Avaient dans l'esclavage oublié leurs ancêtres.

Vous seuls, enfants des arts et de la liberté,
D'Homère et de Platon noble postérité,
Vous portiez des bienfaits à l'Égypte opprimée
L'Égypte renaissait aux cris de votre armée.
De ces arts créateurs le magique flambeau,
Plus brillant et plus pur, rentrait dans son berceau;
Et des prêtres jaloux la tyrannie altière
N'en eût point dans un temple enfermé la lumière.
Tout un peuple, éclairé de ses rayons divins,
Eût rajeuni sa gloire et repris ses destins.
On t'eût vu, libre alors du fracas des batailles,

De la terre à loisir pénétrer les entrailles;
Sur un vase, un autel, un colosse écroulé,
Sous un temple détruit, sur un bloc mutilé,
Dans les détours obscurs des voûtes sépulcrales,
Chercher des Pharaons les secrètes annales.
A ces débris muets qu'on interroge en vain,
Aux monstres que sur eux a gravé le burin,
L'un de vous eût peut-être arraché les mystères
Que nous voilent encor ces obscurs caractères,
Et de ses yeux enfin perçant la nuit des temps,
Interprète des morts, éclairé les vivants [1].

Oui, Denon, votre zèle eût à la barbarie
D'Isis et de Menès dérobé la patrie.
Les Muses, dans Memphis, reprenant leurs concerts,
Auraient par leurs accords repeuplé les déserts.
Thèbes allait sortir de sa noble poussière,
Et, réparant d'Omar la rage incendiaire,
La cité d'Alexandre eût revu dans ses ports
L'Europe et l'Indostan échanger leurs trésors.
De sagesse et de force admirable symbole,
Le Sphinx, pour vous louer, recouvrait la parole;
Et Memnon, s'éveillant aux feux d'un si beau jour,
Avait d'un son joyeux salué son retour.

Mais le sort a détruit ces rêves du génie:
L'Anglais, dont les trésors servent la tyrannie,
A couru ranimer cette ligue de rois
Qu'arma la vanité contre nous et nos droits,
Et qu'avait, près de Vienne ouverte à la vengeance,
Du vainqueur de l'Adige épargnés la clémence.
Ces rois, à l'or de Pitt revendant leurs sujets,
Ont rompu leurs serments, ressaisi leurs projets;

[1] Champollion a justifié mon pressentiment.

Et, ramenant sur nous leurs sinistres bannières,
De leurs fureurs encor menacé nos frontières.
La France a tout à coup rappelé dans son sein
Le héros qui du Nil vous fraya le chemin.
Bonaparte est venu : cette ligue insensée,
Aux champs de Marengo par ses coups terrassée,
Remportant loin de nous sa honte et sa fureur,
A de la paix encor mendié la faveur.
Mais l'Égypte a payé cette grande victoire :
Mais cet autre héros dont tu nous peins la gloire,
Ce Desaix dont Memphis adorait l'équité,
Est mort sur un laurier par son sang acheté,
Le jour même où Kléber, dernier espoir du Caire,
Tombait sous le poignard d'un infâme sicaire.

C'est alors que l'Anglais, sorti de ses vaisseaux,
Ose enfin sur le Nil hasarder ses drapeaux;
Des tyrans de Byzance il se fait le complice;
Sur l'Égypte affranchie il vomit leur milice,
Et, de nos bataillons accablant les débris,
Rend aux fers du sultan les enfants d'Osiris.
Qu'importent en effet à ce maître de l'onde
Le triomphe des arts et le bonheur du monde?
Oui, l'Anglais pour lui seul aime la liberté :
Son orgueil aux tyrans vendrait l'humanité.
Vers le Gange et l'Indus, dont il a fait sa proie,
Il tremblait que le Nil nous ouvrît une voie;
Que des rois indiens, à ses pieds abattus,
Notre gloire à son sceptre arrachât les tributs;
Et ce peuple marchand a, de ses mains avares,
Entre le Gange et nous replacé les Barbares.
Mais les mépris du monde et la postérité
Vengeront les Français de cette indignité.
En vain de nos débris, aux champs d'Alexandrie,
Des Turcs et des Anglais triompha la furie.

Les lauriers africains, par vos mains amassés,
Par ce revers d'un jour ne sont point effacés.
Le Nil racontera vos conquêtes rapides;
Votre gloire est gravée au front des Pyramides.
Les lauriers du Thabor vous restent tout entiers;
Et l'histoire, à l'oubli dérobant nos guerriers,
Dira que si l'Égypte, à l'abri de nos armes,
A respiré trois ans de vingt siècles d'alarmes;
Que si la liberté, le bonheur et les arts,
Des Français dans Memphis suivaient les étendards,
Tous les fléaux impurs qu'enfante l'esclavage
Sous les drapeaux anglais sont rentrés sur sa plage.

A L'EMPEREUR NAPOLÉON,

SUR LA GÉNÉALOGIE

QUE SES COURTISANS VOULAIENT LUI FAIRE.

1804.

Que veulent ces flatteurs, dont la Muse servile
Te fait d'aïeux obscurs une suite inutile?
Pensent-ils à ta gloire ajouter de l'éclat,
Et donner plus de force au respect de l'État?
Encor s'ils avaient su, courtisans moins timides,
Dans ton sang avant toi nous montrer des Alcides;
Si, mêlant dans son cours quelque Dieu libertin,
Ils te nommaient de Mars le neveu clandestin!
Ce mensonge à mon gré serait plus vraisemblable.
Toujours la vérité sert de règle à la fable;
Et ton auguste front, couronné de lauriers,
Nous offre quelques traits de ce Dieu des guerriers.

Mais fouiller dans la Gaule et la Scandinavie,
Suivre chez les Gondi ta généalogie,
Sur un arbre séché c'est trouver un beau fruit,
Et rendre un peu de vie au tronc qui l'a produit.
Oh! le plaisant aïeul qu'un prince scandinave!

Ce n'était pas ainsi que l'on flattait Octave.
Les courtisans romains, un peu mieux inspirés,
Lui faisaient des aïeux dignes d'être admirés.
Et qu'importe la source où tu puisas la vie?
Jugera-t-on par-là ton cœur et ton génie?
S'il fut un premier homme, il nous a créés tous.
Le plus pur de son sang parvenu jusqu'à nous
Enfle aujourd'hui, peut-être, au fond d'une chaumière,
Les veines d'un manant qui ne s'en doute guère;
Et je ris de ce fat, par son père anobli,
Qui, de ses vingt quartiers encore enorgueilli,
A dit, en se pliant sous le héros d'Arcole :
« Il était gentilhomme, et cela me console. »

J'estime tes aïeux, mais j'aime mieux te voir
Être grand par toi-même et ne leur rien devoir.
La France, en t'élevant au trône de ses maîtres,
A compté tes hauts faits et non pas tes ancêtres.
De cent Napoléons le superbe héritier
Ne brillera jamais de l'éclat du premier.
Fuis donc de ces flatteurs le funeste langage;
Laisse au commun des rois ce frivole avantage.
Tu ne dois pas souffrir, plus grand dans ta fierté,
Qu'on mêle à ta couronne un fleuron emprunté.
En croyant t'enrichir on dérobe à ta gloire;
Plus le but était loin, plus belle est la victoire.
Mesure ta carrière; et, sur le trône assis,
Contemple avec orgueil le point d'où tu partis.

C'est aux murs de Toulon que ta race commence;
C'est là que ton étoile apparut à la France;
C'est de là que, suivant tes pas victorieux,
Nous t'avons vu, pareil à l'aigle audacieux,
Du haut de l'Apennin fondre sur l'Italie,
Franchir en conquérant l'Adige et la Styrie;

Et, rejetant sur l'Ens tes rivaux stupéfaits,
Pour prix de tes exploits leur imposer la paix.
Nous te voyons bientôt, las d'une vie oisive,
Des enfants d'Osiris chercher l'antique rive,
Braver le Mamelouck et l'Anglais et ses mers,
Et montrer nos drapeaux au delà des déserts.

Mais déjà, de ma Muse accusant la paresse,
Tu veux que, de tes pas égalant la vitesse,
D'Albion dans mes vers je trompe les vaisseaux;
Qu'avec toi de Fréjus je sillonne les eaux,
Et te rende en vainqueur aux peuples de la Seine,
Que rassure un retour qu'ils espéraient à peine.
Eh bien! soit : des faisceaux je te vais entourer,
Et ne t'offrir partout que maux à réparer.
Qui change tout à coup mon heureuse patrie?
Je vois de toutes parts s'éveiller l'industrie.
Nos yeux vers le passé se tournent sans effroi;
Les cris des factions se taisent devant toi;
La Paix quitte les cieux, et revient à ton zèle
Redemander la terre à ses lois infidèle.
En vain les rois unis pensent la repousser :
Bientôt à l'accueillir ton bras va les forcer;
Tu parles, et ta voix a fait naître une armée.
Ma Muse ne peut plus suivre ta renommée.
Le front du Saint-Bernard, de frimas hérissé,
Sous tes pas triomphants s'est à peine abaissé,
Et l'on répand déjà que ta seule présence
A ta chère Italie a rendu l'espérance,
Et qu'enfin ta fortune, aux pieds des Apennins,
De deux peuples amis a fixé les destins.

Croit-on qu'après ce jour ta grande âme respire?
Tu cherches le repos dans les soins d'un empire.
Tu vois tout par toi-même; et ton œil créateur

Va répandre partout la vie et le bonheur.
L'Escaut s'enfle d'orgueil sous tes flottes naissantes;
Et, repoussant des mers les vagues impuissantes,
Le granit, dans Cherbourg effroi de nos voisins,
S'élève en bastions et se creuse en bassins.
Thémis dans tes États n'a plus qu'un balance.
Des gymnases nombreux sont ouverts à l'enfance.
Ici naît un palais, là croît une cité;
Où les ronces rampaient les épis ont flotté.
A travers nos vallons que leurs flots enrichissent,
A travers nos cités que leurs bords embellissent,
D'innombrables canaux, au commerce promis,
Joindront la Meuse au Rhône, et la Loire à la Lys.
Sous des ponts, où s'unit l'audace à l'élégance,
De nos fleuves domptés mugit la violence;
Nos chemins agrandis et d'ormeaux ombragés,
Des ravages du temps par tes soins protégés,
Franchissant les torrents et les monts d'Helvétie,
Vont unir sous tes lois la France et l'Italie.
Dans les temples rendus à leurs pieux accords,
Trois cultes ennemis abjurent leurs discords.
L'étranger nous revient et se mêle à nos fêtes;
Les Arts suivent en paix leurs brillantes conquêtes;
Et Paris, chaque jour accroissant en splendeur,
A nos derniers neveux portera ta grandeur.

Albion, opposant le crime à ton génie,
En cherchant son salut trouve l'ignominie.
Ses piéges sont détruits, ses complots impuissants,
Et l'Inde a salué nos vaisseaux triomphants.
Le ciel ne voudra point que le sceptre de l'onde
Demeure dans les mains qui dévastent le monde.
Par tous les rois, un jour, le Léopard chassé,
Dans ses propres rochers se verra menacé.
Déjà, sur ce rivage où tu sauras descendre,

De ta juste colère il songe à se défendre;
Et déjà son effroi commence à te venger
D'un ministre insolent qui t'osait outrager.

Voilà quels sont tes droits au respect de la France.
Que seraient auprès d'eux les droits de la naissance?
Voilà par quels chemins jusqu'au trône monté,
Des esprits et des cœurs du domptes la fierté.
Un lustre de bonheur triomphe des systèmes,
Les peuples à l'envi t'offrent des diadèmes.
La noblesse à tes pieds vient abjurer ses rois;
L'altier républicain se courbe sous tes lois.
Plus libre qu'en ces temps où la France crut l'être,
Il entend sans frémir bénir le nom d'un maître;
Et de leurs vœux unis te payant nos beaux jours,
Ils voudraient de ton règne éterniser le cours.

AU MÊME,

SUR LA CAMPAGNE D'AUSTERLITZ.

1805.

Te suive qui pourra, César, je perds haleine,
Et ma muse vaincue est au bout de sa veine.
J'espérais que vers Ulm, cent mille combattants
T'allaient sur le Danube arrêter quelque temps,
Et que du Nord enfin les nombreuses bannières
Auraient su du Viennois protéger les frontières;
Tu n'as fait que paraître, et tous ces bataillons
S'en viennent du vainqueur labourer les sillons.
Leurs vétérans, trompés par leur expérience,
T'ont vu mettre en défaut leur sage prévoyance.
Chaque jour ton génie, en cet art périlleux,
Trouve pour triompher des secrets merveilleux,
Ton bras en conquérant prend des forces nouvelles;
La fortune te prête et son char et ses ailes,
Des dangers, des calculs, tu sembles te jouer;
Et de tant de hauts faits je ne sais que louer.

Si, dans la paix des nuits que je vole à Morphée,
Pour un succès brillant je t'érige un trophée,
A peine le soleil, à travers mes rideaux,

Vient-il d'un jour plus pur éclairer mes travaux,
Ton nom par mille voix arrive à mes oreilles.
L'airain publie encor de plus grandes merveilles.
Ma muse, en un sujet vingt fois recommencé,
Ne veut plus d'un exploit par un autre éclipsé,
Se trouble, se dépite, et s'enfuit éperdue
Comme ces légions que disperse ta vue.

Ne pourrais-tu, grand Roi, courir plus lentement?
C'est des règles de l'art te moquer hautement.
On a vu des Césars, des Charles, des Turennes
Combattre comme toi les nations germaines,
Et vaincre aux mêmes lieux que tu viens d'emporter.
Ma muse après leur char n'eût pas craint de monter.
La rime, grâce au ciel, ne me fait pas attendre,
Et ma plume au besoin suivrait un Alexandre.
Mais quel vainqueur jamais est allé de ce train?
Mon Pégase essoufflé, me laissant en chemin,
De la Wernitz à peine a tenté le passage,
Que tu franchis de l'Inn le terrible rivage.

D'un autre soin, d'ailleurs, mon esprit est troublé.
Tandis que tous ces rois dont le Pinde a parlé,
Qui firent de nos chants l'éternelle matière,
Maintenant loin de toi demeurent en arrière,
On voudrait que mes vers, plus coulants et plus beaux,
Fissent pâlir aussi jusques aux Despréaux;
Et l'on ne pense point que notre langue usée
Est après tant d'auteurs une mine épuisée.
Toujours de ma mémoire il faut me défier,
Dans le plus beau délire il faut m'étudier;
Et si par aventure une phrase connue
S'en vient dans mes écrits se montrer un peu nue,
Des milliers de censeurs vont crier au larron,
Et renvoyer l'auteur aux fripiers d'Hélicon.

Oh! que si je pouvais, libre dans mon audace,
Moissonner comme un autre au vallon du Parnasse,
Et, sans gêne exploitant un langage nouveau,
Laisser courir ma plume au gré de mon cerveau!
Tu n'aurais point en vain, dans si peu de journées,
D'un héros ordinaire accompli les années!
Ma muse, par des chants moins indignes de toi,
Eût osé célébrer la gloire de son roi.
J'aurais peint d'Albion l'allégresse sauvage,
Lorsque de l'Océan tu laissas le rivage,
D'où tes mille vaisseaux, prêts à quitter le port,
Dans cette île perfide allaient porter la mort.
Les peuples, sur tes pas, entonnant tes louanges,
Grossiraient chaque jour tes rapides phalanges.
Les nymphes pour te voir quitteraient leurs forêts;
Les monts à ton aspect courberaient leurs sommets;
Les fleuves, élancés de leurs grottes profondes,
Sous toi plus mollement feraient couler leurs ondes;
Et, d'un moment d'effroi vengeant tes alliés,
Les trônes ennemis croûleraient à tes pieds.
En vain le dieu des mers, rassemblant les orages,
Eût fait fondre sur toi la voûte des nuages,
De fange et de frimas couvert tes escadrons,
Et de la Germanie inondé les vallons.

Mais sur un ton si haut vais-je monter ma lyre!
« Quel est cet apprenti qui, froid dans son délire,
« Ose en vers surannés répéter aujourd'hui
« Ce que tant de rimeurs ont mieux dit avant lui?
« Se croit-il, dira-t-on, sur une terre en friche?
« Est-il une figure, un mot, un hémistiche,
« Qui, mis en cent couplets et retournés cent fois,
« De leurs sons rebattus n'aient étourdi nos rois?
« Fallait-il que sa muse, en lignes cadencées,
« Vînt de nos bulletins arranger les pensées?

« Clio lui fournira cent héros à choisir :
« Qu'il respecte un sujet qu'on ne peut embellir. »
Et notre maudit siècle, en critiques fertile,
S'apprête à m'étouffer sous des torrents de bile.

Je sais que de nos vers ton nom n'a pas besoin;
Que sans nous ta mémoire ira bien assez loin;
Qu'une vie aussi pleine, un règne aussi prospère,
Feraient le désespoir et l'écueil d'un Homère;
Mais quand la renommée, enflant toutes ses voix,
Remplit le monde entier du bruit de tes exploits,
Au milieu des transports que ta gloire fait naître,
De mes sens étonnés je ne suis pas le maître.
Le passé n'a plus rien que je puisse admirer,
Et nul autre que toi ne sait plus m'inspirer.

Si tu daignais encor, flatté de nos hommages,
Contre un public malin protéger nos ouvrages,
Et par un beau décret défendre aux feuilletons
De critiquer les vers que nous te consacrons!
Mais toi-même, César, l'éloge te fatigue.
Celui qui de l'Europe a dispersé la ligue
Craint ce peuple d'auteurs, qui, rimant nuit et jour,
Un poème à la main, attendent son retour;
Et pour mieux dérouter nos verves indiscrètes,
Tandis qu'en vers pompeux retraçant tes conquêtes,
Nous courbons à tes pieds les monarques soumis,
Ta clémence pardonne et s'en fait des amis.

Comment poursuivre alors? Ma muse débonnaire
Sent comme ta vengeance expirer sa colère,
Relève tous ces rois qu'elle avait abattus,
Et ne peut désormais chanter que leurs vertus.
De leur règne chéri je parcours les annales.
Je vois briller en eux cent qualités royales;

J'entends louer partout la douceur de leurs lois;
J'admire en ses revers ce monarque viennois,
Qui, jouet des tyrans favoris de Neptune,
Trahi par ses flatteurs, trahi par la fortune,
Pressé par tes drapeaux au bout de ses États,
Vient seul et désarmé se jeter dans tes bras.
Combien a dû gémir son âme paternelle,
En revoyant des lieux où son peuple fidèle
Pour un peuple étranger venait de s'immoler!
Que ton accueil, César, a dû le consoler!
Ah! lorsque de tes mains il reprend la couronne,
Puisse-t-il réparer les fureurs de Bellone;
Et, comme un dieu de paix à ses sujets rendu,
Acquitter en bienfaits le temps qu'il a perdu!
Puissent-ils, renonçant à leur antique haine,
Ne plus te rappeler dans l'homicide arène,
Et, des arts bienfaiteurs occupant leurs loisirs,
A des lauriers plus sûrs attacher leurs désirs!

A cet heureux accord les peuples applaudissent;
De cantiques joyeux leurs temples retentissent.
La terreur à ton nom ne va plus les saisir;
Ainsi que tes sujets ils courent te bénir:
Et moi qui, dès longtemps amoureux de ta gloire,
N'ai pu même chanter ta dernière victoire,
Oubliant mon dépit et mes chants imparfaits,
Je m'unis avec joie aux heureux que tu fais.

Oui, César, si ma muse au milieu de carnage
Aime à suivre un héros maître de son courage,
Qui, de cent légions dirigeant la valeur,
Dans les rangs ennemis fait voler la terreur,
De morts et de mourants sème l'ardente plaine,
Et fixe d'un regard la victoire incertaine;
Tu m'offres en ce jour le spectacle plus doux

[illegible]IÈME.

[illegible] son courroux,
[illegible]
[illegible] injure;
[illegible] des vaincus,
[illegible] de plus.
[illegible]
[illegible]
[illegible] souverain,
[illegible] humain,
[illegible] joie,
[illegible] sanglante voie.

[illegible] les fruits.
[illegible] semence instruits,
[illegible]pée;
[illegible] épée,
[illegible] couverts,
[illegible] les mers.
[illegible] suffrage,
[illegible] plage;
[illegible] usurpateur,
[illegible] le vengeur;
[illegible] ma tête,
[illegible] conquête!
Avec [illegible];
Et ma [illegible] je me tairais;
Car tu pourrais [illegible] maximes,
Des disciples de Pitt [illegible] tous les crimes,
Te payer d'un remords par la crainte dicté,
Arrêter dans son vol mon coursier trop hâté,
Et, consumant ainsi mon temps et mon génie,
Me faire, sans honneur, rimer toute la vie.

À KOTZEBUE,

SUR LES DIATRIBES INSÉRÉES PAR LUI CONTRE LA FRANCE DANS LES JOURNAUX PRUSSIENS, AVANT LA BATAILLE D'IÉNA.

1806.

Qu'est-ce donc, Kotzebue, et quel démon nouveau
De ses noires vapeurs a troublé ton cerveau?
Ce n'était point assez que ta muse critique
Eût fait de nos travers retentir la Baltique;
Et, sur nous à grands flots distillant son venin,
Distrait à nos dépens les oisifs de Berlin.
Il fallait qu'embouchant la trompette guerrière,
Et souillant ses lauriers de sang et de poussière,
Elle eût de la discorde allumé les brandons,
Et du Nord, contre nous, armé les bataillons.

Que produiront, dis-moi, ces clameurs indiscrètes?
Crois-tu nous effrayer au bruit de tes gazettes?
Contre les feuilletons nous sommes aguerris,
Et malgré ce fracas dont on rit à Paris,
Malgré tout ces héros dont ta voix nous menace,
Dont tes vains pronostics alimentent l'audace,
Je veux qu'on me condamne à lire tes romans,
Que les Français pour toi soient de vrais Allemands,

T'érigent en Sophocle et te guindent aux nues,
Si ton roi de Saint-Cloud foule les avenues[1].

J'aimais ton Frédéric; et jusques aujourd'hui
L'amour de ses sujets m'intéressait à lui.
Il avait sur le trône élevé la sagesse,
Protégé les beaux-arts, augmenté sa richesse,
Agrandi ses États sans troubler leur bonheur,
Et, tranquille au milieu de l'Europe en fureur,
Dix ans de son empire écarté les orages.
Ce règne, j'en conviens, méritait nos hommages.
Mais crois-tu qu'à mon roi je dédîrais mes vers,
Si, de morts et d'horreurs remplissant l'univers,
Il n'y cherchait, pareil à l'antique Alexandre,
Que des peuples à vaincre et du sang à répandre?

Les enfants d'Apollon aiment l'ordre et la paix.
Avant que d'un héros adoptant les hauts faits,
Je daigne, après son char m'élançant dans l'arène,
A sa gloire homicide associer la mienne,
Je veux qu'à tous les yeux signalant un grand cœur,
Il ait par ses vertus égalé sa valeur;
Que, noble et généreux jusque dans sa colère,
Il plaigne les vaincus, soulage leur misère;
Qu'il soit par ses rivaux forcé de les dompter :
Et, sagement flatteur, je ne saurais chanter

[1] Quoique le roi de Prusse se soit promené depuis dans les allées de Saint-Cloud, l'auteur ne se croit pas obligé de payer la gageure. Ce ne sont pas les Prussiens qui sont venus; c'est l'Europe toute entière: Russes, Autrichiens, Anglais, Suédois, Espagnols, Portugais, Hanovriens, Polonais, Bavarois, etc.; encore étaient-ils escortés d'un petit contingent de l'Asie; et ces conditions-là n'étaient point dans le pari.

Un roi qui, des combats faisant l'apprentissage,
Irait contre un Hercule essayer son courage.

Et toi, flambeau sacré des aveugles mortels,
Toi qui, du dieu des arts desservant les autels,
Fais, devant un public follement idolâtre,
Du nom de la vertu retentir le théâtre,
Loin d'éclairer ton roi, de montrer à ses yeux
Où tendent d'Albion les complots odieux,
Tu lui caches l'abîme, et, dans ta frénésie,
Au milieu de sa cour tu souffles l'incendie.
Je ne t'accuse point d'en recevoir le prix,
D'avoir à l'or anglais dévoué tes écrits.
Je sais que d'un auteur la fierté peu commune
Repousse avec dédain une vile fortune,
Et laisse aux courtisans ce commerce honteux.
Ton esprit dans sa haine est libre et généreux.
Mais qui te donne enfin ces transports sanguinaires?
De nos rois un moment oublions les affaires.
Pour le mien dans mes vers je ne viens point plaider,
Et je me fie à lui du soin de les vider.
Avec toi seulement je veux entrer en lice.
Je veux de ton courroux te prouver l'injustice.
Daigne donc me répondre; et si de ta grandeur
Ma muse, quoique indigne, obtient cette faveur,
Viens, merveille du Nord, descends, grand Kotzebue,
De cette autre colline à mes yeux inconnue,
Où le Goth, enchanté de ton âpre jargon,
T'oppose avec orgueil à mon vieil Apollon.

Que demande ta muse, et de quoi se plaint-elle?
Avons-nous dans sa gloire insulté l'immortelle;
De ses vers, de sa prose égayé nos pamphlets?
L'avons-nous accueillie au bruit de nos sifflets?
Ne te souvient-il plus que nos mains sacriléges,

De Racine pour toi rompant les priviléges,
Et causant à Mercier de doux tressaillements,
Prodiguaient à tes fils les applaudissements?
Le parterre vingt fois, sous peine de la vie,
M'a forcé de pleurer avec ton Eulalie;
Et vingt fois aux sermons de son pauvre mari
Un grave magistrat m'a tancé d'avoir ri.

Pardonne, Kotzebue, à mon impertinence.
Je n'avais pas encor ressenti l'influence
De cet astre divin qui s'est levé trop tard,
Et qui de sa splendeur remplit le boulevard.
Les erreurs d'Aristote égaraient ma jeunesse.
Sottement amoureux des nymphes du Permesse,
J'admirais ces auteurs qui, toujours sérieux,
Font hurler en grands vers les héros et les dieux,
Et, des trois unités ridicules victimes,
Souffrent servilement la contrainte des rimes.
Oh! que j'aime bien mieux, par ton astre éclairé,
Ces hardis novateurs, qui, changeant à leur gré
De temps et d'action, de langage et de scène,
Au charme de la prose ont soumis Melpomène,
Et, nous intéressant pour des malheurs bourgeois,
Nous font rire et pleurer et pâmer à la fois;
Ces proverbes pompeux, maximes éternelles,
Qui, redites cent fois et toujours plus nouvelles,
Font au bruit des bravos, dans le parterre ému,
Circuler la morale et germer la vertu!
Ah! poursuis; c'est ainsi que parle la nature.
Si de quelque fâcheux l'ignorance murmure,
Tu sais que dans ce monde, où triomphe l'erreur,
La vérité toujours se glisse avec lenteur.

Mais pour quelques esprits dont l'écorce grossière
N'avait point du vieux temps secoué la poussière,

Ta muse devait-elle en son ressentiment
Vouer un peuple entier au dernier châtiment?
Il en reste si peu qu'elle n'ait pu séduire!
Ce peuple te chérit, te révère, t'admire;
Et ta gloire, fatale à qui l'ose outrager,
Trouve partout des bras armés pour la venger.
Qu'à te railler un sot maintenant se hasarde,
Et traite devant moi ta muse de bâtarde;
Qu'il vienne d'un œil sec et sans frémissement
Ouïr d'un *pont chinois* l'heureux écroulement,
Et, sur l'affiche au loin découvrant tes *deux frères*,
Ne sente point ses yeux se changer en gouttières;
Je dirai hautement qu'il n'a ni charité,
Ni jugement, ni goût, ni sensibilité;
Que d'Archangel au Rhin tes œuvres estimées
De nos plus grands auteurs vont faire des pygmées;
Que, malgré Despréaux et leurs vers bien polis,
Toi seul du cœur humain as connu les replis;
Et que la scène enfin, par toi régénérée,
Devra son plus beau lustre aux muses de la Sprée.

C'est peu qu'au mélodrame, orgueil des boulevarts,
Des théâtres nombreux s'ouvrent de toutes parts;
Que, désertant pour lui Cinna, Phèdre et Mérope,
Les provinces en chœur, sifflant le Misanthrope,
Demandent à grands cris les chefs-d'œuvre nouveaux
Que nos aïeux grossiers condamnaient aux tréteaux.
Je veux qu'avant dix ans, sur les bords de la Seine,
Le Parnasse tudesque envahisse la scène;
Que, pour anéantir nos pâles écrivains,
Les Thespis d'Albion s'unissent aux Germains;
Que le fier Shakespear étale dans Lutèce
Sa sombre extravagance et sa mâle rudesse;
Qu'après les fossoyeurs nous viennent les bourreaux;
Qu'allumant des bûchers, dressant des échafauds,

Melpomène, abjurant sa sotte retenue,
Se roule dans le sang, se montre toute nue,
Et pour idole enfin présente à nos neveux
La muse romantique et ses vers vaporeux[1].

Oui, promets à Schiller cette grande victoire.
Du Parnasse teuton prophétise la gloire.
Tu la dus pressentir, quand, pour nous décrier,
Ton œil malicieux vint nous étudier.
Un peuple, indifférent aux talents qu'il recèle,
Et dans chaque étranger admirant un modèle,
Te croyait plus qu'un homme, et, te suivant des yeux,
T'entourant, te pressant de ses flots curieux,
De mille mots flatteurs chatouillait ton oreille.
Autant d'honneurs jamais n'avaient gêné Corneille.
Jamais nos citoyens n'avaient d'un tel encens
Du vieillard de Ferney fumé les cheveux blancs.
Et c'est par des fureurs que ta reconnaissance
Répond aux cris d'amour, aux transports de la France!
Le Ciel n'est point injuste; il punit les ingrats.
La foudre sur tes champs va tomber en éclats;
Et, certain des vengeurs à qui je t'abandonne,
Je t'attends, Kotzebue, au déclin de l'automne.

Jusque-là de tes cris étourdis les Français;
Prophétise à ton aise et prédis des succès.
Aux Achilles futurs donne-toi pour Homère.
Pour moi, qui plus heureux ai déjà trop à faire
Des miracles d'un règne à peine commencé,
Sans craindre l'avenir je chante le passé.

[1] Que de pas a faits cette muse depuis 1806! Pour la coup j'ai été prophète, l'extravagance a même été plus loin que je ne l'aurais cru; et je ne réponds pas encore de notre guérison.

A LA MORT.

1807.

Toi qui sortis des flancs de cette masse impure
Que dissipa d'un mot l'auteur de la nature,
Qui dois seule avec lui remplir l'éternité,
Et dans l'espace éteint, muet, inhabité,
Quand les temps rentreront dans une nuit profonde,
T'assiéras pour jamais sur les débris du monde,
Reine des sombres bords, inflexible comme eux,
Qui m'ouvriras un jour ce livre ténébreux
Où reposent de Dieu les secrets invisibles,
Ne puis-je pénétrer ces mystères terribles,
Avant que, par ton bras des vivants séparé,
Je retourne au limon d'où ce Dieu m'a tiré?

Toujours prêt à saisir un rayon d'espérance,
Au delà du présent vainement je m'élance.
L'avenir me repousse; et, prête à me frapper,
De toutes parts, o Mort! tu cours m'envelopper.
Ton souffle impur éteint le flambeau qui me guide;
Tu refermes l'abîme, et ton spectre livide
N'offre plus à mes yeux que des feux, des tombeaux,

Des ravages, du sang, jeux cruels de ta faux.
Que me font ces débris, ces campagnes désertes,
Ces villes que la cendre ou la ronce à couvertes;
Ces champs où, confondus, les sujets et les rois
Du ciel qui les égale ont accompli les lois;
Ces vierges, ces enfants arrachés à leurs mères,
Tous ces fleuves de sang où tu te désaltères,
Ces monceaux d'ossements dans la terre enfouis,
Ces trônes, ces héros l'un sur l'autre engloutis?
Sur les confins sanglants de tes royaumes sombres,
Mes cris ont vainement interrogé les ombres.
Aucun de ces mortels, que tu tiens sous ta loi,
Ne revient du tombeau pour éclairer ma foi;
Et je n'ai, pour marcher dans ce noir labyrinthe,
Que des guides rampants sous le doute ou la crainte;
Des vivants, qui du ciel m'expliquent les secrets
Au gré de leur caprice ou de leurs intérêts,
Et qui, tous s'appuyant sur d'imposants miracles,
Des sectaires rivaux méprisent les oracles.

Dans quel amas confus de grossières erreurs
La vérité se cache à ses adorateurs!
Que cet homme, si fier de son intelligence,
Est borné dans sa vue et faible en sa puissance!
Il n'est rien sous les cieux qui n'ait eu des autels,
Et que n'aient de leurs vœux fatigué les mortels.
Devant l'astre du jour s'inclinent ces sauvages;
Plus loin un bois informe en reçoit les hommages.
L'encens a pour un bœuf dans l'Égypte fumé,
Et pour le même encens une plante a germé.
Là, tout est immuable et ne peut se détruire;
Ici, tout va périr et doit se reproduire.
L'or, les astres, les fleurs, la fange, les rubis
Sont tour à tour le trône où les Dieux sont assis.
L'un va de ses moissons leur porter les prémices,

L'autre croit les calmer par d'affreux sacrifices ;
Ou, prêtant à ses Dieux ses folles passions,
Les mêle par orgueil dans ses dissensions.
Au feu chez les Parsis le monde doit la vie.
Un Grec de l'univers calcule l'harmonie,
Et veut qu'un même souffle, errant de corps en corps,
De la brute et de l'homme anime les ressorts.
Ailleurs, d'un grand esprit émane toute chose ;
Ou d'atomes unis mon être se compose,
Ou dans un œuf d'abord tout fut enveloppé.
Aux bourreaux de la Mecque un barbare échappé,
Prêchant le glaive en main le jeûne et la prière,
Dans le plaisir des sens m'en offre le salaire.
Ceux-ci de leurs aïeux peuplent le firmament,
Ou leur font du Tartare un éternel tourment.
Ceux-là les font errer sur de lointains rivages,
Ou pensent les revoir dans le sein des nuages.
Tel peuple, dès longtemps proscrit et dispersé,
Attend le rédempteur par son livre annoncé ;
Tandis qu'une autre race, en vingt sectes rompue,
Du même rédempteur célèbre la venue,
Et l'offrant à mes yeux toujours prêt à punir,
Répand sur tous mes jours l'effroi de l'avenir.

L'athée, en végétant sur un amas de boue,
De ces cultes divers s'affranchit et se joue.
Il ne voit que matière et prêche le néant ;
Mais à ta vue, o Mort ! il recule en tremblant.
A ce terme fatal vainement préparée
Sa raison vers la foi se replie égarée.
J'admirais son orgueil, tu le fais échouer ;
Il se confie au Dieu qu'il n'osait avouer.

Qu'est donc cet avenir, cet étonnant mystère,
Devant qui ma raison doute, frémit, espère ?

Assez et trop longtemps les peuples égorgés
Ont des flots de leur sang payé des préjugés.
Dis quelle heure succède à mon heure suprême.
L'homme est-il immortel? survit-il à lui-même?
Croirai-je l'apparence ou la voix de l'orgueil?
Commençai-je au berceau pour finir au cercueil?
Suis-je un être infini? ne suis-je que matière?
Faudra-t-il tout entier rentrer dans la poussière?
Par un secret ressort je me sens agité :
Quelle est donc sa nature et quel bras l'a monté?
Ma pitié peut blâmer quand ma raison approuve.
Ces deux impressions qu'au même instant j'éprouve
Supposent donc en moi deux principes distincts.
Faut-il, malgré mes sens, niant les deux instincts,
De l'esprit et du cœur rapprochant la distance,
Avec le sentiment mêler l'intelligence?
Qu'est cette volonté qui les brave tous deux;
Qui, de mes passions instrument dangereux,
M'entraîne malgré moi vers le mal que j'abhorre?
Et ces trois facultés d'une âme qui s'ignore
Ne sont-elles qu'un jeu de tous ces filaments
Qui de mon corps mortel servent les mouvements?
Dans ses productions la nature inégale
Entre la brute et moi mit-elle un intervalle?
Suis-je un usurpateur? ai-je suivi sa loi?
Tout naît, se reproduit, vieillit, meurt comme moi.
L'hôte des bois frémit et d'amour et de haine.
Je lis dans ses regards le plaisir ou la peine.
Doué des mêmes sens, j'ose le dédaigner,
Quand il est des vertus qu'il pourrait m'enseigner.
Puis-je lui refuser le souffle qui m'embrase?
Mais faut-il m'égaler l'insecte que j'écrase?
Qui marquera la place où je dois m'arrêter?
Du rang des immortels quel être rejeter?
Immortels! de mon corps partageant la faiblesse,

Mon âme en sent les maux, le déclin, la vieillesse,
Sous le poids du sommeil s'assoupit avec lui.
Mort, es - tu le sommeil que les rêves ont fui?
Arrête. Ah! garde-toi de rompre le silence.
Laisse au vice une crainte, au juste une espérance.
Que nous resterait-il en deçà du tombeau?
J'ai soulevé le voile et frémi du tableau.

Tu frappes cependant le crime et l'innocence.
L'Éternel garde-t-il la même indifférence?
A-t-il puni Valverde et vengé Fénélon?
Titus partage-t-il le destin de Néron?
Ces mortels bienfaisants et ces esprits sublimes,
Dont le monde redit la vie et les maximes,
Par Dieu qui les forma seraient-ils confondus
Avec tant de mortels à l'histoire inconnus?

Mais ce Dieu, quel est-il! se créa-t-il lui-même?
Le doute qu'il produit peut-il être un blasphème?
Mon cœur est plein de lui, j'adore son pouvoir,
Et mon esprit confus ne peut le concevoir.
Ce ciel, cet univers, cet ordre inaltérable
Ne sont point du hasard l'ouvrage périssable.
Puis-je, à quelque fantôme adressant mes souhaits,
Adorer par instinct ce qui ne fut jamais?
Non : mais Dieu, méprisant ma terrestre demeure,
Pour paraître à mes yeux attend-il que je meure?
Peut-il, la foudre en main, me laisser massacrer?
Peut-il, plein de bonté, me laisser égarer?
Sur ma religion si mon âme est jugée,
Des torts d'un séducteur sera-t-elle chargée?
Le juif, le musulman, le soutien de la croix,
Aux yeux du grand Arbitre ont-ils les mêmes droits?

O labyrinthe obscur! ô fatale ignorance!

Ce n'est donc pas assez d'un siècle d'existence
Pour dissiper la nuit des siècles à venir!
Mon esprit jusqu'à Dieu ne peut donc parvenir!
Quoi! je franchis l'espace et j'atteins l'empyrée!
Quoi! dans les régions de la voûte éthérée,
Dans le sein de la terre, au plus profond des mers,
Cherchant par cent chemins l'âme de l'univers,
Je surprends la nature en ses œuvres sublimes;
Je mesure les cieux, je sonde les abîmes!
Des arts que j'inventai mon esprit orgueilleux
Fait mouvoir des ressorts inconnus à mes yeux!
Souvent à mes calculs la nature asservie
Suit le cercle hardi que trace mon génie;
Et si je veux plus loin chercher la vérité,
Je ne trouve que doute, erreur, obscurité.
Par cent dogmes divers l'un à l'autre contraires,
De la création suppléant les mystères,
Incertaine des lois qu'elle veut s'imposer,
Ma superbe raison consent à s'abuser.
Mais comme mes destins moi-même je m'ignore,
Et sous un voile épais fuit le Dieu que j'adore.

Quand mes doutes vers lui sont prêts à s'élever,
Mon cœur de sa grandeur ne sait où se sauver.
Tout proclame son nom; et, pareille au tonnerre,
Sa voix me frapperait au centre de la terre.

« Être d'un jour, qu'es-tu pour t'égaler à moi?
« Adore aveuglément les desseins de ton roi.
« Téméraire, il suffit qu'à ta race mortelle
« Se révèle partout ma puissance éternelle!
« Roi d'un monde perdu dans le vague des cieux,
« Tous ces globes qu'à peine aperçoivent tes yeux,
« Par ton aveugle orgueil comparés à ta sphère,
« Ne t'arrachent-ils pas l'aveu de ta misère?

« Vois quel point tes pareils y doivent occuper!
« Quelque art qui te seconde, y verras-tu ramper
« Ces essaims de mortels, qui, comme toi peut-être,
« Admirent fièrement leur génie et leur être?
« Montre-moi ces palais où leurs rois sont cachés,
« Et sur leur trône même à leur globe attachés.
« De leurs vastes États conçois-tu les limites?
« Suivras-tu dans les camps leurs nombreux satellites?
« Cherche ces monuments, ces tombeaux fastueux
« Qu'un Pharaon destine à ses restes poudreux,
« Ces superbes convois, cette pompe funèbre
« Qui suivent le cercueil d'un insecte célèbre.
« Découvres-tu les tours d'une immense cité,
« Où, par ses passions nuit et jour agité,
« Mesurant, ébranlant sa bruyante demeure,
« L'éphémère mortel vit l'espace d'une heure?
« Tandis qu'en mes secrets ton œil veut pénétrer,
« Crains d'oublier ce jour qui te doit éclairer!
« Que seul à son trépas le méchant me redoute;
« Le sage sans trembler peut mourir dans le doute.
« A paraître à mes pieds applique tous tes soins.
« Le moment que tu perds ne s'écoule pas moins.
« Songe, sous quelque nom que ta secte m'adore,
« Que la foi sans vertu n'a plus rien qui m'honore;
« Et quand j'aurai marqué la fin de tes travaux,
« Tu descendras en paix dans la nuit des tombeaux,
« Comme un pâtre lassé de sa course pénible,
« Qui rentre vers le soir dans sa couche paisible. »

A ce discours, o Mort! inquiet, confondu,
Cherchant dans le passé le temps que j'ai perdu,
Respectant les secrets qu'un Dieu veut m'interdire,
Je ressens ma faiblesse, et me laisse conduire.
Eh! qu'importe l'asile où ce Dieu s'est enfui,
Quand mes vœux sans effort parviennent jusqu'à lui?

Plus ma raison le cherche, et plus elle s'égare.
Incertain de mon temps, je dois en être avare.
Chaque instant qui s'écoule est déjà sous ta loi.
Tu pourrais me surprendre, et je veille sur moi.
Heureux si, dans ce jour où ton bras doit m'atteindre,
J'ai fait assez de bien pour te voir sans te craindre;
Et si, par mes écrits occupant l'avenir,
Je laisse de ma vie un noble souvenir!

A M. LE COMTE DÉMEUNIER,

SÉNATEUR,

QUI M'ENGAGEAIT A RENONCER A LA POÉSIE, ET A M'OCCUPER DE MON ÉTAT D'ARTILLEUR DE MARINE.

1807.

Tes conseils, Démeunier, dictés par la sagesse,
M'ont éloigné longtemps des rives du Permesse;
Et dégoûté des vers, honteux d'avoir rimé,
Aux leçons de Vauban mon esprit s'est formé.
J'écartais de mes yeux ces futiles volumes,
Que des enfants du Pinde ont griffonné les plumes.
Sous un tapis poudreux, cachés, abandonnés,
A l'oubli pour jamais ils semblaient condamnés;
Et sur ce piédestal, d'une main ennemie,
J'avais auprès de Monge élevé d'Urtubie.
Ces livres qui jadis, plus généreux rivaux,
Balançaient dans mon cœur Racine et Despréaux,
En triomphaient alors; et leurs feuilles abstraites
De leur poids orgueilleux écrasaient mes poètes.
Par ma muse dix fois brusquement réveillé,
J'ai senti malgré moi mon cerveau chatouillé.
Dix ois sous mon crayon traçant ma demi-lune,

J'ai vers le mont sacré renvoyé l'importune.
J'étais, je l'avoûrai, surpris de ma raison,
Et me croyais enfin détaché d'Apollon.

Mais, hélas! quand des vers le démon nous possède,
Contre un hôte semblable il n'est point de remède.
Il rit de nos efforts; et pour l'exorciser,
En vain cent goupillons le viendraient arroser.
En vain sur un auteur la critique acharnée,
Dévouant au Léthé sa muse infortunée,
Et répandant le fiel sur son nom et ses vers,
De sifflements aigus fait retentir les airs.
Mille autres sur ses pas assiégent le Parnasse;
Et, trompés comme moi par une vaine audace,
A coups de Richelet s'efforçant de rimer,
Sur le moindre sujet brûlent de s'escrimer.
Chassés par la critique et gorgés d'ellébore,
Contre leur juge même ils rimeront encore.
Avilis, renfermés par arrêt d'Apollon,
Ils iront malgré lui rimer à Charenton;
Et cent douches par jour sur leurs têtes fêlées
Ne refroidiront pas leurs cervelles brûlées.

Tu peux donc me livrer à mon mauvais destin.
Contre un fou qui le sait tu prêcherais en vain.
L'abîme est sous mes pas; je le vois et m'y jette.
Chaque jour, comme toi, la raison me répète
Qu'un auteur meurt de faim à l'ombre des lauriers;
Que cet art est souvent le pire des métiers.
J'en demeure d'accord : la sottise et l'envie
Sont les moindres fléaux qui menacent ma vie;
Et sans me rappeler ceux que d'un coup fatal
Pégase a fait rouler du Pinde à l'hôpital,
Ce Voltaire si cher aux filles de mémoire,
Comblé par la fortune et de biens et de gloire,

Qui fut l'ami des rois, aux rois même égalé,
Vieillit dans les tourments d'un poète sifflé;
Et, sans le noble orgueil de survivre à lui-même,
Eût, de notre Hélicon laissant le diadème,
Envié ce berger qui, près de ses moutons,
Répète sous l'ormeau ses rustiques chansons,
Et, bornant son savoir à son abécédaire,
Parle au ciel en latin sur la foi d'un vicaire.

Je sais que, faible athlète en des temps moins heureux,
J'oppose aux coups du sort un bras moins vigoureux.
Depuis ces jours fameux où l'aîné des Corneilles
Produisit dans Paris ses premières merveilles,
Sur le Pinde français tant d'auteurs sont éclos,
Tant conspirent encor contre notre repos,
Qu'au nom d'un nouveau livre, en dépit du libraire,
On ressent de l'ennui l'atteinte involontaire,
A moins qu'un bon patron ne daigne l'avouer,
Ou qu'un journal fameux ne consente à louer.
Pour moi qui des censeurs n'espère aucune grâce,
Qui vois de mon réduit les rieurs du Parnasse,
Des maudits feuilletons pesant les traits amers,
De mon nom malheureux égayer leurs desserts,
Je devrais, pour tromper leur avide malice,
A des fous plus hardis abandonner la lice.

Mais un démon, te dis-je, est maître de mes sens.
Son souffle inépuisable anime mes accents.
Dès qu'une idée heureuse a séduit ma pensée,
Je me débats sous lui, comme cette insensée
Qui, les cheveux épars, le corps et l'œil en feu,
Sur le trépied sacré se roulait sous un dieu.
Et dans quel temps veux-tu que je brise ma lyre!
Quoi! dans un froid silence il faudra que j'admire,
Tandis que ce héros, dont les nombreux hauts faits

Font la gloire du siècle et l'orgueil des Français,
Déjouant les complots, renversant les obstacles,
Étonne chaque jour par de nouveaux miracles;
Soumet ces fils de rois qui l'osaient dédaigner,
Et, roi par sa grandeur, leur apprend à régner!
Non, n'aurais-je reçu qu'une voix imparfaite,
Ma langue jusqu'alors eût-elle été muette,
Ébranlé, transporté comme ce Lydien,
Au bruit de tant d'exploits je romprais mon lien;
Et des premièrs accents de ma voix affranchie :
« Je suis Français, dirais-je, et fier de ma patrie.
J'ai vécu sous les lois du plus grand des humains.
J'ai vu l'État mourant relevé par ses mains.
Si je n'ai pu le suivre aux champs de la victoire,
Le siècle d'un grand homme offre plus d'une gloire.
Je peindrai triomphant aux rives de l'Oder
Celui qu'ont vu le Nil, l'Eridan et l'Ister.
Je dirai tous ces rois acharnés à sa perte;
De leurs débris sanglants l'Allemagne couverte;
De Vienne, de Berlin les remparts enfoncés;
Les bataillons du czar vers le nord repoussés;
Et la France, paisible en ce vaste incendie,
D'une main protectrice assurant l'Italie,
Et lançant à regret sur des voisins jaloux
La foudre que naguère ils agitaient sur nous. »

Halte-là! diras-tu, je vois ce qui te flatte;
Tu sais que la louange est rarement ingrate.
Tu penses qu'appuyé sur le nom d'un grand roi,
La fortune bientôt fléchira devant toi;
Que par un Mécénas tiré de la province,
Fêté dans les palais, accueilli chez le prince,
Tu vas, heureux cousin d'un puissant sénateur,
Du tribunat d'abord obtenir la faveur;
Que la cour, t'inscrivant rentier de la cassette,

Daignera par brevet te nommer son poète;
Et, jusqu'à l'Institut poussant un fol orgueil,
D'un quarante enrhumé tu vises le fauteuil. »

Non; je peux, quelque jour, par des œuvres plus dignes,
Aspirer comme un autre à ces honneurs insignes.
Le sage rarement répond de l'avenir;
Et l'on dit qu'en mangeant l'appétit peut venir.
Mais dans ses vœux encor ma muse est plus sensée.
Je n'ai point aussi haut élevé ma pensée;
Et mes vers, Démeunier, ne sont point à ce prix.
Si parfois mes regards se tournent vers Paris,
J'ignore quels honneurs Apollon m'y destine.
Je n'ai point sur mes vers assuré ma cuisine;
Et sans trop m'informer si quelque Philippon [1]
Un jour par charité recueillera mon nom,
Quand la nuit et l'hiver au front chargé de grêle
D'un colonel ardent ralentissent le zèle,
Tandis qu'un Harpagon, calculant ses deniers,
Se rit du fol amour qui s'attache aux lauriers;
Ou que sur l'édredon la stupide mollesse
S'endort le corps enflé d'un souper qui l'oppresse,
Je suspends mon épée, et, la lyre à la main,
Je chante les revers du Russe et du Germain.

[1] M. Philippon de La Madeleine venait de publier son *Dictionnaire des Poètes français*, où je ne figurais pas; mais en revanche, depuis que je suis au nombre des sept à huit cents poètes de mon siècle, un autre Philippon m'a poursuivi de son crayon et de sa plume.

A LÉON,

SUR LES VOYAGES.

1808.

C'en est donc fait, Léon, ta course vagabonde
Ne doit plus s'arrêter qu'aux limites du monde.
En vain de tes amis les conseils et les vœux
Répriment cette ardeur qui t'emporte loin d'eux.
En vain, te rappelant ta première tendresse,
A retenir tes pas ta famille s'empresse;
Impatient des bords où tu reçus le jour,
Vers des objets nouveaux s'élance ton amour.
Tu penses que les fleurs vont naître sur ta voie,
Que tes jours variés s'enfuiront dans la joie,
Que pour toi la nature a peuplé les déserts,
Que les zéphyrs légers t'aplaniront les mers,
Ou qu'à ta voile errante une île toujours prête
Viendra contre l'orage offrir une retraite,
Et qu'au retour enfin les plus doux souvenirs
De tes jours illustrés charmeront les loisirs.

Ainsi de mille attraits nos chimères se parent;
Ainsi l'homme se livre aux désirs qui l'égarent;
Et quand sur ses erreurs l'âge vient l'éclairer,

Il n'ést plus temps, hélas! que de les déplorer.
Tant d'autres ont frayé la carrière où tu voles,
Qu'ils ne t'ont plus laissé que des lauriers frivoles,
Les tronçons des rameaux que leurs mains ont cueillis,
Et les mêmes périls qui les ont assaillis.

Vois Chardin offensé, trahi par des perfides,
Enchaîné, dépouillé par des peuples avides,
Fugitif, poursuivi par leurs sanglants débats,
A travers le Caucase errant dans les frimas;
Anson de sa patrie atteignant les rivages
Sur un dernier vaisseau qu'il dérobe aux orages,
Et dont le flot grondant bat les flancs entr'ouverts
Le chantre de Gama, qu'après mille travers,
Roule de vague en vague une mer en furie,
Disputant au naufrage et sa gloire et sa vie;
Par vingt rois assassins son héros accueilli;
Dans les sables du Nil le Perse enseveli;
Cook tombant sous les coups de ces mêmes sauvages,
Qui la veille à ses pieds prodiguaient leurs hommages,
Tandis que, poursuivant ses pénibles travaux,
Son ami va plus loin succomber à ses maux.
Fuis de leur océan les îles si vantées,
Par Hergest et Metcalf naguère ensanglantées.
Fuis la rive stérile où le Cafre inhumain
Réserve aux naufragés un horrible destin.
De Souza, d'Almeyda les ombres gémissantes
Repoussent ton vaisseau de ces plages brûlantes.
Crains de redemander au peuple de Mathan
Le trait empoisonné qui frappa Magellan.
Garde-toi de gravir, sur les pas de Saussure,
Ces rochers entassés qu'a proscrits la nature.
Le gouffre où dans la neige Escher vient de périr,
Pour toi, pour tes pareils est prêt à se rouvrir.
Ne va point, au milieu d'un océan de glace,

Voguer où du Batave a reculé l'audace;
Et, comme Willoughby, glacé près du timon,
Fournir un épisode aux rivaux de Tompson.
Vois enfin de quels maux la fortune jalouse
A partout accablé le triste Lapeyrouse.
Par des flots furieux ses amis dévorés
D'un tombeau par ses mains sont à peine honorés,
Que d'autres, sur une île où le destin bizarre
Plaça dans un Éden une race barbare,
Meurent par des ingrats comblés de leurs faveurs,
Et dont ils admiraient l'innocence et les mœurs.
Le même sort, hélas! nous l'a ravi peut-être.
Par de vains préjugés trompé comme son maître,
Il pensait qu'étranger à nos dissensions,
L'homme de la nature était sans passions;
De cette douce erreur cette aimable victime
Chez des peuples sans art aura trouvé le crime.
Mais où sont les témoins de ses derniers revers?
Sa patrie interroge et la terre et les mers,
Et, cherchant où languit sa vieillesse ou sa cendre,
Doute de son trépas et se plaît à l'attendre.

« Je les pleurai, dis-tu, mais j'enviai leur sort.
« L'homme trouve partout les dangers et la mort.
« Ma carrière est immense et m'offre assez de gloire.
« Je veux à cent pays attacher ma mémoire.
« Dans les antres profonds, sur d'incultes sommets,
« Où le pied des humains ne s'imprima jamais,
« J'irai de la nature épier les mystères.
« J'irai, pour me connaître, à ces nouvelles terres
« Où l'homme indifférent, dans l'enfance endormi,
« De ses sens imparfaits ne jouit qu'à demi.
« Dans ses états divers le suivant d'âge en âge,
« Je le verrai plus loin habile, mais sauvage,
« Mélange de sagesse et de grossièreté,

« Sentant son existence et non sa dignité,
« Dispersé dans les champs qu'il a rendus fertiles,
« Groupé dans les hameaux, rassemblé dans les villes,
« Élevant des palais, s'enchaînant par des lois,
« Et se courbant enfin sous le sceptre des rois.

« Je veux des Africains aborder les contrées,
« Porter à leurs besoins des douceurs ignorées;
« Attacher au travail leurs nonchalantes mains;
« De leurs fleurs, de leurs fruits, embellir nos jardins;
« Des plantes de l'Europe enrichir leur rivage;
« De son instinct cruel guérir l'anthropophage;
« D'erreurs, de préjugés dépouiller les esprits;
« Des sciences, des arts faire sentir le prix;
« Et, partout répandant l'amour de ma patrie,
« Vers de nouveaux trésors guider son industrie.
« Heureux si dans ces mers, où, la sonde à la main,
« A travers les écueils je me fraie un chemin,
« Je puis voir tout à coup une terre inconnue
« Du sein de l'Océan s'élever à ma vue;
« Me montrer comme un frère à ces hommes nouveaux,
« Et par cette conquête achever mes travaux! »

Insensé! de Colomb le sort te fait envie.
Tu le vois triomphant aux beaux jours de sa vie,
Au palais de ses rois en pompe ramené,
Offrir, avec un monde, à leur sceptre étonné,
Des peuples qui bientôt vont être leurs victimes,
Et cet or, ce poison, conquis par tant de crimes!
Mais sur les mêmes bords qu'a soumis sa bonté,
Regarde-le proscrit, dans ses fers insulté,
Impuissant protecteur du paisible insulaire,
En butte aux noirs complots d'un rival sanguinaire,
Aux pieds d'un trône ingrat cherchant un vain appui,
Oublié par un roi moins illustre que lui;

Et la postérité, loin d'acquitter sa dette,
Lui refusant l'honneur de nommer sa conquête.

Vois fondre sur ces bords un ramas de brigands.
Vois fumer ces pays du sang de leurs enfants;
Nos vaisseaux agrandis, instruments de carnage,
Porter de tous côtés la mort et l'esclavage,
Se foudroyer, tonner sur les flots entr'ouverts,
De leurs débris fumants épouvanter les mers.
Ah! si jamais une île à tes yeux se révèle,
Écarte, au nom du ciel, ta voile criminelle.
Si l'or est dans ses flancs, un Pizarre te suit.
Tu pleureras bientôt tout un peuple détruit,
Ou du fond de l'Europe un tyran mercenaire
Viendra de ses travaux lui ravir le salaire.
Mais il n'est plus en toi ni pitié ni terreur:
Ta passion l'emporte et nous ferme ton cœur.
Eh bien! n'étouffe point cette ardeur qui t'enflamme
La soif de tout connaître embrase aussi mon âme.
Qu'est-il besoin de fuir nos amis les plus chers?
Que les autres pour nous aient couru l'univers.
Voyageons avec eux sans quitter notre asile;
Sans craindre qu'en sifflant un énorme reptile
Ne vienne à longs replis, dans un site charmant,
Détruire de nos yeux l'heureux enchantement;
Ou que le roi velu d'une forêt sauvage
N'en prétende à nos pas disputer le passage.

Tu varieras en paix ta course et tes plaisirs.
Le monde est tout entier ouvert à tes désirs;
Et, pareille aux coursiers qu'a célébrés Homère,
Ta pensée à ton gré changera d'hémisphère.

Tantôt par Bougainville, entraîné sur les eaux,
Je vois Otaïti, ses vallons, ses ruisseaux,

Ses hôtes fortunés, ses dômes de verdure
Que semble pour l'amour arrondir la nature.
Tantôt Volney m'appelle, et déjà m'est présent
Le vallon fécondé par le Nil bienfaisant,
Le rivage où fut Tyr, le temple de Palmyre,
Le lieu saint que du Tasse a célébré la lyre.

Des Andes, que d'Humbolt les pas audacieux
Ont osé dominer et séparer des cieux,
Avec Lechevalier je descends au Scamandre :
D'Achille, d'Ilion je ranime la cendre;
Je réveille leurs camps, leurs combats, leurs fureurs;
Et le père d'Hector m'arrache encor des pleurs.
Je m'assieds avec Cook aux joutes d'Hapaée;
Ou, sur d'autres vaisseaux fendant la mer Égée,
J'admire, avec Gouffier, des rochers de Mélos
Les groupes enchanteurs qui parsèment les flots.
Bientôt, dans Ispahan, d'une cour magnifique
Chardin vient m'étaler la pompe asiatique,
Les fêtes, les plaisirs, les palais somptueux,
Et l'indolent orgueil d'un peuple fastueux
Qui, formé pour ramper par l'or et la mollesse,
Au plus audacieux soumettant sa faiblesse,
Au sein des voluptés voulant vivre et mourir,
Abandonne au destin le soin de l'avenir.
Guignes, m'ouvrant enfin cette contrée immense,
Que du peuple chinois me fermait l'arrogance,
Me montre un vieil enfant de vices infecté,
Pour quelques arts grossiers trop longtemps exalté :
Faible, conquis deux fois, et toujours prêt à l'être,
Et l'esclave insolent d'un invisible maître,
Qui, régissant l'État du fond de ses jardins,
Le laisse dévorer par de vils mandarins,
Et, jugeant par leurs dons leurs vertus et leur zèle,
Des hommes et des rois croit être le modèle.

Ainsi, tous ces humains que tu vas visiter,
A mes yeux tour à tour viennent se présenter,
Et, quel que soit le Dieu qu'adorent leurs caprices,
Dans cent climats divers m'offrir les mêmes vices.
L'homme est homme partout; et sous d'autres habits
Je le trouve à Pékin tel qu'il est à Paris.
Sa folle vanité, ses erreurs, ses misères
Te feront regretter le pays de tes pères.
Et comme cet Anglais, qui, par d'affreux chemins,
S'en alla comme un fou chercher les Abyssins,
Et la fange célèbre où trois urnes sacrées
Épanchent du vieux Nil les ondes révérées,
Jetant sur ton projet un œil moins ébloui,
Tu gémiras, Léon, de l'avoir accompli.

— —

A MORELLET,

SUR

LA PHILOSOPHIE DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

1808.

Souffre en paix, Morellet, que les sots de notre âge
Exercent contre toi leur inflexible rage;
Et vois, sans t'alarmer, nos modernes Frérons
De leurs traits impuissants armer leurs feuilletons.
N'attends de leurs pareils ni grâce ni justice.
De Voltaire, à leurs yeux, n'es-tu pas le complice?
N'es-tu pas le dernier de ces hardis penseurs,
Qui, de l'homme avili glorieux défenseurs,
Ont sous les étendards de la philosophie,
Sapé des préjugés la vieille tyrannie?
Ils voudraient t'arracher, par leurs agressions,
Le désaveu honteux de tes opinions.
Ne va point de La Harpe imiter la faiblesse,
A d'injustes remords condamner ta vieillesse,
Et devant les autels que tu n'a point trahis,
Le rosaire à la main, abjurer tes écrits.
C'est en vain qu'à ta secte on impute des crimes.

Elle peut au grand jour exposer ses maximes;
Et, de son zèle ardent recueillant les effets,
Le monde à haute voix proclame ses bienfaits.

Quand les vainqueurs de Rome eurent par leur vaillance,
Sur ses débris sanglants établi l'ignorance,
Cette fille du Nord, féconde en attentats,
De fléaux et d'erreurs infecta les États;
Et, craignant le réveil des nations esclaves,
A la pensée humaine imposa des entraves.
Dégradé de ses droits et de sa liberté,
L'homme aux pieds des tyrans tomba sans dignité.
Sujet d'un maître av de, il était sans patrie.
Un fisc avare et dur, comprimant l'industrie,
Au laboureur privé du fruit de ses sueurs
Ne laissait qu'un pain noir humecté de ses pleurs.
Nul frein des potentats n'enchaînait le caprice.
Ils régnaient sur les lois; ils vendaient la justice;
Et de leurs tribunaux l'appareil menaçant
D'espérance et d'appui dépouillait l'innocent.
De l'or des nations ils payaient leurs maîtresses,
Aux flatteurs de leurs cours prodiguaient les largesses.
La naissance à leurs yeux tenait lieu de savoir.
Les grands possédaient tout, richesse, honneur, pouvoir;
Et, chargé de mépris, d'impôts et de services,
Le peuple ne comptait que par ses sacrifices.
Par vingt cultes divers les humains partagés
Étaient pour de vains mots l'un par l'autre égorgés.
De pieux fainéants, d'apôtres mercenaires
La superstition peuplait les monastères.
Du Dieu qu'il outrageait usurpant tous les droits,
Le prêtre osait juger et déposer les rois;
Affectait dans l'État un orgueil indocile;
Par le fer des bourreaux propageait l'Évangile.
L'autel était souillé de ses impuretés;

La veuve et l'orphelin par lui déshérités;
Et de son opulence indignement acquise
Il fatiguait le monde et flétrissait l'Église.
Ces maux n'existent plus. Par ta secte éclairés,
Les peuples et les rois se sont régénérés.
Avant elle, il est vrai, des écrivains célèbres
Avaient du genre humain dissipé les ténèbres,
Repoussé l'ignorance; et, grâce à leurs discours,
D'utiles vérités se glissaient dans les cours.
Fléchier et Bourdaloue, et Bossuet lui-même,
Régentaient noblement l'autorité suprême;
Labruyère, dans l'ombre esquissant ses tableaux,
Des puissants de son siècle attaquait les défauts;
Fénélon, de Mentor empruntant le langage,
Écrivait pour les rois les préceptes d'un sage;
Despréaux, de son fouet armant la Vérité,
Aux grands comme aux petits enseignait l'équité;
Des Tartufes puissants bravant la jalousie,
Molière de ses traits frappait l'hypocrisie;
Et Corneille, traçant la grandeur des Romains,
Aux plus hautes vertus instruisait les humains.

Mais leur philosophie, ou contrainte, ou discrète,
Du monde lentement poursuivait la conquête;
A la source du mal craignait de s'attaquer,
Et souhaitait le bien sans l'oser indiquer.
Massillon, plus hardi, fonde une ère nouvelle.
L'amour du genre humain l'anime d'un saint zèle.
Il trace l'origine et les devoirs des rois;
Provoque le triomphe et le règne des lois;
Et, blâmant des prélats le faste et l'opulence,
D'un pouvoir scandaleux prédit la décadence.
Fontenelle, éclairant notre crédulité,
Des oracles menteurs perçant l'obscurité,
Des imposteurs sacrés démasquant l'artifice,

Des superstitions ébranle l'édifice.
Montesquieu nous apprend quels systèmes divers
Ont régi les humains et réglé l'univers.
Sa vue embrasse tout : il observe, étudie
Les mœurs des nations, leurs besoins, leur génie,
L'homme de tous les temps et de tous les climats,
Quels moyens élevaient ou perdaient les États,
Quel lien, quel rapport les unit l'un à l'autre;
Et des siècles passés fait la leçon du nôtre.

Rousseau, désespérant d'un monde corrompu,
Croit par un nouvel ordre y rendre la vertu.
Il cherche, loin de nous, dans un nouveau système,
Le bonheur des humains, qu'il condamne et qu'il aime;
Et, par son éloquence entraînant tous les cœurs,
Fait par la raison même absoudre ses erreurs.
Que les femmes surtout lui dressent des statues!
A leurs premiers devoirs Rousseau les a rendues,
Et dans les tendres soins de la maternité
Ainsi que le bonheur leur montra la santé.
Grâce à lui s'accomplit ce vœu de la nature,
Des voluptés de l'âme on connaît la plus pure ;
Des frères, des époux il resserre les nœuds;
Les hommes sont meilleurs et l'homme est plus heureux.

Moins jaloux de régir que d'éclairer le monde,
Voltaire ouvre en géant sa course vagabonde;
Et, de la Vérité saisissant le flambeau,
Des fléaux de la terre il devient le fléau.
Protée ingénieux, athlète infatigable,
Des sots et des méchants adversaire implacable,
De l'opprimé, du faible incorruptible appui,
C'est l'Hercule gaulois qui reparaît en lui.
Il domine son siècle; il l'enflamme, il l'inspire.
Un peuple d'écrivains soumis à son empire,

Brûlant de tout connaître et de tout expliquer,
Cherchent partout l'erreur, mais pour la démasquer.
Les uns dans son essor protégeant l'industrie
Montrent quels préjugés l'ont gênée ou flétrie;
Du fisc, du privilége exposent les abus;
Ou, réglant le partage et l'emploi des tributs,
Balançant des États les besoins, les ressources,
De leur prospérité leur découvrent les sources.
D'autres, dans les hameaux répandant leurs leçons,
Donnent aux laboureurs de plus riches moissons.

Raynal, du Nouveau-Monde explorant les rivages,
Du commerce affranchi nous peint les avantages;
Et de l'humanité fait entendre la voix
Aux bords où l'Indien, dépouillé de ses droits,
Sème pour ses vainqueurs les sillons de ses pères,
Où l'Africain, captif et vendu par ses frères,
D'un maître insatiable esclave méprisé,
Creuse un sol étranger de ses pleurs arrosé.
Raynal plaide leur cause; il maudit l'avarice
Qui leur fait du travail un éternel supplice;
Et, forçant à rougir leur avide oppresseur,
De leur triste esclavage adoucit la rigueur.

D'Alembert, Diderot et cent plumes actives
Ont de l'esprit humain rassemblé les archives;
Et, par ce monument à sa gloire élevé,
Le projet de Bâcon est enfin achevé.
Buffon, dans ses travaux épiant la nature,
Des êtres animés nous dépeint la figure;
Il retrace leurs mœurs, décrit leurs passions;
Et le goût applaudit à ses descriptions.
Condillac, abordant de plus profonds mystères,
De René, de Leibnitz renverse les chimères;
Digne élève de Loke, en reprend les travaux

Et, de nos facultés déroulant les anneaux,
Sur elles de nos sens observant la puissance,
Ose tracer les lois de notre intelligence.

Des sciences, des arts, le domaine agrandi,
Pour limite bientôt n'a plus que l'infini.
Guidés par l'analyse, éclairés par le doute,
S'ouvrant de toutes parts une nouvelle route,
Se prêtant l'un à l'autre un mutuel soutien,
Osant tout entreprendre et ne dédaignant rien,
Ils dérobent au ciel le secret du tonnerre;
Sondent les profondeurs des mers et de la terre;
Et du monde exploré paisibles conquérants,
Chacun de leurs bienfaits en promet de plus grands.

Voilà quel est ton siècle et sa philosophie!
L'horreur du fanatisme et de la tyrannie,
L'amour du bien public et de l'humanité,
L'amour de la justice et de la vérité,
Voilà ce qui l'anime et ce qui fait sa gloire.
Les vœux des nations secondaient sa victoire.
Les rois applaudissaient à nos réformateurs,
Imploraient leurs conseils, les comblaient de faveurs;
Frédéric avec eux oubliait sa puissance;
L'héritière des czars souhaitait leur présence;
Gustave et Joseph deux, armés de leurs écrits,
Poursuivaient les abus par ta secte proscrits.

Mais lorsqu'avec transport accueillant leurs ouvrages,
L'étranger à leurs noms prodiguait ses hommages,
L'anathème, l'exil, les fers, les échafauds
Étaient dans leur pays le prix de leurs travaux.
Nos juges, nos prélats, unis à la Sorbonne,
Des progrès de ta secte effrayant la couronne,
Croyaient sons les bûchers étouffer la raison..

A l'auteur de *Mérope*, au chantre de Bourbon,
A celui dont le monde admirait le génie,
Le théatin Boyer fermait l'Académie.
Pour sauver de vos coups son pouvoir odieux,
Le fanatisme armait les hommes et les dieux;
Par le glaive des lois assassinait Labarre;
Dans le sang de Calas plongeait sa main barbare;
De Sirven fugitif flétrissait les vieux ans;
Évoquait Charles neuf et ses sbires sanglants.

Cependant un ministre, idole de la France,
Dans le cœur des Français ranima l'espérance;
Aux abus destructeurs il osa résister;
Et Sully dans Turgot parut ressusciter.
L'ordre naissait partout; ses réformes utiles
Fécondaient nos vallons, enrichissaient nos villes.
Le bien qu'on souhaitait, il savait l'opérer.
Au gré de vos désirs tout allait prospérer.
D'un règne plus heureux on bénissait l'aurore.
Il aurait prévenu les malheurs qu'on déplore;
Et par de sages lois le trône raffermi
N'eût point vu les forfaits dont la France a gémi
Mais l'envie en pâlit, les courtisans tremblèrent;
Du peuple contre lui les vautours se liguèrent.
Ce peuple vainement proclamait sa vertu:
Le roi crut les méchants, Turgot fut abattu;
Et la philosophie, en ce commun naufrage,
Avec son protecteur vit périr son ouvrage.

La calomnie, ardente à le persécuter,
A sa chute, à la vôtre osa même insulter.
Des écrivains sans foi, d'insolents pamphlétaires
Lui vendaient contre vous leurs plumes mercenaires;
Et leurs noms, condamnés à l'immortalité,
Sont en vain le jouet de la postérité.

De leurs pareils encor les cris se font entendre.
Nonotte et Patouillet renaissent de leur cendre;
Et Geoffroy, de Fréron ranimant les serpents,
Use contre Arouet le reste de leurs dents.
A leur bruyante audace il n'est plus de limites.
Du trône et de l'autel défenseurs hypocrites,
Ils s'arment contre vous de nos derniers malheurs,
Cherchent dans vos écrits la source de nos pleurs;
De Fouquier, de Marat vous imputent les crimes;
Prétendent vous charger du sang de leurs victimes,
Et vous montrent partout aux vengeances des rois
Comme ennemis du ciel, et du trône et des lois.

Dans vos rangs, il est vrai, se cachaient des sophistes,
Le néant, l'athéisme eut ses panégyristes.
J'en conviens, Morellet, je n'ai point le travers
De nier les erreurs du parti que je sers,
De déguiser ses torts en louant ses services,
Et de ne voir ailleurs que des maux et des vices.
Je sais qu'on insulta les cultes, les pouvoirs;
Qu'on prêcha le mépris des plus sacrés devoirs.
Je sais que les brigands, oppresseurs de la France,
Du nom de liberté parèrent la licence;
Que Marat, Robespierre et leur dignes bourreaux
Au nom de la raison dressaient leurs échafauds;
Qu'en invoquant Voltaire et la philosophie,
Sur les débris des lois s'éleva l'anarchie.

Mais sont-ce les seuls noms justement respectés
Que l'homme en ses fureurs ait jamais attestés?
Est-il rien sous les cieux dont le crime n'abuse,
Qui ne serve aux méchants de prétexte ou d'excuse?
Quels préceptes, quels droits, quels pouvoirs, quels autels
N'auraient point à ce prix dégradés les mortels?
La tiare à nos yeux serait donc avilie

Pour avoir couronné l'amant de Marozie,
Le fougueux Hildebrand ou l'impur Borgia!
Les crimes de Néron, les meurtres d'Attila,
Les vices de Commode et de Sardanapale
Auraient décrédité l'autorité royale!

Que dis-je? n'est-ce point au nom d'un Dieu de paix
Que Guise et Médicis tramèrent leurs forfaits;
Que le fer espagnol dépeupla l'Amérique;
Que Ravaillac saisit son poignard fanatique?
N'a-t-on pas vu jadis, en l'honneur de la croix,
Égorger les Saxons, brûler les Albigeois,
De cendres et de morts couvrir la Valteline,
Et partout de Calvin poursuivre la ruine;
Les Hébreux dans Madrid au supplice livrés;
Papistes, anglicans, tour à tour massacrés;
La fureur des croisés ensanglanter l'Asie,
Et dans l'Europe en feu promener l'incendie?
Dieu doit-il en répondre? Et faut-il le charger
Des crimes qu'il abhorre et qu'il a dû venger?
Non; la philosophie, évitant les extrêmes,
Laisse à ses ennemis ces absurdes systèmes;
Fait la part de l'erreur et de la vérité,
La part de la licence et de la liberté;
Ne confond point le trône avec le despotisme,
Ni la religion avec le fanatisme;
Et répète avec nous, malgré ces attentats,
Qu'il faut des Dieux à l'homme, et des rois aux États.
Ne crois pas toutefois que cet aveu sincère
De ses vains détracteurs désarme le colère.
Il faut de la raison maudire les succès,
Et dans ses résultats ne voir que des excès.
La lumière les blesse; et ces oiseaux funèbres
Jusqu'à la fin des temps chanteront les ténèbres.
Souffrons leur injustice; et, sans nous ébranler,

Éclairons les humains qu'il voudraient aveugler.
Du faible qu'on opprime embrassons la querelle.
Poursuivons le mensonge, attaquons le faux zèle
Du tartufe, pétri de vengeance et de fiel,
Qui proscrit, persécute et tue au nom du ciel.
Aux cultes divisés prêchons la tolérance.
Des tyrans, quels qu'ils soient, combattons la puissance;
Bravons de leurs flatteurs les discours insultants.
Soyons justes et vrais, et laissons faire au temps.

A M. RAYNOUARD,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE,

SUR CORNEILLE ET RACINE.

(CETTE ÉPITRE A ÉTÉ COURONNÉE AUX JEUX FLORAUX, EN 1810.)

1809.

Si mon goût, Raynouard, n'a trompé ma raison,
Parmi tous les Français estimés d'Apollon,
Racine, au premier rang élevé sans partage,
Doit des siècles futurs emporter le suffrage.
Ce début te surprend. Ton éloquente voix
De Corneille naguère a soutenu les droits;
Et, séduisant peut-être un illustre auditoire,
A l'auteur de Cinna décerna la victoire.
Mais je ne prétends point, pour fixer les regards,
D'un parti contre toi lever les étendards,
Et, d'un schisme nouveau menaçant le Parnasse,
Préparer à ma muse une haute disgrâce.
Amoureux de la paix, craignant de m'égarer,
Avec toi, Raynouard, je cherche à m'éclairer.

Corneille, je le sais, est un rare génie.

J'admire en tressaillant cette touche hardie,
Soit qu'il peigne le Cid par l'honneur combattu,
Et de Chimène en pleurs la cruelle vertu;
Que dans ses vers romains le fils du vieil Horace
Repousse en furieux le tendre Curiace;
Soit que, de Nicomède étalant les mépris,
Ce même auteur insulte à ses Romains chéris;
Qu'avec Sertorius, dans les champs de l'Ibère,
D'un sénat méprisable il brave la colère;
Soit qu'enfin, sous le joug pliant la liberté,
Et d'Auguste vieilli célébrant la bonté,
Il me fasse oublier tous les crimes d'Octave,
Et pardonner à Rome alors qu'elle est esclave.
Mon âme s'agrandit à ses mâles accents:
Il m'étonne, il m'impose, il subjugue mes sens;
Et lorsque, remontant à ces jours d'ignorance
Où, brut et menacé d'une éternelle enfance,
Le théâtre français languissait ignoré,
Je le vois tout à coup, prodige inespéré,
Ouvrant comme un soleil sa brillante carrière,
Jeter dans ce chaos une vive lumière,
Ma muse, le plaçant au rang des immortels,
Voudrait au grand Corneille élever des autels.

De quelque éclat pourtant que son nom resplendisse,
Près de lui ne crois pas que Racine pâlisse.
Du théâtre à son tour fondateur et soutien,
Au talent d'un rival son talent ne doit rien;
Et, dans l'art dont tous deux ont enrichi Lutèce,
Corneille n'a sur lui qu'un faible droit d'aînesse.
Par le dieu de Délos l'un et l'autre inspirés
Prirent vers l'Hélicon des chemins séparés;
Mais l'un, trompé d'abord par d'infidèles guides,
Surpassa vainement ses modèles perfides.
Le goût en l'admirant avait trop à blâmer;

Trop de vices encor restaient à réformer,
Melpomène hésitait ; et le nouvel athlète
N'arrachait point aux Grecs l'aveu de leur défaite.

Racine seul, Racine, à leur école instruit,
De ses heureux travaux obtint ce digne fruit.
Les limites de l'art devant lui reculèrent.
De Corneille vieilli les amis s'alarmèrent.
Pour venger, soutenir ce génie immortel,
On crut avoir besoin de cabale et de fiel.
Racine, réprimant sa Muse trop féconde,
Faisant du cœur humain une étude profonde,
Apprécia son siècle, et de ses auditeurs
Sut par les passions rapprocher ses acteurs;
Des héros de son choix conserva la figure ;
Peignit en traits de feu l'homme de la nature;
Emprunta de l'amour le charme tout-puissant,
Et de la vérité le langage et l'accent.
L'action fut restreinte et remplit mieux la scène,
Se noua sans effort, se dénoua sans peine;
Avec plus de richesse et de simplicité,
Montra dans ses détails plus d'ordre et de clarté.

Notre langue enhardie, à son faîte montée,
Souple, mélodieuse, à l'oreille enchantée
Fit entendre des sons jusqu'alors inconnus,
Eut des charmes secrets qu'on ne retrouva plus.
Mais ne comptons pour rien cette grâce ineffable,
Ce style harmonieux, rapide, inimitable,
Qui peut-être sera pour la postérité
Du premier des beaux-arts la première beauté.
L'auteur des Templiers est digne de l'entendre.
De louer ces beaux vers tu n'as pu te défendre ;
Et dans ce grand procès où j'ose m'engager,
Ce n'est point, Raynouard, ce qu'il reste à juger.

Voyons si la vigueur manque à ce beau génie,
Ou si la force en lui se joint à l'harmonie.
Mais par où commencer? Comment peindre à la fois
Ce groupe de héros, cette foule de rois,
Qui viennent à l'envi s'offrir à ma mémoire,
Et, fiers de leur poète, en proclament la gloire?

Entends-tu ce visir, qui d'Amurat vainqueur
Ose donner le trône et jurer le malheur,
Maudit de deux amants le funeste caprice,
Se plaint qu'à leurs destins la fortune l'unisse,
Reste seul sous la foudre, et, loin de reculer,
Court au devant des coups qui viennent l'accabler!
Écoute ce Burrhus, modèle des ministres,
Qui, combattant Néron dans ses projets sinistres,
Des soupçons qu'il partage excusant l'empereur,
Souffre la calomnie et va droit à l'honneur;
Cet Hébreu, qui d'Esther ranime la constance,
Et, du dieu d'Israël proclamant la puissance,
Aux pieds du fier Aman refuse de tomber;
Ce roi, que sous le joug Rome n'a pu courber,
Dévoilant, sans rougir d'une horrible disgrâce,
Les projets qu'en fuyant a conçus son audace,
Expirant en vainqueur sur ses derniers confins,
Et de ses yeux mourants insultant aux Romains!

Ne tressailles-tu pas quand la tendre Monime
Immole à la vertu sa flamme illégitime,
Se refuse à l'époux qui surprend cet amour,
Et va sans murmurer s'immoler à son tour?
Lorsque dans Bajazet la sultane indignée,
Étouffant dans son cœur une ardeur dédaignée,
Et, vengeant sur l'ingrat ses complots avortés,
Prononce froidement le terrible *Sortez!*
Lorsque dans son espoir Hermione déçue,

Par l'amour et l'orgueil tour à tour combattue,
D'Oreste chancelant arme le bras vengeur,
Le retient, le renvoie, accuse sa lenteur,
Et, de Pyrrhus bientôt redemandant la vie,
Outrage en ses regrets le bras qui l'a servie?
Quand Phèdre, dont les feux vainement comprimés
Se révèlent aux yeux qui les ont allumés,
Redoutant à la fois Hippolyte et son père,
Maudit l'affreuse Œnone et sa flamme adultère,
Et, succombant enfin au poids de ses remords,
Va cacher en tremblant sa honte chez les morts?

Mais tout cède et se tait devant Iphigénie,
Monument immortel, chef-d'œuvre du génie,
Plus durable cent fois que le marbre et l'airain,
Et que la faux du temps attaquerait en vain;
Où les scènes, toujours l'une à l'autre enchaînées,
Sont par nos sentiments, par nos pleurs devinées;
Où chaque personnage, avec soin retracé,
Et pour un même objet sans cesse intéressé,
Me parle son langage, et passe sans contrainte
De la joie à l'horreur, de l'espoir à la crainte.

Athalie, il est vrai, partageant les esprits,
Longtemps à ce chef-d'œuvre a disputé le prix.
J'admire, Raynouard, cette pompe magique,
Ce spectacle imposant, ce luxe poétique,
Cet enfant, digne objet de tant de soins divers,
Tige auguste d'un Dieu promis à l'univers;
D'Achab, de Jézabel la sanguinaire fille
En haine de David reniant sa famille;
Ce pontife tranquille au milieu du danger,
Se confiant au Dieu qu'il aspire à venger,
De sa sainte fureur foudroyant un infâme,
Conspirant sans détour, sans déguiser sa trame,

Aux yeux d'un peuple entier qu'il ne veut point gagner,
Instruisant son élève au grand art de régner,
Excitant au combat sa phalange sacrée,
Et voyant sans remords sa reine massacrée.

J'admire. Cependant, soit que le grand Joad
De tout ce qui l'entoure affaiblisse l'éclat;
Soit qu'enfin par mon cœur ma raison se décide,
Un penchant plus heureux m'attire vers l'Aulide.
Le cœur de l'homme ici se montre tout entier,
Modeste, ambitieux, noble, jaloux, altier,
Plein d'amour, d'intérêt, de tendresse, de haine;
L'Aulide est le tableau de la nature humaine.
Tout m'y plaît, tout m'y charme : à force de grandeur,
D'un sacrifice horrible on m'y cache l'horreur.
Si d'une trahison Ériphile est noircie;
Son Ilion l'excuse et son trépas l'expie.
Que j'aime Clytemnestre et le noble courroux
Qu'oppose cette mère à l'orgueil d'un époux!
Quand les Dieux de ses bras arrachent la victime,
Camille en ses fureurs est-elle plus sublime?
Quel monarque ou héros, par Corneille chanté,
Égale en sentiments, surpasse en majesté
Ce père, roi des rois, qui, domptant sa tendresse,
Va payer de son sang le sceptre de la Grèce;
Cet Achille, qu'à tort un envieux parti
En chevalier français a cru voir travesti!
On a trop répété cette sentence inique.
Je reconnais partout cet Æacide antique,
Qui s'en va, pour venger son amour et ses droits,
Bouleverser un camp à l'aspect de vingt rois;
De gloire insatiable, impatient, colère,
Tel que le veut Horace, ou que l'a fait Homère.
D'orgueil en l'écoutant mes sens sont transportés;
Et ces traits ravissants, ces austères beautés,

Ne sont pas des éclairs dans une nuit obscure;
C'est un astre sans tache, une lumière pure,
Qui, croissant par degrés son éclat radieux,
Aux rayons les plus vifs accoutume nos yeux.
Oui, Raynouard, tel est le poète que j'aime,
Que je voudrais te rendre aussi cher qu'à moi-même.
Lui seul peut aujourd'hui, sur le Pinde français,
Arrêter du faux goût les rapides succès.
Ramenons à son culte un public infidèle;
Faisons de ses écrits une étude éternelle.
Si jamais de l'atteindre on ne doit espérer,
Sur ses traces du moins on ne peut s'égarer.
Honorons ses rivaux; mais quand l'art dégénère,
Quand César veut le rendre à sa splendeur première,
N'offrons à nos auteurs qu'un modèle achevé.
Que Racine triomphe, et le goût est sauvé!

Toi-même tu l'as dit, et j'aime à le redire :
« Racine parmi nous doit prétendre à l'empire. »
Et tu veux aussitôt, par un choix inégal,
Sur le trône du monde élever son rival!
Quels peuples, Raynouard, prends-tu donc pour arbitres
Des Grecs et des Romains je reconnais les titres.
Eux seuls aux lois du goût ayant voulu céder,
Ils ont seuls avec nous le droit de décider,
Et je les vois, instruits par le fils de Latone,
Au vainqueur d'Euripide adjuger la couronne.
Que nous importe après que des peuples nouveaux
Du Parnasse et de nous se déclarent rivaux?
Faut-il qu'un peuple né pour servir de modèle,
Des lois de Melpomène observateur fidèle,
Suive dans leurs erreurs des peuples égarés,
Qui, dans cet art divin loin de nous demeurés,
Prodiguant leur hommage à des monstres bizarres,
Soutiennent par orgueil leurs spectacles barbares?

9.

Non, non; puisqu'un Français leur doit faire la loi,
Du théâtre français qu'ils adoptent le roi.
Sur des titres certains notre estime se fonde.
L'idole de Paris le doit être du monde;
Le temps fera sa gloire, et la postérité
S'étonnera qu'un jour le monde ait hésité.

Mais que dis-je? est-ce ainsi que le doute s'annonce?
Ma muse veut plaider, et ma muse prononce.
Pardonne; à mon amour je me laisse emporter.
D'un tribut, d'un devoir j'avais à m'acquitter:
Racine, m'enflammant de la plus noble audace,
M'entraîna le premier aux bosquets du Parnasse;
Dans mes travaux obscurs lui seul est mon soutien.
Que de jours fortunés m'a faits son entretien!
Que d'ennuis m'a charmés sa lyre enchanteresse!
Ma mémoire en est pleine, et j'y reviens sans cesse.
Depuis vingt ans enfin chaque jour je le vois,
Et crois toujours le voir pour la première fois.

A MON FRÈRE AUGUSTE,

SUR LE BONHEUR QUE J'ÉPROUVAIS A ME RETROUVER AU SEIN DE MA FAMILLE, APRÈS UNE LONGUE ABSENCE[1].

1809.

Que n'es-tu, cher Auguste, aux terres fortunées
Où coulèrent en paix nos premières années !
Que ne puis-je, avec toi partageant mes plaisirs,
Renouveler ici nos plus doux souvenirs;
Des auteurs de nos jours redoubler l'allégresse ;
Leur rendre le seul fils qui manque à leur tendresse !
Le ciel, ne m'accordant que des biens imparfaits,
A mon bonheur toujours mêla quelques regrets.
Mais puisque sa rigueur défend que je te voie,
A ton âme du moins je confierai ma joie ;
Et mon cœur, dans le tien heureux de s'épancher,
En t'écrivant ces vers croira se rapprocher.

Eh ! qui mieux que mon frère est digne de m'entendre?

[1] Cette épître a obtenu l'accessit dans le même concour des jeux floraux.

Trouverai-je un ami plus sincère et plus tendre
Parmi ces étrangers, dont la triste froideur
Jugerait mon esprit et rirait de mon cœur?
C'est trop peu qu'on me lise, il faut que l'on m'envie;
Qu'on tressaille avec moi, quand notre Occitanie
M'offre sur ses coteaux, dans ses riches vallons,
Les présages flatteurs des nouvelles moissons.
J'ai cru renaître, Auguste. Après un long orage
Avec moins de transports j'eusse abordé la plage.
Tout prenait à mes yeux des charmes ravissants.
De délices, d'amour, tout enivrait mes sens.
Le jour resplendissait d'une clarté plus pure;
J'admirais dans les champs plus d'éclat, de parure,
Plus d'émail dans les prés; je trouvais dans les fleurs
Des parfums plus exquis, de plus vives couleurs.
D'une voix plus brillante et plus mélodieuse
Philomèle exhalait sa plainte harmonieuse.
Le ruisseau plus limpide, à travers ses cailloux,
Portait à mon oreille un murmure plus doux.
Le précoce amandier déployait sur les rives
Ses bouquets odorants et ses feuilles hâtives.
J'écoutais le berger qui sur le chalumeau
Me répétait les airs que j'aimais au berceau.
Sous l'antique olivier, dont la pâle verdure
Du deuil de nos vergers consolait la nature,
L'agneau faible et bêlant, par sa mère guidé,
Dépouillait un rameau par la hache émondé.
Je sillonnais en paix ces pacifiques ondes
Que Riquet amena dans nos plaines fécondes,
Qui vont de nos trésors enrichir les deux mers.
Je préférais, Auguste, au son des plus beaux vers
Du nocher toulousain l'accent et le langage.
Il me nommait les lieux connus de mon jeune âge,
Les cités, les hameaux, qui, bordant mon chemin,
D'un voyage trop long me présageaient la fin.

C'est ainsi qu'agité de la plus douce ivresse,
Impatient d'espoir, palpitant de tendresse,
J'ai volé dans les bras où j'étais attendu.
Qu'à mon empressement ils ont bien répondu!
Que je te peindrais mal leurs soins, leurs prévenances,
Nos doux épanchements, nos pleurs, nos jouissances,
Heureux charme où nos cœurs se laissaient entraîner,
Volupté que ton cœur ne saurait deviner!
Jamais tu n'éprouvas que les maux de l'absence.
Depuis ces jours de gloire où ta jeune vaillance,
Pour la première fois désertant ce climat,
Suivit à Marengo le sauveur de l'État,
Prolongeant dans les camps tes modestes services,
Tu n'as point du retour savouré les délices.
Pour connaître ma joie il la faut éprouver.
Au banquet paternel il faut se retrouver;
Sentir du premier lit la chaleur bienfaisante,
Et du foyer natal la vapeur enivrante,
Près des objets sacrés de son premier amour,
Près d'un frère, des sœurs qu'on a vus tour à tour
S'offrir aux tendres soins d'une mère commune,
Et d'une humble maison partager la fortune.

Dans quel ravissement je me plais à compter
Ces objets que la mort a daigné respecter!
Ce père qui, toujours à la vertu fidèle,
Est à nos citoyens présenté pour modèle,
De trois sénats fameux respectable débris,
Qui, parmi les horreurs dont gémissait Paris,
Et sous l'œil des tyrans qu'enfantait la licence,
Soutint avec honneur son antique innocence!
Aux plus grands de l'État le sort l'avait lié,
Ils vantent ses vertus, et l'homme est oublié.
Mais, loin que cet oubli refroidisse son zèle,
Il aime sa patrie et sa gloire nouvelle;

Il a cru lui devoir tout le bien qu'il a fait;
Quitte enfin envers elle, il mourra satisfait.
Trop heureux maintenant, quand, libre de ses heures,
Visitant à loisir ses rustiques demeures,
Il peut voir dans ses champs, qu'il n'a point agrandis,
Ou fleurir ses raisins ou jaunir ses épis!

J'ai revolé moi-même à ce séjour champêtre;
Je voulais à la fois tout voir, tout reconnaître,
Le toit du laboureur, la couche du berger;
Le chien, pour qui déjà j'étais un étranger;
Ces gazons, ces bosquets, ce chêne solitaire
Qui prêtait à nos yeux son ombre tutélaire;
Ces coteaux où j'allais, un Virgile à la main,
Suivre des vendangeurs le turbulent essaim,
Tandis qu'un plomb, lancé par ta main diligente,
Atteignait la perdrix dans sa fuite pesante;
Ces clapiers qui t'ont vu, devançant le soleil,
Du lapereau timide épier le réveil;
Ce parterre où longtemps les richesses de Flore
Sous notre œil assidu s'empressèrent d'éclore.

Nous seuls, tu t'en souviens, à l'aide du cordeau,
Nous avions du gravier séparé le terreau,
Porté l'eau matinale à nos plantes chéries,
Et soutenu l'éclat de leurs tiges fleuries.
Ces beaux jours n'étaient plus; quel affreux changement!
Tout se plaignait à moi de notre éloignement.
Une herbe parasite usurpait nos allées;
Les réseaux du chiendent croisaient nos giroflées;
Nos arbustes vieillis, sous la mauve cachés,
Présentaient tristement leurs boutons desséchés,
Et de leurs dards aigus les ronces déchirantes
Pressaient de nos rosiers les feuilles jaunissantes.
Il n'était plus pour eux ni maître ni printemps;

Nul soutien, nul abri n'écartait les autans.
Le lis dégénéré, l'hyacinthe stérile,
N'étalaient qu'un vain luxe et qu'un pampre inutile.
La bêche armait déjà mon bras réparateur,
Quand une voix puissante a glacé mon ardeur.
Ce bras comme le tien se doit à la patrie.
Neptune me rappelle aux mers de Ligurie;
Et l'honneur inflexible a compté mes loisirs.

Mais il luira ce jour qu'invoquent nos désirs.
Nous reviendrons ensemble, Auguste, et notre père
Pourra jouir encore de sa famille entière.
Le ciel, qui dans ses bras m'a deux fois ramené,
Aux rochers de Scylla ne t'a point enchaîné.

Tu reprendras ici ta place accoutumée.
Sur l'Europe du doigt dirigeant une armée,
Tu conteras Mélas surpris et renversé,
Aux bords du Mincio Bellegarde forcé,
Nos aigles à Boulogne effrayant l'Angleterre.
Dans Vérone bientôt reportant le tonnerre,
Tu diras le Viennois, vers l'Ister rejeté,
Retrouvant de Zurich le héros indompté.
Des rois napolitains la puissance abattue;
A la paix, au bonheur la Calabre rendue.
Au bruit de tes dangers et des fureurs de Mars,
Une mère sur toi fixera ses regards.
Tu souriras, Auguste, à sa tendre surprise.
Ton père, vieux guerrier d'Estrée et de Soubise,
De ces nouveaux combats justement étonné,
Oubliera de Rosbach le jour infortuné.
De ces doux entretiens je m'enivre d'avance.
Mon cœur impatient jouit de l'espérance;
Et, quelque volupté qu'il éprouve aujourd'hui,
Il sera plus heureux si tu l'es avec lui.

A L'EMPEREUR NAPOLÉON,

SUR

LES EMBELLISSEMENTS DE PARIS.

1810.

Quel spectacle, César, réveille encor ma lyre?
Jusque dans tes loisirs faut-il que je t'admire;
Que Paris en dix ans doive plus à tes lois,
Qu'il n'a dû de splendeur à dix siècles de rois?
Nous chercherons bientôt cette ville de fange,
D'échoppes, de palais ridicule mélange,
Ces quartiers anguleux, ces étroits carrefours,
Ce labyrinthe obscur, dont les sales détours
Infectaient nos aïeux de leurs vapeurs impures,
Tout cet amas confus de bizarres structures,
Qui, de leurs citoyens enfants capricieux,
D'un maître insouciant n'attiraient point les yeux.
Je vois de tous côtés le goût et le génie
Porter dans ce chaos et l'ordre et l'harmonie.
A chaque pas m'arrête un prodige nouveau.
Tout fléchit sous l'équerre, obéit au cordeau.
D'un autre Périclès accomplissant les rêves,
Partout de Phidias s'agitent les élèves.

Partout brillent enfin, dans ces murs embellis,
Les travaux de la paix dans la guerre entrepris.
Sur nos vieux monuments étendant sa tutèle,
Ton règne leur imprime une grandeur nouvelle.
L'un, sous des toits obscurs dérobant ses contours,
Élevait sans honneur son portique ou ses tours;
Tes travaux, dégageant leur imposante masse,
Nous révèlent enfin sa noblesse ou sa grâce.
D'autres, par les hivers mutilés et ternis,
Au voyageur charmé se montrent rajeunis,
Ou, comme ce palais, qu'en un temps moins prospère,
Paris à nos Solons donna pour sanctuaire,
D'un nouveau péristyle à la Grèce emprunté,
Étalent à nos yeux l'élégante beauté.
Plus loin, du Luxembourg visitant les bocages,
De ta grandeur encor j'y vois les témoignages;
A travers ses jardins et ses gazons fleuris,
J'approche avec respect de ces nobles lambris,
Où, respirant enfin de nos longues querelles,
Les vieillards de l'État, nos pères, nos modèles,
Les appuis, les garants de notre liberté,
Goûtent les doux loisirs que leur fait ta bonté.

Le Temple qui renferme en ses voûtes sacrées
De Rousseau, d'Arouet les cendres révérées,
De son faîte orgueilleux croulait inachevé.
De cet affront par toi Soufflot est préservé;
Et comme son chef-d'œuvre étayant sa mémoire,
Tes soins ont raffermi sa coupole et sa gloire.
Vieilli dans son ébauche et du temps offensé,
Le Louvre languissait par ses rois délaissé;
Tu parais; il s'achève, et ton auguste image
Couronne de Perrault le magnifique ouvrage.

Mais quels chars, escortés d'un turbulent essaim,

Roulent, sous ces parvis, vers le palais voisin
Que la Seine en fuyant réfléchit dans son onde?
Le Tibre nous rend-il les dépouilles du monde?
Oui, je les vois enfin ces prodiges des arts,
Que retint si longtemps la ville des Césars,
Ces débris glorieux de Corinthe et d'Athènes,
Que suivent dans nos murs les dépouilles romaines.
Honorables tributs à nos armes payés,
Restes de cent États autour d'eux foudroyés,
De mille souverains somptueux héritages,
Leur gloire dans Paris vient chercher nos hommages.
Le Louvre avec orgueil rassemble ces tablaux
Qu'ont des Zeuxis romains animés les pinceaux,
Ces marbres, ces airains, ce luxe de la gloire,
Que pour nous en cent lieux recueillit la victoire.

Contemporains muets des rois les plus vantés,
Éternels habitants des royales cités,
Las de pompes, d'honneurs, de fastueux spectacles,
Nos triomphes, César, leur semblent des miracles.
Rends leur nouveau séjour digne d'eux et de nous.
Prends la hache et le pic; fais tomber sous tes coups
Ces masures, ces toits, ce dédale de rues,
Qui de tes deux palais souillent les avenues.
Qu'entends-je! dans les airs retentit le marteau:
Le Carrousel s'étend, grandit sous le niveau.
Du Louvre d'Henri-Quatre orgueilleuse rivale,
Sort des flancs de la terre une façade égale,
Qui, de ce vaste ensemble unissant les trois parts,
Te va faire un palais digne de nos Césars.
Là dans sa majesté déjà se développe
Cet Olympe chargé des destins de l'Europe,
Où les rois, à tes pieds expiant leur orgueil,
Vont d'un soldat heureux mendier un coup d'œil.

La France, disaient-ils, n'offre que des ruines

Qu'inondèrent de sang ses guerres intestines ;
Et, grande en ses foyers comme aux plaines de Mars,
La France a de sa gloire ébloui leurs regards.
Ces rois, en abordant ta ville impériale,
Ont cru d'Auguste encor revoir la capitale,
Et semblent demander si du roi des Thébains
La lyre merveilleuse a passé dans tes mains.
Que diront-ils, un jour, quand l'heureuse Lutèce,
De tous ses ornements déployant la richesse,
Aura vu par les arts tes projets accomplis ;
Quand du riche édifice au commerce promis,
De ce palais rival des temples de l'Attique,
Brongniart nous livrera l'enceinte magnifique?

Mais ta ville, César, avait d'autres besoins.
Rien d'utile ne coûte et n'échappe à tes soins.
Là, de vastes greniers, qu'ouvre ta prévoyance,
Pour jamais à ton peuple assurent l'abondance.
Ici, d'un abattoir creusant les fondements,
Paris ne craindra plus les longs mugissements,
Le spectacle hideux, le sinistre passage
De ces troupeaux bruyants qu'on traînait au carnage,
Qui, des flots de leur sang rougissant les ruisseaux,
D'une fange fétide empoisonnaient leurs eaux.
J'aime à voir, des débris de nos vieux monastères,
S'élever ces forums, ces coupoles légères,
Ces spacieux auvents, ces riches pavillons,
Où Pomone et Comus nous apportent leurs dons.
L'utile naît partout sous des formes charmantes.
J'erre au bruit enchanteur de sources jaillissantes,
Où l'or et le granit, où le marbre et l'airain,
Sous mille aspects divers, caprices du dessin,
Se taillent en bassins, en conques, en cascades,
Que viennent de nos bois animer les naïades.

Dans les champs Tardenois un Fleuve était caché,

Et parmi les roseaux, sur son urne penché,
Dans un calme profond voyait rouler les âges;
Il se lève à ta voix, il quitte ses bocages;
Les monts sont abaissés, les rochers sont fendus,
Et ses limpides flots, sur Paris suspendus,
Se frayant sous nos pas des routes souterraines,
Jaillissant à grand bruit de nos mille fontaines,
Vont abreuver les airs desséchés par l'été,
Et comme la fraîcheur répandre la santé.

A son onde captive et de vaisseaux couverte,
A travers nos faubourgs une route est ouverte.
La Seine la recueille, et s'éloigne à regret
Des murs où chaque jour lui révèle un bienfait.
Combien de tes faveurs sa splendeur s'est accrue!
Ses ponts, dont les sommets fatiguaient notre vue,
T'ont livré leurs fardeaux, et sont en un moment
Du fleuve qu'ils foulaient devenus l'ornement.
Dans quel riche appareil, de ses nymphes suivie,
De ses quais spacieux la Seine enorgueillie
Déploie avec fierté son cours majestueux,
A travers ses palais, ses ports tumultueux,
Et ses thermes flottants, et ses barques légères,
D'une active industrie agiles messagères,
Et ce peuple, tribut de cent peuples divers,
Que l'éclat de ta ville impose à l'univers.

Oui, digne de régner où Rome est la seconde,
Paris s'élèvera souveraine du monde,
Paris verra comme elle, en ses murs triomphants,
De Minerve et du Pinde accourir les enfants;
Et partout dans ces murs, empreints de notre gloire,
L'Europe en frémissant relira notre histoire.
Là des jours de Fleurus, d'Arcole et d'Aboukir,
Des palmes du Helder vivra le souvenir.

Ici de Rivoli les superbes portiques
Rediront les affronts des aigles germaniques.
Du lion de la Sprée, en sept jours terrassé,
Sur le pont d'Iéna l'opprobre est retracé.
Cet autre d'Austerlitz rappelle la journée,
Où, de vingt potentats fixant la destinée,
Nous t'avons vu, le glaive et l'olive à la main,
Abattre et relever le trône du Germain,
Et, frappant de terreur l'orgueilleux moscovite,
Pardonner à son maître et protéger sa fuite.
Plus loin de Marengo le forum spacieux
Redit du consulat les exploits glorieux.
Ailleurs le nom d'Erfurth nous ramène à ces fêtes
Où le czar dans tes bras oublia ses défaites,
Quand aux mâles accents de sa tragique voix
Talma fit tressaillir un parterre de rois [1].
De plus grands monuments diront aux fils des hommes
Quel règne fut le tien et quel peuple nous sommes.
Oui, cet art élégant, orgueil du Carrousel,
Qu'enrichit de Saint-Marc le quadrige immortel,
Cette colonne altière, où se roule en spirale
Des vainqueurs d'Austerlitz la course triomphale,
Sur le bronze captif des foudres ennemis,
Qu'à travers mille feux leur audace a conquis,
Ce temple, qui, gardant les fastes de leur gloire,
Sera pour les Français le temple de mémoire,
Ce portail colossal, dont le large fronton
De ton palais au loin domine l'horizon,
Semblent, par leur grandeur et leur magnificence,
D'un peuple de géants retracer la vaillance.

Hâte-toi, le temps vole, et tes jours sont comptés.

[1] Expression de l'empereur Napoléon : « Venez à Erfurth, dit-il à Talma, je vous donnerai un parterre de rois. »

Finis ces monuments par ton règne enfantés;
Et que la paix, rendue aux nations soumises,
Assure les splendeurs à ta ville promises.
Des Apelles français réchauffe les pinceaux;
Que de nos Phidias les immortels ciseaux
Rendent à notre amour les images fidèles
Des héros que la France adopta pour modèles.
De Hoche, dans Gaisberg, montre-nous la valeur.
Montre-nous ce Marceau que pleura son vainqueur,
Et le héros d'Hondschoote, et Custine et Dampierre,
L'intrépide d'Hautpoul, le calme Saint-Hilaire,
Kléber, qui, sous nos lois retenant l'Africain,
Ne put être abattu que par un assassin,
Le vertueux Desaix, qui, dans Thèbe aux cent portes,
Des sources du Danube entraîna ses cohortes,
Et des fers d'Albion trop prompt à s'affranchir,
Revint à Marengo triompher et mourir,
Ce Lannes, ce Roland compagnon de tes armes,
Qui, chargé de lauriers et baigné de tes larmes,
Dans Essling, où sa fougue avait jeté l'effroi,
Expira glorieux de son amour pour toi.

Quel Français pourrait voir, sans leur porter envie,
Ces guerriers dont le sang coula pour la patrie,
Qui, généreux appuis de notre liberté,
Ont payé de leurs jours leur immortalité?
Poursuis, n'arrête point le zèle qui t'inspire;
César, par ta sagesse affermis ton empire:
Ouvrage d'un mortel, il peut dégénérer;
Sur nos propres vertus il le faut assurer.
A l'aspect d'un Bayard que le lâche rougisse;
Devant un d'Aguesseau que le crime pâlisse;
Que d'exemples français l'enfant environné,
Au sortir de l'école où tu l'as ramené,
Retrouvant sur ses pas les héros qu'il révère,

Les sages qu'il chérit, les auteurs qu'il préfère,
Dans son sein embrasé sente germer l'honneur,
Et voue à son pays son génie et son cœur;
Que ces grands citoyens, reproduits l'un par l'autre,
De leur gloire immortelle enrichissent la nôtre,
Et, s'offrant d'âge en âge aux besoins de l'État,
De la France nouvelle éternisent l'éclat.

A M. LE COMTE DE FONTANES,

SUR

L'UNIVERSITÉ

ET LA LITTÉRATURE DU JOUR.

1810.

Fontanes, je rends grâce au décret salutaire
Qui des règles du goût t'a fait dépositaire,
Et, ramenant l'école à ses austères lois,
Relève en son éclat la fille de nos rois.
Les Muses trop longtemps ont gémi de sa perte.
A l'erreur, au faux goût l'école fut ouverte,
Le jour où de Rollin les tremblants successeurs
Livrèrent en fuyant la chaire aux novateurs.
En vain quelques amis restaient à sa querelle ;
En vain de Talleyrand l'infatigable zèle
Avait cru dans la chaire arrêter les fuyards,
Et sauver du bûcher les monuments des arts :
Que pouvait la raison quand l'hydre populaire
Portait de tous côtés sa rage incendiaire ?
Bientôt périt le trône, et l'État incertain

Au gré des factions vit flotter son destin.
Un horrible tyran, qu'enfanta la licence,
Par la voix des bourreaux nous prêchant l'ignorance,
Prit dans ses mains le glaive et la torche d'Omar.
Le sophisme et l'erreur environnaient son char.
Des talents dans sa course il dévora l'élite;
Et, comme le savoir, l'école fut proscrite.
Condorcet vainement leur prêta son appui;
Le glaive du tyran s'appesantit sur lui.

Mais le ciel, las enfin de tant de barbarie,
Du joug de Robespierre affranchit ma patrie;
Et sur son front à peine a pesé le tombeau,
Que, des arts renaissants rallumant le flambeau,
Les talents échappés à ses mains sanguinaires
D'Apollon consolé rouvrent les sanctuaires.
De Chénier, de Garat les efforts réunis
De l'école et des arts recueillent les débris.
A leurs soins protecteurs Ginguené se rallie.
Aux besoins de l'État consacrant leur génie,
Monge, Prieur, Fourcroy, Laplace, Berthollet,
De leurs nobles travaux révèlent le secret.
Par leur suffrage illustre à l'étude appelée,
Une jeunesse avide, autour d'eux rassemblée,
S'empreint de leur génie, et leurs doctes leçons
Enfantent des Riquets, des Vaubans, des Newtons.

Les sciences, les arts poursuivent leurs conquêtes.
Respirant comme nous du fracas des tempêtes,
Ils redoublent d'ardeur, et bientôt s'est accru
L'héritage d'un siècle encore méconnu,
D'un siècle trop blâmé, mais trop loué peut-être,
Où, cédant au génie avide de connaître,
La nature, partout se laissant pénétrer,
Sans voile à nos regards a daigné se montrer.

Mais, comme l'art des vers, les lettres dédaignées
Étaient dans le désert froidement enseignées.
L'enfance, abandonnée à de profanes mains,
N'avait plus dans ses cours de principes certains;
L'attrait des nouveautés, le caprice, la mode,
Réglaient de nos docteurs l'inconstante méthode,
Et chacun espérait, loin des sentiers battus,
Découvrir des chemins aux Rollins inconnus.
La rage d'enseigner troublait toutes les têtes.
L'écolier, désertant ses classes imparfaites,
De la poudre des bancs prompt à se décrasser,
Au rang des professeurs accourait se placer.
Je les voyais, l'un l'autre ardents à se détruire,
De leurs folles erreurs se hâter de m'instruire;
Traiter de vanité l'esprit qu'ils n'avaient pas,
Comme ces charlatans, qui de leurs almanachs
Vantant aux curieux la science profonde,
Pensent à leurs calculs assujétir le monde.

« A quoi bon, disait l'un, dans vingt tomes en us,
» Étudier des mots que Rome n'entend plus?
» Et du jargon des Grecs surcharger ma mémoire,
» Quand je puis dans ma langue acheter leur histoire!
» Un autre à ce discours reculait gravement.
» Tout beau, s'écriait-il, le latin est charmant.
» Le Grec a dans Homère une grâce adorable;
» Et la méthode seule en était condamnable.
» On pourrait, sans vieillir sur un gros lexicon,
» Traduire en douze mois Tacite et Xénophon. »
Des abrégés alors la commode science
Aux règles du calcul soumit l'intelligence;
Le plus étroit cerveau, l'esprit le plus borné
Devait tout concevoir dans un terme donné.
L'enfance en tressaillait d'orgueil et d'allégresse :
L'espoir de tout apprendre éveillait sa paresse,

Qui, comptant par ses doigts, se hâtait d'acquérir,
Et pensait à quinze ans n'avoir plus qu'à jouir.
Elle joignait sur l'heure aux deux langues classiques
La musique, la danse et les mathématiques;
A l'escrime, au dessin accordait trois saisons,
Emportait la physique en cinquante leçons,
Défiait en six mois chimistes, astronomes,
Et, consacrant le reste aux nouveaux idiomes,
Cet esprit merveilleux, à tout initié,
Hors la danse, à vingt ans, avait tout oublié.

C'est ainsi que, privé de boussole et de guide,
S'éleva ce public de nouveautés avide,
Qui, joignant au faux goût un frivole savoir,
Au Parnasse français impose son pouvoir.
Tout se confond alors, les genres et les styles.
La sensibilité gagne les vaudevilles.
Euterpe nous redit les misères des cours.
Thalie, en madrigaux nous contant ses amours,
Prend des airs de grandeur; et lourde, embarrassée,
En vers entortillés exprime sa pensée.
L'histoire est précieuse; et, cherchant l'ornement,
Ne peut plus sans ramper être simple un moment.
Usurpant l'euphémisme et l'onomatopée,
La gazette se guinde au ton de l'épopée;
Et le drame, si cher aux sensibles bourgeois,
Pour qui de nos laquais plaident toutes les voix,
Si près de son berceau, le drame dégénère:
Il prend chez le Vandale une face étrangère;
Et, nous enrichissant des chefs-d'œuvre des Goths,
Fait du cintre au parterre éclater les sanglots.
Au nez de Poquelin, sans voiler sa statue,
L'Odéon retentit des cris de Kotzebue.

Le mélodrame informe arrive avec fracas;

Et, mêlant rois, bergers, amourettes, combats,
Fantômes, loups-garoux, pantomimes, sentences,
Dispute à l'Opéra la magie et les danses.
Trois temples sont ouverts à cet heureux bâtard;
Tout Paris pour le voir se presse au boulevard.
Par lui maint directeur, sauvé d'une faillite,
Dans ses coffres bondés étale son mérite.
La province en raffole, et Melpomène en pleurs
Laisse enfin par ce monstre usurper ses honneurs.

Le siècle cependant, libre dans ses conquêtes,
Voit les muses s'accroître ainsi que les planètes.
Salmiphœbé paraît; et la description
Devient de ses amants l'unique ambition.
Son génie, emparé de la nature entière,
Va de la Seine au Styx, du bal au cimetière;
En nous parlant d'Achille, arrive dans Pékin;
Et revient par l'Égypte en peignant un requin.

Par des succès honteux cette muse enhardie,
De ses mots ampoulés enfle la tragédie;
Et l'Institut lui-même, infidèle aux neuf sœurs,
Aux jeunes lauréats en promet les faveurs.
Chacun veille pour elle; et la presse rassemble
Ces fragments étonnés de se trouver ensemble,
Ces ouvrages glacés, mais rimés avec soin,
Qui, laissés sans regret et repris sans besoin,
Retraçant à l'esprit cent merveilles confuses,
Font d'un poème entier un Almanach des Muses.
Mais si l'heureux Delille a séduit Apollon,
Et d'un abus fatal mérite le pardon,
Qui pourrait excuser ce fier néologisme,
Qui, bouffi de latin, d'arabe, d'hellénisme,
Sous le mode français dédaignant de fléchir,
Barbarise ma langue au lieu de l'enrichir?

Par ses termes en us renommé dans la France,
Ce monstre déjà vieux redouble d'impudence;
Infecte le salon, l'école, le boudoir,
Et de l'Académie affronte le pouvoir.
Chaque science enfin de sa gloire entichée,
Derrière ses grands mots fièrement retranchée,
Ferait à son abord reculer un Bacon;
Jusqu'au limonadier tout se fait un jargon :
Le poète, à Ronsard volant cette manie,
De ses vers par orgueil détruit la mélodie;
Et le public, charmé de ce burlesque essor,
Gorgé de nouveautés, en redemande encor.

Pour lui cent romanciers nuit et jour s'évertuent.
Chaque soleil produit vingt romans qui nous tuent.
Nos cœurs n'y trouvent plus, comme au temps de Rousseau,
Des passions, des mœurs un éloquent tableau.
C'est un tissu grossier d'absurdes aventures,
Des spectres, des caveaux, des brigands, des tortures;
C'est un héros en l'air longuement éprouvé,
Et jusques au tombeau par miracle arrivé.
L'autre, des Scudéri retrouvant l'écritoire,
Confond dans ses romans la fable avec l'histoire,
Et le siècle, tout fier d'un savoir incertain,
Apprend les temps passés dans Genlis ou Cotin.

Chez nos belles surtout malheur à qui les blâme!
On n'est plus qu'un pédant sans esprit et sans âme.
Il faut pour y briller voir le roman du jour;
Ou, pliant son esprit au fade calembour,
Renverser tous les mots, et dans tous les colloques,
Jeter à chaque instant de plates équivoques.
Despréaux vainement prétendit les bannir;
Des leçons d'un tel maître on perd le souvenir.
La scène retentit de pointes puériles;

Les Bièvre, les Jeannot pullulent dans nos villes.
L'élégant petit-maître, avec art indécent,
Imite de Roussel le langage et l'accent.
Brunet à ce travers a dû sa renommée.
De ses lazzis grossiers la province charmée
Attend ce baladin, dont les honteux succès
Bravaient dans ses parvis le théâtre français.
Le paillasse aux tréteaux dérobe ses parades,
Et, sous le nom d'artiste, étale ses gambades
Sur cette même scène où Saint-Prix et Talma
Vont aux provinciaux faire admirer Cinna.
Polichinelle enfin, si vous n'y preniez garde,
Au son rauque et sifflant de sa voix nasillarde,
Fondant loin du Pont-Neuf un théâtre nouveau,
Y recevrait un jour les honneurs du bravo.

De quelques bons esprits la raison éclairée
Rappelait vainement cette race égarée.
De l'erreur, dès l'enfance, a-t-on pris le sentier,
Dans le plus droit chemin on croit se fourvoyer.
Il fallait la vouer à son mauvais génie;
Et, faisant, comme on dit, la part à l'incendie,
Protégeant l'avenir, prenant l'homme au berceau,
Fonder tout son espoir sur un peuple nouveau.
César l'a commandé. L'école renaissante
Comme sa volonté remplira notre attente.
Par l'ivraie un moment ce champ fut usurpé;
Mais son fertile sein, au ravage échappé,
N'attendait, pour briller d'une heureuse abondance,
Que le regard d'un maître et l'antique semence.
Les ouvriers épars languissaient isolés;
A la joie, au travail tu les as rappelés.
Guidés par ton génie, ils ont repris la trace
Des auteurs dont la France enrichit le Parnasse.
Sur leurs pas glorieux l'enfant est reconduit.

Ces mêmes novateurs, qu'un zèle mal instruit,
Peut-être un vain désir de gloire et de fortune,
Éloigna quelque temps de la route commune,
A la voix de César orgueilleux d'y rentrer,
Rougissent des erreurs qu'ils viennent abjurer.

Non que, de nos aïeux imitateurs serviles,
Vous deviez repousser des nouveautés utiles,
Et de l'esprit humain dédaigner les progrès;
Que la seule raison préside à vos arrêts.
Crains surtout que l'Église, outrant ses priviléges,
Ne veuille dans ses mains ressaisir nos colléges;
A des corps tonsurés livrer nos écoliers,
Et rendre à nos recteurs la robe et les massiers.
Laissons des vieux pédants l'attirail ridicule.
Des doigts bénis du prêtre écartons la férule.
Aux autels pour jamais il le faut rattacher :
C'est là que nos respects aiment à le chercher.
Quand l'État est changé, nos régents doivent l'être.
L'éternel célibat leur siérait mal peut-être.
D'un jésuite surtout se riraient nos marmots.
Faites des citoyens et non pas des bigots [1].

Mais, pour nous garantir de cette erreur fatale,
Se relève à ta voix cette école normale,
Qu'ont vu naître et mourir les jours de nos discords,
Ce gymnase où viendront, sous d'illustres mentors,
Les nouveaux professeurs élus par ta sagesse,
Aux travaux de la chaire exercer leur jeunesse.
Libre enfin des partis qui l'avaient écarté,
L'intérêt de l'État est le seul écouté;
Et chaque jour encor notre école enrichie

[1] Ce n'est pas en 1844 que j'ai écrit ces vers; mais on pourrait s'y tromper.

S'ouvre aux nouveaux bienfaits de la philosophie,
Qui, dans vos grands desseins prête à vous seconder,
Ne proscrit rien d'utile et sait tout accorder.
Quels siècles de splendeur elle assure à la France,
Quand les heureux enfants de cet empire immense
Remplis du même esprit, ardents à s'éclairer,
Pour la gloire et les arts vont se régénérer!

En vain me dira-t-on qu'entière en ses caprices,
Partageant sans retour les vertus et les vices,
La nature, à son gré façonnant les humains,
Ne permet point à l'art de changer ses desseins.
C'est méconnaître l'homme et mentir à l'histoire.
Les fastes d'un grand siècle ont gardé la mémoire
D'un prince qui, jaloux, altier, capricieux,
Présageait à la France un despote odieux.
Louis à Fénélon confia cette plante;
Et du sage prélat la bonté patiente
Transformant en vertus ces vices éclatants,
La France aima le prince et l'a pleuré longtemps.

Oui, s'il est des esprits à la greffe rebelles,
Qui, déployant d'abord leurs formes immortelles,
Et par l'instruction vainement traversés,
Sont par leur propre instinct vers la gloire poussés,
Fontanes, sous la main d'un ouvrier habile,
Le reste des humains n'est qu'une molle argile.
Lycurgue nous l'atteste, et doit nous rassurer :
De César et de toi j'ose tout espérer.
Le siècle où vingt héros ont égalé Turenne
Peut d'un Racine encor enrichir notre scène.
Déjà fleurit, prospère et croît de toutes parts
Ce peuple qui du goût suivra les étendards.
Chaque jour accroîtra ses forces exercées :
L'étude l'accompagne au sortir des lycées.

De l'ambroisie antique il aime à se nourrir;
Avec l'âge et la paix sa raison va mûrir.

Mais toi, dont le talent, la muse enchanteresse,
N'aurait pour nous charmer qu'à vaincre sa paresse,
Disciple des vieux temps et modèle du tien,
Qui d'un art chancelant naquis l'heureux soutien,
Compterons-nous en vain tes loisirs et tes veilles?
Devrais-tu de ta muse enfouir les merveilles?
Ton exemple sans doute, enflammant tes rivaux,
Du Parnasse français eût prévenu les maux.
Sais-tu pourquoi le crime, en nos derniers orages,
Exerça si longtemps ses funestes ravages?
C'est qu'alors la vertu, se laissant opprimer,
Contre son ennemi dédaignait de s'armer.
Oui, Fontanes, reprends ton immortelle lyre.
Ne te refuses plus à ce Dieu qui t'inspire,
A la France, à ton siècle, à la postérité.
Rends au plus beau des arts toute sa dignité.
Charme par tes accords les serpents de l'envie;
Et quand par un héros, protecteur du génie,
Le sceptre de l'école est remis en ta main,
Sur le Pinde nouveau parais en souverain.

A M. LE COMTE DARU,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE,

SUR

LES DÉSAVANTAGES D'UN POÈTE DE PROVINCE.

1812.

C'est vainement, Daru, que, de gloire affamée,
Ma muse dès longtemps poursuit la Renommée.
Elle est sourde à mes cris ; et loin de me compter
Parmi les noms fameux qu'elle aime à répéter,
Dédaignant un auteur que méconnaît la Seine,
Dans un oubli fatal laisse épuiser ma veine.
L'âge fuit cependant et m'entraîne en son cours.
A mon septième lustre il manque peu de jours ;
Et de mes jeunes ans l'espérance trahie
D'ennuis et de regrets empoisonne ma vie.

Insensé ! j'avais cru, disposant du destin,
Me frayer vers la gloire un facile chemin.
La guerre à tout Français en ouvrait la carrière.
Nos troubles contre nous armaient l'Europe entière,
Et, dans ces longs combats pour nous si glorieux,

Tant de noms inconnus s'élevaient jusqu'aux cieux.
Épris de leurs succès, je tentai la fortune;
Mais, guidé par mon astre aux plaines de Neptune,
Le premier de mes pas fut un affreux revers;
Et je n'eus pour lauriers que d'honorables fers.
Je vis bientôt après, sur nos rades oisives,
Languir les vains débris de nos flottes captives,
Tandis que sur le trône, au bruit de nos exploits,
Du continent vaincu frémissaient tous les rois;
Et que nos légions, par torrents déchaînées,
De ses peuples soumis faisaient les destinées.

Aux palmes de Bellone il fallut renoncer.
Repoussé des honneurs, j'appris à m'en passer.
Je reportai mes vœux à ces dieux du Permesse
Qui de grâce et de fleurs revêtent la sagesse,
Et dont j'avais pour Mars déserté les autels :
J'enivrai ma douleur de leurs chants immortels.
Du sort qui m'oubliait j'oubliai les caprices;
Et, sans rien dérober à mes obscurs services,
Mes veilles, mes loisirs, aux Muses consacrés,
M'offraient des plaisirs purs du vulgaire ignorés.
Mes jours sans être heureux s'écoulaient sans envie,
J'admirais les progrès de ma philosophie;
Et croyais avant peu, Diogène nouveau,
Rejeter mon écuelle et rouler mon tonneau.

De prestiges riants la gloire environnée
Revint tenter une âme aux désirs condamnée.
Son retour me cacha son infidélité.
A des lauriers plus sûrs je me crus invité.
Ces Muses, qui d'abord à charmer mes retraites
Avaient borné leurs soins et leurs faveurs secrètes,
Me montrant d'Hélicon le sommet radieux,
Dans leurs plus beaux atours s'offrirent à mes yeux,

Parmi ces rois du goût, ces maîtres de la lyre,
Qui fondant sur les cœurs leur immortel empire,
A l'égal des héros qu'illustrèrent leurs vers,
Respirent à jamais l'encens de l'univers.

En vain au pied du mont grondent les noirs orages;
A ma pensée en vain se peignent les naufrages
De mille auteurs promis à la postérité,
Et qu'au lieu du Permesse abreuva le Léthé;
Ma folle ambition s'accroît par les obstacles.
Des censeurs importuns je brave les oracles.
L'éclat de cette cour où préside Apollon,
Ses lauriers, ses concerts égarent ma raison.
Je vois croître la palme à mon front destinée.
Les chantres d'Herminie, et d'Achille, et d'Énée,
Ceux qui firent le charme et l'honneur de Paris,
Viennent, quand le sommeil m'arrache à leurs écrits,
Enivrés de nectar, parfumés d'ambroisie,
Ceints des sacrés rameaux que mon front leur envie,
Dans toutes les splendeurs de l'immortalité,
Des songes les plus doux nourrir ma vanité.

Mes vers à mon réveil en redoublent d'audace;
Et, pour quelques amis dont ils obtiennent grâce,
D'un public inconstant croyant fixer l'amour,
Ces vers impatients demandent le grand jour.
Ils rejettent sur moi cette ombre qui les blesse,
Et traitent mes délais de honteuse faiblesse.
Mais l'heureux temps n'est plus où des rimeurs français
La fortune et la gloire accueillaient les succès.
Quelques stances alors, du fond de la province,
Élevaient un poète à la table d'un prince.
L'espèce en était rare, on les chargeait de fleurs.
Au milieu des plaisirs ils marchaient aux honneurs;
Et leurs chants et leurs noms, bravant la guerre et l'onde,
Allaient de bouche en bouche aux limites du monde.

L'abondance aujourd'hui fait naître le dégoût.
Tout rime dans la France, et l'on rime sur tout.
Le langage des dieux est la langue vulgaire.
Chaque ville, Daru, parle de son Homère.
On les voit par milliers, dans les murs où tu vis,
Du temple de mémoire assiéger les parvis.
Théâtres, imprimeurs, journaux, boudoirs, lycées,
Tout regorge de vers. Les Muses sont lassées,
Le monstre infatigable est réduit aux abois,
Et pour tant de rimeurs a trop peu de cent voix.
Paris ne prend plaisir qu'à leurs folles disputes.
Insensible à leur gloire, il jouit de leurs chutes;
Les pousse, les aigrit, agace leurs sifflets;
Feuillette leurs chefs-d'œuvre et relit leurs pamphlets.
Le plus grand nombre, hélas! se prête à ces scandales.
Ils souillent l'Hélicon de brigues, de cabales.
Chacun d'eux, sans scrupule, exaltant ses travaux,
Au-dessous de Cotin ravale ses rivaux.
A troubler leurs succès il se plaît, il s'applique;
Veut avoir seul des droits à l'estime publique,
Du goût et du savoir être l'unique appui;
Et que le temple enfin ne s'ouvre que pour lui.

Aussi, dès qu'un auteur révèle sa naissance,
Aux quolibets des sots il est voué d'avance.
Tout devient pour ses vers un censeur rigoureux.
On lui rejette au nez cent poètes fameux;
De ce nom qu'il recherche on lui fait un outrage.
Ce nom n'offre à l'esprit qu'une grotesque image,
Un fou qu'à Charenton l'on devrait enchaîner,
Un ennemi public qu'il faut exterminer.
Amis, parents, voisins, prêts à briser sa lyre,
Conjurent le démon qui le force d'écrire;
Et mille fois malheur à tout provincial,
Qui, rempli comme moi de ce démon fatal,

Des confins de l'empire où le sort me délaisse,
Veut un moment du temple occuper la déesse!
Par quels cris de fureur le profane écarté
Reçoit le châtiment de sa témérité!
« Sors d'ici, vil oison, laisse chanter les cygnes.
» Enfant des troubadours, tes œuvres en sont dignes.
» Aux pâtres du Gardon fais redire tes airs.
» Va, ce n'est qu'à Paris que l'on fait de bons vers. »
Mille voix aussitôt répètent l'anathème.
Plus d'appel, de recours; la province elle-même,
Jugeant par vanité contre son intérêt,
D'une commune voix confirme cet arrêt.
Sur la foi d'un journal elle estime un poète;
Et les vers de Paris sont les seuls qu'elle achète.

Heureux donc qui, chéri du Parnasse et des cieux,
De l'alcôve paisible où dormaient ses aïeux,
Découvre à son réveil le front des Tuileries,
Égare vers Saint-Cloud ses doctes rêveries;
Et, fidèle auditeur de Talma, de Fleury,
Digère à leurs accents les ragoûts de Véry!
Le ciel ne m'a point fait un destin si propice;
Mais puisque sous le casque il faut que je vieillisse,
Ne pourrais-je, soldat d'Apollon et de Mars,
M'occuper à la fois de la guerre et des arts,
Et suivre dans les camps ces soldats du prétoire,
Que toujours à Paris ramène la Victoire?

Quels lieux sont en effet plus dignes de mes vœux?
Est-il pour le poète un séjour plus heureux?
Tout y parle à son âme, et l'émeut et l'inspire:
Ces monuments chargés des fastes de l'empire;
Ces concours solennels, ces prix que, tous les ans,
Aux élèves du Pinde offrent ses vétérans;
Ces jours où votre élu, triomphateur timide,

Vient au sein des quarante, aux yeux d'un peuple avide,
Ses palmes à la main, justifier leur choix;
Ces flots d'admirateurs, qu'au charme de sa voix
Attire ce vieillard, dont l'aimable génie
A ses nombreux succès accoutume l'envie;
Le cirque où Melpomène, à ses mâles accents,
De crainte et de pitié fait tressaillir nos sens,
Où vivront à jamais, monarques de la scène,
Et Racine, et Molière, et l'auteur de Chimène,
Tout enfin dans Paris nourrit le feu sacré,
La poétique ardeur dont je suis dévoré.
Ma muse à chaque instant gémit de son absence;
Et mes vers, excités par la reconnaissance,
Élèveraient aux cieux la secourable main
Qui de ces murs chéris m'ouvrirait le chemin.

Mais peut-être, lassé de la foule importune
Que sur tes pas, Daru, rassemble la fortune,
Vas-tu, pour écarter un nouveau postulant,
Dire que tout pays est propice au talent;
Que, sur mon préjugé fondant un nouveau titre,
Salgues doit à son livre ajouter un chapitre.
D'exemples trop fameux appuyant tes discours,
Tu soutiendras qu'Homère a chanté loin des cours;
Et que le vrai génie, aimant la solitude,
N'a besoin pour créer que de calme et d'étude.

Voltaire dans Ferney t'aurait donné raison.
Au faîte de la gloire il avait mis son nom.
En dépit des Cléments, attentive à ses veilles,
L'Europe était pour lui tout yeux et tout oreilles;
Et toi-même, Daru, qu'au sein de l'Institut
A justement conduit un éclatant début,
Tu peux, abandonnant et la cour et la ville,
Te choisir pour rimer le plus obscur asile.

Tu verras après toi courir les imprimeurs;
Et tes moindres écrits trouveront des lecteurs.
Mais moi, pauvre inconnu, dont le nom est à faire,
Qui n'ai séduit encor ni lecteur ni libraire,
Qui, tremblant de mourir dans mon obscurité,
Serais peu satisfait que la postérité,
De ses honneurs tardifs environnant mon ombre,
M'envoyât mes lauriers sur le rivage sombre,
J'attache mes regards aux lieux où s'est fixé
Le dieu que du vieux Pinde un Tartare a chassé;
Et d'où la Renommée, imposant à l'histoire,
Proclame les talents et dispense la gloire.

De cette gloire enfin tout mon cœur est épris.
Elle inspire mes vers, elle m'en doit le prix.
C'est par elle, Daru, que je veux me survivre.
C'est elle qu'à Paris je brûle de poursuivre.
C'est la gloire d'un art que de ses vieux autels
Ont cru déshériter de profanes mortels;
Qui, de ses détracteurs bravant la foule impie,
Sur d'immortels succès et s'élève et s'appuie;
Qui, loin d'être un vain luxe, un fardeau pour l'État,
Des règnes les plus beaux a rehaussé l'éclat;
Et par qui, s'élevant au-dessus des monarques,
Homère a triomphé de Zoïle et des Parques.

ÉPITRES.

SOUS LA RESTAURATION.

Cette épître, qui parut assez sage à l'époque où je la publiai pour la première fois, ne plaira peut-être plus à personne, tant nous sommes loin des idées et des impressions qui dominaient alors. Nous étions tous froissés, et nous sentions tous le besoin de nous réunir. Pourquoi sommes-nous à mille lieues du but où nous croyions toucher ? C'est que personne en France n'a fait depuis six ans ce qu'il devait faire. C'est ainsi que j'écrivais en 1821 ; nous sommes en 1827, et nous n'en sommes pas mieux : mais ce n'est pas la faute du peuple.

(*Note de l'édition de* 1827.)

P. S. Sommes-nous plus raisonnables en 1844 ?

A M....,

SUR LES PREMIERS JOURS DE JUILLET 1815.

Trop heureux Palémon, que je te porte envie !
Exempt des noirs chagrins qui tourmentent ma vie,
A l'ombre des ormeaux par tes aïeux plantés,
De nos ardents climats tu braves les étés.
Tandis que les moissons pour toi se renouvellent,
Qu'en tes champs dépouillés les gerbes s'amoncellent,
Qu'aux pieds de tes chevaux sont broyés tes épis,
Ou d'un nouveau froment tes greniers enrichis,
Tu relis tes auteurs ; et, reprenant ta lyre,
Tu cultives en paix la muse qui t'inspire.
Et moi, par la Fortune en naissant oublié,
Dans mes goûts, dans mes vœux toujours contrarié,
Moi qu'à son char sanglant Bellone attache et traîne,
Je ne puis ni briser ni supporter ma chaîne.

Après vingt ans de deuil, de trouble et de combats,
L'Europe respirait de ses affreux débats,
La paix était du ciel parmi nous descendue ;
Etla France, aux Bourbons par l'Europe rendue,

Sous un roi juste et sage oubliait des revers,
Que sans pâlir du moins sa gloire avait soufferts.
Les Français, me disais-je, instruits par leurs misères,
Dans vingt peuples rivaux vont retrouver des frères,
Chercher d'autres lauriers que les lauriers de Mars :
Pour eux se rouvrira la carrière des arts.
De Boileau, d'Arouet les temps peuvent renaître;
Et dans ce siècle heureux je compterai peut-être.
J'espérais que mon nom, jaloux d'un avenir,
De la nuit qui le couvre allait enfin sortir.

Illusion trop douce, et trop tôt dissipée!
Dans ses vœux, comme moi, la France fut trompée.
La discorde, en secret allumant ses brandons,
De traîtres et d'écueils entourait les Bourbons.
Des courtisans jaloux, moins sages que leurs maîtres,
Défenseurs imprudents des lois de nos ancêtres,
Dans un peuple superbe et par eux méconnu
Ne voyaient qu'un esclave à leurs chaînes rendu;
Et, trahissant les vœux du plus sage des princes,
De leurs desseins secrets alarmaient nos provinces.
D'autres, plus dangereux et non moins insensés,
Dans leurs honneurs récents se disaient menacés;
Contre nos souverains armaient la calomnie,
De l'État relevé détruisaient l'harmonie,
Et, feignant pour la France un généreux amour,
D'un illustre banni préparaient le retour.

Il revient, et l'Europe en jette un cri d'alarme.
Du Tage au Borysthène on se rallie, on s'arme;
La paix fuit dans les cieux, l'humanité frémit,
D'un nuage sanglant l'horizon s'obscurcit.
Louis abandonné fuit son peuple et sa ville.
A la terre étrangère il demande un asile;
Et bientôt dans nos champs, dévastés et flétris,
Les feux de Waterloo poursuivent nos débris.

Bientôt, cher Palémon, autour de ces murailles,
Tonne à coups redoublés le bronze des batailles.
La guerre dans Paris vient encor me chercher;
La guerre à mes travaux vient encor m'arracher;
J'ai repris mon épée et ma lyre est muette;
Ma muse sous l'armet méconnaît son poète;
Mon Pégase s'effraie et ne m'obéit plus.
Il n'entend que des mots au Parnasse inconnus,
Gargousses, bastions, culs-de-lampe, courtines,
Contrescarpes, redans, fougasses et fascines,
Ou d'autres plus grossiers que Leblond a décrits,
Et que je voudrais bien n'avoir jamais appris.

De ses longs roulements fatiguant mon oreille,
Un tambour importun avant l'aube m'éveille.
Je remets en bâillant le harnois sur mon dos,
Et maudis un emploi qui trouble mon repos.
En tous lieux dans Paris s'offrent sur mon passage
Des instruments de mort, de deuil et de ravage,
Des lances, des mousquets, des fers étincelants,
Des canons à grand bruit sur le pavé roulants,
Des citoyens coiffés de poil et de panaches,
D'autres à longue barbe armés de longues haches,
Des soldats tout sanglants sur la claie emportés,
Ou sur des chars pesants lourdement cahotés,
Un reste d'étendard, d'où pend un bout de frange,
Et qu'escorte en boitant un reste de phalange,
Des chevaux harassés, et qui, sourds au clairon,
A pas lents, par instinct, suivent un escadron;
Des bataillons nouveaux, qui, chargés de poussière,
De leur paroisse encor font flotter la bannière;
Des villageois tremblants chassés de leurs hameaux;
L'un dérobe aux Prussiens son or et ses troupeaux;
A l'aspect d'un Anglais l'autre emporte ses lares,
Ou pleure ses moissons que fauchent les Tartares.

De Romainville en vain je cherche les bosquets,
Je ne vois que glacis, fossés et parapets.
De bronzes menaçants Montmartre se hérisse,
Et le pré Saint-Gervais de boulets se tapisse.
Aux cris des combattants qui bordent ses coteaux,
Les nymphes, les amours s'exilent de Mousseaux;
Et Boulogne, pleurant ses paisibles dryades,
Voit à regret ses bois tomber en palissades.

Plus de chants, de ballets; le théâtre est désert.
Ni la voix de Branchu, ni Fleury, ni Leverd,
Ni Duchesnois en pleurs, ni Mars ne nous rappelle :
Le public à Talma serait même infidèle.
Cependant vers le soir mille et mille élégants
Courent, pour respirer, s'étouffer à Coblentz.
La foule, que Paris alimente sans cesse,
Sur l'étroit boulevard et s'entasse et se presse;
Et chaque promeneur, par ses voisins porté,
Fait vingt pas en une heure et marche de côté.

Là vient la Renommée, aux cent voix mensongères,
Répandre en un instant cent nouvelles contraires;
Là règne encor la mode; et la frivolité
Sur les pas du plaisir amène la beauté.
Son esprit seulement, plus grave et dogmatique,
Raisonne sur la guerre ou sur la politique,
Commente Montesquieu, cite le Florentin,
Et sur les cinq pouvoirs contredit Benjamin.
N'allez point de l'amour lui parler d'un air tendre,
Son cœur préoccupé ne saurait vous entendre.
« Oui, dit-elle, à Saint-Cloud doit coucher Wellington;
« Et Blucher a repris les hauteurs de Meudon.
« Dans Compiègne, ce soir, on verra des Cosaques :
« Demain les alliés combinent leurs attaques;
« Nous tournent par la gauche, et, dimanche au plus tard,

« Les Prussiens dans Paris entrent par Vaugirard. »
Heureux qu'en ses discours respectant la patrie,
Son zèle mal instruit ne la change en furie !
Robespierre auprès d'elle est alors un mouton.
Le feu, les échafauds, le poignard, le poison,
L'infamie et la mort attendent nos phalanges,
Et les seuls ennemis sont dignes de louanges.

Trop malheureux effets de nos divisions !
Je n'entends que les cris, les vœux des factions.
Le ciel mit dans nos cœurs la pitié, la clémence :
Quel démon étranger nous apprit la vengeance ?
Un Français nous peut-il inspirer de l'effroi ?
Peut-il être barbare et parler de son roi ?
Loin de nous ces fureurs ! Français, vivons en frères,
Et soyons désormais unis par nos misères.
Je n'ai point d'un banni relevé le pouvoir,
Et, sur la Charte encor fondant tout mon espoir,
Je rends à son auteur un éclatant hommage ;
Mais la patrie en moi parle un autre langage.
Mon cœur, libre et français, ne l'est point à demi,
Et dans l'Anglais armé ne peut voir un ami.
J'estime sa fierté, j'honore sa vaillance,
Son amour pour ses lois, pour son indépendance,
Pour son pays surtout ; mais, loin de le flatter,
Dans ces nobles vertus je cherche à l'imiter.

Si l'Anglais dans ses murs recevait nos bannières,
Ses femmes devant nous baisseraient les paupières ;
Et, prenant aussitôt leurs vêtements de deuil,
N'iraient point du vainqueur mendier un coup d'œil.
Mais que dis-je ! Paris offre encor des modèles :
Ainsi qu'à leur patrie, à leur prince fidèles,
On les voit de l'État déplorer les malheurs,
Porter à nos blessés des soins consolateurs ;

Et, rendant l'espérance à leur âme ulcérée,
Ramener aux Bourbons leur tendresse égarée.
Voilà quels sentiments nous devons avouer!
Voilà quelles beautés je me plais à louer!

Dans ce tumulte affreux tu demandes peut-être
Que devient le sénat d'un empire sans maître :
Rougissant de fléchir sous la nécessité,
Il oppose à la force une vaine fierté;
Et, pensant éviter un sort inévitable,
Il fait d'un grand désastre un mal irréparable.
Puissent dans l'avenir ne pas se rallumer
Les feux que sous la cendre il vient de renfermer!
Des soldats égarés dispose son adresse.
La paix avec Louis leur semble une bassesse.
D'un triomphe impossible on leur offre l'espoir,
D'une mort inutile on leur fait un devoir.

La mort! depuis vingt ans leur courage l'affronte;
Leur infortune est noble et n'a rien de la honte.
Du bruit de leurs exploits remplissant l'univers,
Ils avaient mis leur gloire au-dessus d'un revers.
Celui dont trop longtemps leur valeur fut victime
Emporte dans sa fuite et leur honte et leur crime.
Celui que leur valeur nous a fait couronner,
Dans sa chute, en fuyant, ne peut les entraîner.
De guerres, de discords la France fatiguée
Peut céder sans rougir à l'Europe liguée;
Et l'Europe à son tour ne peut s'enorgueillir
Des faciles lauriers qu'elle vient de cueillir.
Rougissons de sa haine et non de sa victoire.
Mais cette haine enfin, qui blesse notre gloire,
Dont le poids odieux nous accable aujourd'hui,
Est le crime d'un homme, et finit avec lui.
La promesse des rois ne sera point frivole :

Louis, dans le malheur, a reçu leur parole.
Comme un ange de paix Louis reparaîtra ;
Et dans la main des rois la foudre s'éteindra [1].

Puisse-t-il par les lois affermir sa couronne ;
Réunir les Français à l'ombre de son trône ;
Et, mettant à profit les leçons du malheur,
Régner par son génie et surtout par son cœur !
Que sa race l'imite ; et la France nouvelle
Lui rendra son amour, lui restera fidèle.
Puissent les insensés qui nous ont désunis,
Vains appuis du monarque, et du peuple ennemis,
Immoler à leur roi leurs vengeances, leurs haines ;
Déposer à ses pieds leurs espérances vaines,
A leur siècle, à nos mœurs soumettre leur fierté ;
Et, vers le trône enfin guidant la vérité,
Ne plus rouvrir l'abîme où leur imprévoyance
A deux fois entraîné les Bourbons et la France !
A la Charte, à nos rois, prompts à nous rallier,
Écartons ce malheur ; il serait le dernier.

Et nous, fils d'Apollon, nous dont la mélodie,
Des tigres, des lions adoucit la furie,
Et fit sentir une âme aux rochers attendris,
Amollissons les cœurs, fléchissons les esprits ;
Rappelons parmi nous les vertus exilées ;
Calmons les nations que la guerre a troublées ;

[1] Cette confiance était alors dans tous les esprits, et j'aurais rougi de ne point la partager. J'étais loin de prévoir quelle devait être la rançon de la France, et combien il devait en coûter pour renvoyer de son sein tant d'*officieux libérateurs.* Je ne tardai point à revenir de l'erreur où m'avait jeté la parole des rois ; et l'épître suivante fut l'expression des sentiments pénibles que j'en éprouvai.

Enseignons aux mortels la justice et la paix;
Au trône, à la patrie, attachons les Français.

Consolons nos guerriers; et, rappelant leur gloire,
D'une erreur trop funeste effaçons la mémoire.
Consolons la patrie; et par des chants flatteurs
Faisons-lui, s'il se peut, oublier ses malheurs.
Du généreux Louis secondons la sagesse,
Des ennuis de l'exil consolons sa vieillesse;
Charmons par nos accords les ennuis du pouvoir,
De sa vie orageuse embellissons le soir.
Que les arts de la paix enfantent des merveilles,
Qu'avec les Girardons renaissent les Corneilles:
Leur gloire est toujours pure, et le temps l'agrandit;
Par eux, après sa chute, un empire fleurit.

Euripide, Platon, Phidias, Démosthènes,
Nous attirent encor vers les débris d'Athènes.
J'honore les Villars, les Desaix, les Condés,
Mais de sang autour d'eux les champs sont inondés;
Du bonheur des États leur gloire est ennemie;
L'honneur de les chanter est plus digne d'envie.
Virgile est à mes yeux plus grand que les Césars;
Et ce bâton doré, qu'au milieu des hasards
Ont mérité vingt fois Oudinot et Tarente,
Plaît moins à mon orgueil qu'un fauteuil des quarante.

A L'EMPEREUR ALEXANDRE.

1815.

N'attends pas, fils des czars, qu'humble dans son langage,
Ma Muse à tes genoux porte un servile hommage.
Je chéris ma patrie ; et d'aussi grands malheurs
N'ont pas instruit ma Muse à louer nos vainqueurs.
Mais au nom de la France un Français t'ose écrire ;
La terre des Français est loin de ton empire ;
Et seul de tant de rois unis pour se venger,
L'intérêt d'Alexandre est de nous protéger.
Des humains, quels qu'ils soient, l'intérêt est le guide :
Aux actions des rois c'est lui seul qui préside ;
Et j'irais vainement fatiguer de mes cris
Ceux qu'alarment encor nos malheureux débris.

C'est à toi que je parle, à toi dont la puissance
Du côté qu'elle sert fait pencher la balance.
Pourquoi de tant de maux nous laisser accabler,
Lorsque pour les finir tu n'aurais qu'à parler ?
Qu'annonçaient aux Français vos traités que j'atteste ?
Qu'armés contre un despote à l'Europe funeste,
Ligués pour affranchir vos peuples éperdus,

Vos bras s'arrêteraient quand il ne serait plus.
Eh bien? il est tombé ce fils de la Victoire;
Abandonné par elle, il survit à sa gloire;
Chargé d'un nom fameux, il le traîne en vos fers;
La terre, qu'il foulait, l'exila sur les mers.
Et vous restez armés! la guerre et ses ravages
De nos fleuves sanglants désolent les rivages.
L'Europe nous poursuit de ses ressentiments,
Et craint de nos exploits jusqu'à leurs monuments.
Cent fléaux, précurseurs de l'avide famine,
Des vainqueurs, des vaincus préparent la ruine.
Vainement aux guérets qu'il a rendus féconds
Le laboureur trompé demande ses moissons.
A l'horrible lueur de sa chaumière en flammes,
Il cache dans les bois ses enfants et ses femmes.
Bacchus voit en pleurant dépouiller ses coteaux,
Et l'acier de Bellone égorge les troupeaux.
La bannière des lis, flottant sur nos murailles,
N'impose point silence au bronze des batailles.
Partout règne le glaive; et tout, jusqu'à mon roi,
Subit du glaive altier l'impitoyable loi.

Vieilli dans les chagrins, rassasié d'outrages,
Victime des partis qu'ont produits nos orages,
Louis doit-il encor redouter ses vengeurs?
Est-ce aux rois conjurés de lui causer des pleurs,
D'aggraver sur son front le poids du diadème?
On l'accuse des maux dont il souffre lui-même.
Le malheur est injuste; et vos obscurs projets
Éloignent de son cœur les cœurs de ses sujets.
Votre présence enfin, loin d'éteindre les haines,
Loin d'affermir ses lois, les rend plus incertaines.
Mets un terme, Alexandre, à de tels attentats.
Le ciel les a frappés, ceux qui, dans tes climats,
Du vainqueur de Moscou suivirent la bannière.

Cette victoire, hélas! fut pour eux la dernière.
Le ciel dans sa rigueur fut prompt à les punir;
Le récit de leur mort effraîra l'avenir.

Mais quand Dieu s'est chargé du soin de ta vengeance,
Il t'en laisse un plus beau, celui de la clémence.
L'abus de la victoire a perdu les Français;
Apprends de nos revers à borner tes succès.
Défenseurs de Louis, votre tâche est remplie:
Son injure est vengée; il revoit sa patrie;
Il règne; il est assis au rang des potentats.
Son trône est relevé; rendez-lui ses États.
Rendez-lui ses enfants; ils ont besoin d'un père.
Toi-même à tes sujets n'es-tu pas nécessaire?
N'est-ce pas un bonheur pour ton cœur généreux
De leur donner tes soins et d'écouter leurs vœux?
Les rois ont trop longtemps, sur les pas de Bellone,
Erré dans l'univers et déserté le trône.
Que les rois désormais, à leurs peuples rendus,
Exercent à l'envi de paisibles vertus.

Commence, fils des czars; ils suivront ton exemple.
Songe qu'en ce moment l'histoire te contemple;
Qu'un jour, précipité du faîte des grandeurs,
Sans sceptre, sans armée et surtout sans flatteurs,
Aux siècles à venir présenté par l'histoire,
Tu dois à leur justice exposer ta mémoire.
Quels que soient ton pouvoir et ta prospérité,
Tu naquis le vassal de la postérité.
Malheur aux souverains dont l'orgueil la dédaigne!
D'un œil incorruptible elle juge leur règne.
S'ils furent des humains l'horreur et le fléau,
La honte pour jamais s'assied sur leur tombeau;
Le monde avec effroi s'entretient de leur vie;
L'éternité pour eux est tout ignominie.

Mais un roi qu'elle honore, et dont le peuple en deuil
A regretté les lois et suivi le cercueil,
Aux princes de la terre est offert pour modèle.
Les arts parent son front d'une palme immortelle;
La tombe n'est pour lui que la porte des cieux :
L'hommage des mortels l'élève au rang des dieux.

A ce prix des grands rois que ton orgueil aspire,
A ton ambition ton peuple doit suffire.
Il vante tes vertus, et tes jours lui sont chers.
De l'antique Alexandre évite les travers :
Ces lauriers sont affreux, cette gloire est commune.
Ceins le laurier nouveau que t'offre la fortune.
Un grand peuple opprimé réclame tes bienfaits;
Commande aux oppresseurs la justice et la paix,
Et mérite qu'un jour les filles de mémoire
Aux rives de la Seine éternisent ta gloire.

AU ROI LOUIS XVIII,

SUR L'ORDONNANCE DU 5 SEPTEMBRE.

1816.

Je te bénis, Louis, tu sauves ma patrie;
Et sur ses fondements la Charte raffermie,
A son nom protecteur ralliant les Français,
Assure ta couronne en nous rendant la paix.
Non que des novateurs calomniant le zèle,
Souillant par l'injustice une cause aussi belle,
Associant les cœurs aux erreurs de l'esprit,
J'insulte aux députés qu'a frappés ton édit.
De leur amour pour toi j'en crois les témoignages;
Ils l'ont fait éclater au fort de nos orages.
Sortis du précipice, ils craignaient d'y rentrer,
Et contre la tempête ils voulaient s'assurer.

Mais par leurs souvenirs leur raison égarée
Était loin d'imiter ta sagesse éclairée:
A tes projets souvent leurs discours opposés
Alarmaient les esprits par ta voix apaisés.
Livrée à leurs débats et même à leur caprice,

La Charte aux passions avait rouvert la lice ;
Et de l'État souvent l'intérêt oublié
A de vains intérêts était sacrifié.
Au cœur de tes sujets rentrait l'incertitude :
Partout de l'avenir régnait l'inquiétude;
Et déjà s'éveillaient ces vieux ressentiments,
De nos sanglants discords éternels aliments.

J'ai vu, te le dirai-je?.... oui, ma Muse sincère
Te doit la vérité, te la doit tout entière;
J'ai vu des cœurs français, et dont l'ambition,
Dont l'intérêt jamais n'a fait l'opinion,
Qui sur toi dès long temps fondant leur espérance,
Voyaient dans ton retour le salut de la France,
Des citoyens sans nom, mais non pas sans vertus,
Étrangers à l'intrigue, à la cour inconnus,
Dont les bras font ta force et les biens ta richesse,
J'ai vu le froid respect remplacer leur tendresse.
Je les ai vus glacés par ces mêmes discours,
Ces funestes débats dont tu finis le cours.
Ils tremblaient pour les lois que tu nous as données,
Pour toi, pour ta couronne et pour nos destinées.
Mais ton édit, grand roi, vient de les détromper,
Et leurs vaines terreurs doivent se dissiper.
Ce qu'a proscrit le temps est loin de ta pensée :
Sur tes vrais intérêts ta raison est fixée;
Et, dans l'opinion te cherchant un appui,
Tu cèdes à ton siècle et marches avec lui.

Tels furent tes aïeux, et ton cœur les imite.
Si la raison jadis n'eût réglé leur conduite,
La France aurait péri sous le joug odieux
De ces mille oppresseurs, ces vassaux factieux,
Qui, des fils de Pepin méprisant l'indolence,
Sur les débris des lois fondèrent leur puissance,

Tyrans toujours armés et toujours désunis,
Déprédateurs du peuple et du prince ennemis,
Jugeant tout par le glaive, et dont la barbarie
Au premier conquérant eût livré ma patrie.

Le sixième Louis, pour son trône alarmé,
S'unit pour les réduire à son peuple opprimé;
Arrêta ce désordre, et, fondant les communes,
Affranchit d'un tel joug nos bras et nos fortunes.
Louis neuf, dont l'Église honore les vertus,
Osa du sacerdoce attaquer les abus.
Il borna des prélats la puissance usurpée,
Cassa les jugements du ciel ou de l'épée;
Et, d'un coup plus hardi frappant tous ses vassaux,
Au tribunal des rois soumit leurs tribunaux.
De Philippe-le-Bel la sage politique
Étendit à son tour la liberté publique.
Par les élus du peuple aux états rappelé,
La loi fut consentie et l'impôt fut réglé.
La force de l'empire, au monarque remise,
Des citoyens armés accomplit la franchise;
Et l'anarchie enfin, déchirant ses drapeaux,
Respecta de l'État les lois et le repos.

Bientôt de Charles six la démence fatale,
De deux vassaux jaloux l'ambition rivale,
Les trames des Anglais, nos guerres, nos malheurs,
Des chrétiens désunis les sanglantes fureurs,
Ramènent dans l'État le trouble et l'injustice,
Et de nos libertés s'écroule l'édifice.
De cet affreux chaos, où, menacé vingt fois,
S'engloutit à la fin le trône des Valois,
Surgit du Parlement l'orgueilleuse puissance.
De Thémis dans ses mains il fixe la balance;
Des dépouilles du peuple on le voit s'enrichir,

Et, sorti de ses rangs, il aide à l'asservir.
De larcins en larcins il s'élève, il prospère,
Oppose à la noblesse un ordre héréditaire;
Et, du législateur s'arrogeant tous les droits,
Sans protéger le peuple il opprime les rois.

Des pouvoirs confondus la querelle intestine
De l'État appauvri présage la ruine.
Partout impunément renaissent les abus;
La licence effrénée outrage les vertus.
Le faible est sans appui; les lois mêmes sont vaines;
L'opinion contrainte ose briser ses chaînes;
Et, passant tout à coup au mépris du devoir,
La plainte audacieuse insulte le pouvoir.
Un roi, digne à jamais de nos pieux hommages,
Le meilleur des mortels, le modèle des sages,
Le modèle des rois, s'il avait su punir,
Veut réparer le mal qu'il fallait prévenir.
Magistrats, citoyens, prélats, guerriers, noblesse,
Tout prêche la réforme, et l'invoque, et la presse;
Et tous, par des transports qu'on dément en ce jour,
Des états généraux célèbrent le retour.

Mais laissons raconter à l'équitable histoire
Nos jours de deuil, d'horreur, de démence et de gloire.
Rappeler nos malheurs c'est les entretenir;
L'oubli seul du passé garantit l'avenir.
Du passé pour jamais la Charte nous sépare,
Embellit le présent des biens qu'elle prépare;
Et, ne reconnaissant ni vaincu, ni vainqueur,
Est de tous les partis l'asile et la terreur.
Ce bienfait, qu'a longtemps souhaité ma patrie,
Dont vingt ans le fantôme abusa notre envie,
Les Français sous ton règne enfin l'ont retrouvé:
De tes aïeux par toi l'ouvrage est achevé.
Le mérite aux honneurs a seul droit de prétendre;

Nos plaintes, nos besoins peuvent se faire entendre.
La loi ne connaît plus ni rangs ni factions,
Sans rechercher les cœurs juge les actions,
Aux cultes affranchis prescrit la tolérance,
Et l'homme a recouvré sa noble indépendance.

Mais cette liberté, dont ton peuple est jaloux,
Est sans danger pour toi, pour le trône et pour nous.
Loin de porter atteinte aux droits du diadème,
La Charte a rehaussé l'autorité suprême.
Les trésors de l'État sont commis à ta foi;
L'armée est ton ouvrage et n'obéit qu'à toi.
Des emplois, des honneurs ta main seule dispose;
Au bien que tu veux faire aucun frein ne s'oppose.
Nos pouvoirs, se prêtant un mutuel appui,
Sont tous soumis au trône ou viennent tous de lui;
Tu peux même à ton gré diriger notre enfance,
D'un seul et même esprit remplir toute la France.
Un parlement unique, arbitre de nos lois,
S'assemble, se dissout, se rassemble à ta voix.
Tu peux tout, hors le mal; et, loin de le reprendre,
Ce droit, si tu l'avais, tu voudrais nous le rendre:
Quels factieux, grand roi, troubleraient cet accord?
Ils trouveraient partout ta puissance et la mort.

Que dis-je! le Français, pleurant son imprudence,
Ne croit plus au bonheur que promet la licence.
Il sait, et nos malheurs nous l'ont redit assez,
Que de leur trône en vain les rois sont renversés,
Qu'un État populaire, en proie à ses caprices,
Toujours à des tyrans est livré par ses vices;
Et que la liberté ne reprend tous ses droits
Qu'aux pieds d'un trône heureux et fondé sur les lois.

Irons-nous donc briser ce trône tutélaire,
Et poursuivre au hasard une vaine chimère?

De ta race et du peuple invincibles liens,
Les droits que tu nous rends éternisent les tiens;
Ces droits qu'à nos aïeux nos discordes ravirent,
C'est à les conserver que tous nos vœux aspirent.
Du passé, qui pour nous est trop à redouter,
Tes peuples désormais n'ont rien à regretter.
S'il a fait quelque bien, la Charte nous l'assure;
S'il causa des erreurs, la France les abjure;
S'il fit des criminels, sachons les ramener;
S'il fit des malheureux, qu'ils sachent pardonner.

Ma Muse à leurs regrets n'impose point silence.
Je veux, en l'éclairant, combattre la vengeance;
Opposer à des vœux, aigris par les malheurs,
Des intérêts nouveaux plus puissants que les leurs.
Tous les temps sont l'image et la leçon du nôtre;
Les crimes, les fléaux, s'enchaînent l'un à l'autre.
Tout change autour de nous; tout a son dernier jour;
Et les débris de l'homme en couvrent le séjour.
Malheureux voyageurs échappés au naufrage,
Hâtons-nous, rassemblons ce qu'épargna l'orage.
Il est des maux, Louis, qu'on ne répare pas;
Le temps fuit, et jamais ne revient sur ses pas:
Hâtons-nous de jouir, oublions ses injures;
Séchons nos vêtements, guérissons nos blessures.
Imitons ces mortels qu'ont placés les destins
Sur des monts tourmentés par des feux souterrains:
Quand sous leurs pieds tremblants se raffermit la terre,
Quand le gouffre épuisé referme son cratère,
Vont-ils redemander à ses feux amortis
Leurs toits et leurs moissons par ses feux engloutis?
Heureux de retrouver leur ciel et leur patrie,
Ils relèvent leurs toits, ils reprennent leur vie;
Sur une lave éteinte ils creusent leurs sillons,
Et, l'œil sur l'avenir, y jettent leurs moissons.

A MON FRÈRE JOSEPH.

1816.

Enfin, mon cher Joseph, me voilà dénoncé,
Et déjà contre moi l'arrêt était lancé;
Moi, paisible habitant des rives du Permesse,
Dont l'unique plaisir est de rimer sans cesse;
Qui, lassé de discords, de troubles, de combats,
Fuis vingt heures par jour le monde et le fracas;
Qui, malgré moi vingt ans chargé d'une épaulette,
Bénis la demi-solde avec quoi je végète;
Qui, pour le consulat, l'empire et les cent jours,
Ai trois fois signé *non*, et le ferais toujours;
Qui dans tous mes écrits prêche la tolérance,
La concorde, la paix et l'amour de la France,
Et qui, dans un épître adressée à mon roi,
Ai naguère étalé mes articles de foi;
J'étais loin de m'attendre, il faut que je l'avoue,
A l'exécrable tour qu'un perfide me joue;
Et j'osais défier, dans mon humble réduit,
Tous les vils délateurs que mon siècle produit.

Cependant ce matin, premier jour de novembre,

Une servante pâle arrive dans ma chambre;
Et, par un cri d'effroi tout à coup m'éveillant,
Me dit ces mots affreux, que j'écoute en bâillant:
« Le maire du village, escorté de gendarmes,
» Est là qui vous demande; ils sont quatorze en armes,
» De par le roi, monsieur, on vient vous arrêter. »
Je réponds en bâillant: « Qu'on les fasse monter. »
Je reçois donc le maire et le garde champêtre.
Je m'habille à la hâte, et vois de ma fenêtre
Tous les bourgeois d'Issy, qui, l'œil sur ma maison,
D'un scandale pareil demandaient la raison.
Le maire parle enfin, et m'apprend, sans malice,
Que, par un ordre exprès, signé de la police,
Il vient examiner mes papiers dangereux,
Les saisir s'il le faut, et moi-même avec eux;
Que ma correspondance est surtout soupçonnée,
Et qu'à gens de Béziers j'écris toute l'année.

Ma rate, à ce discours, se sent épanouir,
Et l'indignation ne peut la contenir.
Je ris de l'aventure; et, m'adressant au maire:
« Monsieur, je suis poète, et la poste est fort chère.
» Depuis assez longtemps, pour épargner le port,
» Avec tous mes amis j'ai cessé tout rapport.
» Mais Béziers m'a vu naître, et j'aime ma patrie;
» Là vieillissent en paix ceux dont je tiens la vie,
» Et j'en rends grâce au ciel, que j'implore pour eux.
» Là, frères, sœurs, cousins, oncles, tantes, neveux,
» Composent ma famille et pullulent sans cesse.
» Je les aime beaucoup, je tiens à leur tendresse;
» Je leur écris souvent, et lis avec plaisir
» Leurs lettres et billets, qu'ils ont soin d'affranchir.
» Leur esprit, occupé de leurs propres affaires,
» Des affaires du temps ne s'embarrasse guères.
» Pour moi, si mon esprit a jamais conspiré,

» C'est contre le public, et bien contre mon gré,
» Car le diable est en moi : quand sa verve s'allume,
» Mon seul tort, j'en conviens, est de tenir la plume.
» Et ces cartons, qu'ici vous allez inspecter,
» Sont encombrés des vers qu'il m'a voulu dicter. »
A ces mots, déroulant mes œuvres poétiques,
J'expose à leurs regards deux poèmes épiques,
Vingt plans de tragédie, et quinze actes complets,
Épîtres, opéras, dithyrambes, couplets;
D'innombrables fragments, caprices de ma veine,
Enfin tous les trésors d'un enfant d'Hyppocrène,
Et neuf ou dix écus, restant du mois dernier,
Qui roulaient au hasard sur ce tas de papier.

A ce terrible aspect, le maire et son escorte
Reculent d'épouvante et regagnent la porte.
Je m'oppose à leur fuite; et veux, bon gré, mal gré,
Que ce fatras de vers soit par eux déchiffré:
« Votre devoir, messieurs, vous oblige à les lire :
» C'est une occasion qu'un poète désire,
» Je l'ai fort rarement, je la tiens aux cheveux;
» Il me faut des lecteurs, et j'en prends où je peux. »

Je dis, et devant moi rangeant mon auditoire,
J'entonne de Francus la poétique histoire.
Le maire, dès l'exorde ouvrant un large bec,
Croit, au nom du héros, que je lui parle grec;
Et, tremblant que mes vers n'endorment sa brigade,
Qu'à l'abri du sommeil son captif ne s'évade,
« Ce n'est point là, dit-il, ce que je cherche ici:
» Vos vers sont innocents, et votre prose aussi;
» Vos lettres, vos billets sont seuls de contrebande,
» Et c'est au nom du roi que je vous les demande. »
A cet auguste nom, tout-puissant sur mon cœur,
Le maire est de mes clés l'unique possesseur.

Il ouvre, il bouleverse, il fouille, il examine;
Il trouve un agenda d'assez mauvaise mine,
Où sont, depuis dix ans, fidèlement inscrits
Les pays et les noms de ceux à qui j'écris.
Sur lui ne brille point une vaine parure;
Un parchemin râpé lui sert de couverture.
Maint feuillet s'en détache; et Bradel ni Rosa
N'ont jamais sous leurs doigts tenu mon agenda.
Mais qu'un maire au village est facile à séduire!
Mon agenda lui plaît, il le prend; j'ai beau dire
Qu'un homme jeune encore, usant du célibat,
A bien d'autres secrets que des secrets d'État:
Il sourit, il l'emporte; et toute la sequelle,
Plus contente de moi que je ne le suis d'elle,
Faisant d'un air bénin des vœux pour ma santé,
Au prix d'un agenda me laisse en liberté.

Oui, m'écriais-je alors, avec cette éloquence
Que donne aux cœurs blessés la vertu qu'on offense:
Je suis libre et dois l'être, ou l'honneur est sans droits,
Ou le crime impudent fera taire les lois.
Mais ce n'est point assez : mon âme est révoltée:
Sur la foi d'un méchant la mienne est suspectée!
La plume d'un recors a profané mon nom,
Et la Sainte-Hermandad a souillé ma maison.
Quelque intriguant obscur trompe le ministère;
Je connais sa justice, elle aime qu'on l'éclaire.
Sous un roi dont les yeux cherchent la vérité,
Le cri de l'honnête homme est toujours écouté.
Tandis qu'en ruminant cette trame infernale,
Ma trop juste colère en paroles s'exhale,
De mon bourg à grand bruit ébranlant le pavé,
Des hauteurs de Meudon un fiacre est arrivé.
Le cocher était ivre, et jurait comme un Suisse;
Sous son fouet, agité par une main novice,

Trottaient en clopinant deux malheureux chevaux,
Dont un cuir de mouton dissimulait les os;
Ils différaient de poil, et de taille, et d'allure,
Et traînaient en zigzag cette lourde voiture,
Dont les ressorts, rouillés et ressoudés vingt fois,
Faisaient bondir la caisse et criaient sous le poids.
C'était pour un poète un charmant équipage.
Je bénis mon étoile et le prends au passage,
Car le ciel, par torrents inondant les chemins,
D'un déluge nouveau menaçait les humains.

Je cours chez le ministre ; il m'écoute, il s'étonne;
A son juste courroux ma fureur s'abandonne;
Et, sûr d'être vengé d'un affront imprévu,
Je cherche maintenant d'où le coup m'est venu.
Je vois la trahison, mais ne vois point le traître,
Et mon esprit en vain s'efforce à le connaître.

N'est-il point dans Béziers un de ces comités
Qui d'obscurs délateurs ont peuplé nos cités,
De nos clubs roturiers illustres parodies,
Qui forgent des suspects et des catégories,
Et, fondant leur bonheur sur les proscriptions,
Rêvent à leur profit des conspirations?
Il n'est rien d'innocent que leur fiel n'envenime ;
Une parole, un geste, un soupir est un crime.
On ne sait avec eux s'il faut rire ou pleurer;
Et leurs traits clandestins ne peuvent se parer.
Je conçois qu'un des leurs, poursuivant ta disgrâce,
Ait voulu te proscrire et se mettre à ta place;
Leur zèle ambitieux fait la guerre aux emplois:
Mais je ne coûte au roi que trente écus par mois.
Si l'officier périt, l'État seul en profite;
Si le poète meurt, le public en hérite.
Rimer est un emploi qu'on ne peut résigner;

En perdant un rimeur qu'espéraient-ils gagner?
Et qu'a donc inventé leur fertile génie,
Sous quels traits odieux ont-ils dépeint ma vie,
Pour forcer l'équité d'un sage magistrat
A traiter un poète en criminel d'État?

Vais-je auprès d'un ami, dans un champêtre asile,
Respirer un moment du fracas de la ville,
On attache à ma piste un essaim d'espions,
On presse les valets de plates questions,
J'exerce les caquets de tout le voisinage,
Je suis, sans le savoir, la fable du village.
L'alarme est dans Issy; tout a les yeux sur moi:
Catilina dans Rome inspirait moins d'effroi.
Le maire est averti de tout ce qui me touche;
Il sait l'heure où j'arrive et l'heure où je me couche;
Consulte chaque soir l'adjoint et le greffier,
Et commente ma vie avec le marguillier.
Dans le fond d'un bosquet sait-il que je médite:
« Le mystère, dit-il, règne dans ma conduite. »
M'a-t-on vu dans les champs écrire ou déclamer:
Le garde et le bedeau courent l'en informer.
Les sottes visions d'un maire ridicule
Font un conspirateur d'un fou qui gesticule.
La police en frissonne, et quatorze estafiers
Viennent me prendre au lit et brouiller mes papiers.

Mon sang, à cette idée, en mes veines bouillonne,
Et ma philosophie, à ce coup, m'abandonne.
Je passe du mépris à l'indignation;
Le souvenir en moi fait plus que l'action.
C'est trop peu que Thémis, dans ses lentes vengeances,
De l'homme et du Français répare les offenses.
Ma Muse s'en irrite; et pour venger mes torts
Ma Muse n'a besoin d'huissiers ni de recors.

Il faut que de mes cris le Pinde retentisse;
A la postérité je demande justice.
Je n'aurai de repos que je n'aie en mes vers
Vengé mon Apollon des sots et des pervers,
Et, jusque dans son fort poussant la calomnie,
Au front du délateur imprimé l'infamie.

Terminons ce désordre et ces délations
Qui dégradent la France aux yeux des nations,
Prolongent les succès d'une cabale obscure,
Nous livrent sans défense aux traits de l'imposture,
Nourrissent parmi nous d'éternelles terreurs,
Compriment le génie et resserrent les cœurs.
C'est en vain qu'étalant un zèle mercenaire,
Poursuivant par le crime un crime imaginaire,
Propageant un scandale à nos mœurs étranger,
D'Orlis en dénonçant ne croit pas déroger;
Il ment à ses aïeux, à son ordre, à lui-même:
Le méchant, quel qu'il soit, ne l'est point par système,
Le vice est dans le cœur; et qu'il soit rouge ou blanc,
Tout homme est jacobin s'il a soif de mon sang.

A M. LE MARÉCHAL

GOUVION SAINT-CYR,

SUR L'ARMÉE.

1818.

Enfin, brave Saint-Cyr, tu nous rends une armée ;
La France désormais, sans en être alarmée,
Peut voir l'Europe entière entourer ses confins :
Le sort de ma patrie est dans ses propres mains.
Ce n'est pas qu'effrayé de quelques bruits sinistres,
J'accuse sans raison les rois et leurs ministres ;
Ils ont juré la paix, et j'en crois leurs serments ;
Mais on voit dans les cours de plus grands changements.
La mort dispose aussi de ces maîtres du monde ;
Et l'histoire de l'homme, en trahisons féconde,
Apprend aux nations qu'un peuple désarmé
Par ses rivaux jaloux est toujours opprimé.
Accomplis donc les vœux et l'espoir de la France,
Assure son repos et son indépendance ;
Qu'au dehors, au dedans, prêts à nous protéger,
Nos bataillons encor soient craints de l'étranger ;
Que, de nos saintes lois respectant l'harmonie,

Redoutés des partis et de la tyrannie,
Dignes d'un peuple libre, ils soutiennent le poids
Du grand nom qu'à la France ont acquis ses exploits.

Repousse de leurs rangs ces soldats mercenaires
Qu'aux fanges des cités, à d'infâmes repaires,
Disputait autrefois, l'or et le glaive en main,
Le commerce honteux d'un grossier spadassin;
Coutume des vieux temps par nos mœurs condamnée,
Qu'a vu louer encor la tribune étonnée ;
Et qui, déshonorant le prince et le guerrier,
Du plus saint des devoirs faisait un vil métier.

Du jour où, renversant d'injustes priviléges,
Où, rompant d'Andely les traités sacriléges,
L'héritier des Bourbons, au trône remonté,
Sous le dais avec lui plaça la liberté,
Du jour où des Capets il couronna l'ouvrage,
Et de nos droits à tous fit un juste partage,
Nos devoirs sont communs : tout Français est soldat;
Quand l'État le protége, il doit servir l'État.
Loin d'un métier si noble un intérêt sordide!
La gloire en est le prix, l'honneur en est le guide;
Et si d'un tel honneur on osait s'affranchir,
La loi qui nous appelle a droit de nous punir.

En vain, pour condamner cette loi tutélaire,
Rappelle-t-on ces jours de gloire et de misère
Où les ordres d'un maître, au sénat apportés,
Pour repeupler les camps dépeuplaient les cités.
L'abus d'un droit auguste en proscrit-il l'usage ?
L'homme a-t-il à son Dieu refusé son hommage,
Le jour qu'au nom de Dieu des prêtres criminels
Aux flammes des bûchers ont livré les mortels ?
Robespierre et Marat font-ils à ma patrie

Haïr la liberté que souilla leur furie?
Dès qu'un ambitieux a du sceptre abusé,
Faut-il qu'aux mains des rois le sceptre soit brisé?
Et, ne distinguant rien, ni fautes, ni prodiges,
Doit-on de tout un règne effacer les vestiges?

Contre les seuls abus sachons nous prémunir;
Des erreurs du passé préservons l'avenir.
Non, je ne verrai plus, dans leurs jeunes années,
Les générations comme un champ moissonnées;
Mais j'ai vu trop longtemps nos bataillons déserts
A la patrie en deuil rappeler nos revers.
Dans l'âge où de ses fils l'heureuse adolescence
Montre en eux la vigueur unie à la vaillance,
Où de nobles désirs le cœur sollicité,
Au nom de la patrie a déjà palpité,
Que par la voix du sort sa voix se fasse entendre,
Et nomme les guerriers qui la doivent défendre;
Ce tribut, qu'elle impose au printemps de leurs jours,
De leurs travaux à peine interrompra le cours;
Et si les jeux de Mars plaisent à leur jeune âge,
Si la gloire des camps enflamme leur courage,
A leur ambition les chemins sont ouverts;
Mars n'a plus de lauriers qui ne leur soient offerts.
Leurs dangers sont communs, leurs destins doivent l'être;
Et, sans leur demander quel sang les a fait naître,
La main qui de l'État dispense les bienfaits
Récompense le zèle et compte les hauts faits.

La faveur et l'intrigue, à nos armes fatales,
Du mérite modeste orgueilleuses rivales,
Ne le soumettront plus au pouvoir usurpé
D'un colonel imberbe au collége échappé.
Nos guerriers t'ont béni, quand ta mâle éloquence,
De ces pestes de cour foudroyant la puissance,

A montré leurs efforts luttant contre les lois,
Et leur avidité fatiguant tous les rois.
Eh! que de rois encore eût trompés leur adresse!
Que de malheurs encore eût causés leur souplesse,
Si l'auteur d'un bienfait, trop longtemps envié,
Au peuple qui l'obtint ne l'avait confié;
Et, pour mieux déjouer leurs nouveaux artifices,
N'eût du pouvoir royal enchaîné les caprices!

On dit qu'il a trahi les droits des potentats;
Que, donnant des liens à qui n'en souffre pas,
De ces droits immortels simple dépositaire,
En faveur de son peuple il n'a pu les distraire.
Ma muse s'en étonne, et, sans examiner
Ni d'où viennent ces droits, ni qui peut les donner,
Des défenseurs du trône adoptant la doctrine,
Laisse au pouvoir des rois sa plus haute origine.
Si du ciel dans leurs mains le sceptre est descendu,
Si Dieu leur a transmis un pouvoir absolu,
Que veulent ces appuis de la grandeur suprême?
Qu'ils soient devant un roi comme devant Dieu même.
Est-ce en lui résistant qu'on sert la royauté?
Qu'ils aillent à ses lois plier leur volonté,
Et, quoi que veuille enfin sa haine ou sa clémence,
Le front dans la poussière, adorer en silence.
Mais si Dieu, pour nous seuls créant les souverains,
A borné le pouvoir qu'il a mis dans leurs mains;
Si, las de commander à des troupeaux d'esclaves,
Les rois, se soumettant à d'utiles entraves,
A nos vœux, à nos mœurs daignent se conformer,
Quel sujet orgueilleux osera les blâmer,
Et, mieux instruit des lois que le ciel a prescrites,
A leur munificence imposer des limites?

Que dis-je? oublirait-on que mille et mille fois

A changé parmi nous l'autorité des rois?
N'a-t-on pas vu les grands, les juges et les prêtres,
De Louis tour à tour dépouiller les ancêtres?
Invoquait-on alors ce pouvoir immortel;
Ou ce qu'il donne au peuple est-il seul criminel?

Contre lui, nous dit-on, il a donné des armes.
Dans le cœur de ton roi dissipe ces alarmes.
Dis-lui, Saint-Cyr, dis-lui qu'un peuple satisfait
Avec reconnaissance a reçu le bienfait.
Parle au nom des guerriers dont les bords de la Loire
Ont vu le sacrifice ajouter à leur gloire,
Dont toi-même as vingt ans partagé les travaux,
Et dans les champs d'honneur dirigé les drapeaux;
Dis à ton souverain, dont la haute prudence
Leur rend une patrie et les rend à la France,
Qu'ils vaincront pour le trône et la gloire des lis,
Comme ils ont si longtemps vaincu pour leur pays;
Qu'à leurs ennemis seuls leurs bras sont redoutables;
Que, de mille combats monuments vénérables,
Au signal de leur roi prenant leurs boucliers,
Ils reviendraient apprendre à nos jeunes guerriers
Comme on brave la mort, les climats, les fatigues,
Et comment par le glaive on disperse les ligues.

Si leur égarement n'était pas oublié,
En plaignant ses effets, dis qu'il est expié;
Que les délations, l'infâme calomnie,
De cent visirs contre eux armant la tyrannie,
Ont trois ans sans péril provoqué leur repos;
Qu'ils ont des factions abhorré les complots.
Dis surtout que le peuple, ému de leurs injures,
De leurs accusateurs dément les impostures;
Et, d'un jour trop fatal perdant le souvenir,
Des récits de leur gloire aime à s'entretenir.

N'as-tu pas entendu ces concerts de louanges,
Ces cris d'amour, d'orgueil qu'excitaient nos phalanges,
Quand des bords étrangers la déesse aux cent voix
A notre oreille avide annonçait leurs exploits?
Vois tressaillir encor cette foule enivrée,
Quand, de leur gloire immense et du peuple adorée,
La presse ou le burin rappelant quelques traits,
Vient de notre infortune adoucir les regrets.
Qui peut aimer la gloire, et d'une âme tranquille
Prononcer les grands noms de Jemmape et de Lille,
De Valmy, de Fleurus, d'Austerlitz, d'Iéna,
Et des murs qu'en héros défendit Masséna?
Les pourrai-je compter ces illustres journées
Qui vingt ans de l'Europe ont fait les destinées,
Tous ces monts sourcilleux par nos aigles franchis,
Ces climats affrontés, ces fleuves asservis,
Ces champs où tant de fois des ligues insensées
Ont vu par nos drapeaux leurs aigles terrassées?
Cette gloire est partout, depuis les bords fameux
Que féconde le Nil de ses flots limoneux,
Jusqu'aux déserts glacés où l'armée engloutie
N'a cédé qu'aux hivers la victoire et la vie.

Je n'examine point quel chef guidait leurs pas;
Quels desseins, quels motifs les poussaient aux combats.
Il en fut d'insensés, il en fut d'équitables.
Je compte leurs exploits, ils sont tous honorables;
Et l'histoire déjà, consacrant leur valeur,
Fit la part de la gloire et la part de l'erreur.
Qu'importe à ces exploits que la haine ou l'envie
Dans un libelle obscur les condamne ou les nie,
Et, de nos ennemis exaltant les succès,
Ose dans leurs revers insulter les Français?
Qu'ont-ils donc ces revers dont pâlisse leur gloire?
Quels peuples jusqu'à nous a présentés l'histoire,

Qui, sans désespérer de leur propre vertu,
Contre tant d'ennemis aient jamais combattu?
Des plages d'Archangel aux colonnes d'Alcide,
Des rochers de Fingal aux champs de la Tauride,
J'ai vu fondre sur nous vingt peuples rassemblés.
Que pouvaient les Français par l'Europe accablés?
Deux fois sous tant d'efforts il ont courbé la tête.
Qu'a de honteux pour nous cette double conquête,
Dont le facile honneur, à vingt peuples commun,
Les a tous affranchis et n'en illustre aucun?
Cette innombrable ligue est le plus bel hommage
Qu'ait encore à la haine arraché le courage;
Et parmi les héros c'est encor s'élever
Que de voir cet orage et de l'oser braver.

Grâce à toi, leur fierté s'est déjà réveillée.
Du fruit de leurs exploits la France dépouillée
N'a pas du moins perdu ses plus fermes soutiens.
La patrie et ses fils resserrent leurs liens.
Il en est cependant qui, peu faits à l'injure,
N'ont pas de la vengeance étouffé le murmure;
Mais tu sauras les vaincre, et ramener leur foi
De l'amour de la France à l'amour de leur roi.
Dans le cœur d'un Français ne vieillit point la haine.
Parle de la patrie, ils reviendront sans peine.

D'autres, vers le passé reportant leurs regards,
Sur la Vistule encor cherchent nos étendards;
Et sur la Meuse, hélas! retrouvant nos frontières,
Pleurent ses bords chargés de couleurs étrangères.
Gardons-nous d'insulter à ces nobles douleurs,
Et de blâmer en eux ce qu'on admire ailleurs.
Comme eux Bayard, Turenne auraient versé des larmes,
Et Duguesclin peut-être aurait repris les armes.
Que dis-je! ne crois pas que je veuille imiter

Ces hommes qui, toujours prêt à les irriter,
Montrant loin du péril un courage intrépide,
Prêtent à leurs regrets une oreille perfide;
Et, rougissant pour eux d'un glorieux revers,
Les voudraient renvoyer au bout de l'univers.
Entre les deux excès maintenons leur vaillance.
Qu'il suffise aujourd'hui de notre indépendance.
Aux douceurs du repos nous devons aspirer:
Notre honneur est entier; rien n'est à réparer.

Pour moi, dont les talents, voués à ma patrie,
Ont toujours des partis combattu la furie;
Moi qui, depuis vingt ans, célébrant nos hauts faits,
Voudrais unir ensemble et la gloire et la paix,
Puissé-je être entendu des guerriers que j'admire,
Inspirer à leurs cœurs ce que mon cœur m'inspire,
Le mépris des ingrats qui pensaient les flétrir,
Et l'horreur des méchants qui les veulent aigrir!
Puissent enfin l'armée, et le peuple. et les princes,
Dans un même intérêt unissant nos provinces,
Ne nous donner jamais, en rompant leur traité,
Ni liberté sans roi, ni roi sans liberté!

AU ROI DE PERSE.

1818.

O toi qui, d'une main sans relâche occupée,
Tiens tour à tour le sceptre, et la lyre et l'épée,
Et qui, dans Téhéran, fais admirer en toi
Les talents d'un poète et les vertus d'un roi,
Je voudrais bien qu'un jour il te prît fantaisie
De laisser ton sérail et tes peuples d'Asie,
Pour venir observer, parmi tant de travers,
Ce qu'on pense à Paris des gens qui font des vers.

Je ne te parle point de l'image grossière
Que présente un poète à l'esprit du vulgaire;
Ce n'est qu'un fainéant, parasite efflanqué,
Mangeant à pleine bouche un dîner extorqué,
Grotesquement vêtu d'une guenille noire,
Dans un coin de mansarde écrivant pour la gloire,
N'ayant qu'un lit pour meuble, un bougeoir pour foyer,
Et comme un grand seigneur payant mal son loyer.

Je ne dis rien encor des clameurs de l'envie,
Qui toujours d'un poète a tourmenté la vie,

Et qui, de ses travaux lui refusant le prix,
Attend pour le louer que la mort nous l'ait pris.

Mais croirais-tu, grand roi, que des censeurs austères
Des charges de l'État repoussent nos confrères ;
Que si Virgile enfin n'était pas enterré,
Un sot par ces messieurs lui serait préféré?
Tu ris, et selon toi l'hyperbole est trop forte ;
Tes flatteurs, je le sais, parlent d'une autre sorte ;
Et tous, par Mahomet, sont prêts à témoigner
Qu'un roi qui fait des vers est seul fait pour régner.

Viens donc rimer en France, et parmi nos poètes
Garde l'incognito sans le dire aux gazettes.
Sous un nom de hasard déguise bien ton nom ;
Abandonne au rasoir cette épaisse toison,
Cette forêt de poils à ta barbe pendue ;
Change contre un chapeau ta couronne pointue ;
Prends d'un solliciteur l'air timide et benêt ;
Du titre de poète apostille un placet ;
Et va, chez un commis de guerre ou de finance,
Briguer quelque recette ou quelque lieutenance.

Tu verras à ce titre un sourire malin
Des lèvres du commis effleurer le carmin ;
« Monsieur, te dira-t-il, vos vers sont admirables,
Et Voltaire jamais n'en a fait de semblables ;
Mais il faut, pour l'emploi que vous sollicitez,
Un talent moins frivole et d'autres qualités ;
L'esprit des vers est loin de l'esprit des affaires :
Ce mérite, après tout, est des plus ordinaires.
Quand on se fait poète, on n'est plus que cela ;
On est tout occupé de ces misères-là. »
Que te dirai-je enfin? la petite excellence
T'assommera, grand roi, de son impertinence,

En vain, pour la confondre avec tous ses propos,
Tu lui diras qu'en Perse on te nomme un héros;
Que le Russe et le Turc respectent tes frontières;
Qu'exilé jeune encor du trône de tes pères,
Tu l'as sur un rival conquis par tes exploits,
Et qu'un peuple nombreux vit heureux sous tes lois.
Monsieur te répondra, si monsieur ne dénie,
Que Paris est en France et la Perse en Asie;
Que chacun à sa mode explique le bon sens,
Et qu'enfin les Français ne sont pas des Persans.

Voilà comme on nous traite : et mes pauvres oreilles
Recueillent chaque jour cent sottises pareilles.
Les trois quarts des humains que je vois ici-bas
Partagent cette erreur et n'en guérissent pas.
J'avais un colonel, de qui l'intelligence
Avait après quinze ans deviné l'ordonnance :
Il la lisait sans cesse, et voulait bonnement
Que tout l'esprit humain fût dans le règlement.
Ma fureur de rimer le mettait au supplice.
Comme un soldat romain je faisais mon service :
Jamais il n'en tint compte, et ne put concevoir
Qu'un officier rimât et remplît son devoir.
J'ai su que de sa main une note secrète
M'entachait tous les mois du surnom de poète;
Et monseigneur Decrès, dont l'esprit est connu,
Au rang des lieutenants m'a treize ans retenu.
Ma muse lui pardonne : il n'était pas des nôtres.
Mais que me dirais-tu, si j'en nommais dix autres
Qui, naguère sortis du rang de nos auteurs,
N'ont dû qu'à leurs écrits leur place et leurs honneurs,
Et qui de leurs bureaux s'empresseraient d'exclure
Celui qui d'un seul vers noircirait le Mercure?

On dit à ce propos qu'un auteur renommé

Avait dans ses cartons un poème imprimé
Qui, pouvant défier le plus malin critique,
Allait de son libraire enrichir la boutique,
Quand, saisi tout à coup de la soif du pouvoir,
Au rang de nos préfets l'auteur voulut s'asseoir.
Estimé du ministre, et digne en tout de l'être,
Pour obtenir la place il n'avait qu'à paraître ;
Mais il fut convenu que l'ouvrage immolé
Au fond du magasin serait mis au scellé ;
Et le plaisant du conte est qu'en ce moment même
Le ministre en secret achevait un poème[1].
Tels sont les préjugés : un moment les produit,
Et tout l'effort d'un siècle à peine les détruit.
Protégés par l'orgueil, loués par la sottise,
Ils imposent au monde alors qu'on les méprise.
La raison et l'esprit ont beau les condamner,
L'esprit et la raison se laissent gouverner,
Et mon siècle, si fier de sa vaine sagesse,
Les fronde par jactance et les suit par faiblesse.

Je sais de quels discours leurs dédains sont couverts :
« On est las, disent-ils, on regorge de vers ;
» De nos rimeurs vivants on ferait vingt cohortes.
» Des boudoirs, des palais, ils assiégent les portes.
» Le Pinde en a peuplé les petites-maisons. »
N'écoute pas, grand roi, ces malignes raisons ;
Ce n'est pas d'aujourd'hui que cette erreur domine ;
Il faut avant Corneille en chercher l'origine.
Elle infectait son siècle ; et quand sa noble voix
Instruisait les héros, les peuples et les rois,
La cour se demandait où ce puissant génie
Avait appris la guerre et la diplomatie.

[1] Le préfet était M. Creuzé de Lesser, le ministre M. de Vaublanc.

L'étranger pour le voir accourait dans Paris,
Le cherchait près du trône, et s'en allait surpris
Que l'auteur de Cinna, de Pompée et d'Horace,
Dans le conseil du roi n'eût pas même une place,
Tandis que, préférant un joueur de billard,
Le roi laissait Corneille et prenait Chamillard,
Et qu'en un froid journal, dont la lecture assomme,
L'impertinent Dangeau l'a traité de bonhomme.

De ces faveurs du moins il n'était pas jaloux :
Ses paisibles lauriers suffisaient à ses goûts.
Il suivait peu la cour, et ne se plaignait guères
Que sans le consulter le roi fît ses affaires.
Mais le tendre Racine, abusé par son cœur,
Du préjugé funeste éprouva la rigueur.
Racine, gémissant des malheurs de la France,
Aux plaintes des Français prêtant son éloquence,
En offrit à son roi le tableau douloureux,
Espérant que, des arts protecteur généreux,
Un roi, de qui les arts avaient accru la gloire,
Approuverait son zèle et lirait son mémoire.
Louis avec dédain rejeta ce papier,
S'indigna qu'un Racine eût osé s'oublier,
Et dit, en l'écrasant par un regard sinistre :
« Parce qu'il fait des vers veut-il être ministre? »

Le poète en mourut, et je le blâme fort :
J'aurais quitté la cour et ne serais pas mort.
J'aurais dit à mon roi : « Sire, je vous révère ;
Votre gloire a rempli l'un et l'autre hémisphère ;
Rival de Périclès, d'Auguste et de Léon,
A votre siècle un jour s'unira votre nom ;
Tout s'agrandit par vous, tout en vous me rappelle
Le Jupiter d'Homère et sa cour immortelle ;
Et Charlemagne enfin est le seul de nos rois

Qui vous passe en grandeur, en génie, en exploits;
Mais le fils de Pepin, quoiqu'à moitié barbare,
N'avait pas contre nous ce préjugé bizarre.
A bien payer nos vers il ne se bornait pas;
Des conseils d'un poète il faisait plus de cas.
C'est du plus beau des arts rétrécir la carrière
Et donner au génie une indigne barrière. »

Là-dessus, renonçant à sa protection,
J'aurais tout renvoyé, jusqu'à ma pension,
Et sur l'heure, au public racontant mon histoire,
J'aurais prouvé, morbleu, par un autre mémoire,
Que si dans un État, fût-il homme de bien,
Un méchant rimailleur est au-dessous de rien,
Un poète excellent, quoi qu'on en puisse dire,
Peut être un bon ministre et régir un empire.

Solon faisait des vers, et la postérité
Du code athénien admira l'équité;
Sophocle était archonte et menait des phalanges;
David de l'Éternel a chanté les louanges;
Trois fois contre le Perse Eschyle a combattu;
Dix papes ont rimé sans nuire à leur vertu;
La main qui prit Carthage et détruisit Numance
Essayait sans rougir la plume de Térence;
Le premier des Césars, le plus grand des vainqueurs,
Pour Œdipe au théâtre a fait couler des pleurs.
Malgré Jean Chrysostome, et Cyrille et Grégoire,
Julien était poète et régnait avec gloire.
Adrien sur sa tombe invoquait Apollon;
L'Anglais à Westminster vit siéger Addison;
Frédéric, dont l'Europe a redouté l'audace,
Briguait comme un bourgeois les lauriers du Parnasse,
Et le grand Richelieu, loin de les rebuter,
Les eût payés fort cher s'ils pouvaient s'acheter.

Mais que fais-je? On va dire, à ma grande colère,
Que ma Muse à son tour aspire au ministère.
Me préserve le ciel d'une ombre de pouvoir!
Le bonheur de mes jours est de n'en pas avoir.
Des trois métiers, grand roi, qui remplissent ta vie,
Celui de souverain n'est pas ce que j'envie.
Le monde est aujourd'hui trop rude à contenter,
Et pour vouloir d'un trône il en faut hériter.
Je prêche pour mon saint, et non pas pour moi-même.
J'ai trouvé sous ma plume un absurde système,
Un préjugé honteux, renouvelé des Goths,
Qui fait rougir mon siècle et triompher les sots;
Je cherche à le détruire, et, si j'en ai la gloire,
Je laisse à qui voudra le fruit de ma victoire.
Je ne suis pas, grand roi, de ces honteux rimeurs
Qui, sans goût, sans amour, courtisant les neuf sœurs,
Par elles dans le monde adroits à se produire,
Loin de s'en faire honneur s'empressent d'en médire,
Et qui, d'un pied furtif traversant l'Hélicon,
S'en vont chez Jupiter renier Apollon.
L'Olympe est radieux, mais n'a rien qui me tente.
On y lance la foudre, et le bruit m'épouvante.
L'air du Pinde est si calme, il a tant de fraîcheur!
L'Hippocrène murmure avec tant de douceur!
Ses bosquets sont si verts, sa rive est si fleurie!
Je m'y plais, j'y demeure et permets qu'on en rie.
Qui dédaigne mon art peut m'y laisser en paix.
Puisse le dieu du goût ne m'en bannir jamais!
Et de t'y voir un jour s'il daigne me permettre,
Tu me feras l'honneur de répondre à ma lettre.

AU CAPUCIN.

1819.

Capucin effronté, dont la triste figure,
Et la barbe crasseuse, et le manteau de bure,
Sont donnés en spectacle à nos regards surpris,
Quels méchants ou quels sots t'ont lancé dans Paris?
Es-tu le précurseur de cette vile espèce
Qu'avec le fanatisme engendra la paresse?
Et viens-tu m'annoncer qu'au mépris de nos lois,
Les quatre-mendiants vont renaître à la fois?
Va te faire adorer sur l'Èbre ou sur le Tage,
Chez un peuple ignorant, dont le servile hommage
Te confond avec Dieu qu'offense ton aspect;
Et n'attends parmi nous ni pitié ni respect:
Le mépris d'un grand peuple est ton digne salaire.
A l'Église, à l'État, te crois-tu nécessaire?
De quel front penses-tu que la foi des chrétiens
Ne puisse refleurir si tu ne la soutiens?

J'estime un bon curé qui, modeste en son zèle,
Nous prêche les vertus dont il est le modèle;
Qui, pasteur assidu, veille sur les besoins

Du troupeau que le ciel a commis à ses soins :
Il fait bénir sa vie au travail consacrée ;
Ramène sans effort la brebis égarée ;
Ne va point de son faste étonner le saint lieu ;
Rend ce qu'il doit au prince et ce qu'il doit à Dieu ;
Du pauvre qu'il nourrit console la misère ;
Au débile orphelin sert de guide et de père ;
S'assied près du mourant ; et, sans l'épouvanter,
Sans maudire le monde, il l'aide à le quitter.
Mais un moine, un derviche, un faquir, un ermite,
Des autels qu'il profane orgueilleux parasite,
N'est qu'un vil fainéant, dont malgré nos prélats
Un roi sage et pieux doit purger ses États.

Que maudit soit le jour où de la Thébaïde
Les déserts ont vomi votre engeance fétide,
Et le jour plus funeste où des bords du Liris
L'abbé de Mont-Cassin vous montra mon pays !
Quel besoin vous pressait ? Saint-Denis et ses prêtres
Avaient depuis longtemps converti nos ancêtres :
Par l'évêque de Reims Clovis catéchisé
Ne vous attendait pas pour être baptisé ;
Et déjà d'Arius les erreurs condamnées
Avaient avec les Goths passé les Pyrénées.

Quelques champs, il est vrai, dévorés de buissons
Furent ouverts par vous et chargés de moissons.
Ce bienfait, qu'ont chanté vingt pédants de collége,
Est l'éternel refrain du sot qui vous protége.
Mais enfin pour vous seuls ces champs furent semés :
Un sordide intérêt vous avait animés ;
Et, de votre avarice instruments et victimes,
Nos peuples, de ces champs possesseurs légitimes,
Furent au même instant, pour prix de leurs travaux,
Flétris par votre orgueil du nom de vos vassaux.

La dixième moisson y verdoyait à peine,
Et déjà, dans les prés où serpentait la Seine,
Les tours de Saint-Germain, s'élevant à grands frais,
De nos rois indolents menaçaient le palais.
Ce même Childebert, dont l'indigne faiblesse
Vous livra ma patrie et fit votre richesse,
Avant que d'expirer, vit un moine hautain
Sortir de Saint-Remi les armes à la main;
Lui déclarer la guerre, et, désolant nos villes,
Souffler impunément les discordes civiles.

Gloire à Charles-Martel, dont la ferme équité
D'un scandale pareil vengea la royauté;
Qui, d'un moine rebelle enfonçant la retraite,
Dans son cloître muet lui fit trancher la tête!
Plus glorieux encor s'il eût de nos confins
Chassé du même coup moines et Sarrasins!
Vous avez aux enfers dévoué sa mémoire;
De mensonges grossiers infecté son histoire;
Insulté dans la tombe à ses restes mortels:
Mais l'encens eût pour lui fumé sur vos autels
S'il n'eût point de vos biens doté ses capitaines;
Si, comme Charlemagne, accroissant vos domaines,
Il eût souffert qu'un moine, à l'exemple d'Alcuin,
Fût de vingt mille serfs le seigneur suzerain.

Eh! qu'ont fait Charlemagne et sa munificence!
Que devient après lui la couronne et la France?
L'audacieux Vala, de son cloître élancé,
Arme contre Louis l'État bouleversé;
Met l'Église en désordre; oppose en sa colère
Les sujets à leur prince et les fils à leur père;
Soumet insolemment le sceptre à l'encensoir;
Dans son roi dégradé, dégrade le pouvoir;

Et, léguant aux Français trois siècles d'anarchie,
Au monstre féodal livre la monarchie.

C'est là qu'à la faveur de nos sanglants discords,
Des moines factieux s'enflèrent les trésors.
C'est alors qu'alléchés par ce vaste pillage,
Des biens du monde entier méditant le partage,
Sortirent du chaos Feuillans et Bernardins,
Chanoines, Cordeliers, Carmes et Jacobins,
Minimes, Blancs-Manteaux, Capucins, Barnabites,
Et vous, ordre royal, ambitieux Jésuites;
Et tant d'autres enfin, qui, sous des noms divers,
En vautours affamés couvrirent l'univers.
Dirai-je quels larcins, quels absurdes miracles,
Quels ressorts criminels et quels trompeurs oracles
Vous acquirent les biens des mortels aveuglés?
Peindrai-je les mourants, par vos discours troublés,
Achetant à prix d'or les prières d'un moine,
De leurs fils dépouillés livrant le patrimoine;
Les vivants, menacés d'un déluge nouveau,
Jetant de leurs trésors l'inutile fardeau;
Et vos cloîtres, certains d'échapper au naufrage,
Du genre humain d'avance engouffrant l'héritage;
Un moine dans le ciel osant nous assigner
Les champs que sur la terre on lui veut résigner;
Attestant Dieu lui-même, et le peuple crédule
Acceptant à genoux ce contrat ridicule?

Et l'on dit que par vous nous fûmes éclairés!
Que des auteurs fameux, au vieil âge admirés,
On n'eût pas vu sans vous les ouvrages célèbres
De l'âge féodal traverser les ténèbres!
Je sais que Charlemagne, en ses vastes projets,
Vous chargea d'éclairer, d'instruire ses sujets.
L'avez-vous accompli ce noble ministère?

Qu'ont-ils appris de vous? le pillage et la guerre.
Dans quel horrible amas de superstitions
Vois-je encor sous vos yeux croupir les nations?
Pourquoi dans l'ignorance et dans la barbarie
Avez-vous neuf cents ans retenu ma patrie?
Des écrits du vieux temps prompts à vous emparer,
Vous ne les recueilliez que pour les altérer,
Pour les cacher au monde, et, modernes druides,
Pour régner en tyrans sur des peuples stupides.
Vous saviez que le jour où, sorti de vos mains,
Le flambeau du savoir luirait sur les humains,
Votre pouvoir, fondé sur la seule ignorance,
Tomberait avec elle et vengerait la France.

Il est venu ce jour, et, par un art nouveau,
Guttemberg de vos coups a sauvé ce flambeau :
Il est venu ce jour, et de vos monastères
Son éclat a percé les scandaleux mystères.
Vos brigues, vos larcins, vos détestables mœurs
Ont frappé tous les yeux, révolté tous les cœurs.
La France s'est levée, et, secouant vos chaînes,
Des ruines du cloître a fécondé ses plaines.

O jour cent fois heureux, si d'horribles excès
N'avaient de la raison profané les succès!
Mais ces crimes enfin, la France les abhorre;
Ces funestes erreurs, la France les déplore.
Assez et trop longtemps la voix des factions
A de ces souvenirs nourri les passions.
Que manque-t-il encor à leur sainte furie?
Faudra-t-il emprunter à la triste Ibérie
Cet affreux tribunal qu'ont fondé les Gusmans?
Pour expier Marat, nous faut-il des Cléments?
Faut-il rouvrir l'école où maint autre Séide
Sous le fouet d'un jésuite apprit le régicide?

Pour réparer les maux que mon siècle a produits,
Nous n'avons pas besoin des maux qu'il a détruits.
Que la Charte triomphe et règne tout entière !
Que ses vains détracteurs rentrent dans la poussière !
Le trône et les Bourbons, par la Charte affermis,
De l'Ariége à l'Escaut n'auront plus d'ennemis.
C'est vous, moines impurs, dont la seule présence,
Calomniant mes rois, ébranle leur puissance.
C'est mon pays, mon roi, c'est mon Dieu que je sers ;
C'est le trône et l'autel que défendent mes vers.
Nos peuples, qu'en tous lieux vos tristes homélies
Vont traiter de pervers, de rebelles, d'impies,
Vous repoussent loin d'eux comme ennemis des lois,
L'opprobre de l'Église et le fléau des rois.
Fuyez donc, et souffrez qu'aux rives de la France
Avec la liberté règne la tolérance.
Fuyez, portez ailleurs vos ténébreux desseins :
La France attend des lois et non des capucins.

AUX LOUANGEURS

DU TEMPS PASSÉ.

1820.

Vous tairez-vous un jour, insipides censeurs,
Qui, des siècles passés éternels louangeurs,
Sur mon siècle et le vôtre exercez la satire?
Ne serez-vous jamais ennuyés de médire?
Les hommes, dites-vous, s'en vont de mal en pis:
Nos honnêtes aïeux valaient mieux que leurs fils,
Nos enfants à leur tour vaudront moins que leurs pères.
Ce monde est un foyer de vices, de misères,
Un séjour de pervers, un théâtre d'horreurs;
On ne saurait y vivre et supporter nos mœurs.
Qui diable vous y force? et quelle tyrannie
Vous retient en ce monde où tout vous contrarie?
Allez-vous-en dans l'autre, et laissez-nous en paix.
Voilà bien six mille ans que les hommes sont faits;
Et depuis quatre mille on ne cesse d'écrire
Que l'homme dégénère et que le monde empire.
Mais si, comme on le dit, ce monde corrompu
Croissait toujours en vice et jamais en vertu,

Le ciel depuis longtemps eût perdu patience
Et du globe terrestre expulsé notre engeance.

Je sais quel est mon siècle; il a plus d'un défaut :
L'homme pourrait valoir beaucoup mieux qu'il ne vaut;
Et, loin de le flatter, ma Muse satirique
Va faire de nos mœurs un portrait véridique.
Une ambition folle a mis dans tous les cœurs
La rage de briller et la soif des grandeurs;
Un sordide égoïsme entretient nos querelles;
Nous voyons quelquefois des amants infidèles,
Beaucoup de méchants vers et de plats courtisans.
La chaire et la tribune ont vu des charlatans;
On intrigue au théâtre, à la cour, à la ville.
Les honneurs ne vont pas toujours au plus habile;
Plus d'un sot en crédit, plus d'un fat honoré
Au mérite modeste est souvent préféré.
Entre eux fort rarement nos poètes s'admirent;
Nos femmes, nos plaideurs, nos acteurs se déchirent;
On cite des parents, des époux, des amis,
Pour des opinions sottement désunis;
Des Phrynés, dont le char, bigarré d'armoiries,
Éclabousse les sots qui les ont enrichies;
Des journaux qui, parfois tronquant la vérité,
Ont dans leurs jugements mis un peu d'âpreté;
Trois ou quatre Verrès, absous par leurs richesses,
Qui jouissent en paix du fruit de leurs bassesses.
L'or est un dieu pour nous; tout cède à son pouvoir :
Il fait fléchir honneur, conscience, devoir;
Et dans ce siècle enfin, où l'intérêt commande,
Il n'est peut-être rien qu'on n'achète et ne vende.

Mais ces vices honteux sont-ils nés d'aujourd'hui?
Mon siècle a-t-il rien fait qu'on n'eût fait avant lui;
Et me soutiendrez-vous, flatteurs de nos ancêtres,

Que dans l'art de mal faire ils ne fussent nos maîtres?
L'âge d'or vous séduit; mais l'avez-vous connu?
L'âge d'or est un conte, et j'en suis revenu.
Je m'en tiens à l'histoire, et lis à chaque page
Que la race d'Adam ne fut jamais plus sage.
Remontons au déluge; et, malgré nos défauts,
Je ne suppose point, Héraclites nouveaux,
Que vous nous préfériez l'espèce criminelle
Que noya sans pitié la justice éternelle.
Quel était ce Noé, qui, sur un monde entier,
Fut choisi par son Dieu pour nous multiplier?
La Bible vous dira que, dès sa délivrance,
Il fit rougir ses fils de son intempérance.
Ils repeuplent à peine un coin de l'univers,
Que la terre autour d'eux fourmille de pervers.
Je ne vois que fureurs, trahisons, homicides,
Des fils dénaturés et des amants perfides,
Des villes que le Ciel est forcé de brûler,
Tout Israël enfin qu'il lui faut exiler.

Passons-nous à l'Olympe? Un monarque adultère
Fait enrager sa femme et détrône son père.
Mars, le dieu des héros, n'est qu'un vil assassin.
Vénus se fait un jeu des affronts de Vulcain;
Et, malgré ses amours bien connus dans la Grèce,
Diane y passe encor pour honnête déesse.
Dirai-je après les Dieux ce que faisaient les rois?
Faut-il vous répéter ce qu'on a vu cent fois?
Les enfants de Laïus, les tristes Pélopides,
La nuit de Médicis, celle des Danaïdes,
Le bel Antinoüs en idole érigé,
Le fils de Constantin par son père égorgé,
Les mignons de Valois, et l'horrible scandale
Qu'étalait d'Avignon la cour pontificale,
La reine Éléonore, et l'arrêt criminel

Qu'ont subi les trois brus de Philippe-le-Bel,
Vingt rois assassinés par la main de leurs reines?
Pour une Pénélope on compte vingt Hélènes.
La gloire de César, la vertu d'Antonin
Ne peuvent de leurs fronts conjurer le destin;
Et rien ne prouve encor, quoi qu'on ait pu le dire,
Que madame Antonin portât un cachemire.

Cependant, je l'avoue, et vous donne raison:
Le luxe est pour les mœurs un funeste poison;
Mais comme ses dangers il a ses avantages;
Et nos aïeux encor nous prendraient pour des sages.
Voyons-nous des Fouquets, des Louvois, des Scaurus
Jeter dans un château sept millions d'écus?
Voit-on, comme Lollie, une jeune coquette
A huit cent mille francs élever sa toilette?
Quel autre Apicius, quel nouveau Cicéron
Paîra mille louis d'un simple guéridon?
Et jamais, pour baigner nos petites maîtresses,
A-t-on fait dans Paris traire cinq cents ânesses?
Savez-vous à quel prix un heureux héritier
Vendit de Lucullus la cave et le vivier;
Quels mets se fit servir un héros de théâtre;
Quelle perle en jouant avala Cléopâtre?
Savez-vous quels salons, quels superbes palais
Dans Gênes pour vingt sous nous montrent les laquais;
Dans quel faste inconnu de nos cours d'Allemagne,
Aux envoyés d'Haroun se montra Charlemagne;
Quels furent de Suger le luxe et le trésor,
Les fêtes de Versaille et le camp du drap d'or?
Ignorez-vous, pédants, quels habits magnifiques
Ont portés nos seigneurs et nos filles publiques;
Quel fracas de chevaux, de valets, de flatteurs,
Traînaient sous les Pepins nos prélats voyageurs;
Que, pour morigéner ses prêtres indociles,

L'Église a rassemblé des milliers de conciles;
Que la fraude et l'usure ont, depuis trois mille ans,
Défié plus de lois qu'on n'en fait de mon temps?
Horace vous dira, si vous savez le lire,
Qu'un usurier romain, vrai gibier de satire,
A soixante pour cent prêtait ses capitaux;
Et l'argent dans Paris n'est jamais à ce taux.

Nous aimons les plaisirs, mais avec tempérance;
Nous ne verrons jamais ce qu'on vit à Bysance:
Le peuple et le sénat follement divisés,
L'empereur méconnu, les palais embrasés,
La ville et les faubourgs regorgeant de victimes,
Pour un cocher du cirque ou quelques pantomimes.
Je ne connais encor ni préfet, ni guerrier,
Qui soit allé quérir, pour nous désennuyer,
Et les faire combattre en la place publique,
Trente éléphants d'Asie et cent lions d'Afrique.
Nos dames n'iraient point contempler un duel,
Ni d'un gladiateur dicter l'arrêt mortel.
Citez-vous dans l'Europe un général, un prince,
Qui mange en un repas l'impôt d'une province;
S'amuse, comme Attale, à griser ses flatteurs;
Dispute avec Cyrus la palme des buveurs;
Ou, dans sa folle ivresse imitant Alexandre,
Pour plaire à sa Thaïs mette une ville en cendre?
On n'a pas même vu des Pisons, des Cimbers,
Rapportés ivres-morts de la Chambre des pairs.
Nous rougirions enfin des mœurs de la Régence.
Nulle autre Pompadour ne régnerait en France;
Nul autre Alcibiade, en dépit de nos mœurs,
N'irait par la débauche au faîte des honneurs.

L'or, il est vrai, nous tente; et chacun se démène
A piller le public pour grossir son domaine;

Mais que nos bons aïeux nous en auraient appris!
Est-il un philosophe, un de nos beaux esprits,
Qui possède en biens-fonds, et purgés d'hypothèque,
Un dixième des biens amassés par Sénèque?
Est-il des Mazarins dont l'ample péculat
Puisse, par testament, engraisser un État;
Des princes enrichis par un vil monopole,
Des César qui, réduits à leur dernière obole,
Au bout d'une campagne aient remboursé comptant
Cinquante millions qu'ils devaient en partant?

Dans quel temps, en quel lieu de la terre habitée,
La puissance de l'or fut-elle contestée?
En vain sont renversés les peuples et les rois,
Sur les peuples nouveaux il reprend tous ses droits;
Et, mobile secret des humaines folies,
Se rit de nos vertus et de vos homélies.
Un ministre aux Anglais déclarait hautement
Qu'il avait le tarif de tout leur parlement.
Jugurtha, des Romains fuyant la capitale,
L'apostrophait jadis d'impure et de vénale;
Et, quoiqu'elle ait changé ses consuls en prélats,
Je ne sais avant nous ce qu'on n'y vendait pas.
Les cours ont tout vendu jusques à la noblesse.
L'or de la Macédoine a subjugué la Grèce.
La tour de Danaé ne s'ouvrit que pour lui.
César, dans le Forum se cherchant un appui,
Acheta Curion six cent mille sesterces,
Et, puisqu'on cite encor de semblables commerces,
N'est-il pas trop heureux qu'en ce siècle de fer,
Les lords et les tribuns ne coûtent pas si cher?

Je suis vraiment honteux que vos saintes colères
Me forcent d'étaler les péchés de nos pères.
Manquez-vous de mémoire? et n'entrez-vous jamais

Dans ce vaste dépôt de vices, de forfaits,
Que, pour l'instruction de la race vivante,
L'histoire infatigable et compile et commente?
Otez quelques Titus et quelques Scipions,
Des Sully, des Harlay, cinq ou six Fénélons,
Vingt ou trente beautés dont on ne peut médire,
Tout le reste est à pendre ou prête à la satire;
Et vous devez rougir, dans vos emportements,
D'oser nous comparer à de tels garnements.

Laissons là, direz-vous, ces crimes domestiques.
Pensez-vous excuser ces débats politiques
Qui, mettant aujourd'hui les têtes à l'envers,
Semblent d'un pôle à l'autre embraser l'univers.
Moi! je n'excuse rien; et toutes ces tempêtes
Ne sont pas, à coup sûr, l'âge d'or des poètes.
Les rossignols du Pinde et leurs chants cadencés
Ne couvrent point la voix de vingt partis blessés,
Qui, tous en même temps poussant des cris d'alarme,
De leurs sons discordants font un affreux vacarme.
C'est à ne plus s'entendre; et je souhaite fort
Qu'un ange vienne ici pour nous mettre d'accord.
Mais en fléaux pareils notre histoire est féconde.
Est-ce pour reposer que l'homme est en ce monde?
Et, depuis que Nemrod inventa les combats,
La paix que vous cherchez régna-t-elle ici-bas?

Est-ce dans l'Orient, où l'altier despotisme,
La superstition, l'aveugle fanatisme,
De leurs sceptres ligués écrasant les mortels,
Font nager dans le sang le trône et les autels?
Est-ce parmi les Grecs, dont les cités rivales
Ont rempli l'univers du bruit de leurs cabales;
Au règne de Cyrus ou de ses descendants,
Au siècle d'Alexandre ou de ses lieutenants,

Ou bien quand les soldats de Rome et de Carthage
Mettaient l'Europe en cendre et l'Afrique au pillage?
Carthage anéantie, on croyait respirer :
L'ambitieux Romain voulut tout dévorer,
Se fit un vaste empire; et, ne sachant qu'y faire,
Il tourna contre lui sa fureur sanguinaire.
Puis viennent les Lombards, les Goths, les Bourguignons,
Et tant d'autres brigands de qui nous descendons.
Pour vaincre et partager la puissance romaine,
Trois cents ans de combats leur suffisent à peine;
Et, quand Rome n'est plus, ces conquérants hargneux
Sur ses débris sanglants se dévorent entre eux.
Pour mieux alimenter leurs guerres éternelles,
S'y joignent des chrétiens les pieuses querelles;
Et de ces longs débats, où meurt la royauté,
Sort, la lance en arrêt, la féodalité.
C'était un joli monstre, et digne qu'on l'envie.
On ne peut plus compter sur ses biens ni sa vie.
Tout manoir est un fort, tout noble un oppresseur;
Tout citoyen esclave et tout soldat voleur.
Tandis qu'en ce chaos l'Europe s'extermine,
Paraît dans l'Orient l'échappé de Médine,
Qui nous prouve, en vertu de son sabre et du pal,
Que nous sommes des chiens et que nous prions mal.
Des croisades alors s'éveille la furie.
Chrétiens et musulmans s'égorgent en Syrie.
Rois, barons, laboureurs, prêtres, femmes, vieillards,
Dans Solyme à grand bruit fondent de toutes parts.
Le glaive en fait justice; et le peu qu'il en reste
Revient en mendiant et rapporte la peste.

Voici d'autres discords : l'empereur des Germains
Dit qu'il est un César et commande aux Romains.
Le pape s'en irrite; il brandit son tonnerre;
Il attaque à son tour tous les rois de la terre;

L'Italie est [illegible]
N'a plus [illegible]
Bientôt [illegible]
Le ciel [illegible]
[illegible]

Ou bien quand les soldats de Rome et de Carthage
Mettaient l'Europe en cendre et l'Afrique au pillage?
Carthage anéantie, on croyait respirer:
L'ambitieux Romain voulut tout dévorer,
Se fit un vaste empire; et, ne sachant qu'y faire,
Il tourna contre lui sa fureur sanguinaire.
Puis viennent les Lombards, les Goths, les Bourguignons,
Et tant d'autres brigands de qui nous descendons.
Pour vaincre et partager la puissance romaine,
Trois cents ans de combats leur suffisent à peine;
Et, quand Rome n'est plus, ces conquérants hargneux
Sur ses débris sanglants se dévorent entre eux.
Pour mieux alimenter leurs guerres éternelles,
S'y joignent des chrétiens les pieuses querelles;
Et de ces longs débats, où meurt la royauté,
Sort, la lance en arrêt, la féodalité.
C'était un joli monstre, et digne qu'on l'envie.
On ne peut plus compter sur ses biens ni sa vie.
Tout manoir est un fort, tout noble un oppresseur;
Tout citoyen esclave et tout soldat voleur.
Tandis qu'en ce chaos l'Europe s'extermine,
Paraît dans l'Orient l'échappé de Médine,
Qui nous prouve, en vertu de son sabre et du pal,
Que nous sommes des chiens et que nous prions mal.
Des croisades alors s'éveille la furie.
Chrétiens et musulmans s'égorgent en Syrie.
Rois, barons, laboureurs, prêtres, femmes, vieillards,
Dans Solyme à grand bruit fondent de toutes parts.
Le glaive en fait justice; et le peu qu'il en reste
Revient en mendiant et rapporte la peste.

Voici d'autres discords: l'empereur des Germains
Dit qu'il est un César et commande aux Romains.
Le pape s'en irrite; il brandit son tonnerre;
Il attaque à son tour tous les rois de la terre;

L'Italie est en feu ; le monde incendié
N'a plus un souverain qui ne soit foudroyé.
Bientôt contre le pape un moine se soulève ;
Le chef des Anglicans, l'apôtre de Genève
Ébranlent ce pouvoir qui fait trembler les rois ;
Et dix autels rivaux s'élèvent à la fois.
Pour Calvin, dans Paris, un parti se déclare.
Après les Albigeois et Charles de Navarre,
Après les Armagnacs, les moines, les Anglais,
Le schisme, au nom du ciel, dévore les Français.
On se prend, on se brûle, on se damne, on se pille.
La discorde, l'enfer est dans chaque famille ;
Et Montaigne prétend n'y pouvoir sommeiller
Sans craindre qu'un poignard ne le vienne éveiller.
Quand la Ligue se tait, la Fronde se remue.
On se tue en riant, mais enfin on se tue ;
Et, pendant cinquante ans, pour être en paix chez lui,
Louis fait guerroyer sur les terres d'autrui.
Sans disputer en France on ne saurait plus vivre.
Dans un grenier flamand on déterre un gros livre.
Évêques, parlements, tout s'arme, tout écrit
Pour cet in-folio que personne ne lit ;
Et, tandis qu'un Prussien, monarque philanthrope,
Pour se faire un État bouleverse l'Europe,
Que l'Écosse et l'Anglais luttent pour Édouard,
Tout Paris cabriole au charnier Saint-Médard ;
On vexe les mourants pour de vaines formules,
Et tout un siècle enfin est troublé pour des bulles.

Dans ce tableau fidèle, où des pauvres mortels
J'ai peint en raccourci les tourments éternels,
Trouvez-vous qu'on respire, et qu'aux races antiques
Le ciel ait épargné les fléaux politiques ?
Combien de ces fléaux sont à jamais détruits !
Et qu'on nous sauverait de débats et d'ennuis,

Si les siècles passés, n'ayant plus un apôtre,
Se mêlaient un peu moins des affaires du nôtre?

Laissez là les vieux temps et vos tristes sermons.
Rendez, rendez justice au siècle où nous vivons.
Voyez renaître en nous l'amour de la patrie;
Voyez la liberté, les arts et l'industrie
Combler tous les besoins que ces temps nous ont faits;
Sur nos champs, nos cités, étendre leurs bienfaits,
Et, des climats lointains renversant les barrières,
Des peuples rapprochés niveler les frontières.
Voyez la tolérance et le règne des lois
Succéder en tous lieux aux caprices des rois.
Les cultes, abjurant leur longue jalousie,
Montrent plus de vrai zèle et moins d'hypocrisie.
Le vice, qui naguère eût osé s'afficher,
Est devant la pudeur réduit à se cacher.
Des liens plus étroits unissent les familles.
Les mères, se parant des talents de leurs filles,
N'écartent plus l'enfant, dont elles sont l'appui,
Du sein que la nature a fécondé pour lui.
La charité n'est plus qu'une vertu commune,
Prodiguant sans orgueil ses dons à l'infortune,
Et jusqu'en nos plaisirs, nos festins et nos jeux,
Recueillant sans effort la part du malheureux.

Je ne vous parle point de mille objets commodes
Qu'inventent pour nos goûts et les arts et les modes;
De ces riens innocents, peut-être superflus,
Qui donnent à la vie une valeur de plus.
Vous les condamneriez; et vos clameurs banales
Me renverraient encore aux mœurs patriarcales.
Mais que votre vertu serait mise en défaut,
Si votre cuisinier allait vous prendre au mot,
Et, vous frustrant des mets que Robert assaisonne,

Vous servait à dîner ceux de Lacédémone,
Ou le potage au lard et le vin d'Orléans
Dont Philippe-le-Bel régalait ses enfants!
Allons, demeurez-nous et souffrez nos usages;
Convenez que mon siècle a quelques avantages,
Et n'allez pas surtout, en critiquant mes vers,
Crier au philosophe, à l'impie, au pervers.
Je suis un bon humain qui chéris mes semblables.
Je les voudrais plus gais, plus calmes, plus traitables;
Mais, en attendant mieux, je les prends comme ils sont:
Par tout ce qu'ils ont fait j'excuse ce qu'ils font;
Et malgré leurs défauts, leurs débats politiques,
Leurs poèmes en prose et leurs vers romantiques,
Les pamphlets, les censeurs et les gens comme vous,
Mon siècle et mon pays sont les meilleurs de tous.

A UN DÉSŒUVRÉ,

SUR LES CHARMES DE L'ÉTUDE.

1819.

Que fais-tu, cher Raymond, de tes longues journées ?
Te verrai-je sans fruit consumant tes années,
De Boulogne à Coblentz promenant tes loisirs,
Dissiper ta jeunesse en stériles plaisirs ?
A tes vœux, diras-tu, la fortune est propice,
Et te permet de vivre au gré de ton caprice.
Mais les bals, les concerts, les festins où tu cours,
Ton boguey, tes chevaux, tes frivoles amours,
Les spectacles, les jeux remplissent-ils ta vie ?
L'habitude en ton âme en étouffe l'envie ;
Ces vains amusements sont bientôt épuisés.
Pareils à ces hochets par l'enfance brisés,
Ton cœur, ton souvenir n'en garde point la trace :
Un moment les produit, un moment les efface.
Ces plaisirs, dont l'abus a fatigué tes sens,
Font pour les réveiller des efforts impuissants.
C'est en vain que pour toi notre active industrie
Toujours les renouvelle et toujours les varie.

Je t'ai vu, succombant à la satiété,
Ennuyer tout Paris de ton oisiveté;
Et quand ton âge mûr, vieillesse anticipée,
Éclairera trop tard ton âme détrompée,
D'un monde indifférent inutile fardeau,
Errant entre la vie et la paix du tombeau,
Aux regrets, à l'ennui victime dévolue,
Tu pleureras en vain ta jeunesse perdue.

A ton siècle, Raymond, ne sois plus étranger.
Ils sont passés les temps de ce peuple léger,
De ces oisifs brillants, petits-maîtres frivoles,
Qu'amusait autrefois un vain bruit de paroles,
Qui, traînant leur ennui de la ville à la cour,
Colportaient la nouvelle ou la mode du jour.
La jeunesse aujourd'hui plus grave et plus solide,
D'étude et de savoir se montre plus avide;
Des sages, des savants, cherche les entretiens;
Prépare à son pays d'utiles citoyens;
Et, méprisant les fous qui l'osent méconnaître,
Veut compter dans l'État où le ciel l'a fait naître.

Imite son exemple, et vis aussi pour toi.
De tes jours fugitifs sache régler l'emploi.
Sacrifie à l'étude un vide qui t'oppresse.
Donne-lui ces loisirs que le monde te laisse;
Et, charmant la retraite où l'ennui te poursuit,
Apprends à te passer et du monde et du bruit.
L'étude orne la vie et nous la rend plus chère.
C'est un plaisir sans fin qui jamais ne s'altère,
Le plus digne de l'homme, et le moins envié.
Cicéron nous l'a dit, mais tu l'as oublié :
« L'étude de nos mœurs adoucit la rudesse;
» Nourrit l'adolescence, amuse la vieillesse;
» Prête un charme de plus à nos félicités;

» Nous aide, nous console en nos adversités :
» Sans gêner au dehors, nous plaît dans nos demeures ;
» De la nuit toujours lente elle abrége les heures ;
» Voyageant avec nous, elle nous suit aux champs ;
» Elle est de tous les lieux, elle est de tous les temps. »

Combien de fois, lassé des fureurs de la guerre,
Quand de Mars assoupi reposait le tonnerre,
Suis-je allé, loin du camp où dormaient nos soldats,
Attendre, un livre en main, le signal des combats ?
Souvent même, suivi de mes seules pensées,
Je rappelais en moi mes études passées.
Du Scamandre et du Tibre évoquant les héros,
J'oubliais qu'à mes pieds l'Elbe roulait ses flots ;
Et quand la voix de Mars réveillait mon épée,
Par ces vieux souvenirs mon âme retrempée,
Se rouvrant aux grands noms de patrie et d'honneur,
Sentait pour les combats renaître son ardeur.

Vers le Pinde aujourd'hui mon caprice m'entraîne ;
Mais ses vallons, ami, sont encore une arène ;
Les amants des neuf sœurs ont aussi leurs revers ;
Et leurs lauriers si purs sont souvent bien amers.
Quand l'injuste critique, et l'intrigue et l'envie
Rebutent mon courage et glacent mon génie,
Je gagne ma retraite où, dans la paix des nuits,
L'étude par degrés dissipe mes ennuis,
Me distrait, me soutient, réchauffe mon délire ;
Et, mes doigts malgré moi revenant sur ma lyre,
Retrouvant mon espoir, reprenant mes travaux,
Je cherche des lauriers et des chagrins nouveaux.

Ainsi, quand les beaux-arts, la morale, l'histoire
Auront de leurs trésors enrichi ta mémoire,
La même solitude où l'ennui suit tes pas

T'offrira des douceurs que tu ne conçois pas.
Pour te faire à l'étude et vaincre ta paresse,
Choisis ces écrivains dont l'aimable sagesse,
Du savoir sous des fleurs cachant l'aridité,
D'un voile séduisant orna la vérité.
Lis avec soin, relis, médite leurs ouvrages :
L'esprit se fait sans peine au commerce des sages.
Chaque jour à tes yeux leurs immortels écrits
Ainsi qu'un nouveau charme auront un nouveau prix.
Les peuples et les temps devant toi vont renaître,
Éclairer ton esprit, te faire un nouvel être.
Agrandir ta pensée, élever ta raison,
Du monde où tu languis reculer l'horizon.

Que dis-je ! il est des maux dont l'atteinte soudaine
Sur un lit de douleur nous jette, nous enchaîne,
Et laisse à notre esprit toute sa liberté.
Dans ton essor brillant tu peux être arrêté.
La santé, le bonheur sont un bien si fragile;
Et contre les revers l'homme n'a point d'asile.
Si par l'étude alors tu sus te prémunir,
L'étude en tes chagrins viendra te soutenir.

Quel charme a suspendu les cris et le martyre
De cet infortuné que la goutte déchire ?
Un livre est dans ses mains, et la douleur se tait.
Pénètre en ce cachot, où l'ami de Fouquet,
De la reconnaissance honorable victime,
Pélisson brave en paix le malheur qui l'opprime
Tant qu'un livre lui reste, il lui reste un ami;
Et par l'étude encor son cœur est affermi.
Vois ce climat sauvage, où, loin de son amante,
Loin de Rome, d'Auguste et d'une cour brillante,
Chez un peuple barbare Ovide est exilé ?
L'étude l'accompagne, Ovide est consolé.

Quand, frappant Arouet dans son illustre amie,
Une mort imprévue assaillit Émilie,
Rompit ces doux liens et ces rapports charmants
D'esprit, de volonté, de goûts, de sentiments,
Qui devaient du poète embellir la vieillesse,
Si le chant des neuf sœurs n'eût charmé sa tristesse,
Peut-être que Ferney n'eût point vu ses marais
Se peupler d'habitants, se changer en guérêts;
Et du triste Calas la famille outragée
D'un exécrable arrêt n'eût pas été vengée.

Mais pourquoi loin de nous te chercher des témoins?
Contemple ce vieux roi, qui, sondant nos besoins,
Par notre liberté cimentant sa puissance,
A conquis par la Charte et consolé la France.
Le destin lui ravit son trône et ses États,
Le fait errer vingt ans de climats en climats;
Les plaintes, les regrets, les dangers l'environnent;
Ses amis sont proscrits, et les rois l'abandonnent.
C'est peu de voir en lui le monarque affligé,
L'homme par les douleurs est encore assiégé.
Mais, parmi tant de maux ardents à le poursuivre,
L'étude qu'il aimait l'a consolé de vivre;
Et quand le ciel, enfin, lui rend tous ses honneurs,
S'il dérobe un moment aux vœux de ses flatteurs,
Il retourne aux plaisirs qui charmaient sa disgrâce,
Et des soins de l'empire un livre le délasse.

Comme l'exil aussi le trône a ses chagrins.
Quel roi, dans sa grandeur, n'eut que des jours sereins!
Et quand la vie humaine, en misères féconde,
N'aurait que des douceurs pour les maîtres du monde,
Combien n'a-t-on pas vu de rois et de héros
De l'étude aux grandeurs préférer le repos?
C'est en vain qu'infidèle à ses doctes retraites,

Frédéric prend son glaive et s'élance aux conquêtes :
Ses livres l'ont suivi ; la lyre est sous ses doigts,
Et pour l'étude encor il suspend ses exploits
Scipion, descendu de son char de victoire,
Oubliant les combats, échappant à sa gloire,
Va chercher d'Ennius les entretiens secrets ;
Et du Pinde avec lui visitant les bosquets,
Méprisant les honneurs dont l'éclat l'importune,
Envie à son ami sa modeste fortune.

Trop heureux, en effet, le mortel studieux
Qui, vivant à son gré du bien de ses aïeux,
Exempt d'ambition, libre d'inquiétude,
Des livres qu'il chérit peuplant sa solitude,
En silence avec eux cherchant la vérité,
Fuit les vices du monde et sa frivolité !
Détrompé des faux biens que poursuit le vulgaire,
Il amasse un trésor qu'on ne peut lui soustraire.
Étranger aux partis, aux tempêtes des cours,
Sans éclat, mais sans trouble, il voit couler ses jours ;
Et, comme du besoin, sauvé de l'opulence,
Garde jusqu'au tombeau sa douce indépendance.

AU ROI D'ESPAGNE[1].

1820.

Est-il vrai, Ferdinand, qu'égarant ta sagesse,
Un conseiller perfide aît surpris ta faiblesse?
Que, près de t'arracher à tes nouveaux liens,
Des intérêts du peuple il séparait les tiens,
Si l'éloquente voix de tes sages ministres
N'eût fermé ton oreille à des conseils sinistres?
Repousse loin de toi ces indignes flatteurs,
Qui, des vieux préjugés impudents défenseurs,
Empoisonnent les cours de serviles maximes,
Et sous les pas des rois entr'ouvrent des abîmes.
Le passé désormais n'est plus en ton pouvoir;
Qui veut t'y ramener méconnaît son devoir.

Renonce pour jamais à ces temps d'ignorance,

[1] J'ai relu cette épître, et, politiquement parlant, je n'ai pas trouvé un mot à changer. Ce que je disais à Ferdinand esclave des Cortès, je le dis à Ferdinand vainqueur. Les erreurs et les passions sont seules de circonstance : la raison est de tous les temps et de tous les pays.

(*Note de* 1827.)

Où, de la tyrannie et de l'intolérance
Portant avec effroi le joug injurieux,
Ton peuple à la raison n'osait ouvrir les yeux.
Des esprits et des cœurs dominateur suprême,
Tyran de tes sujets, de ta cour, de toi-même,
Un moine gorgé d'or et de sang abreuvé,
Du haut du tribunal par Gusman élevé,
Insultant par son faste aux misères publiques,
Dictait aux Espagnols ses arrêts fanatiques.
On les vit par milliers dans ses cachots traînés,
Et par d'obscurs bourreaux dans l'ombre assassinés.
Les bûchers à sa voix regorgeaient de victimes.
La superstition sanctifiait ses crimes.
Tes meilleurs citoyens, ceux de qui les exploits
Avaient sauvé ton trône et soutenu tes droits,
Déploraient dans l'exil les maux de leur patrie,
Et leur monarque esclave et leur gloire flétrie.

Les compagnons altiers de ce moine abhorré
Couvraient de tes États le sol dégénéré;
Et, souillant les autels par leur incontinence,
De ton peuple affamé dévoraient la substance.
Le pauvre vainement assiégeait leur palais;
De mille ans de larcins ils jouissaient en paix;
Et, comme tes aïeux, jouet de leur caprice,
Tu n'osais réprimer leur impie avarice.
L'industrie et les arts, trésors de nos climats,
Ont voulu vainement enrichir tes États.
De tes États fermés par leur indigne zèle,
Ces fruits de la raison étaient bannis comme elle.

C'est Dieu qui par tes mains vient de les foudroyer.
Dieu, dont le fanatisme ose en vain s'étayer,
Dieu, qui pour l'honorer fit l'homme à son image,

De l'humaine raison n'a point proscrit l'usage;
Il ne veut point qu'un prêtre en étouffe la voix;
Qu'il foule au nom du ciel les peuples et les rois,
Qu'il aille dans les cours étaler sa richesse,
Ou dans l'ombre du cloître endormir sa paresse.
Quand l'Éternel aux rois livra les nations,
Il voulut mettre un terme à leurs dissensions;
Et non les accabler de honteuses entraves,
Ni d'un peuple soumis faire un troupeau d'esclaves.
C'est lui qui, dans les fers réveillant tes sujets,
De vos tyrans communs renversa les projets,
C'est lui qui t'inspira quand, bornant ta puissance,
Aux lois de ton pays jurant obéissance,
Et laissant jusqu'à toi percer la vérité,
Tu voulus sur ton trône asseoir la Liberté.

Sans crainte et sans regret supporte sa victoire:
Elle fit ton salut, elle fera ta gloire.
Loin d'attaquer les rois, elle seule aujourd'hui
Des trônes ébranlés peut devenir l'appui.
Ses amis sont les tiens; vos intérêts vous lient;
De ses ennemis seuls que les rois se défient.
Je sais par quels discours ils ont pu t'égarer.
De l'intérêt public adroits à se parer:
« Des États, disent-ils, les nouvelles doctrines
» Les couvrent tôt ou tard de sang et de ruines.
» Un roi ne peut borner, sans trahir ses aïeux,
» Cet absolu pouvoir qu'il a reçu des cieux.
» Le peuple, en ses désirs toujours insatiable,
» Ne tient pas compte aux rois des biens dont on l'accable.
» Il n'arrache un bienfait que pour en abuser;
» Il n'affaiblit les rois que pour les écraser.
» C'est pour briser l'autel qu'il réforme l'Église;
» Et Dieu même bientôt est un frein qu'il méprise. »

C'est ainsi, Ferdinand, qu'abusant ton esprit,
De mensonges adroits s'est voilé leur dépit.
Avec la liberté confondant la licence,
Ils t'auront rappelé les malheurs de la France.
Ces malheurs furent grands, et, loin de les nier,
Je hais trop les forfaits pour les justifier.
Mais qui fit tous ces maux? d'où nous vinrent ces crimes?
Le peuple n'exprimait que des vœux légitimes.
Par un facile accord l'empire était sauvé.
L'orgueil refusa tout; tout lui fut enlevé.
Bientôt, dans nos débats imprudemment mêlée,
Au secours des vaincus l'Europe est appelée.
L'étranger insolent ose nous menacer;
Brunswick dans sa colère ose nous offenser;
Il nous montre des fers; et la France alarmée
Au devant de Brunswick s'élance tout armée.
Mais en vain sous Valmy succomba l'étranger;
La Discorde en nos murs resta pour le venger.
L'État, des factions déplorable victime,
Fut sauvé par la gloire et souillé par le crime,
Et depuis ce moment on s'arme contre nous
Des excès d'un parti que nous maudissons tous.

Dès lors la Liberté, de ces crimes chargée,
Par le prince et les lois est en vain protégée.
De la terre française ose-t-elle approcher,
Ses mortels ennemis, prompts à l'effaroucher,
Calomniant les vœux de qui prend sa défense,
D'un roi qui la chérit arment la défiance;
Et si dans l'univers, de leurs chaînes lassé,
Par un peuple nouveau son règne est annoncé,
Ils se lèvent contre elle; et leur ligue fatale
Environne d'écueils sa marche triomphale.
Ils outragent ce peuple, ils attaquent ses droits,
Et du sort de Louis épouvantent les rois.

Tu le vois cependant, tu vois si sa présence
Au cœur de tes sujets ébranle la puissance.
Tu vois par quels transports d'allégresse et d'amour
Ton peuple a dans Madrid salué ton retour.
Tu vois si, désertant le culte de ses pères,
Il cesse de mêler ton nom dans ses prières,
Pour bénir tes bienfaits et te servir d'appui,
Les prêtres et les grands s'unissent avec lui;
Et comme ils ont du peuple embrassé la querelle,
Le peuple, comme à toi, leur est resté fidèle.
Ces cortès, dont l'Europe a voulu t'effrayer,
Vengent-ils les affronts qu'on leur fit essuyer?
Le trône à leurs serments les trouve-t-il parjures?
Ils consolent l'État, ils sondent ses blessures,
T'aident à relever l'édifice des lois:
La paix et le crédit renaissent à leur voix;
A leurs nobles débats la sagesse préside,
Et contre l'anarchie ils seraient ton égide.

Jouis de cet accord, garant de ton bonheur:
Ne romps point les serments qu'a prononcés ton cœur.
Laisse des vieilles cours le savant artifice:
La politique enfin n'est plus que la justice.
Fils du vainqueur d'Ivry, chéris la vérité;
Chef du peuple espagnol, crois à sa loyauté,
Et ne t'informe pas, quand la raison t'avoue,
Si le congrès du Nord te condamne ou te loue.
Quand sur un peuple libre un roi sait s'appuyer,
Sur son trône invincible il peut tout défier.
Souviens-toi que les bords du Bétis et du Tage
Ont produit les guerriers du Cid et de Pélage;
Que Sagonte en tes champs élevait ses remparts;
Et, sans braver l'Europe, attends ses étendards.

Mais non, laisse la guerre et sa gloire sanglante;

Un plus bel avenir devant toi se présente.
Ce n'est plus pour combattre et pour les ravager
Qu'en tes champs désormais descendra l'étranger.
C'est pour vivre en repos sous ta loi tutélaire,
T'enrichir de ses arts dont tu fus tributaire,
Repeupler tes vallons, tes villes et tes ports,
Et de son industrie y porter les trésors.
Je vois dans vos guérets renaître l'abondance,
Le commerce en vos murs ramener l'opulence;
Sur vos fleuves unis par d'utiles canaux,
S'élever en cités vos antiques hameaux;
Et tes vaisseaux nombreux, effroi de la Tamise,
Sillonner les deux mers où l'Espagne est assise.

Telle est la liberté, quand, au sein de la paix,
Sur un peuple qui l'aime elle étend ses bienfaits.
Ses jours sont arrivés; son ère vient de naître.
Malheur aux imprudents qui l'osent méconnaître!
Ce n'est pas un tribun qui lui prête sa voix.
Je ne suis l'ennemi ni le flatteur des rois;
Du repos des États j'estime en eux le gage;
Et les vois à regret préférer le langage
De ceux qui, les armant contre la liberté,
D'un triomphe impossible abusent leur fierté.
Dussent-ils m'en punir, ma muse leur révèle
Qu'il faut ou prospérer, ou succomber par elle.
C'est le torrent fougueux qui, du sommet des monts,
Du fermier de ses bords menace les moissons,
S'il ouvre vingt canaux à cette onde indocile,
S'il lui creuse des lits et de mousse et d'argile,
Et, trompant avec art son cours impétueux,
Le divise et l'égare en détours sinueux,
Le torrent adouci va féconder la plaine;
Du fermier vigilant enrichit le domaine;
Et ses fertiles bords, aimés des voyageurs,

Se couvrent de verdure, et de fruits et de fleurs.
Mais s'il croit, élevant une digue impuissante,
Refouler vers les monts cette onde menaçante,
Sur la foi des étés il goûte un vain repos.
Quand l'orage et l'hiver auront grossi les flots,
Il verra tout périr sous la vague irritée ;
Et, parmi les débris de la digue emportée,
Ne laissant après eux que des ravins déserts,
La ferme et l'habitant rouleront dans les mers.

AUX ROIS DE LA CHRÉTIENTÉ,

SUR

L'INDÉPENDANCE DE LA GRÈCE.

1821.

Aux armes ! rois chrétiens, déployez vos bannières ;
Rassemblez, unissez vos phalanges guerrières,
Et, brisant des sultans le sceptre injurieux,
Vengez du même coup et la terre et les cieux.
Le cri de vos sujets, égorgés dans Bysance,
Retentit dans l'Europe et demande vengeance.
Au fond de vos palais n'est-il pas entendu ?
Que fait à vos lambris le glaive suspendu ?
Attend-il que l'Euxin et la mer d'Ionie,
Et la mer de Thyrrène, et la mer d'Ibérie,
Aient roulé jusqu'à vous, dans leurs flots irrités,
De vos frères meurtris les troncs ensanglantés ?
Qu'en vos puissantes mains étincelle le glaive !
Qu'à vos accents guerriers tout l'Occident se lève !
Des Grecs et de l'Europe allez venger l'affront,
Et du joug ottoman affranchir l'Hellespont !

Quelle cause jamais fut plus belle et plus juste?
Faut-il, pour vous armer, qu'une voix plus auguste
Tonne du haut des cieux, et que le doigt divin
Montre à vos légions les murs de Constantin?
Par le sang des chrétiens leur Dieu s'est fait entendre;
Il trace vos devoirs, il s'indigne d'attendre.
Si vos cœurs sans frémir ont vu ces attentats,
Dieu n'a mis que du bronze au cœur des potentats.

Ce n'est point qu'animé d'un fanatique zèle,
Traitant le Musulman d'impie et d'infidèle,
Je prétende imiter cet ermite fameux
Qui vint, au nom du Christ, rassembler nos aïeux,
Et, pour venger la croix dans Solime avilie,
Précipita jadis l'Europe sur l'Asie.
Chacun prie à son gré le Dieu de l'univers.
Je lui laisse juger tous ces cultes divers,
Et mon esprit, armé contre l'intolérance,
Des humains, quels qu'ils soient, respecte la croyance.

Mais s'il est des mortels dont la religion
Leur commande le meurtre et la destruction;
Qui, traitant d'ennemi le reste de la terre,
A tout culte étranger aient déclaré la guerre;
Qui dans le sang humain soient fiers de se plonger,
Et par le glaive seul veuillent la propager,
Rendons guerre pour guerre à ce peuple homicide.
Que des champs d'Archangel aux colonnes d'Alcide,
Des plaines de Crimée aux rochers de Fingal,
Soit donné des combats le terrible signal.
Que les peuples, poussés aux rives de l'Égée,
Vengent l'humanité trop longtemps outragée.

Avez-vous oublié de quels noirs attentats
Cette race d'Othman a souillé nos climats,

Depuis que Mahomet, sur Bysance fumante,
Arbora du croissant la bannière sanglante?
Par quels traits d'infamie et de férocité
S'étendit sur les Grecs leur pouvoir détesté?
Faut-il vous dérouler leurs fastes sanguinaires,
Dévoiler du sérail les horribles mystères,
Les pères par les fils trahis et mutilés,
Par les frères jaloux les frères immolés?
Faut-il vous les montrer, aux champs de la victoire,
Souillant par des fureurs leur vaillance et leur gloire;
D'un bras impitoyable égorgeant les blessés,
Foulant les malheureux à leurs pieds renversés;
Les têtes des chrétiens, effroyables reliques,
Du palais des sultans décorant les portiques;
Dans leurs bagnes impurs leurs captifs enchaînés,
Comme de vils troupeaux au travail condamnés?
Mais qui pourrait compter leurs crimes, leurs outrages,
Et leurs embrasements, et tous leurs brigandages,
Les temples, les palais par leurs mains abattus,
Les traités, les serments que leur glaive a rompus?
Le vol, la trahison, le feu, le sacrilége,
Tous les fléaux enfin sont leur affreux cortége.
L'histoire s'en indigne, et, depuis trois cents ans,
L'Europe a sur ses bords supporté ces brigands!

Que n'ai-je ce pouvoir qui des sombres abîmes
Rappelait de la mort les illustres victimes!
Jusqu'au fond des enfers ma voix eût retenti.
Les ombres de Martel et de Sobieski
Sortiraient du sépulcre à ma voix ranimées,
Et du haut de l'Éther guideraient nos armées.

Pour exciter les Grecs à des exploits nouveaux,
Des héros, leurs aïeux, j'ouvrirais les tombeaux,
Sparte retentirait des accents de Tyrtée;

Aux champs de Marathon, aux vallons de Platée,
J'irais frapper la terre; et, joignant leurs débris,
Les vainqueurs de Xercès répondraient à mes cris,
D'Hercule au mont OEta j'éveillerais la cendre ;
Thrasybule, Aratus reviendraient leur apprendre
A punir les tyrans, à briser leurs liens.
Léonidas, debout sur les monts Locriens,
Dirait aux descendants de sa troupe immortelle :
Délivrez la patrie, ou périssez pour elle.
Phocion, renouant un traité solennel,
D'Athènes dans Bysance irait purger l'autel.
J'entendrais Démosthène; et sa noble éloquence
Des étrangers encor foudroîrait l'insolence.
Je verrais Thémistocle embraser leurs vaisseaux ;
Cimon, dans l'Hellespont rejeter leurs drapeaux ;
Et, d'un cri formidable épouvantant ses rives,
Achille poursuivraît leurs bandes fugitives.
Quels noms ! quels souvenirs ! rois du monde, écoutez !
Voyez ce mont désert, ces bois inhabités,
C'est le Pinde ; Apollon présidait à ses fêtes;
Les concerts des neuf sœurs enchantaient ces retraites.
Là, sa lyre à la main, Sophocle s'est assis.
Les tigres, les lions, par Orphée adoucis,
L'écoutaient en silence ; et ce fleuve rapide
S'arrêtait aux accents d'Eschyle et d'Euripide.
Ces échos ont redit les chants d'Anacréon.
Sapho leur racontait les rigueurs de Phaon.
Là, des dieux Hésiode a chanté la naissance ;
Platon d'un Dieu plus grand révélait l'existence ;
Son disciple Aristote expliquait l'univers ;
Euclide mesurait l'immensité des airs ;
Hérodote écrivait sous ce bois solitaire.
Là, résonnaient la voix et la lyre d'Homère.
Écoutez ! ses accents retentissent encor.
Il chante les adieux et le trépas d'Hector.

Où vont, d'un vol léger, Pindare et Polymnie?
Le clairon les appelle aux joutes d'Olympie.
Quel peuple curieux y vient de toutes parts?
Où courent à l'envi ces coursiers et ces chars,
Ces athlètes couverts d'une noble poussière?
Quel laurier les attend au bout de la carrière?

Non, ces jeux ne sont plus; ces fêtes ont cessé.
Du vainqueur de Python le temple est renversé.
Cent autres s'élevaient sur ces terres antiques;
Les arts avaient orné leurs faîtes, leurs portiques:
Apelles, Phidias, Praxitèle, Zeuxis,
De leurs travaux fameux les avaient enrichis.
Ces temples, ces travaux ne sont que des prestiges.
Un seul survit encore, et ses nobles vestiges
Montrent au voyageur les murs de Périclès.
Mais n'y demandez plus leurs trépieds, leurs palais,
Les bois d'Académus, les flottes du Pyrée.
Ne cherchez plus la ville à Pallas consacrée,
Les remparts de Lycurgue et d'Épaminondas.
Les cygnes ont quitté les flots de l'Eurotas.
L'opulente Corinthe a perdu ses statues.
De Messène et d'Argos les tours sont abattues;
Le temps a dévoré les villes des Crétois.
Dodone est sans honneurs et ses chênes sans voix.
Des murs où se forgeaient les foudres d'Alexandre
Les tempêtes d'Asie ont dispersé la cendre.
Les débris de la Grèce errent dans l'univers,
Et les Grecs deux mille ans ont langui dans les fers.
Opprimés, abrutis par leurs indignes maîtres,
Ils avaient oublié leur gloire et leurs ancêtres.
L'opprobre et le malheur les avaient corrompus:
L'esclavage dans l'homme étouffe les vertus.
Compagne des tyrans, du crime et du ravage,
Du Musulman stupide orgueilleux apanage,

L'ignorance, exilant l'industrie et les arts,
Sur ces bords obscurcis régnait de toutes parts.

Mais cet astre immortel, dont la flamme sacrée,
Par le fils de Japet ravie à l'empirée,
A rempli l'Occident de ses vives splendeurs,
Reporte sur les Grecs ses rayons créateurs;
La Grèce se réveille et ses destins renaissent.
Au cri de liberté les vieux temps reparaissent.
Du grand Philopœmen le spectre s'est montré.
Au cœur des Achéens le courage est rentré.
Des débris de leur chaîne ils ont forgé des armes.
Leurs tyrans, dans Bysance, en pâlissent d'alarmes,
Le ciel, qui trop longtemps a puni leurs discords,
Le ciel semble sourire à leurs premiers efforts.
Accourez, rois chrétiens, embrassez leur querelle.
Gardez-vous de les voir comme un peuple rebelle,
Des sujets factieux armés contre leurs rois.
Vous n'avez point juré de soutenir les droits
Des tyrans étrangers dont le joug les opprime.
Ces brigands couronnés n'ont rien de légitime.
C'est par l'assassinat que leur féroce main
De leur trône sanglant s'aplanit le chemin;
Et depuis cinq cents ans leur puissance usurpée
N'eut d'appui que la force et de droits que l'épée.
Que dis-je? de leurs mœurs telle est la cruauté,
Qu'entre eux et leurs rivaux il n'est plus de traité.
Le refuge des Grecs n'est que dans la victoire:
Vaincus, ils ne vivraient que dans notre mémoire.
Nul frein n'arrêterait leurs vainqueurs acharnés:
Femmes, enfants, vieillards seraient exterminés.
Tout ce peuple est promis au fer des janissaires.
Vous blâmeriez en vain leurs fureurs sanguinaires;
La Grèce, malgré vous, ne verrait sur ces bords
Que des fleuves de sang et des monceaux de morts.

Épargnez à nos jours ce spectacle effroyable,
Des rois de l'Occident opprobre ineffaçable.
Prêtez aux fils des Grecs un appui généreux.
L'humanité, l'honneur, tout vous parle pour eux.
Renvoyez le Tartare aux plaines de l'Asie ;
Qu'il aille en ces climats porter sa barbarie.
Purgez l'Europe enfin.... Mais que l'ambition
Ne souille point l'éclat d'une belle action.
Qu'aux dépens de la Grèce aucun de vous n'aspire
A l'honneur trop commun d'agrandir son empire.
En arrachant ce peuple au sceptre des tyrans,
Soyez ses alliés et non ses conquérants.
Acquittez noblement cette dette sacrée
Qu'imposa son génie à l'Europe éclairée.
Héritiers de ses arts, héritiers de ses lois,
Rendez-lui ses bienfaits, rendez-lui tous ses droits.
Proclamez son réveil et son indépendance ;
Et qu'un nouvel empire, élevé dans Bysance,
Boulevard du Bosphore et de la chrétienté,
Devienne du croissant le rival redouté.

Aux combats de l'Europe instruisons ses armées.
Que les forêts d'Épire, en vaisseaux transformées,
Promenant sur les mers son pavillon vainqueur,
Aux vaisseaux africains impriment la terreur ;
Et, de ces vils forbans arrêtant les pillages,
De ces foudres vengeurs menacent leurs rivages.
Qu'à l'abri de sa flotte et de ses légions,
La paix habite enfin ces belles régions,
Où depuis Constantin, avec la tyrannie,
Semble des factions dominer le génie.
Qu'un roi juste, présent de la Divinité,
Sur ce trône avec lui plaçant la liberté,
Enchaînant à ses pieds les discordes civiles,
Ramène l'abondance en ces climats fertiles ;

Relève leurs cités, répare leurs malheurs;
Y rappelle surtout les arts consolateurs;
Et redonne à la Grèce, enfin régénérée,
Les jours de Périclès et le siècle d'Astrée.

A MES AMIS,

SUR

LE PREMIER JOUR DE L'AN.

1822.

Souffrez, mes chers amis, qu'une épître nouvelle
Soit de mes vœux pour vous l'interprète fidèle,
Et m'épargne aujourd'hui l'inutile embarras
De courir vos hôtels où vous ne serez pas.
Je sais que c'est l'usage; et, quoique je le fronde,
L'usage est un vieux sot qui gouverne le monde.
Riches, pauvres, puissants, tout fléchit sous ses lois;
Sous le nom d'étiquette il maîtrise les rois;
Et tel est son pouvoir sur la faiblesse humaine,
Qu'en osant le braver et secouer sa chaîne,
Je vais de nos salons essuyer les caquets;
Des journaux *bien pensants* subir les quolibets;
Ameuter contre moi les bigots et les prudes,
Et les vieux champions des vieilles habitudes.

J'entends déjà Baldus, ce pédant froid et sec,
Qui mâche à tout propos du latin et du grec.

Il redresse, à mon nom, sa tête mal peignée ;
Caresse d'une main sa lèvre refroguée;
Invoque Nonius au mot de Strenia ;
Et, condamnant mes vers par les lois de Numa,
Citant Pline et Varron sur les fêtes romaines,
Raconte longuement l'histoire des étrennes.

Oui, pédant, nous savons que des chênes épais
Couvraient du Cœlius les agrestes sommets ;
Que Rome à Strenia consacrait ces retraites ;
Qu'un jour, où de Janus ils célébraient les fêtes,
Des Sabins, dans ce bois coupant quelques rameaux,
Vinrent à Tatius présenter ces cadeaux ;
Et ce prince, y voyant un fortuné présage,
Voulut à l'avenir en prescrire l'usage.
Mais qu'en arriva-t-il ? Ce roi mal inspiré
Fut, au bout de trois ans, lâchement massacré :
Au joug de Romulus les Sabins se soumirent ;
Leur empire et leur nom dans Rome s'engloutirent ;
Et ce fatal exemple aurait décrédité
L'usage impertinent qu'ils avaient inventé,
Si les marchands de fruits, de miel et de figures,
N'avaient en sa faveur fait parler les augures.
Le Romain de Janus crut entendre la voix,
Crut recevoir du ciel la plus sotte des lois ;
Et quand ce dieu, rouvrant le cercle de l'année,
Ramenait de janvier la première journée,
Rome entière trottait ; amis, voisins, parents,
S'adressaient à l'envi des vœux et des présents.
On y joignit bientôt le saphir et l'opale,
Les richesses de Tyr, les trésors du Bengale.
Le sénat, les tribuns allaient chez l'empereur
Lui voter en ce jour des siècles de bonheur ;
Et Titus recevait de leur bouche sincère
Les mêmes compliments qu'avait reçus Tibère.

Des chrétiens primitifs l'austère piété
S'affranchit sagement de cette absurdité.
Leur foi simple et sans art, pure comme leur vie,
N'y vit qu'un sacrilége et qu'une hypocrisie.
Mais leurs succès bientôt corrompirent leurs mœurs
Des cultes étrangers ils prirent les erreurs :
La superstition, qu'ils avaient condamnée,
Conquit de toutes parts l'Église profanée ;
Et parmi cent abus revenus sur ses pas,
Parmi cent préjugés dont je ne parle pas,
Des ruines de Rome et de l'idolâtrie
Sortit du nouvel an la vieille momerie.
Ainsi, sans nous douter de ce que nous faisons,
Nous semons au hasard des vœux et des bonbons ;
Et comme les païens, que nous donnons au diable,
Nous honorons Janus que nous traitons de fable.

Des Anglais, il est vrai, m'ont dit que dans Pékin
Ils avaient retrouvé cet usage sabin ;
Mais que me font la Chine et ses mœurs éternelles?
Adopte qui voudra les Chinois pour modèles!
De ce triste pays Barrow m'a dégoûté ;
Je n'en veux pour ma part que de l'encre et du thé ;
Et n'imiterai point les coutumes bizarres
De ce peuple de serfs, mené par des Tartares,
Qui dort sur des bambous, qui mange avec les doigts
Du riz et des ognons sur des jattes de bois ;
Et, gardant pour ses us un respect ridicule,
Depuis quatre mille ans n'avance ni recule.

Mais, que fais-je, grand Dieu! n'ai-je pas irrité
Ces nombreux partisans de l'immobilité,
Ces nouveaux professeurs de morale publique,
Qui font du moindre mot un crime politique,
Vieux héros de boudoir, qui, ne pouvant pécher,

Dans le salon voisin s'amusent à prêcher,
Et, du nom de vertu parant leur impuissance,
En un vaste couvent voudraient changer la France?
Oyez ce jacobin fraîchement converti,
Qui, pour garder sa place, écrasant son parti,
Aux puissances du jour vend son zèle hypocrite;
Se fait du Sacré-Cœur le pieux néophyte;
Dénonce en amateur, et pendrait ses amis
Au nom des mêmes rois qu'il eût pendus jadis.

« Les Chinois, dira-t-il, sont un peuple de sages;
» Imitons leur exemple et gardons nos usages.
» Fêtons ce nouvel an, reste de vieilles mœurs;
» Eh! qui peut contempler sans y mêler des pleurs
» Ces tableaux que janvier nous offre chaque année;
» Ces vieillards entourés d'une heureuse lignée,
» Cet échange éternel de baisers et de vœux,
» Ces époux refroidis qui resserrent leurs nœuds,
» Les amis, que ce jour rapproche et concilie,
» Le mal qu'on se pardonne et les torts qu'on oublie?
» Respectez cet accord, cet élan de bonheur:
» Qui cherche à le troubler est un conspirateur.
» Les usages, monsieur, protégent les empires.
» C'est vouloir ramener nos funestes délires;
» Du trône et de l'autel saper le fondement,
» N'avoir ni foi, ni loi, ni dieu, ni sentiment.... »

Arrête, malheureux, et clos ta litanie.
J'ai cru voir le guichet de Sainte-Pélagie.
De quel inquisiteur es-tu le familier?
Es-tu jésuite enfin pour me calomnier?
Ma muse a respecté nos rois dans leurs misères,
Et les respecte encore au trône de leurs pères.
Sans les importuner je les sers de mon bras.
Je ne veux renverser ni troubler les États.

Aux lois de mon pays j'obéis en silence;
Et de vingt mille et plus qui régissent la France,
Aucune ne m'oblige à courir tout Paris
Pour aller à jour fixe embrasser mes amis.
Je les vois quand je peux, je les aime à toute heure;
Et pour me rappeler leur nom ou leur demeure,
Pour leur faire du bien ou leur en souhaiter,
Ce n'est pas l'almanach que je vais consulter.
Mon zèle, toujours prêt à leur rendre service,
N'attend point que janvier recommence ou finisse.

Ce tableau ravissant que tu viens de tracer
N'est qu'une illusion trop prompte à s'effacer.
Cette belle amitié, que l'usage réveille,
Sera le lendemain ce qu'elle était la veille.
Tous ces embrassements, ces protestations,
Ne sont que faux semblants et qu'affectations;
Et depuis le portier ou le valet de chambre,
Dont le zèle redouble au déclin de décembre,
Jusqu'au fier courtisan, mendiant glorieux,
Qui met aux pieds des rois ses vœux ambitieux,
Tout calcule en secret le produit de ses peines,
Et porte sur le front: Donnez-moi mes étrennes.

Écoutez ce bambin, cet égoïste en fleur,
Ce perroquet charmant que siffle un précepteur,
D'un air gauche et distrait dépêchant sa harangue.
Croyez-vous que son cœur s'accorde avec sa langue?
Il compte les joujoux que va lui rapporter
Le compliment banal qu'on lui fait débiter.
Suivez ces gens d'épée, ou de robe, ou de plume,
Qu'au salon de leurs chefs rassemble la coutume:
C'est un concert de vœux et d'éloges flatteurs.
Ils sont fiers de servir sous de tels directeurs;
Et chacun d'eux, pressé de monter à leur place,

Souhaite leur retraite et même leur disgrâce.
Et les collatéraux d'un vieillard alité,
Croyez-vous aux souhaits qu'ils font pour sa santé ?
Ils seraient plus joyeux si la toux qui l'oppresse
Enlevait le bonhomme à leur fausse tendresse ;
Et si, le lendemain de cet embrassement,
Ils avaient le plaisir d'ouvrir son testament.
Vous les verriez alors ces parents débonnaires
Qui, se traitant hier de cousins et de frères,
Se mangeant de baisers, s'accablant de fadeurs,
De leur sainte union savouraient les douceurs;
Légataires jaloux, ils courraient au pillage,
Ils iraient du vieillard s'arracher l'héritage,
S'envier une obole, et, brouillés pour jamais,
De leur inimitié fatiguer le Palais.

Direz-vous qu'au hasard exerçant ma critique,
Je dessine à plaisir un monde fantastique ?
Étudiez nos mœurs, suivez nos tribunaux,
Consultez leurs greffiers, compulsez les journaux ;
Voyez si de janvier les pudiques annales
Offrent moins de procès, de crimes, de cabales ;
Si l'esprit de parti ralentit ses fureurs,
Si la police enfin manque de délateurs.

Non, non, ce nouvel an qu'embellissent vos songes
Ne fait qu'autoriser d'officieux mensonges.
L'intrigue avec plus d'art fait jouer ses ressorts ;
Le luxe corrupteur y redouble d'efforts;
Les marchands, trop certains de vider leurs boutiques,
Sans honte et sans scrupule écorchent leurs pratiques.
Il n'est pas, en un mot, jusqu'au sapin roulant
Qui n'ose rançonner et frauder le chaland;
Il n'est pas de piéton qui, trottant sous la pluie,
Ne s'acquitte, en jurant, d'un devoir qui l'ennuie ;

Et tous ces visiteurs seraient au désespoir
De rencontrer chez eux les amis qu'ils vont voir.
Nous pouvons, il est vrai, sans fiacre ni remise,
Nous voir par ambassade ou bien par entreprise.
Vingt bureaux m'ont offert de me distribuer ;
A deux sous par ami, je puis tout saluer.
Cent courriers, s'éreintant pour les uns et les autres,
Vous rendront mes billets et me rendront les vôtres.
Le moyen est commode ; il est reçu partout ;
Et cette impertinence est déjà de bon goût.

Mais que gagne à cela l'État ou la morale ?
A-t-on mis un impôt sur ce nouveau scandale ?
C'est un vice de plus ; et sa destruction
Intéresse les mœurs et la religion.
Quand nos rois ont procrit, comme un plaisir profane,
Et la fête des fous et la messe de l'âne,
Leur sagesse aurait dû, par le même firman,
Renvoyer aux Sabins les vœux du nouvel an.
Quant à moi, j'y renonce et pour toute la vie.
Si quelqu'un s'en offense et qu'il me congédie,
Il peut dès aujourd'hui recevoir mes adieux.
Je n'y perdrai qu'un sot et n'en vivrai que mieux.
Bonjour, mes chers amis, que Dieu vous tienne en joie ;
Que sur vous, en tout temps, sa bonté se déploie ;
Qu'il vous garde à jamais de fièvre et de malheurs,
De dîners sans façon, de concerts d'amateurs,
D'alliés généreux, d'espions, de faillites,
De vers de circonstance, et surtout de jésuites ;
Qu'il vous préserve encor de procès, d'avocats,
De grêle, de morphine et de la mort aux rats.
Puissiez-vous prospérer dans toutes vos affaires,
Être d'heureux époux, d'heureux fils, d'heureux pères,
Placer tous vos enfants, vos cousins, vos neveux,
Savoir à l'écarté gagner tous les enjeux !

Puissiez-vous des acteurs ignorer les caprices,
Les congés, la migraine et l'humeur des actrices;
Au théâtre jamais n'éprouver de revers;
Voir la droite et la gauche applaudir à vos vers;
Trouver, pour les louer, des journaux débonnaires,
Et les vendre surtout à d'honnêtes libraires!
Adieu, marchez, trottez, courez comme des fous;
J'irai vous visiter quand vous serez chez vous.

AUX MUSES,

SUR LES ROMANTIQUES.

1824.

Allons, Muses, debout; faisons du romantique,
Extravaguons ensemble et narguons la critique :
Livrons-nous sans réserve aux élans vagabonds
De ce feu créateur, qu'en ses gouffres profonds
D'un cœur impétueux nourrit l'indépendance.
Mon vigoureux génie, enfant de la licence,
S'indigne des liens qu'au langage des dieux
Imposa trop longtemps un goût injurieux.
Que la raison, fuyant aux accords de ma lyre,
De mes sens emportés respecte le délire.
Ma pensée est captive en ce vaste univers :
Lançons-nous dans le vague; et qu'au bruit de mes vers
Jaillissent au hasard sur la terre éblouie
Des torrents de lumière et des flots d'harmonie.

Quoi ! vous me regardez ! et vos yeux secs et froids
Semblent me demander si je parle iroquois !
Vous ne comprenez pas ces figures sublimes !

Nos grands auteurs pour vous sont donc des anonymes!
A douze éditions leurs vers sont parvenus,
Et leurs noms immortels ne vous sont pas connus!
Dormez-vous sur le Pinde! et faut-il que j'explique
Ce qu'on nomme aujourd'hui le genre romantique?
Vous m'embarrassez fort; car je dois convenir
Que ses plus grands fauteurs n'ont pu le définir.
Depuis quinze ou vingt ans que la France l'admire,
On ne sait ce qu'il est, ni ce qu'il veut nous dire.
Stendhall, Morgan, Schlégel... Ne vous effrayez pas,
Muses, ce sont des noms fameux dans nos climats,
Chefs de la propagande, ardens missionnaires,
Parlant le romantique et prêchant ses mystères.
Il n'est pas un Anglais, un Suisse, un Allemand,
Qui n'éprouve à leurs noms un saint frémissement.
Quand on connaît le slave on comprend leur système;
Et s'ils étaient d'accord je l'entendrais moi-même;
Mais un adepte enfin m'ayant endoctriné,
Je vais dire à peu près ce que j'ai deviné.

C'est une vérité qui n'est point la nature;
Un art qui n'est point l'art, de grands mots sans enflure;
C'est la mélancolie et la mysticité;
C'est l'affectation de la naïveté,
C'est un monde idéal qu'on voit dans les nuages:
Tout, jusqu'au sentiment, n'y parle qu'en images.
C'est la voix du désert ou la voix du torrent,
Ou le roi des tilleuls ou le fantôme errant
Qui le soir au vallon vient siffler ou se plaindre;
Des figures enfin qu'un pinceau ne peut peindre.
C'est un je ne sais quoi dont on est transporté,
Et moins on le comprend plus on est enchanté.

J'en ai fait l'autre jour une épreuve cruelle;
J'étais dans un salon, dont la dame encor belle

Depuis dix ou trente ans tient un bureau d'esprit,
Et fait de nos auteurs la gloire et le crédit.
Un essaim de beautés, réfléchi par vingt glaces,
Étalait à l'envi ses attraits et ses grâces;
De leurs riches atours les yeux étaient charmés.
Le cercle était brillant et des plus renommés.
Un auteur romantique en faisait les délices.
C'était un beau jeune homme, une tête à caprices :
Son front à demi chauve et le désordre heureux
Où tout l'art d'Hippolyte avait mis ses cheveux,
Son cou penché, son air tendre et mélancolique,
Ses yeux à peine ouverts et son regard oblique,
Tout en lui décelait une peine de cœur
Que de son teint fleuri démentait la fraîcheur.
En Talma tout à coup mon homme se dessine;
Et, s'arrachant les vers du fond de la poitrine,
Sa languissante voix, en accents douloureux,
Psalmodie un poème en l'honneur de nos preux.
C'était un feu roulant d'énigmes, d'hyperboles;
J'y cherchai vainement le sens de ses paroles,
Et crus que mes voisins allaient être indignés
Des bulles de savon qu'il leur jetait au nez.
Ce furent des bravos, des transports, des extases;
La beauté se pâmait en répétant ses phrases;
Et quand il eut fini de les faire claquer,
Aucun des auditeurs ne sut les expliquer.
Je ne sais, disaient-ils; mais quels vers! quelles rimes!
Tout est beau, tout est grand; tous ses mots sont sublimes!
C'est là du romantique; il est charmant, divin!
Cet auteur doit prétendre au plus noble destin.
Je voulus sur un vers essayer ma critique;
Je fus apostrophé du surnom de classique;
Et, de cette hérésie atteint et convaincu,
Sous ce nom flétrissant je restai confondu.
Ne me citez donc plus Voltaire ni Racine :

Ils n'avaient point reçu l'influence divine;
Ils parlaient comme on parle, et leur style bien net
Peignait le cœur humain comme Dieu l'avait fait.
Cette erreur a fini comme leur renommée.
Leur immortalité vient d'être supprimée,
Et c'est de Lilliput que l'arrêt est daté.
Il faut voir de quel air Despréaux est traité.
Ce rimeur, se traînant dans l'ornière d'Horace,
Prétendait à son tour régenter le Parnasse,
Aux lois du sens commun soumettre l'art des vers,
Limiter le génie et lui donner des fers.
Le romantique est libre et se moque des règles.
Les chaînes, les barreaux sont-ils faits pour les aigles?
C'était bon pour Racine et tous les beaux esprits
Que l'hôtel Rambouillet a justement flétris.
Aussi qu'a-t-il produit? *Andromaque, Athalie;*
Un style fatigant par sa monotonie;
Point de verve, d'élan, rien qui vise à l'effet.
Voltaire s'est permis de le trouver parfait.
Hélas! qu'en savait-il, lui qui rimait à peine?
Les vers trop aisément s'échappaient de sa veine.
Le style de sa prose est trop simple et trop clair.
Ses histoires, d'ailleurs, sont des contes en l'air.
Regnard fait rire encor la vile populace;
Mais sa plaisanterie est de mauvaise grâce.
Jean-Jacques, trop diffus, manque de profondeur.
Fénélon est sans nerf, sans pompe, sans couleur.
Corneille, que soutient une vieille énergie,
S'il n'était inégal n'aurait point de génie;
Et Molière lui-même eût été réformé
Si le Welche et l'Anglais ne l'avaient estimé.
De ces arrêts en vain notre raison murmure
Nous sommes les ultras de la littérature;
Et comme en tous pays les ultras sont des fous,
Dans Paris, sans façon, l'on se moque de nous.

Muses, à mes dépens je ne veux plus qu'on rie,
Et vous m'inspirerez suivant ma fantaisie.
Si vous dictez un vers qui ne sente l'effort,
Et qu'avant d'applaudir on comprenne d'abord,
Je le mets au rebut comme un vieil invalide.
Je veux du clair obscur, du nébuleux limpide,
De ces mots qu'à Ronsard inspirait Apollon.
C'est le goût de mon siècle, et qui paie a raison.
Je veux que l'on m'achète, et surtout qu'on m'admire.
De l'office au boudoir je veux me faire lire;
J'entends que mon libraire élève mes écrits
A treize éditions, dussé-je en payer dix.
Je prétends qu'à tout prix on me fasse une gloire;
Que dans tous les journaux on chante ma victoire.
J'ai la marotte enfin d'aller à l'Institut;
Et hors du romantique il n'est plus de salut.

Suivez donc mes conseils, ou désertez l'Europe.
Je commence par toi, superbe Calliope,
Muse de l'épopée, et qui jusqu'à ce jour
N'as trouvé qu'un Français digne de ton amour.
Console-toi; mon siècle aura plus d'un Homère.
Nous sommes quinze ou vingt qui cherchons à te plaire.
Par mon ingrat pays fut en vain adopté
L'arrêt que Malezieu contre nous a porté.
Avant que dix moissons dans nos champs soient coupées,
Mon pays subira quinze ou vingt épopées.
J'en fais deux pour ma part; et quoique les journaux
N'aient point à l'univers annoncé mes travaux,
Que, n'ayant point encor des prôneurs à ses gages,
Ma Minerve dans l'ombre ait tramé ces ouvrages,
Je veux au romantique en devoir le débit,
Et que tous mes rivaux en crèvent de dépit.
Ne m'inspire donc rien qui sente l'Énéide,
L'Homère, l'Arioste, ou le chantre d'Armide.

Le vieux goût les infecte ; ils ont trop de raison.
Je ne veux imiter que le sombre Milton :
Milton seul est poète, un journal le déclare ;
C'est en vain que Dryden l'a traité de barbare.
Voltaire vainement nous répète vingt fois
Que sur ses douze chants on peut en lire trois ;
Que le reste est absurde et plein d'extravagances,
Grossier, bizarre, obscur, chargé d'invraisemblances ;
C'est par-là qu'il nous plaît ; l'ombre sert aux tableaux :
Verrait-on ses beautés s'il n'avait des défauts ?
C'est en extravaguant qu'on est vraiment épique ;
Et moins on a de goût, plus on est romantique.

Pour toi, douce Érato, si tu tiens à Parny,
Si Dufrénoy te plaît, ton empire est fini.
Des sentiments du cœur ne sois plus l'interprète ;
La sensibilité n'est plus que dans la tête.
Le siècle n'est pas tendre, il n'est que vaporeux ;
Quand on est romantique on n'est point amoureux.
Au pied des vieux châteaux et des vieux monastères,
Chante en vers ampoulés des maux imaginaires,
Fais soupirer les bois, les rochers et les fleurs ;
Mais ne soupire pas si tu veux des lecteurs.

Laisse pleurer Thalie, on lui défend de rire ;
De nos mœurs trop longtemps elle a fait la satire,
Elle frondait le vice, et croyait bonnement
Que les sots étaient faits pour son amusement.
Quelque puissant du jour pourrait s'y reconnaître ;
Le public en rirait, cela ne doit pas être.
Mais Thalie à son gré prendra ses libertés
Dans le cercle amusant de nos infirmités.
Qu'un aveugle, un boiteux, un sourd, un cul-de-jatte,
Un héros, dont le cou se perd sous l'omoplate,
Dans un drame bien noir s'introduise à propos,

Le parterre attendri poussera des sanglots.
Peut-être, direz-vous, qu'en adoptant les larmes,
La joyeuse Thalie a perdu tous ses charmes;
Qu'autrefois chaque muse avait son genre à part.
C'est ainsi que pensaient et Molière et Regnard;
Mais notre romantisme a brisé ces barrières,
Confondu tous les goûts, les styles, les manières.
Nos comiques du jour veulent toucher au cœur.
Lachaussée, auprès d'eux, était un vraî farceur;
Et si le goût anglais envahit notre scène,
Nous irons quelque jour rire avec Melpomène.

Shakspear est dans ce genre un poète sans prix :
Quelle variété règne dans ses écrits!
C'est tour à tour Sophocle, et Térence, et Paillasse;
Nul ne fait mieux que lui parler la populace,
Ne passe avec plus d'art du sublime au bouffon.
Rien n'est plus amusant que l'Eschyle breton;
Il nous porte à son gré du Tibre à la Tamise,
Du Nil au Capitole, et de Chypre à Venise;
Mêle aux discours des rois les lazzis des manants,
Confond les savetiers avec les conquérants;
Et, des trois unités méprisant l'hérésie,
Mettrait le monde entier dans une tragédie.

L'Allemagne est encore un sol miraculeux :
Son théâtre est fertile en auteurs nébuleux.
Un classique rira de leur style mystique
Et du fatras pompeux de leur métaphysique.
Peut-être dira-t-il qu'aux plus mâles beautés
Ils mêlent du pathos et des absurdités;
Que l'amour dans leurs vers est un dévergondage;
Que chez eux les héros font du marivaudage.
Eux seuls sur le théâtre ont porté la terreur.
Qui n'a point lu Schiller ne connaît point l'horreur.

Du tragique bourgeois il est le vrai modèle :
De sa plume de fer le vitriol ruisselle.
S'il n'agit sur les cœurs, il agit sur les nerfs.
C'est un vrai cauchemar qu'on a les yeux ouverts.
Il suffoque ; et malheur aux petites maîtresses
Qui voudraient sans éther assister à ses pièces !

Mais si parmi les Goths, les Pictes, les Teutons,
Nos rimeurs aujourd'hui vont prendre des leçons,
Que nos historiens n'en suivent point la trace,
Et des Anglais surtout n'imitent point l'audace.
Avec trop d'équité jugeant les souverains,
D'un œil trop philosophe ils ont vu les humains.
Avec trop de raison leur histoire est écrite ;
Ils suivent de trop près Tite-Live et Tacite.
Nous faisons beaucoup mieux ; et, malgré les jaloux,
La prose romantique a surgi parmi nous.
En vain de ses écrits Walter Scott nous inonde ;
Nous divaguions en prose avant qu'il fût au monde.
Le style romantique a, dès le consulat,
Ouvert l'Académie et le conseil d'État.
On en fit des sermons et des réquisitoires ;
On en fit des romans, on en fit des histoires ;
Et la gauche et la droite, adoptant ce jargon,
En font à la tribune, au nez de Cicéron.

Je ne veux point ici blesser la modestie
Des prosateurs fameux qu'admire ma patrie ;
Mais je loûrai leur style et leurs descriptions,
La grâce et la clarté de leurs inversions,
Le fracas de leurs mots, et ces phrases sublimes
Qui, pour être des vers, n'ont besoin que de rimes.
Un Boileau n'y verrait que du bruit, du clinquant ;
Mais tout, jusqu'à leurs points..., m'en paraît éloquent.

Vous me direz en vain que ce genre est bizarre ;
Qu'il infesta Paris d'une école barbare ;
Que, le maître excepté, ces nouveaux Lycophrons
Devraient tenir séance aux petites-maisons ;
Que, ne pouvant du maître imiter le génie,
A défaut de sa verve, ils ont pris sa manie ;
Que, pour être immortel, il faut du sens commun,
Et que les temps futurs n'en connaîtront pas un.
Que nous fait l'avenir, si nous vivons célèbres ;
Si le siècle applaudit nos œuvres des ténèbres ;
Si nos contemporains, sur la foi des journaux,
Nous prennent bêtement pour des soleils nouveaux ;
Si, courbés sous le poids des honneurs littéraires,
Nous voyons, l'or en main, accourir les libraires ;
Si, grâce à nos patrons, la cassette du roi
Nous paie en bons louis nos vers de faux aloi ?
Irai-je démentir et la cour et la ville,
Traiter tout un public de dupe et d'imbécile ?
J'aime mieux me moquer de la postérité,
Escompter en lingots mon immortalité.
L'argent et les honneurs valent mieux que la gloire :
Il faut soigner sa vie et non pas sa mémoire.
Que m'importe après tout que mon pays ait tort ?
Qu'ai-je à faire d'un nom cent ans après ma mort ?
Que me sert d'enrichir l'éditeur de mes œuvres,
Si j'ai toute ma vie avalé des couleuvres ?
Redresse qui voudra les erreurs des mortels !
Je cède au vent qui souffle ; et, comme tels et tels,
J'aime mieux être enfin un seigneur en nature,
Un Chapelain vivant, qu'un Homère en peinture.

AUX GRECS,

SUR

LA PROTECTION DONT ON LES MENACE.

1824.

Courage, enfants des Grecs! la victoire est à vous!
Le Croissant avili tombera sous vos coups;
Et le sol des chrétiens, purgé de ses souillures,
Deviendra le tombeau de ces hordes impures,
De ces vils conquérants, qui du sang des mortels
Se plaisent à rougir leur trône et leurs autels;
Qui, vomis par les monts où gémit Prométhée,
Ont trop longtemps pesé sur l'Europe infestée.

Quel spectacle imposant pour ce vieil univers!
Un peuple a deux mille ans sommeillé dans les fers.
Du jour où triompha dans ses villes en cendre
L'intrigue de Philippe et le bras d'Alexandre,
Les affronts, entassés sur son front abattu,
Ont dans son âme esclave étouffé la vertu.
Jouet des factions, qu'en leurs tristes querelles

Arment les héritiers du conquérant d'Arbelles,
Envahi, déchiré, pillé par les Romains,
Sous le joug féodal courbé par les Latins,
Il perd ses monuments, ses arts, son industrie;
Et captif, étranger au sein de sa patrie,
De tyrans en tyrans par le sort ballotté,
Sous le joug du Tartare il tombe ensanglanté.
Quatre siècles entiers, le fer de la conquête
Est dans la main des Turcs suspendu sur sa tête.
Les champs qu'il a semés, il les voit ravager;
Les fils qu'il a nourris, il les voit égorger.
Ce peuple ignore enfin que les arts de ses pères
Couvrent le monde entier d'éclatantes lumières;
Il relève l'Europe, et demeure avili;
Il l'éclaire, et dans l'ombre il reste enseveli.

Mais tout à coup, sortant de cette nuit profonde,
De son réveil sublime il étonne le monde.
Aux yeux de ses tyrans il paraît tout armé,
Poursuit, la croix en main, le Croissant alarmé;
Et, des Grecs ses aïeux nous rappelant l'audace,
Au rang des nations redemande sa place.
Que dis-je! enfants des Grecs, héros qui nous montrez
Vingt siècles d'esclavage en trois ans réparés,
Retrempés dans le sang de vos indignes maîtres,
Vous sortez du tombeau plus grands que vos ancêtres.
Les champs de Marathon n'ont pas vu tant d'exploits.
Le grand jour de Platée a reparu trois fois;
Trois fois de vos tyrans les phalanges entières
Ont laissé dans vos fers leurs corps et leurs bannières.
Mycale et Salamine, en leurs jours glorieux,
N'ont pas vu ces héros, nochers audacieux,
Dont les esquifs, chargés de flammes dévorantes,
Attaquent des sultans les flottes menaçantes,
Et dans l'air embrasé font jaillir en éclats

Ces bastions flottants et leurs mille soldats.
Les antiques gardiens du roc des Thermopyles
Des fureurs de Xerxès n'ont pas sauvé leurs villes.
Ils n'ont su qu'y mourir; vous les avez vengés.
Par de nouveaux Xerxès vainement assiégés,
Ces rochers ont fait voir aux enfants de la terre
Un Ulysse plus grand que l'Ulysse d'Homère.

En vain la trahison, rallumant vos discords,
Vend à l'or byzantin vos cités et vos ports,
Et sème, aux bords sanglants de Chio dévastée,
Des horreurs dont frémit l'Europe épouvantée;
En vain dans Ipsara, par des traîtres livrés,
Vos femmes, vos enfants périssent massacrés;
Et dans Samos en vain de lâches janissaires
Se baignent sans pitié dans le sang de vos frères:
Toujours forts et toujours plus grands que vos revers,
Du sang de leurs bourreaux vous rougissez les mers.
Les restes fugitifs de leurs tristes armées,
Les débris dispersés de leurs nefs enflammées,
Sous les murs du sérail vomis par l'Océan,
Sur son trône ébranlé font pâlir le sultan;
Et, d'un peuple invincible annonçant la vengeance,
Des feux de Canaris épouvantent Bysance.

Mais le fier ennemi qui tremble devant vous
N'est pas le seul, ô Grecs, dont triomphent vos coups.
Il est des ennemis plus dangereux peut-être,
Que de plus grands revers vous auraient fait connaître.
Un pouvoir invisible et partout détesté
De ses lâches fureurs poursuit la liberté,
Craint le peuple, et, partout lui forgeant des entraves,
Ne veut dans les États qu'un maître et des esclaves.
L'essor du genre humain, les conquêtes des arts,
Les palmes du génie offusquent ses regards

Il voudrait, de son souffle éteignant la lumière,
Des ombres du vieux temps couvrir la terre entière.
Qui pense en homme libre est rebelle à ses yeux;
Qui hait la tyrannie est un séditieux.
Des essaims d'Anitus, d'Oppédes, de Narcisses,
A ce pouvoir occulte ont vendu leurs services;
Et, redoutant pour lui le triomphe des lois,
De leurs affreux conseils empoisonnent les rois.

Déjà, nous révélant ses œuvres clandestines,
Nos cloîtres abattus sortent de leurs ruines.
Par lui s'est relevé cet ordre factieux
Qui, bravant les arrêts de la terre et des cieux,
De l'altier Vatican milice vagabonde,
De son hypocrisie a fatigué le monde;
Qui, d'États en États pour ses crimes banni,
Revient toujours plus souple et toujours impuni;
Et, teint du sang des rois que ses crimes assiégent,
Trouve après vingt exils des rois qui le protégent.
C'est ce même pouvoir qui de ses délateurs
Sur le sol étranger poursuit nos voyageurs;
C'est par lui que Mayence, à nos armes reprise,
Vit fonder ce conseil, sombre enfant de Venise,
Qui, forgeant des complots, rêvant des trahisons,
Peuple de libéraux ses plus noires prisons;
Et, contre la pensée armant ses satellites,
Croit à l'esprit humain imposer des limites.
C'est lui qui, dans Madrid dressant les échafauds,
Enlève à nos guerriers le fruit de leurs travaux;
Du héros d'Andujar infirme la clémence;
Sur le trône espagnol fait asseoir la vengeance;
Et par la voix d'un moine y rappelle à grands cris
Le sacré tribunal que l'enfer a repris.

Ah! si de vos tyrans servant la barbarie,

Dieu ne vous eût permis d'affranchir la patrie,
Ce pouvoir eût déjà, par ses ambassadeurs,
Du sultan contre vous excité les fureurs.
Les cris de liberté, qui partaient de vos plages,
Blessaient de ce pouvoir les courtisans sauvages.
En vain du Dieu vivant qu'insultent vos bourreaux
Le signe rédempteur brillait sur vos drapeaux;
Les enfants des croisés priaient pour l'infidèle,
Et des soldats du Christ maudissaient la querelle.
Quand, des fils de Parga déplorant le malheur,
De vos peuples captifs j'éveillais la valeur,
Quand, des princes chrétiens gourmandant la paresse,
J'appelais leurs drapeaux au secours de la Grèce,
Leurs flatteurs m'accusaient, dans leur abjection,
De prêcher la révolte et la sédition.
Dans Londres, dans Paris, vingt plumes mercenaires
Soutenaient du Grand-Turc les droits héréditaires;
Et, de ma politique outrageant les projets,
Renvoyaient sur les bancs ma muse et mes souhaits.

Mais, grâce à vos succès, on change de maxime;
On doute qu'un Grand-Turc soit un roi légitime.
De vos efforts vainqueurs on vante l'équité;
L'esprit de faction connaît l'humanité.
Le caissier de la cour permet à ses poètes
De plaindre vos malheurs, de chanter vos conquêtes:
Montrouge et ses suppôts reconnaissent vos droits;
Et le seul gazetier des ministres viennois,
Mêlant ses cris de rage à vos chants de victoire,
De son bourbier encore insulte à votre gloire.

On dit plus, et pour vous mon cœur en a frémi:
On dit que deux États, dont le sceptre ennemi
Du congrès véronais chassa vos émissaires,
Vous tendent aujourd'hui leurs armes tutélaires;

Que le Russe et l'Anglais prétendent s'arroger
L'honneur de vous conduire et de vous protéger.
Craignez, enfants des Grecs, ce fatal patronage.
La tutelle étrangère est toujours l'esclavage.
Au piége qu'on vous tend hâtez-vous d'échapper :
On n'a pu vous détruire, on cherche à vous tromper.
De ces faux protecteurs connaissez l'espérance :
L'un tourne dès longtemps ses regards vers Bysance,
Et son ambition s'allîrait avec vous
Pour dévorer un trône ébranlé par vos coups ;
L'autre, vous préparant le destin de Corcyre,
Des mers où vous régnez vous ravirait l'empire.
Il viendrait, recueillant le fruit de vos efforts,
Des produits de ses arts inonder tous vos ports ;
Et, dans vos champs féconds étouffant l'industrie,
Soumettre à son trafic votre heureuse patrie.

Demandez aux Danois quelle est sa loyauté ;
Demandez à Dublin quelle est sa liberté ;
A Messine, aux Génois quelle est sa politique ;
Interrogez Parga sur la foi britannique ;
Ou plutôt c'est vous seuls qu'il en faut écouter.
N'est-il point dans vos murs venu vous insulter ?
N'a-t-il point, pour guider leurs bandes et leurs flottes,
Mis aux gages des Turcs ses chefs et ses pilotes ?
Lorque, vous prodiguant la pitié des Bourbons,
De Rigny sur vos mers erraient les pavillons ;
Qu'au fer des Musulmans arrachant vos familles,
Nous sauvions de leurs mains vos femmes et vos filles,
Les vaisseaux de l'Anglais, servant leurs attentats,
Sur vos bords ravagés transportaient leurs soldats.
De quel front ose-t-il, tranchant du magnanime,
S'unir à des succès dont il vous fit un crime ?
Bysance désormais ne peut-elle acheter
L'inutile secours qu'il vient vous présenter ?

Aurait-il expié par un noble service
Sa part de cruautés dont il fut le complice ?
Si des fils d'Albion, secondant vos efforts,
Sont venus vous porter leur sang et leurs trésors,
La gloire de leur mort n'absout point l'Angleterre ;
Et si du fier Byron la voix perçait la terre,
Ses accents indignés s'uniraient à ma voix
Pour repousser la main que vous tendent ses rois.

« Redoutez, dirait-il, cette amitié perfide :
C'est mettre des serpents dans le berceau d'Alcide.
Vous n'avez plus besoin d'un secours étranger ;
Votre gloire aujourd'hui n'est plus à partager.
Seuls, vous avez vaincu ; seuls, vous vaincrez encore.
Connaissez votre force, et marchez au Bosphore.
Lavez au sang des Turcs vos temples violés,
Vengez vos saints prélats dans Bysance immolés ;
Au pied de leurs autels ces martyrs vous attendent ;
Du Danube à l'Euxin vos frères vous demandent.
En proie à tous les maux que vous avez soufferts,
De leurs bras désarmés ils agitent les fers.
Marchez ; à votre aspect la révolte enhardie
Éclatera partout comme un vaste incendie.
Marchez ; n'attendez pas que des Scythes nouveaux
Aux murs de Constantin devancent vos drapeaux.
Craignez que, pour troubler et dévorer la Grèce,
Au pied du mont Olympe un Philippe renaisse.
Vos droits sont reconquis : il les faut conserver.
Vos tyrans sont vaincus : il les faut achever.
Après la liberté sauvez l'indépendance.
Cimentez un État fondé par la vaillance ;
Et, libres des pachas, n'en livrez point le sort
Au caprice insolent d'un boyard ou d'un lord. »

A M. L'ABBÉ

DE LAMENNAIS [1]

1825.

C'en est trop, Lamennais ; il n'est robe qui tienne,
Et ma bile s'échauffe aux accès de la tienne.
Quoi ! dans le même instant où, devant l'Éternel,
Ton roi vient de jurer ce pacte solennel,
Qui, d'une longue paix assurant ma patrie,
Des sectes, des partis enchaîne la furie,
Et, règlant des Français les devoirs et les droits,
Met tous les intérêts sous l'égide des lois,
Ta rage, de ce pacte insultant la sagesse,
Trouble de ses transports la publique allégresse !
Tu viens, comme Satan, fatigué du repos,
Quand l'ordre veut renaître, invoquer le chaos !
D'un double despotisme infatigable apôtre,
Prêcheur du moyen âge égaré dans le nôtre,

[1] Cette épître répond à une brochure intitulée : *De la religion considérée dans ses rapports avec l'ordre politique et civil*, et publiée par M. l'abbé.

Tu te plains que l'État, abjurant les rigueurs,
A vingt cultes rivaux partage ses faveurs;
Que nos princes, des lois volontaires esclaves,
A leur toute-puissance imposent des entraves;
Qu'en ses devoirs pieux le prêtre renfermé,
Du fer persécuteur par nos lois désarmé,
Ne puisse associer la couronne à la mitre,
Et du sort des États redevenir l'arbitre!
Des effets de la Charte effrayant les Bourbons,
Tu n'y vois que forfaits, malheurs et trahisons!
Aux Dantons, aux Marats imputant sa naissance,
Aux bourreaux étrangers tu dénonces la France!
De nos débordements menaçant l'univers,
Tu sembles pour nos bras lui demander des fers;
Et d'athéisme, enfin, accusant nos doctrines,
Ta fureur nous dévoue aux vengeances divines!
Certes, de Charenton les cachots ténébreux
Ont renfermé souvent des fous moins dangereux:
Mais puisque la justice, impassible et muette,
Aux douches de Pinel ne livre point ta tête,
Ma muse y suppléra; mes vers indépendants
Vengeront mon pays de tes cris insultants;
Et, sillonnant ton front des traits de la satire,
Le fouet de Juvénal châtira ton délire.

Lance contre mes vers tes foudres émoussés,
Tonne, éclate, maudis; et si ce n'est assez,
Que, trempant dans le fiel leurs plumes anonymes,
Vingt grimauds à la suite, échos de tes maximes,
Sur ma muse et sur moi dégorgent leurs poisons;
Du guépier de Montrouge ameute les frelons;
Que mes écrits, chargés de leurs notes secrètes,
Soient en lettres de sang inscrits sur leurs tablettes,
Et qu'au feu des bûchers, avant-goût des enfers,
Rome jette en chantant mon image et mes vers;

Fort de ma liberté, de ma vertu peut-être,
Je brave sous nos lois l'anathème d'un prêtre,
Qui, démentant du Christ les préceptes divins,
Du fougueux Hildebrand reprenant les desseins,
Reniant son pays, calomniant ses princes,
Veut au joug du saint-siége asservir nos provinces.

C'est donc en vain qu'un Dieu, vous traçant vos devoirs,
Du trône et de l'autel distingua les pouvoirs;
Et, de l'obéissance adorable victime,
En donna par sa mort un exemple sublime;
C'est en vain qu'un saint roi, malgré sa piété,
Des fers du Vatican sauva la royauté;
Que de nos parlements la noble résistance
Du trône menacé soutint l'indépendance;
Que, de Louis-le-Grand approuvant les refus,
Ses prélats ont de Rome attaqué les abus;
Que Bossuet, enfin, défendant nos églises,
Du clergé gallican proclama les franchises:
Des galetas poudreux d'un collége breton
Surgit contre mon siècle un nouveau Duperron,
Qui, prenant pour sa loi les fausses décrétales,
Hérissant ses pamphlets de maximes papales,
Nous damne tous en masse, et crie à pleine voix
Que l'évêque de Rome est au-dessus des rois.

Mais ces prétendus chefs du monde catholique
Relevaient autrefois d'un César germanique.
Les Césars confirmaient de leur royale main
L'élu des cardinaux et du peuple romain;
Et quand d'un long servage, imposé par Dieu même,
Henri deux affranchit le pontife suprême,
Il ne prévoyait pas que, parlant en seigneur,
Ce pontife eût bientôt déposé l'empereur;
Que cette ambition, en désastres féconde,

De flots de sang et d'encre inonderait le monde ;
Et que des fous viendraient, au bout de huit cents ans,
Réveiller un procès qu'a jugé le bon sens.

Cependant, Lamennais, à travers tes folies,
La raison quelquefois brille en tes homélies.
J'aime à te voir armé d'un superbe courroux
Contre la soif de l'or qui nous dévore tous.
On ne peignit jamais avec tant d'éloquence
Ce luxe corrupteur qui dégrade la France ;
Et si ta plume eût joint au tableau de nos mœurs
Ces dévots d'antichambre affamés de grandeurs,
Ces tartufes de cour, qui, vendant leurs grimaces,
Le rosaire à la main briguent toutes les places,
Ton vigoureux génie, aussi vrai que hardi,
Eût fait de nos travers un portrait accompli.
Mais pourquoi charges-tu de cette ignominie
La révolution et la philosophie ?
Laisse redire aux sots, qui n'ont rien constaté,
Cet argot de nos jours par l'intrigue inventé.
Parle-t-on d'un forfait, d'un vol, d'un adultère ;
Naît-il dans quelque auberge un enfant du mystère ;
Le givre a-t-il détruit l'espoir des vendangeurs ;
Manque-t-il des perdrix au rôt des grands seigneurs ?
La révolution en est seule coupable :
C'est le bouc émissaire et l'âne de la fable.
Il semble, à vous ouïr, que chez nos sots aïeux
Il n'était ni voleurs, ni fous, ni vicieux.

Les vices, Lamennais, sont vieux comme les hommes.
Les mortels, depuis Ève, ont tous mangé des pommes;
Et ma muse a prouvé que, païens ou chrétiens,
Ce globe en tous les temps fut peuplé de vauriens.
Relis saint Chrysostome, et Grégoire, et Cyrille,
Et l'évêque d'Hippone, et Jérôme, et Basile,

Et vois si l'avarice et la cupidité
N'ont point, depuis Judas, souillé la chrétienté.

Ces pères te diront s'il est utile et sage
Que l'apôtre du Christ ait des biens en partage.
Saint Paul le désapprouve, et tous ont reconnu
Que ces biens dans l'Église avaient tout corrompu.
« A Plutus, disaient-ils, nos prêtres sacrifient.
» Pour amasser de l'or il n'est rien qu'ils n'oublient.
» On les voit sans pudeur, prenant de toute main,
» Dépouiller sans pitié la veuve et l'orphelin,
» S'enrichir par l'usure et par la simonie,
» Des mourants tourmentés rançonner l'agonie,
» Faire des sacrements un trafic criminel,
» Et pour piller le monde abandonner l'autel. »
Charlemagne, à son tour, blâmait vos artifices.
« L'enfer et ses tourments, le ciel et ses délices,
» Les témoins subornés, les juges corrompus,
» Tout vous sert, disait-il, tout croît vos revenus.
» Pour fonder, embellir, doter des basiliques,
» Partout vous colportez des os et des reliques,
» Et du riche et du pauvre, en vos rets attirés,
» Par vos gouffres pieux les biens sont dévorés. »
Glaber et saint Bernard, flambeaux du moyen âge,
Rendent à leurs prélats le même témoignage;
Et les lettres en vain éclairent l'univers;
La raison n'atteint point cet infâme travers;
Le mal croît en marchant, et jusqu'à ce jésuite
Dont l'Europe a flétri la honteuse faillite,
Moines, abbés, prélats, se déshonorent tous
Par cette soif de l'or que tu blâmes en nous.
Des pauvres, réponds-tu, ces biens sont le domaine.
Oui, Dieu prescrit l'aumône, et l'Église chrétienne
A vu des Fénélons, des Sales, des Vincents,
Honneur du sacerdoce, exemples de leur temps,

Qui, de leurs revenus secourant l'indigence,
Imitaient de leur Dieu l'auguste bienfaisance.
Paris, depuis un siècle, admirant ses pasteurs,
Les retrouve partout où s'offrent des malheurs;
Et, parmi ces curés que ma muse révère,
Je suis fier de nommer le frère de mon père,
Qui, pendant quarante ans, de pauvres escorté,
A fait dans Saint-Méry bénir sa charité.

Mais qui pourrait compter cette foule innombrable
Qui faisait de ces biens un usage coupable?
Est-ce pour l'indigent que furent élevés
Ces châteaux, ces palais où, dans l'or abreuvés,
Les apôtres du Christ, regorgeant d'opulence,
Dans les plaisirs mondains vautraient leur indolence?
Ne viens point m'accuser de traduire en mes vers
La prose des Holbachs, des Bayles, des Luthers.
J'étaîrai mes raisons de preuves moins suspectes;
Et je t'oppose encor des noms que tu respectes,
Ces écrivains sacrés, ces illustres docteurs,
Des prêtres de leur siècle ardents accusateurs;
Ces conciles nombreux dont la vaine puissance
De leurs mœurs si longtemps attaqua la licence.
Cyprien te dira que le pauvre oublié
Du prêtre vainement implorait la pitié.
De l'Église et des clercs saint Bernard désespère;
Il nous montre partout l'inceste et l'adultère,
Le faste des prélats, l'éclat de leurs habits,
Les rangs, les dignités, les siéges mis à prix,
Dans les cloîtres impurs la débauche établie,
Et Rome en ses discords par le crime avilie.
Dirai-je les édits qu'en leur juste courroux
Nos premiers souverains ont lancés contre vous?
Faudra-t-il rappeler avec quelle rudesse
Un pieux Auvergnat, évêque de Lutèce,

Se plaint que des brouillons et des loups ravisseurs
Aient fait de notre Église un antre de voleurs,
Et, devant saint Louis étalant tous leurs vices,
Accuse de ces maux leurs riches bénéfices?
Évoquerai-je enfin l'ombre de Massillon
Déplorant les fléaux qui désolent Sion,
De ces biens corrupteurs flétrissant l'origine,
Et d'un pouvoir honteux prédisant la ruine?
Dieu même l'inspirait et ne l'a point trompé.
A leurs dissipateurs ces biens ont échappé.
Le prêtre, dégagé de ces terrestres chaînes,
N'a repris ses vertus qu'en perdant ses domaines;
Et tu veux les lui rendre! et tu veux lui rouvrir
Cette source d'abus que l'on vient de tarir!
L'effet suivrait la cause; et le temps qu'on abhorre,
Le passé tout entier reparaîtrait encore.

Un salaire, dis-tu, répugne à ta fierté,
Et de l'apostolat flétrit la dignité!
Ce ne sont pas nos lois, c'est ton Dieu que tu blâmes,
Ce Dieu qui, méprisant les biens que tu réclames,
Vous ordonna de vivre, en prêchant les mortels,
Des offrandes du peuple et du fruit des autels.
Mais que fait sa parole et son exemple auguste;
Qu'il ait vu dans ces biens la ruine du juste;
Que, tenté par Satan, le Christ ait rejeté
Le sceptre de la terre à ses yeux présenté;
Qu'appelé roi des Juifs le fils de Dieu réponde:
Mon royaume est aux cieux et n'est pas de ce monde?
Ses prêtres ont crié: des biens et du pouvoir!
Et jaloux d'asservir le sceptre à l'encensoir,
Foulant du même pied la Charte et l'Évangile,
Ils réclament encor leur puissance civile.

Ils en eurent longtemps, il faut en convenir.

Nos peuples et nos rois doivent s'en souvenir.
Mais souvent ce qui fut n'est pas ce qui doit être.
Examinons ces temps que tu veux voir renaître :
De l'histoire en nos mains reprenons le flambeau;
Et, du règne des clercs déroulant le tableau,
Voyons si les bienfaits qu'on doit à leur puissance
Ont réparé les maux qu'a faits leur opulence.

Du farouche Clovis secondant les exploits,
Votre zèle à ses pieds entraîne les Gaulois;
Et chers à ce héros qui vous devait l'empire,
Redoutés de ses Francs, chargés de les instruire,
Vous sauvez un moment le peu de libertés
Qu'avaient sur les Césars reconquis nos cités.
Saint Remi, de Clovis tempérant l'arrogance,
Des faibles, des vaincus embrasse la défense.
Mais le glaive bientôt usurpe tous les droits,
Se joue impunément des traités et des lois;
Nos libertés, nos biens, tout est mis au pillage.
Que faites-vous alors? Appelés au partage,
A piller les vaincus vous aidez les vainqueurs;
Et, comme un vil troupeau vendu par ses pasteurs,
Vingt millions d'humains sont par vos mains avares
Livrés avec leurs champs à six mille barbares.

Est-ce là cet état que tu veux rétablir,
Et qu'au nom de ton Dieu tu prétends nous offrir?
Le Dieu qui, relevant la dignité de l'homme,
Vint rendre l'espérance aux esclaves de Rome,
Le Dieu des opprimés, le Dieu des malheureux,
Nous aurait imposé ce servage honteux!
Non; sa religion, que ta voix calomnie,
Proscrit cet esclavage et cette tyrannie.
Non, cette loi de fer, objet de tes regrets,
Avilit à la fois le prince et les sujets,

Du peuple avec les rois commença le divorce,
Leur ôta notre amour qui fait leur seule force;
Et, livrant à leur cour ces rois humiliés,
Mit le peuple, les grands et le trône à vos pieds.
Saint Remi prétendit que dans sa résidence
L'évêque sur le roi gardât la préséance.
Chilpéric s'indigna que, par vous effacé,
L'honneur de la couronne en vos mains eût passé.
Il voulut arrêter dans sa marche fatale
Ce pouvoir qui blessait la majesté royale;
Et sa race en tombant reconnut à son tour
Que le seul intérêt dirigeait votre amour.
D'un maire factieux vous servîtes l'audace.
Ce maire, au Champ de Mai vous donnant une place,
Des ordres de l'État vous nomma le premier;
Et Clovis à Pepin se vit sacrifier.

Bientôt des musulmans la fanatique rage
Porte dans nos cités la flamme et le ravage.
Charles Martel y court; mais il n'a que son bras:
L'or seul à sa valeur peut donner des soldats;
Cet or est dans vos mains; il commande, il supplie:
Votre oreille est fermée aux cris de la patrie.
Il le faut arracher aux prêtres de la croix,
Cet or qui doit sauver leurs autels et nos lois.

Peindrai-je vos fureurs outrageant sa victoire,
Vos superstitions poursuivant sa mémoire,
Les pleurs du Débonnaire et ses affronts sanglants,
Vos sermons à sa perte excitant ses enfants;
Et leur race avilie, et la France épuisée,
Entre mille tyrans si longtemps divisée;
Chaos épouvantable où, pontife et guerrier,
Le prêtre fuit l'autel, et, se couvrant d'acier,
Employant tour à tour l'anathème et la lance,

Des barons mutinés surpasse l'insolence?
Un fantôme de roi, sur le trône oublié,
Par vos sots interdits sans cesse foudroyé,
Voit passer par lambeaux dans vos mains sacriléges
Ses droits les plus sacrés, ses plus beaux priviléges ;
Et votre orgueil, enfin, ose lui refuser
Les tributs qu'à vos biens il a droit d'imposer.
L'exemple de saint Paul, et d'Ambroise, et d'Hilaire,
Le cens que Jésus-Christ paya même à Tibère,
Vingt rois, vingt parlements, rien ne peut vous dompter;
Et des maux qu'aujourd'hui tu nous viens imputer,
Des troubles dont mon siècle à peine se repose,
Ce scandaleux débat est peut-être la cause.

De Rome cependant le fisc ambitieux
Jette sur vos trésors un regard envieux;
Et sous le nom d'annate, aux clercs de nos provinces,
Demande ces tributs refusés à nos princes.
Au pied du trône alors vous cherchez un appui :
Contre le Vatican vous luttez avec lui ;
Votre intérêt blessé, servant sa politique,
Soutient de Louis neuf la sage pragmatique.
Mais bientôt de Calvin les horribles débats
De nos princes encor séparent nos prélats.
Milice factieuse, au Vatican soumise,
Ils n'ont de roi que lui, de pays que l'Église.
Oppresseurs des Valois, ennemis des Bourbons,
Partout de la discorde ils soufflent les brandons ;
A l'or de l'étranger vendent le diadème ;
A qui veut le défendre opposent l'anathème ;
De Philippe en nos champs guident les étendards,
Et vers le cœur des rois dirigent les poignards.
Du tribunal de sang qui flétrit l'Ibérie
Leur fanatique orgueil veut souiller ma patrie.
Nos Bourbons, repoussés par ces inquisiteurs,

N'ont de paix avec eux qu'en servant leurs fureurs.
Contre un roi populaire ils ont armé les seize;
Contre son peuple alors ils arment Louis treize.
En vain Louis quatorze, aux jours de sa grandeur,
De Rome et de ses clercs abaisse la hauteur;
De ce héros vieilli, qu'un jésuite gouverne,
Ils font, par leurs conseils, un tyran subalterne;
Et, de remords tardifs tourmentant son déclin,
De ce règne si beau déshonorent la fin.

Vante-nous maintenant leur zèle et leurs services;
Dis-nous que, soutenus par leurs mains protectrices,
Le trône des Capets leur a dû sa splendeur:
Non; la cause des rois ne fut jamais la leur.
C'est la cause du peuple; et le temps vient, peut-être,
Où nos rois mieux instruits sauront le reconnaître.
C'est par le peuple seul que le trône vengé
Est sorti de la fange où vous l'aviez plongé;
Et les crimes récents dont rougit notre histoire
N'ont point d'un tel service effacé la mémoire.

Avec quel art perfide, exploitant ces malheurs,
Ta haine parmi nous en cherche les auteurs,
Et se plaît à guider la royale vengeance
Vers ces fils de Calvin dont le repos t'offense!
De quel soin, réveillant nos vieilles passions,
Tu comptes leurs forfaits et leurs rébellions!
Imprudent! si le crime a souillé leur querelle,
Ta secte, en ses fureurs, fut-elle moins cruelle?
Vit-on le calviniste, au pied de ses autels,
Armer les Ravaillacs, les Cléments, les Chatels?
A-t-il, pour engloutir un sénat et son maître,
Sous les voûtes d'un cloître entassé le salpêtre?
Et, pour perdre un César, qu'un prêtre avait proscrit,
Mêla-t-il le poison au sang de Jésus-Christ?

Laissons là ces horreurs et ces ferments de haine.
Que prouvent ces excès de la folie humaine?
Qu'il fut des jours de honte et de calamité
Où, par ses passions vers le crime emporté,
L'homme n'était plus homme, et, dans sa barbarie,
Des tigres du désert surpassait la furie.
Mais ces jours ne sont plus; ces temps sont loin de nous:
Le ciel, dans sa bonté, nous fit des temps plus doux.
Quels que soient ses autels, ses dogmes, ses prières,
L'homme dans ses pareils ne veut voir que des frères.
Prêtres, nobles, guerriers, peuples, rois, magistrats,
Tous furent criminels : qu'ils se tendent les bras,
Et, mettant leurs péchés dans la même balance,
Se montrent l'un à l'autre une égale indulgence.
Notre dernier Louis, instruit par ses malheurs,
De nos aïeux, des siens, reconnut les erreurs;
Et, dépouillant l'État de ses formes gothiques,
Changea, comme nos lois, nos pouvoirs politiques.
De cet ordre nouveau par sa prudence exclus,
Vous faites contre lui des efforts superflus.
La Charte qui le fonde et qui fait ton supplice,
Est plus forte que Rome et sa noire milice.
Elle a, pour résister à vos obscurs projets,
Et les serments des rois et l'amour des sujets.
Entasse, pour flétrir cet immortel ouvrage,
Mensonge sur mensonge, outrage sur outrage;
Peins-nous, sur des tréteaux, la révolution
Enfantant cet objet de ton aversion,
Et, de la république évoquant le fantôme,
D'un déluge prochain menace le royaume.
Tes almanachs sont faux, prophète de malheur.
Le temps justifîra la Charte et son auteur.
La révolution, sans doute, en est la mère;
Non ce monstre hideux, cette horrible mégère
Qui, de la liberté volant les attributs,

Par des atrocités remplaçait les abus,
Qui, brisant à ses pieds les croix et les couronnes,
Changeait en échafauds les autels et les trônes;
Qui, de ses yeux jaloux, de ses poignards sanglants,
Poursuivait les vertus, la gloire, les talents,
Et, du nom de terreur par nos larmes flétrie
De débris et de deuil a couvert ma patrie;
Mais cette déité, dont le peuple français
D'une commune voix implora les bienfaits,
Qui, ramenant vers nous la justice exilée,
Ouvrit de nos États l'imposante assemblée,
S'assit au Champ-de-Mars, près d'un roi généreux;
Qui du peuple et des rois renoua les saints nœuds,
Et dont le front, brillant de joie et d'espérance,
N'apparut qu'un moment aux regards de la France.

Oui, la Charte est sa fille; et, comme tu le dis,
L'une nous a donné ce que l'autre a promis.
C'est par-là que du peuple elle obtint les suffrages,
Que la Charte aux Bourbons rattacha nos hommages;
Et, malgré les bigots, et les sots, et les fous,
Elle seule, à leurs pieds, nous réunira tous.
Oui, le prêtre lui-même, en dépit de ton livre,
Sous cette loi de paix s'applaudira de vivre;
Et, sifflant le docteur qui s'enroue à crier
Que la Bible et nos lois ne peuvent s'allier,
Dira que l'Évangile a parlé de la Charte,
Comme il disait hier que Dieu fit Bonaparte.
La congrégation, les élèves d'Amiens
Deviendront libéraux et resteront chrétiens.
Vos orateurs enfin (si Dieu, dans sa colère,
N'en a point à jamais déshérité la chaire)
Prêcheront que ce monde est meilleur qu'il ne fut,
Et que hors de la Charte il n'est point de salut.

Fuis ce concert fâcheux dont ton zèle s'offense.
Ce triomphe des lois et de la tolérance,
Plus dur que le martyre, objet de tes souhaits,
Que d'un peuple indulgent tu n'obtiendras jamais.
Fuis ce pays athée où tout n'est que matière,
Où chacun peut prier et vivre à sa manière;
Où le prêtre, privé de bourreaux et d'archers,
N'a pour montrer sa foi ni gibets ni bûchers;
Où les fils de Calvin, de Luther, de Moïse,
Bravent, au nom de Dieu, les foudres de l'Église;
Où, chassé par les Grecs, le muphti byzantin
Peut un jour, avec toi, dîner chez le dauphin.
Fuis, dis-je, et, de tes pieds secouant la poussière,
Prends ton vol vers Bayonne et passe la frontière.
C'est là qu'ils sont chrétiens, c'est là qu'ils sont heureux;
Ce pays est divin et tel que tu le veux.
Là, dans sa pureté brille la monarchie.
L'État n'a point d'argent, et le peuple mendie;
Mais le prêtre y domine, et Rome y fait la loi.
Le moindre bachelier peut y damner son roi.
Gorgés d'or et d'encens, les prélats et les moines
Y conservent encor leurs riches patrimoines.
Va, que l'Espagne en toi retrouve son Gusman;
Et si nos bataillons, vrai gibier de Satan,
Abandonnent jamais ce pacifique empire,
Tu pourras quelque jour y trouver le martyre.

A M. HOFFMAN,

DU JOURNAL DES DÉBATS,

EN FAVEUR DES JÉSUITES.

1826.

Fais-toi jésuite, Hoffman, et cesse d'en médire.
La gloire de Pascal te pousse à la satire;
Et ton journal impie, à Montrouge damné,
Livre aux enfants d'Ignace un combat acharné.
Modère, il en est temps, l'ardeur qui te consume;
Ton âme paîrait cher les écarts de ta plume.
Songe que cet Ignace a du crédit là-haut;
Que dans l'éternité tu pourrais avoir chaud;
Que pour ses ennemis un jésuite implacable
Ne les lâche jamais que sous l'ergot du Diable.
Crains-tu de voir railler sur ta conversion
Cette bête aux cent voix qu'on nomme opinion?
Nous en avons tant vu que rien ne nous étonne.
La pudeur aujourd'hui n'arrête plus personne;
Et je te citerai des milliers de vauriens,
Débauchés, mécréants, banqueroutiers, païens,
Qui, chargés d'un missel, parés d'un scapulaire,

Des Garasses nouveaux ne quittent plus la chaire;
Et, de leurs poings fermés assommant leurs poumons,
Sont de nos Escobars les plus chers compagnons.

L'un, Cicéron des clubs, a, sous la république,
Des vainqueurs du dix août fait le panégyrique;
Ou, des septembriseurs célébrant l'attentat,
Escortait en pleurant le cercueil de Marat;
L'autre, de nos héros suivant les équipages,
De Madrid à Moscou promena ses pillages;
Et tout Paris a vu ses buffets surchargés
Des trésors de l'Église en vaisselle changés.
Celui-là, vieux croupier, dissipa chez les filles
L'or que son tapis vert ravit à cent familles;
Celui-ci, noble escroc, fatiguant les recors,
A subi sans rougir dix contraintes par corps.
Cette vieille Ninon, par l'amour réformée,
A reçu dans son lit et la cour et l'armée;
Et tu ne pensais pas que nos saints blanchisseurs
Pussent remettre à neuf l'âme de ces pécheurs.
Mais d'un jésuite, Hoffman, tel est le privilége:
Pour quatre sous par mois ils sont blancs comme neige:
Montrouge a pour le ciel signé leur passeport,
Et le portier céleste ouvrira tout d'abord.

En vain contre ce fisc ton journal se déchaîne:
Au prix où tout se vend, qu'est un sou par semaine!
Quel portier de ministre ouvrirait à ce prix?
Tu ne séduirais pas le valet d'un commis.
Aux mendians en titre, aux Phrynés ambulantes,
La police aujourd'hui vend plus cher ses patentes;
Il n'est point d'assureur qui voulût à ce taux
Garantir nos effets, nos jours et nos châteaux;
Et, pour être logé par le Père-Lachaise,
Mon corps patra plus cher et sera moins à l'aise.

Ma foi ! j'en fais l'aveu, le marché m'a tenté ;
J'ai pris la robe courte, et j'en suis enchanté.
Quand viendra la camarde, et que, libre d'affaires,
J'irai voir ce pays d'où l'on ne revient guères,
Si de mes faits et dits venant me tourmenter,
Quelque prévôt du ciel me demande à compter,
J'ai tout payé, dirai-je ; et près de saint Ignace,
Ma quittance à la main, j'irai prendre ma place,
Tandis que sous mes yeux par les diables saisis,
Philosophes, Indous, comédiens, parsis,
Anglicans, francs-maçons, musulmans, calvinistes,
Quakres, luthériens, juifs, païens, jansénistes,
Et ces monstres du jour qu'on nomme libéraux,
Rouleront pêle-mêle aux brasiers infernaux.

Viens ; dans l'éternité je veux que tu m'amuses !
Tu ne sais pas, Hoffman, les biens que tu refuses.
Calcule ; et supposons que tu vives vingt ans,
Treize sous par quartier font cinquante-deux francs.
Qu'est ce léger impôt prélevé sur ta rente,
Quand ta plume en un jour en gagne cent cinquante ?
Écoute : comme toi, par mon siècle gâté,
Au fils de Loyola j'ai longtemps insulté ;
Mon esprit, effrayé de leur noire milice,
Voyait un Letellier dans leur moindre novice ;
Et quand de l'Elbe au Nil triomphaient nos soldats,
Qu'au bruit de nos canons s'écroulaient les États,
Quand les rois, à Saint-Cloud, faisant la révérence,
Au chef de nos guerriers demandaient audience,
Je ne me doutais point que ces mêmes héros
Seraient par Loyola transformés en dévots,
Et que, changeant un jour leur épée en chandelle,
Ce peuple de démons joûrait à la chapelle !
La raison et le temps m'ont dessillé les yeux :
Je verrai ce miracle et j'en loûrai les cieux.

Je conviens qu'un jésuite en est le digne apôtre,
Qu'il fait notre bonheur dans ce monde et dans l'autre;
Et crois avec Tharin qu'un sage potentat
Doit fonder sur eux seuls la splendeur de l'État.

Ton orgueil se révolte; et ta riche mémoire,
Citant La Chalotais et son réquitoire,
Nous dira que l'arrêt des treize parlements
D'un État policé bannit ces garnements;
Que l'ordre entier, soumis aux caprices de Rome,
De Messine à Pékin se meut comme un seul homme;
Et, se jouant partout des pouvoirs et des lois,
Au joug du Vatican veut plier tous les rois.
Tu vas nous ressasser les vices et les crimes
Qu'un siècle philosophe impute à leurs maximes;
Que septante docteurs de leur religion
Prêchent le régicide et la rébellion;
Qu'un des leurs autrefois, marchand apostolique,
A d'une banqueroute effrayé l'Amérique;
Que des mains de Varade et du père Guignard,
Barrière et Jean Châtel ont reçu leur poignard;
Que trente Ignaciens d'Augleterre ou de France
Ont paré de leurs corps la roue et la potence;
Que si l'ordre à vingt rois donna des confesseurs,
Aux galères souvent il fournit des rameurs.

Montlosier et de Pradt ont dans leurs philippiques
Rabâché comme toi ces contes d'hérétiques:
Ces méchants Auvergnats, de leur Pascal jaloux,
Quand ils ont de l'esprit, l'exercent contre nous.
Nous n'avons pour soutiens, dans leur province impie,
Que les trente benêts de son académie.
Tout, jusqu'aux porteurs d'eau qu'elle envoie à Paris,
De nos accusateurs dévore les écrits.
Lancastre y propagea son école infernale;

Et les maudits journaux de la gent libérale,
Qu'un roi trop scrupuleux affranchit des censeurs,
Font mousser à l'envi ces écrits imposteurs.
Le peuple, qui s'obstine à ne pas nous comprendre,
Lancerait des pétards si l'on nous faisait pendre.
Mais nous triompherons de vous et des pamphlets,
J'en atteste Genoude et le grand Lamennais;
J'en crois de Saint-Acheul les noires pépinières,
Et la honte imprimée au siècle des lumières,
Et ces pieux prélats qui, sonnant le beffroi,
Nous appellent partout au secours de la foi,
Et ce journal, enfin, qu'à tous les coins de rue
Annonce une lanterne en étoile fendue.

Voilà de bons Français et d'honnêtes chrétiens.
Des disciples d'Ignace intrépides soutiens,
Ils sauront vous prouver que ces appuis du trône
N'ont depuis soixante ans assassiné personne;
Que la Ligue à bon droit mit les Valois à bas;
Que si Châtel en fut, Louvel n'en était pas;
Et qu'il faut, pour trancher ces querelles maudites,
Rôtir les libéraux et solder les jésuites.

En vain, pour échapper au fagot qui t'attend,
Voudras-tu renier Lafayette et Constant;
En vain prouveras-tu qu'avant les magnanimes,
Tu servais in petto nos princes légitimes:
Qui n'aime point Ignace est libéral fieffé,
Et Montrouge l'inscrit pour un auto-da-fé.
Aurais-tu, le vingt mars, déserté le royaume;
Soutenu le dauphin vers le pont de la Drôme;
De nos rois, au dix août, défendu le château;
Sous Lescure et Bonchamps arboré leur drapeau;
Armé, sous Cadoudal, les peuples de Bretagne;
Et, pour suivre Brunswick aux plaines de Champagne,

Répondu dans Coblentz aux appels de Bouillé :
Au feu, dira Montrouge, et tu seras grillé !

J'en ai regret, Hoffman ; et pour sauver ta vie
Je voudrais t'enrôler dans quelque centurie.
Peut-être penses-tu qu'austères dans leurs mœurs,
Les Pères de la foi sont de tristes censeurs.
On nous croit asservis à mille pénitences,
Accablés de devoirs, de jeûnes, d'abstinences ;
Et le monde nous fuit comme des loups-garoux.
Bonnes gens ! qu'un jésuite est mal connu de vous !
Il n'est pas de chrétien moins difficile à vivre,
Ni de règle plus douce et plus commode à suivre ;
Tigres pour vos pareils et moutons pour les leurs,
Il n'est rien qu'on n'arrange avec ces bons docteurs.

« Tenez-vous en gaîté, dit le père Lemoine :
» Soyez de belle humeur, et frais comme un chanoine ;
» Vivez dans les festins et dans la volupté.
» N'ayez soin, dit Sanchez, que de votre santé.
» Livrez-vous sans scrupule aux choses naturelles ;
» Les indigestions sont seules criminelles.
» Le carême vous gêne, eh bien ! dit Granados,
» Mangez de bonne viande et cachez-en les os. »
C'est aux femmes surtout que sourit leur morale ;
L'adultère, à leurs yeux, n'est pas même un scandale.
« La femme, nous ont dit Tambourin et Vaillant,
» Peut, au gré de ses vœux, rançonner un galant,
» Faire de ses faveurs métier et marchandise,
» Fréquenter les tripots, vivre en tout à sa guise,
» Se défaire, au besoin, d'un mari trop mutin,
» Et pour quarante écus épouser l'assassin.
» La vierge est de son corps souveraine maîtresse ;
» Et son père est un sot s'il blâme sa faiblesse.
» La nonne, conservant la même liberté,

» Peut rompre, s'il lui plaît, son vœu de chasteté :
» Et Bauny, descendant jusqu'à nos cuisinières,
» De l'anse du panier leur apprend les mystères. »

Ainsi, par nos docteurs ce sexe protégé
Des arrêts de saint Paul est absous et vengé.
Aussi vient-il en foule en nos saintes milices.
Le nôtre, plus savant, fournit moins de novices.
Mais il a des penchants que nous saurons flatter;
Et par d'autres appâts nous pourrons le tenter.
Es-tu l'heureux cousin d'une femme charmante,
Ou l'amoureux patron d'une jeune servante?
Bauny te permettra deux faiblesses par mois,
Et le bon Escobar va même jusqu'à trois.
As-tu de l'or en poche, et du goût pour l'usure?
Ces pères t'apprendront quelle heureuse imposture
Peut, sans crime et sans honte, assurer tes profits.
Veux-tu jouir d'un bien injustement acquis;
Frustrer des créanciers; et, pour vivre sans gêne,
Garder sur ta faillite un honnête domaine?
Escobar, Molina sont parfaits là-dessus.
Veux-tu voler enfin? consulte Lessius.
As-tu, vers l'occiput, quelque bosse perfide,
Qui, malgré ta raison, te pousse à l'homicide?
Suis ta bosse, et tais-toi; mais, qu'on te pende ou non,
Lessius t'a du ciel assuré le pardon.
Es-tu juge ou juré? fais-toi graisser la patte.
A-t-on mis dans tes mains un dépôt qui te flatte?
Ne rends pas un denier : Cellot te l'a permis.
Jure même au besoin qu'on ne t'a rien remis :
Les serments avec nous sont des liens frivoles.
Nous avons cent moyens de fausser nos paroles :
Sanchez a décidé qu'on n'est point en défaut,
Quand on dément tout bas ce qu'on jure tout haut.
Molina, se riant des promesses verbales,

Recommande aux jureurs les réserves mentales:
Et je ne conçois pas que le peuple français,
Qui jura tant de fois ce qu'il ne tint jamais,
Prodigue sottement le sarcasme et l'injure
A ceux dont la doctrine approuve le parjure.

Prononce maintenant entre ce peuple et nous.
Peut-on aller au ciel par un chemin plus doux?
La morale du Christ est-elle aussi facile?
Est-on plus gai, plus libre en suivant l'Évangile?
Est-ce à tort que Tharin a, dans nos professeurs,
Vu de nos libertés les plus grands défenseurs?
Pourriez-vous, écoutant des journaux sacriléges,
A de tels directeurs refuser les colléges,
Et préférer encor la rigoureuse loi
Des pères de l'Église aux pères de la foi?

Non, messieurs, nos statuts deviendront votre code.
Au carnaval prochain nous serons à la mode;
Et, de tous les Français ne faisant qu'un parti;
La congrégation aura tout englouti.
Viens vite, et si tu veux des emplois et des titres,
Ne sois pas le dernier à signer nos regîtres.
Le budget est sans doute un fort joli gâteau;
Mais tout le monde enfin n'aura pas son morceau:
Quand nous en serons tous, les parts seront moins belles,
Et les derniers venus n'auront que les écuelles.

Que produiraient d'ailleurs vos pamphlets et vos cris?
Contre vos coups d'État nous sommes aguerris:
Les rois, les parlements, les papes, les conciles
Ont fait pour nous tuer des efforts inutiles.
Chassés du Portugal, de Naples, de Turin,
De Londres, de Paris, de Moscou, de Berlin,
Nous y rentrons sans cesse; et, bravant vos sentences,

Nous effrayons encor les rois de nos vengeances.
Que nous font les bûchers, l'exil, les échafauds ?
Les jésuites, Hoffman, lasseront leurs bourreaux.
On les verra toujours survivre à leurs défaites :
C'est l'hydre de la fable, et l'hydre à mille têtes.
Un Hercule aux enfers viendrait-il nous plonger,
L'enfer nous renverrait pour vous faire enrager.

A L'EMPEREUR NICOLAS,

EN FAVEUR DES GRECS.

Ce n'est point pour flatter l'héritier d'Alexandre
Que ma voix dans ta cour revient se faire entendre.
Ma muse, qui souvent s'adresse aux potentats,
Cherche à les éclairer, mais ne les flatte pas ;
Et lorsqu'à les chanter sa fierté se résigne,
Elle attend, fils des czars, que leur règne en soit digne.
Je pourrais toutefois, sans manquer de pudeur,
Célébrer ce débat où, luttant de grandeur,
Deux frères tour à tour se rendant la couronne
Ont montré des vertus dont le monde s'étonne.
Mais l'histoire bientôt, vous payant tous les deux,
De cet exemple unique instruisant nos neveux,
L'opposera sans doute à ces princes avides
Dont la soif du pouvoir a fait des parricides,
Et qui n'ont su montrer, sur leurs trônes sanglants,
Que des usurpateurs transformés en tyrans.

Un autre vœu me presse, un autre soin m'anime:
C'est aux nobles débris d'un peuple magnanime

Que je viens, l'œil en pleurs, pour la troisième fois,
Prêter mon assistance et consacrer ma voix.
J'ai lassé de mes cris ces arbitres du monde (1)
Dont le char voyageur et la cour vagabonde,
De congrès en congrès promenant leurs débats,
Ont longtemps de leur pacte effrayé leurs États.
Ils se disaient chrétiens, et j'aimais à les croire;
Mais ils n'ont reconnu leur devoir ni leur gloire.
Les palais, où du monde ils pesaient les destins,
Ont repoussé des Grecs les suppliantes mains.
Aux plaintes des chrétiens qu'égorgeait le Tartare,
Ils ont fermé cinq ans une oreille barbare.
J'ai fait parler en vain l'ombre de leurs aïeux,
Ranimé des croisés les ossements pieux,
Rappelé dans mes vers les hauts faits et l'exemple
Des nobles chevaliers de l'Hospice et du Temple,
Qni, défendant du Christ le signe et le drapeau,
Allaient mourir en foule au pied de son tombeau:
Ils ont loué leur zèle et n'ont su me comprendre,
Des héros de Solime ils sont fiers de descendre,
Et livrent des chrétiens au bras des musulmans!
Leurs ministres altiers, leurs dévots courtisans
Parent avec orgueil leurs chars et leurs domaines
De ces vieux écussons qui, dans les saintes plaines,
De leurs aïeux guerriers décoraient les pavois;
Et du réveil des Grecs ils alarment les rois!
Et, des rois abusés enchaînant le courage,
De la Grèce expirante ils souffrent le ravage!

Que dis-je! de ses fils protégeant les bourreaux,
Des rois à l'Africain ont prêté leurs vaisseaux;
Et, suivant d'Ibrahim les bandes assassines,
Leurs soldats ont d'Athène insulté les ruines.

[1] Épître aux rois de la chrétienté.

Leur orgueil en triomphe, et leurs ambassadeurs,
Assistant dans Bysance aux fêtes des vainqueurs,
Dormant aux cris plaintifs de ces vierges captives
Que les Turcs du Bosphore étalent sur ses rives,
Contemplent d'un œil sec, aux murs des Constantins,
Ces têtes, ces lambeaux de cadavres humains,
Qu'aux farouches regards du lâche janissaire,
Fait donner en spectacle un tyran sanguinaire.

A ce complot du moins ton cœur est étranger,
Leurs traités, s'il en fut, ne sauraient t'engager:
Jeune, aimant, généreux, et, loin du diadême,
N'osant même compter sur le pouvoir suprême,
Libre dans tes désirs et dans tes sentiments,
Tu suivais de ton cœur les nobles mouvements;
Et peut-être des Grecs partageant l'espérance,
Ta vertu de ces rois condamnait l'indolence.

Fais plus, va soutenir ces chrétiens généreux.
Crains de leurs ennemis les conseils désastreux;
Et que des courtisans l'étroite politique
N'étouffe la pitié dans ton âme héroïque.
De l'intérêt des rois voilant leur cruauté,
Ils te diront encor, dans leur zèle affecté,
Que le noble réveil des enfants d'Achaïe
N'est qu'un nouvel effort tenté par l'anarchie;
Que le génie impur des révolutions
De son souffle empesté trouble les nations;
Que, dans l'obscurité préparant ses vengeances,
Cet ennemi secret des terrestres puissances,
De l'Èbre au Boristhène étendant ses complots,
De l'Europe et des rois menace le repos;
Que, par vos légions repoussé de Lutèce,
Le monstre infatigable a surgi dans la Grèce,
Pour revenir bientôt, plus terrible et plus fort,

Reporter dans nos champs le pillage et la mort.
Ils mentent, fils des czars ; et leur bouche perfide
N'est que des musulmans l'instrument homicide.
De ces lâches flatteurs, de ces pestes des cours,
La rage des vieux temps inspire les discours.
Ces fourbes, dont le peuple a trop lieu de se plaindre,
Sont les seuls ennemis que les rois aient à craindre.

Osent-ils les flétrir du nom de factieux,
Ces héros qu'ont armés les intérêts des cieux?
Qui, martyrs de leur zèle et guidés par leurs prêtres,
Défendent les autels, le sol de leurs ancêtres?
S'ils mêlent dans leurs cris le nom de liberté,
Ce nom doit-il des rois irriter la fierté?
Le pouvoir despotique est-il seul légitime?
Et faut-il tout leur sang pour expier ce crime?
Hélas! ce sang illustre est bientôt épuisé;
Ils n'ont pas un rocher qui n'en soit arrosé.
L'Ottoman jusqu'au bout jura de le répandre;
La Grèce sous ses pas n'est qu'un monceau de cendre.
Ce nom, qui vous effraie et retient vos drapeaux,
N'y sortira bientôt que du fond des tombeaux.

J'espérais que les Grecs suffiraient à leur gloire;
Qu'ils pouvaient sans l'Europe achever leur victoire.
Ils m'avaient ébloui de leurs premiers succès;
J'osais leur conseiller de plus brillants essais:
Je voyais leurs drapeaux sur les murs de Bysance;
Ma muse à ce triomphe excitait leur vaillance (1),
Et, dans ce moment même où t'appelle ma voix,
Le monde retentit de leurs nouveaux exploits.
Mais qu'importe aux héros de l'Épire et d'Athènes
Que leur glaive ait détruit les bandes africaines;

1 Épître aux Grecs.

Que dix fois du sultan les altiers bataillons
Soient venus des Thébains engraisser les sillons!
Des sables de l'Égypte aux plaines idumées,
La terre musulmane enfante des armées.
Un Grec à cent rivaux donnerait le trépas,
Que les Grecs à la fin manqueraient aux combats.

Termine, fils des czars, cette lutte funeste;
De ces nobles martyrs daigne sauver le reste;
Éteins au sang des Turcs ce vaste embrasement;
Brave de leurs amis le vain ressentiment;
Vole en libérateur au secours de tes frères.
Je ne te dirai point les vertus de leurs pères,
Les arts dont leur patrie enrichit l'univers,
Les siècles dont la rouille avait soudé leurs fers :
Tu le sais; et ma muse, en racontant leur gloire,
A déjà de leurs maux retracé la mémoire.
C'est au nom de leur Dieu que j'implore aujourd'hui
Le seul roi qui n'ait point refusé son appui:
Ce peuple infortuné n'attend plus rien des autres.
Tes devoirs envers lui sont plus saints que les nôtres:
Leurs dogmes, leurs autels, leurs prêtres, sont les tiens;
Le Christ a dans les cieux consacré vos liens;
Et les vils intérêts qui divisent la terre
N'ont pu briser les nœuds que Dieu même resserre.

Que dis-je! en se levant ils ont compté sur vous.
Les Grecs, dans vos palais, ont médité leurs coups.
Leur premier cri de guerre est parti de vos plaines;
Le premier étendard qu'ont suivi les Hellènes
Fut tissu par vos mains, béni par vos prélats;
Le premier de leurs chefs fut un de vos soldats;
Et, déjà rassemblés autour de leurs frontières,
Vos drapeaux s'ébranlaient pour suivre leurs bannières.
Ton peuple en est instruit; de ses vœux fraternels

Ton peuple, au nom des Grecs, fatigue les autels;
Et, brûlant de s'unir à leur sainte querelle,
S'étonne que son maître ait retenu son zèle.

Mais ta cour va frémir qu'en mes transports fougueux
J'ose nommer ton peuple et lui prêter des vœux.
On dira qu'animé d'un factieux délire,
Je prêche la révolte aux serfs de ton empire.
Écoute, fils des czars; soumis au frein des lois,
Jamais aux factions je n'ai prêté ma voix.
J'aime la liberté, mais je hais la licence,
Et, loin d'encourager la coupable insolence
D'un peuple qui, s'armant contre l'autorité,
Oserait à ses rois dicter sa volonté,
Ma muse, s'ils cédaient, blâmerait leur faiblesse,
Et ne saurait jamais conseiller de bassesse.
Mais la voix des sujets n'est pas à dédaigner:
Leur bon sens quelquefois vous apprend à régner,
Et quand le vœu d'un peuple est noble et légitime,
Qu'avec calme et respect l'opinion s'exprime,
Un roi sage en cédant affermit son pouvoir,
Et cette déférence est peut-être un devoir.

Je sais que Metternich et ses obscurs sectaires
Colportent dans les cours des maximes contraires;
Sa haine pour les Grecs et pour la liberté
De sa raison troublée obscurcit la clarté.
L'insensé ne voit plus que, sous les murs de Vienne,
A campé l'ennemi de l'Europe chrétienne;
Que de nos légions la tactique et les arts
Sont de la chrétienté les plus forts boulevards.
Aux secrets de la guerre et de la discipline,
Il instruit les brigands du Brama de Médine.
Pense-t-il que les Turcs, par un juste retour,
A nous rendre nos fers l'aideront à leur tour?

Ou croit-il opposer de nouvelles barrières
Aux torrents dont les czars menacent ses frontières?
Dis-lui que, des chrétiens destructeur acharné,
Le Turc par nos bienfaits ne peut être enchaîné;
Que si jamais sur nous se débordait l'Asie,
L'Autriche la première y serait engloutie,
Et que les vains projets qu'engendra sa fierté
Ne sont qu'imprévoyance et que stupidité.

Les gazetiers viennois demanderont peut-être
De quel droit un poète ose insulter leur maître,
A ces grands intérêts mêler sa faible voix,
Et jeter ses avis dans le conseil des rois.
Qu'ils gardent leurs dédains pour ces muses vénales
Qui, vendant au pouvoir leurs louanges banales,
Auraient flatté Marat, si Marat eût vaincu.
Mais celui dont l'encens ne s'est jamais vendu,
Qui de la vérité fait une étude austère,
Qui, respectant des rois l'auguste caractère,
Devant leur tribunal plaide avec dignité
La cause du malheur et de l'humanité;
Qui, louant les vertus, blâmant les injustices,
Ne sut jamais du sort consulter les caprices,
Ce poète accomplit le devoir glorieux,
Le ministère saint qu'il a reçu des cieux.

Sa voix dans les conseils peut être méconnue;
Le front des courtisans se détourne à sa vue;
Les grâces, les honneurs ne vont point le trouver;
D'affronts et de dégoûts on cherche à l'abreuver;
La misère est souvent le prix de son audace;
Mais l'avenir le venge et lui marque sa place.
Ses vers accusateurs, d'âge en âge entendus,
Pèsent sur le tombeau des grands qui ne sont plus;

Et sa muse, dictant les arrêts de l'histoire,
De ceux qui l'ont bravé fait la honte ou la gloire.

Sur un si beau destin je suis loin de compter;
Et l'orgueil jusque-là ne saurait m'emporter.
Mais lorsque d'un grand peuple embrassant la défense,
De Sparte et de ses fils chantant la renaissance,
Je veux à leur triomphe unir les souverains,
La grandeur du sujet agrandit mes destins,
A mes nobles accents tous les peuples répondent;
Dans la cause des Grecs les partis se confondent:
Il n'est pas un grand cœur qui ne batte pour eux;
Il n'est pas un poète, un écrivain fameux,
Qui n'ait lancé sa muse en cette noble arène,
Et suivi le chemin que leur traça la mienne.
L'histoire avec honneur redira leurs efforts;
Et si le dernier Grec descend aux sombres bords,
Si la flamme en désert transforme leur rivage,
S'il ne reste qu'un nom de ce vaste naufrage,
L'histoire, où le malheur n'est pas toujours flétri,
Dira quels rois vivaient quand la Grèce a péri.

AUX CHIFFONNIERS,

SUR LES CRIMES DE LA PRESSE.

1827.

Artisans vagabonds, qui dans l'ombre des nuits,
La lanterne à la main, désertez vos réduits,
Et, de nos coins de rue épluchant les ordures,
De nos habits de chanvre exploitez les rognures,
Vous faites, mes amis, un horrible métier.
Non que, pour avilir l'état de chiffonnier,
Je prétende attacher la moindre ignominie
Aux lieux où le conduit sa nocturne industrie.
Des salons d'un ministre au coin de nos égouts,
L'*Étoile* tous les soirs vient briller comme vous;
Et l'aveugle Fortune a, d'un tour de sa roue,
Élevé bien des gens qui, vautrés dans la boue,
Pour chamarrer leur sein d'ordres et de cordons,
Ont fait pis en plein jour qu'amasser des chiffons.
Mais vous ne savez pas qu'en votre hotte immonde
Vous portez entassés tous les fléaux du monde,
Et que, sans les chiffons dont vous faites débit,
Voltaire ni Rousseau n'auraient jamais écrit.

Votre oreille se dresse, et s'informe peut-être
Quels sont ces deux messieurs que je vous fais connaître.
Vos modestes profits, volés au cabaret,
Ne suffiraient pas même au Voltaire-Touquet;
Et les chiens, qu'au mois d'août la police vous livre,
Ne vous ont point rendu la valeur d'un tel livre.
Demandez à Lepan, qui, pour être renté,
A fait contre Voltaire un pamphlet avorté;
Consultez Lamennais, qui, suivant sa marotte,
Aux dépens de Rousseau veut rougir sa calotte;
Interrogez Montrouge, où ces fils de Satan
Sont, en attendant mieux, brûlés une fois l'an :
Leur nom seul fait pâlir tout le guêpier d'Ignace;
Vingt cuistres vous diront, en se signant la face,
Que si Dieu, contre nous justement irrité,
Fait neiger en hiver et grêler en été,
Si la peste naguère affligea Barcelone,
Si Canning d'une charte empoisonna Lisbonne,
C'est qu'au sortir des bancs le plus mince écolier
Lit Voltaire et Rousseau pour se débarbouiller;
Et vos chiffons maudits sont la cause première
De cet art infernal qui les mit en lumière.
Ce fut en ce bon temps où le pape et les rois
Brûlaient les Templiers, les Juifs et les Vaudois,
Qu'un Padouan, soufflé par son mauvais génie,
De ces chiffons pilés formant une bouillie,
En tira ce papier, qu'au gré de leurs cerveaux
Griffonnent jour et nuit des milliers de grimauds.
Bientôt parut Coster; et le hêtre docile
Se tailla sous ses doigts en alphabet mobile.
Des fourneaux de Scheffer dans l'argile écoulé,
Le plomb séditieux en lettres fut moulé.
Par Fust et Guttemberg ces lettres assemblées
Furent sur un plateau par la presse foulées;
Et le papier retint sur ses feuillets pressés

L'empreinte des écrits par le plomb retracés.
Le monde en tressaillant apprend cette merveille;
L'esprit humain captif s'agite et se réveille ;
Les écrits du vieux temps, à la poudre arrachés,
Sortent du cloître obscur qui les avait cachés.
Ces trésors, qu'à l'instant la presse multiplie,
A l'homme de nos jours révèlent son génie :
Il s'instruit, se compare ; il pressent son destin;
Ose penser lui-même, et reconnaît enfin
Qu'abruti trop longtemps par la stupide audace
De la sottise en froc, de l'orgueil en cuirasse,
Il est né pour la gloire et pour la liberté.
De ses tyrans surpris s'indigne la fierté ;
Un roi, que des flatteurs la bouche mensongère
Des lettres et des arts a surnommé le père,
De l'art des Guttemberg repousse les bienfaits;
Livre au feu des bûchers les imprimeurs français;
Bannit de ses États prosateurs et poètes;
Contre eux de la Sorbonne excite les enquêtes;
Et tandis qu'à Paris ce roi d'inquisiteurs
A l'infâme censure asservit les auteurs,
Pour resserrer l'esprit en d'étroites limites,
Le saint-siége en travail enfante les jésuites.

Peut-être direz-vous, si vous me comprenez,
Que les rois par les cours sont mal endoctrinés;
Que pour les seuls tyrans la lumière est à craindre;
Qu'elle porte malheur à qui cherche à l'éteindre;
Qu'ennemis du mensonge, amants de l'équité,
Les bons rois, à tout prix, cherchent la vérité;
Que les peuples instruits sont plus doux, plus dociles,
Moins honteux à mener qu'un troupeau d'imbéciles.
Vous pensez à merveille et parlez sensément;
Mais quand on est ministre on raisonne autrement.

Les grands, qui dévoraient et foulaient nos provinces,
Ne voulaient éclairer le peuple ni les princes,
Et dès lors commença, par leur déloyauté,
La lutte de l'esprit contre l'autorité.
C'est ici que, ligués contre le moyen âge,
Vos bavards de chiffons firent un beau tapage.
Dans ses droits temporels attaqué le premier,
Le pontife de Rome eut beau les foudroyer,
Les peuples et les rois, riant de son tonnerre,
Soutinrent que jamais Jésus-Christ ni saint Pierre
N'avaient dans leur pouvoir troublé les potentats,
Extorqué des tributs et donné des États;
Qu'aux Césars par le Christ fut soumis son apôtre;
Que, loin d'être infaillible, il bronchait comme un autre;
Que, des biens de ce monde à jamais détaché,
En couronnant son front le pape avait péché.
Des mœurs du Vatican gourmandant la licence,
On blâma des prélats le faste et l'opulence,
Leurs palais somptueux par le vice souillés,
La veuve et l'orphelin par leurs mains dépouillés.
Sur les cloîtres surtout s'acharna la critique :
On dit qu'en ces foyers de la vie ascétique,
Dans ces noirs ateliers de superstitions,
Des moines fainéants, fléau des nations,
Rebut du genre humain, opprobre de l'Église,
S'engraissaient des tributs levés sur la sottise;
Et, cachant sous la bure un orgueil effronté,
De leurs déportements lassaient la chrétienté.

La presse, poursuivant sa ronde satirique,
De la religion passe à la politique :
L'un prétend qu'un baron, sous ses habits de fer,
Est, comme un chiffonnier, bâti d'os et de chair;
Que les hommes sont tous enfants du même père,
Et doivent comme au ciel être égaux sur la terre;

L'autre, de la couronne examinant les droits,
Écrit que pour le peuple on a créé les rois;
Qu'aux petits comme aux grands ils doivent la justice,
Et soumet à la loi leur fisc et leur caprice.
Le bourgeois et le serf frondent le chevalier
Qui mange les impôts sans vouloir les payer;
Blâment les favoris et les belles maîtresses,
Qu'aux dépens de l'État on gorge de richesses.
Le mérite aux emplois prétend seul arriver:
Au rang, à la naissance, il veut tout enlever;
Et le moindre goujat, qu'on menace de pendre,
Ne veut point qu'un prévôt le juge sans l'entendre.

Vous riez, bonnes gens, et paraissez tout fiers
Du bruit que vos chiffons ont fait dans l'univers.
De ces réformateurs répétant les maximes,
Vous semblez étonnés qu'on y trouve des crimes.
Des choses d'ici-bas vous jugez bonnement;
Mais quand on est ministre on raisonne autrement.

Rien ne peut accorder l'esprit et la puissance.
En deux sens opposés ils tirèrent la France;
Et le char de l'État, par les siècles usé,
Fut avec le cocher dans un gouffre écrasé.
Sur le peuple orphelin des brigands se ruèrent;
La liberté, l'esprit devant eux reculèrent;
Et quand de leurs forfaits le peuple épouvanté
Eut brisé sur leurs fronts leur sceptre ensanglanté,
Tandis que vingt partis, engendrés par l'orage,
S'arrachent à l'envi les débris du naufrage,
Un soldat s'en empare et garde tout pour lui.
Au prix d'une couronne il nous vend son appui.
Mais, loin de nous bâtir une France nouvelle,
Il refait Charlemagne et déclame contre elle;
Il met la presse aux fers, proscrit la vérité,

Dans les bras de la gloire endort la liberté,
Et, courant en aveugle où sa tête le mène,
De conquête en conquête il tombe à Sainte-Hélène.

Sa chute des Bourbons signale le retour;
Et la Charte vers eux ramène notre amour.
Mais du fond des castels, de l'ombre des églises,
Sortent les vieux abus et les vieilles sottises.
La France crie en vain qu'ayant changé de lois,
Elle n'a du vieux temps demandé que ses rois.
Le moindre hobereau, frondant notre régime,
Croit être un complément du trône légitime,
Et que, pour relever son banc et ses créneaux,
L'Europe a dans Paris envoyé ses drapeaux.
Le clergé sourdement reprend ses priviléges;
Le jésuite, en renard rentré dans nos colléges,
Des princes et des lois habile à se jouer,
Fait trembler le pouvoir, honteux de l'avouer.
De pieux racoleurs, tourmentant les familles,
Pour repeupler le cloître embéguinent nos filles.
Le fanatisme, armé contre nos libertés,
De ses prêcheurs errants étourdit nos cités;
Tout, jusqu'aux capucins, croit devoir reparaître,
Et l'État est partout envahi par le prêtre.

La presse, à ce torrent opposant ses travaux,
Flétrit de ses brocards nos Garasses nouveaux,
Et, d'un peuple assoupi réveillant l'indolence,
Jusque dans les hameaux attaque l'ignorance;
Le *Tartufe* à cinq sous s'y répand par milliers;
Le *Voltaire-Touquet* remplit les ateliers.
Au fouet ignorantin la jeunesse rebelle
Redemande à grands cris l'école mutuelle.
L'opinion grandit, la raison se fait jour;
L'esprit de liberté se hasarde à la cour.

L'héritier des Séguier, digne enfin de ses pères,
Porte au pied de ses rois des vérités sévères,
Et, bravant les clameurs des congrégations,
Oppose la justice à leurs délations.
Le faubourg Saint-Germain se rallie à la Charte,
Plaide contre les rois pour les héros de Sparte;
Et, des hiboux romains trompant le fol espoir,
La lumière partout repousse l'éteignoir.
Montrouge s'épouvante, et, criant à l'impie,
Contre l'esprit du siècle arme la calomnie,
Ranime les clameurs de ces vils gazetiers
Que du Pinde à sa cause ont vendus les bourbiers;
Et, traînant sur ses pas les hordes parasites
D'intrigants, d'espions, d'esclaves, d'hypocrites,
Qui, faisant de leur zèle un trafic éternel,
Exploitent les grands noms du trône et de l'autel,
Demande en rougissant que la presse enchaînée
Livre à son joug de plomb la France bâillonnée.

Le pouvoir, aveuglé par ces cris mensongers,
Comme ses intérêts méconnaît ses dangers.
Du parti qui le perd il se fait le complice;
A de vaines terreurs immole la justice,
Nos arts, notre industrie, et nos biens et nos droits,
Et le Code et la Charte, et les serments des rois;
Frappe l'esprit humain d'une loi somptuaire,
Trace autour de la presse un cordon sanitaire,
Ferme à ses vérités l'échoppe et les hameaux,
Dans les serres du fisc étouffe les journaux;
Dans leur gouvernement porte la loi salique,
Escroque la brochure à la haine publique,
Et fait peser enfin sur l'esprit comprimé
L'éteignoir de Montrouge en timbre transformé.

Par ce timbre fiscal de nos traits préservée,

La sottise du jour ira tête levée;
Nos petits Mazarins braveront nos chansons.
Mais le quartier Lombard frémit pour ses bonbons;
Matthieu Lansberg lui-même, atteint par nos harpies,
Ne pourra qu'à prix d'or vendre ses prophéties;
Et fondeurs, imprimeurs, libraires, papetiers,
Suivront à l'hôpital auteurs et chiffonniers.

Cette loi, direz-vous, est injuste et cruelle.
Qu'on brûle, si l'on veut, les auteurs d'un libelle;
Qu'on pende l'écrivain qui trouble les États;
Mais l'imprimeur, et nous qui ne les lisons pas!..
Je le sais; et d'Omar la franchise brutale
Valait mieux à mon gré que cette loi vandale.
Le bon sens, le bon droit y bronche à tout moment;
Mais quand on est ministre on raisonne autrement.
Maint auteur, dont la plume encline à la satire
Fronde le ministère et gouverne l'empire,
N'a souvent, pour dîner et payer son grenier,
Que la prose et les vers jetés sur son papier;
Et depuis qu'on a vu leur gloire et leur génie
Grandir comme leur bourse à Sainte-Pélagie,
Montrouge ne sait plus, dans son fougueux dépit,
Quelle digue opposer aux progrès de l'esprit.
Il s'attaque au libraire; il le pille, il l'accable;
Fait de chaque imprimeur un censeur responsable,
L'entoure de périls, d'entraves, de terreurs;
Et si, pour échapper à ses persécuteurs,
Le génie indompté trouve encor d'autres voies,
Aux poignards de Montrouge on livrera les oies
Dont le corps emplumé porte à ses ailerons
Le tuyau factieux qui noircit vos chiffons.

Si nos presses, fuyant cette loi jésuitique,
Vont des tributs du monde enrichir la Belgique,

Si le surnom d'Athène à Bruxelles porté
Y va comme nos arts chercher la liberté,
Qu'importe à mon pays cette perte légère?
Il a trop d'industrie et ne sait plus qu'en faire.
C'est la foi qui nous manque et non les ouvriers.
Faut-il, pour être heureux, des arts, des ateliers?
Pour faire son salut faut-il tant de lumières ?
Des moines, des couvents, des sermons, des prières,
Des pénitents, des croix, des congrégations,
C'est par-là qu'à jamais brillent les nations.
Au bonheur de Madrid la France porte envie,
Et le paie assez cher pour qu'on l'en gratifie.
Ainsi, bons chiffonniers, grâce à la *loi d'amour*,
Vous dormirez la nuit et mendîrez le jour;
Et quand les gens de Rome, à force d'héritages,
Auront de tous nos biens grossi leurs apanages,
Nous irons avec vous, le rosaire à la main,
Aux portes des couvents leur demander du pain.

AUX MULES DE DON MIGUEL

A L'OCCASION DE SA CHUTE.

1829.

Quadrupèdes métis, que la grave Ibérie
Préférait à bon droit aux coursiers d'Arabie,
Sur vos poitrails fringants de sonnettes chargés,
Dressez vos fronts vainqueurs de plumets ombragés.
Lisbonne en ses transports vous prépare des fêtes;
La liberté pour vous réveille ses poètes.
Oui, vous partagerez les immortels honneurs
Des oiseaux en qui Rome honora ses sauveurs;
L'Olympe vous appelle; et le Pinde en ses joies
Chantera de concert les mules et les oies.
Ma verve se ranime au bruit de vos hauts faits;
Mules, je la croyais éteinte pour jamais;
Et ma lyre, trois mois muette et détendue,
Dans son étui poudreux sommeillait suspendue.
Sous mes doigts, grâce à vous, je la sens préluder;
Et de ma veine encor les vers vont déborder.

Qu'un bâtard de Fréron aux feuilles mensongères

Ameute contre moi ces petits séminaires;
Qu'en rangeant ses bouquins le libraire Colnet
Broie encor l'ironie au fond de son cornet;
Qu'armant leurs légions de sots et d'hypocrites,
Montrouge et Saint-Acheul, arsenaux des jésuites,
Pour venger de mes vers Ignace et don Miguel,
Rabâchent les grands noms du trône et de l'autel;
Que tout clerc ou laïque, allaité de leur bile,
Pour aboyer sur moi se transforme en zoïle;
Et de la calomnie aiguisant les poignards
Des gamins ameutés m'attire les brocards;
Et si ce n'est assez des bigots de Lutèce,
Qu'aux charniers de Lyon la cafarde renaisse;
Que tous les capucins dans Marseille vomis
Nasillent l'anathème en latin d'A-Kempis;
Que Grivel, dans Fribourg, Montrouge d'Helvétie,
A la Ganganelli traite mon effigie;
Que la ligue nouvelle et ses inquisiteurs
Livrent ma renommée aux crocs des délateurs,
Me marquent d'un index et m'inscrivent d'avauce
Pour les auto-da-fé que rêve leur démence
Je me ris de leur clique, et veux, en dédit d'eux,
Transmettre votre gloire à nos derniers neveux.

Je ne m'informe point si vos goûts poétiques
Penchent vers le bon sens ou vers les romantiques;
Si Voltaire à vos yeux n'est qu'un roi détrôné,
Un poëte sans verve, un marquis suranné;
Si Han ou Bug Jargal vous plaît mieux qu'Héloïse,
Et si les vers des Goths, que Deschamps divinise,
Sont pour vous de l'Homère ou de ce vieux patois
Que jargonnait Ronsard à la cour des Valois.
Suivez en liberté l'une ou l'autre doctrine;
Hennissez pour Schiller, ruez contre Racine;
Sautez pour le Cromwell et la vierge Éloa;

Foulez aux pieds Mérope, Athalie et Cinna;
Prenez dans vos écarts Stendahl pour Aristote,
Loriquet pour Rollin, et Scott pour Hérodote;
Croyez au magnétisme, aux lettres de Jésus,
Aux labarums de feu dans les airs apparus,
Aux cures d'Hohenlohe, aux gazettes de Vienne;
Croyez même aux martyrs de *la Quotidienne :*
Mules, aucun travers, aucune opinion,
Ne saurait effacer votre belle action!

Pour ternir cet exploit qui promet des merveilles,
Les malins s'égaîront sur vos longues oreilles;
Ils diront qu'un caillou, par don Miguel heurté,
Lui devint plus fatal que votre volonté;
Que si le char-à-bancs n'eût perdu l'équilibre,
Lisbonne, malgré vous, n'eût pas été plus libre.
Déjà le courtisan, fier de ses parchemins,
Parle de votre père avec des airs hautains;
Répète, en affectant un mépris ridicule,
Que le sang des baudets dans vos veines circule.
Il disait cent fois pis des héros de Fleurus,
D'Austerlitz, d'Iéna, de tous nos parvenus:
Ceux même qui, honteux de leurs nobles services,
Sous l'oripeau des cours cachaient leurs cicatrices,
Qui reniaient, pour plaire aux enfants des castels,
Leurs compagnons de gloire et les noms paternels,
Ont de ces vains mépris souffert comme les autres,
Et, pour ces renégats, nous y joignions les nôtres.
Mais tout change à Paris; hors deux milliers de fous,
De nos vieux préjugés nous nous guérissons tous,
Et la France regarde, en couronnant vos têtes,
Ce que vous avez fait et non ce que vous êtes.

C'est trop peu cependant d'un fémur fracassé,
D'un char mis en cannelle et d'un tyran versé;

Sapez la tyrannie, achevez votre ouvrage.
Aux guerriers d'Oporto soufflez votre courage :
Leur cause en vaut la peine, et dites-leur surtout
De marcher vers Lisbonne et non pas vers Plymouth.
Que des plaines d'Ourique aux rochers de Bragance,
A vos hennissements s'éveille la vengeance !
Enfoncez les prisons, sauvez ces libéraux
Que votre Busiris promet à ses bourreaux ;
Sauvez ces francs-maçons, qui ne se doutent guères
Des maux que la sottise impute à leurs mystères;
Rendez à Maria son trône et son palais,
Et vos moines à Rome, et vos vins aux Anglais.
Sous quelque souverain qu'il vous plaise de vivre,
John Bull sera pour vous, mais il faut qu'on l'enivre,
Et, toujours prêt à vendre, il vendra des deux mains
Des poignards aux Brutus et des fers aux Tarquins.
Pour venger de Strangfort l'ambassade inutile,
Aux bannis lusitains il refuse un asile.
Triomphez; Wellington leur rendra son appui,
Les caves d'Oporto vous répondent de lui;
Et don Miguel, proscrit par sa diplomatie,
N'aura que son barbier, sa mère et Laurentie.
Imposez pour supplice à tout inquisiteur
De prier pour la Charte et son royal auteur :
Surtout qu'on l'exécute; et que le ciel la garde
De ministres gascons à la voix nasillarde,
Et de chambre introuvable au centre moutonnier,
Et d'électeurs votants à double râtelier,
Et de lois d'amnistie à la mode hispanique,
Et de tout familier de l'ordre jésuitique.

Vous jouirez alors d'un glorieux repos;
Des fers à clous d'argent orneront vos sabots;
Sous des bois d'orangers, à l'odorant feuillage,
Vous tondrez à loisir les bords riants du Tage ;

Pour vous s'élèveront, aux dépens du trésor,
Des étables de marbre et des râteliers d'or;
Et l'eau blanche, écumant dans une auge dorée,
Rafraîchira le soir votre bouche altérée.
Plus heureuses cent fois que ce cheval en us
Qu'aux fastes des consuls fit inscrire Caïus,
Vous ne verrez jamais le peuple ni l'histoire
Renverser vos honneurs, ni flétrir votre gloire;
Et comme cette louve, orgueil du nom romain,
Vos images toujours revivront sur l'airain.
Walter Scott, de l'Écosse oubliant les chroniques,
Traduira vos exploits en romans historiques,
Et, prêts à découper ses chefs-d'œuvre nouveaux,
Nos poètes déjà reprennent leurs ciseaux.

Oui, mules, croyez-moi : quand Taylor et Sosthène
Auront à leur façon régénéré la scène,
Destitué Racine, et d'essais en essais
Ouvert à vos pareils le Théâtre-Français,
Dans un drame bien lourd, dont la prose tudesque
Passera sans effort du sublime au grotesque,
Nos Jodelles nouveaux, aidés par Franconi,
Suppléant au talent par l'art de Cicéri,
En quinze actes coupés par de longs intervalles
Aux bravos du parterre offriront vos annales.
Leurs tableaux variés parcourront tour à tour
La foire et les palais, les haras et la cour,
Et, narguant du vieux goût la sotte pruderie,
Peindront au naturel les mœurs de l'écurie.
Là, dans les mêmes lieux et sur les mêmes tons,
Les reines, les âniers, les rois, les maquignons,
Ministres, médecins, archers, apothicaires,
Feront du sentiment avec vous et vos pères.
Là, pour vous effrayer et nommer son bourreau,
Le spectre de Loulé sortira du tombeau;

Ét si notre censure, abjurant la chicane,
Permet à nos acteurs la mitre et la soutane,
S'ils peuvent nous offrir l'escamoteur sacré,
Qui, par un tour d'escroc à Montrouge admiré,
Bravant même de Dieu la présence terrible,
Fit jurer don Miguel sur une fausse Bible,
Je prédis à l'auteur plus d'or et de bravos,
Que n'en reçut jamais le premier des Jockos.
Vingt fripiers d'Hélicon accourront à la file;
Gaîté, Cirque, Ambigu, Gymnase, Vaudeville,
Tout, jusqu'à Séraphin, voudra vous exploiter.
Mules! à l'Opéra nous vous ferons sauter;
Et Castil-Blase enfin, mêlant pour l'harmonie,
Des vers de confiseur à des chants d'Ausonie,
Reviendra, comme aux jours de Robin l'enchanté,
De l'Odéon désert peupler l'immensité.
De vos traits immortels décorant leurs boutiques,
Nos marchands, grâce à vous, tripleront leurs pratiques;
Nos belles, adoptant vos crins et vos couleurs,
Quitteront la girafe et les saules pleureurs,
De bijoux à la mule orneront leur corsage,
Et chez Berthélemot suceront votre image.

Mais parmi tant d'honneurs gardez-vous d'oublier
Quel poète pour vous a chanté le premier.
Je l'ai fait pour les Grecs, je l'ai fait contre Ignace.
Des journaux du vieux temps j'ai subi la disgrâce.
Tonnerre m'a fermé, par un édit brutal,
Le budget de la guerre et l'almanach royal;
Et quand un jour plus doux s'est levé sur la France,
Quand Tonnerre, déchu du titre d'excellence,
Est allé dans l'oubli cacher sa nullité;
Quand d'Ignace a fini la longue impunité;
Quand les rois plus humains ont permis aux Hellènes
D'avoir une patrie et de briser leurs chaînes,

Vingt poètes, prônés par des journaux amis,
Sont venus de mes chants me dérober le prix.
Les coups étaient pour moi, les honneurs pour les autres;
Mais je reprends courage en m'attachant aux vôtres.
S'il est vrai, comme ont dit nos Cotins, nos Cibbers,
Que Pégase soit mort en écoutant leurs vers,
Mules, sur votre dos permettez que je grimpe ;
Et, prenant avec moi votre vol vers l'Olympe,
Imprimez vos talons au front de l'imposteur
Qui viendrait m'accuser d'insulter au malheur.
Quand un tyran gémit, l'humanité respire ;
Ce n'est point la pitié, c'est l'horreur qu'il inspire !
Que dis-je ? de sa couche inconnue au remord,
Le monstre n'a dicté que des arrêts de mort ;
Et ses licteurs, suivis de flatteurs en guenilles,
Dépeuplent les cités, désolent les familles.
A travers les cachots, les bûchers, les gibets,
Où, de son roi, d'un frère, il traîne les sujets,
Je ne vois plus ses maux, je ne vois que ses crimes;
Ses cris sont étouffés par ceux de ses victimes ;
Et je demande au ciel pour quels secrets desseins
Il épargne un tyran si fatal aux humains.

AUX CONVENANCES.

1829.

Vous m'arrêtez en vain, despotes du beau monde,
Insidieux appuis des vices que je fronde;
Pour être député, ne suis-je plus auteur?
Faudra-t-il que, sept ans gourmé comme un docteur,
Laissant par dignité le fouet de la satire,
Des méchants et des sots je m'abstienne de rire?
Non, filles du mensonge et de la vanité,
Mon collége à ce point ne m'a pas garrotté.
Solon faisait des vers, et sa muse caustique
S'égayait sur les mœurs et les fous de l'Attique;
Le peuple et le sénat ne l'ont jamais repris;
Aristide et Plutarque ont loué ses écrits,
Et ces trois hommes-là valaient bien, je l'espère,
Les pédants dont ma muse irrite la colère.
Faut-il, pour vous confondre, un exemple nouveau?
Ce Canning, dont nos pleurs honorent le tombeau,
Avant de prendre en main la liberté du monde,
Avait contre la nôtre exercé sa faconde:
De sa plume à deux becs il lancait à la fois
Des vers contre la France et des feux aux Danois;

Et la grave Albion, loin d'y trouver des crimes,
Admirait tour à tour ses brûlots et ses rimes.

Souffrez que je m'en tienne à de pareils témoins;
Mes boules au scrutin n'en compteront pas moins,
Et votre pruderie en fût-elle blessée,
J'accorderai toujours mon vote et ma pensée.
Je ne vois qu'artifice en vos ménagements :
J'ai promis d'être vrai, je tiendrai mes serments;
Mais cette vérité, par ma bouche exprimée,
N'aura pas moins de prix quand je l'aurai rimée.
Et je dirai toujours en prose comme en vers :
Don Miguel, mort ou vif, n'est qu'un tyran pervers.

Ses Gazettes, poussant des cris de Tisiphone
Défendent contre moi ce Néron de Lisbonne,
Blâment en votre nom mon zèle peu chrétien,
Et Tartufe se signe en prononçant le mien.
Bonnes gens qui pendraient, si nous les laissions faire,
Cent libéraux par jour au pied de leur calvaire;
Et qui des seuls tyrans plaignant le triste sort,
Pleurent Caligula méchamment mis à mort.
Il souffrait, disent-ils, et j'ai ri de ses peines!
Eh! ne souffrent-ils pas, sous le poids de ses chaînes,
Les milliers de captifs traînés dans ses cachots,
Les proscrits égorgés par ses lâches suppôts,
Les enfants que son ordre a privés de leurs pères,
Les guerriers qu'il exile aux terres étrangères?
Nos sensibles cafards, si piteux aujourd'hui,
N'ont point de pleurs pour eux, je n'en ai point pour lui.
Je n'ai pas attendu, pour flétrir ce Tibère,
Que Dieu l'eût un moment frappé de sa colère,
Et pour fouetter Clermont et l'homme aux lois d'amour,
Je n'ai point de leur chute épié l'heureux jour.
Ma muse en d'autres temps et sous d'autres puissances

Sans crainte et sans bassesse avait pris ses licences;
Et parmi tant d'auteurs prompts à se travestir,
Mes vers, depuis trente ans, n'ont rien à démentir.
A défaut d'Apollon, la vérité m'inspire :
Je l'ai dite au consul, au maître de l'empire;
A ces rois qui, tout fiers de l'avoir mis à bas,
Fatiguaient mon pays du poids de leurs soldats;
A l'auteur de la Charte, aux partis dont la rage
Attaque vainement son immortel ouvrage,
Et je vois sans terreur, peut-être avec fierté,
Les haines que je dois à ma sincérité.

J'aurais voulu sans doute y dérober ma vie :
Je suis né pacifique et la guerre m'ennuie;
Mais qui se fait mouton est mangé par les loups.
Mes ennemis en vain se cachent à mes coups :
Je juge à leurs fureurs de ceux que je leur porte.
Ma muse en les frappant n'y va pas de main morte,
Et quand je les réduis à me calomnier,
Leurs noms me suffiraient pour me justifier.
On ne voit pas du moins, par des traits anonymes,
Ma plume lâchement insulter ses victimes.
Au Parnasse, au Forum, dans les camps, les journaux,
Nulle intrigue jamais n'a souillé mes travaux :
Je ne m'informe point quel parti politique
A pu suivre un auteur soumis à ma critique,
Je ne vois que son livre, et voudrais vainement
Par ses opinions régler mon jugement.
A-t-on traité ma muse avec cette justice?
Un parti sans pudeur m'a suivi dans la lice.
Pour flétrir des succès que je n'achète pas,
Ses frelons, ses serpents, s'attachent à mes pas.
Quand je chante Philippe aux plaines de Bovine,
Quand de ses ennemis célébrant la ruine,
Et de nos paladins recueillant les hauts faits,

J'élève un monument au courage français,
On ose m'accuser, par un mensonge infâme,
D'insulter à la France, au trône, à l'oriflamme;
Et le noble faubourg, loin d'en croire ses yeux,
S'apprête en me sifflant à venger ses aïeux.

Méprisez, dira-t-on, ces lâches calomnies.
Vous avez du vieux temps attaqué les folies;
Des crimes de Montfort vengeant les Albigeois,
Du sceptre monacal vous défendez les rois;
Vos vers, au nom du Christ, damnent saint Dominique,
Blâment l'ambition du siége apostolique;
Et nos ultramontains, justement révoltés,
Ont de votre Apollon puni les privautés.
Ils aiment les couvents, les bûchers, les potences;
Pourquoi dans vos écrits troubler leurs jouissances?
Quel plaisir d'irriter ces restes de Coblentz,
Que la Quotidienne amuse à vos dépens?
De ce parti caduc respectez l'agonie;
Ses journaux avec lui s'en vont de compagnie.
Et n'est-ce point assez d'avoir pour ennemis
Leurs trois mille abonnés sous l'amidon blanchis?
Faut-il de leurs enfants provoquer la vengeance?
—Non, non, de mon pays j'aime en eux l'espérance,
De nos jeunes Français je fais le plus grand cas.
Je les aurai pour moi. — Vous ne les aurez pas.
— Ils sont tous libéraux. — Ils sont tous romantiques.
— Vous les comptez à tort parmi ces hérétiques;
Ils sont vingt tout au plus. — Ils sont mille à Paris
Qui se battraient pour eux sans les avoir compris.
Sied-il que, pour boxer avec cette cohue,
Un grave député s'élance dans la rue?
— Sans doute, et mon habit n'en sera point souillé:
Dans le camp ennemi trois pairs ont ferraillé.
Ce débat littéraire est moins vain qu'on ne pense.

La gloire du vieux Pinde est celle de la France.
Un parti la menace, et contre l'étranger
C'est encor mon pays que je veux protéger.
Eh quoi ! pour démolir nos vieilles renommées,
Je verrai Lilliput armer tous ses pygmées,
Proclamer qu'avant eux notre Pinde avorté
N'a point eu d'écrivain digne d'être vanté !
Dépouiller nos aïeux de goût et de génie,
Refaire notre langue et notre poésie,
Préférer à Corneille un sauvage Breton,
A Racine, à Voltaire, opposer un Teuton ;
Et, du grand Poquelin renversant les images,
Aux Coras espagnols transporter nos hommages.
Je verrai leur théâtre en proie aux novateurs,
Nos poètes soumis à des décorateurs,
L'auguste Melpomène, à la prose réduite,
Mettre sa caisse à vide et son parterre en fuite;
Thalie, en ses parvis rappelant Tabarin,
Pour des sabots crottés quitter le brodequin ;
Nos auteurs, moins jaloux d'honneurs que de recettes,
Dénouer une intrigue à grands coups d'escopettes ;
Nos Talma, s'il en reste, aller aux boulevards
Disputer leur public et leurs drames bâtards !
Et muet, insensible à tant d'extravagance,
A la gloire d'un art qui retombe en enfance,
Pour rejeter ces nains dans leur marais natal,
Je ne saisirais point le fouet de Juvénal !
Je craindrais de venger les gloires du Permesse,
D'y vouer les loisirs que la Chambre me laisse !

Si du moins nos journaux les mieux accrédités
Protégeaient d'Apollon les autels insultés;
Opposaient au faux goût leur critique sévère,
Formaient autour du Pinde un cordon sanitaire !
Mais, hélas ! les meilleurs sont déjà pervertis,

Ou, d'un œil dédaigneux voyant les deux partis,
Et laissant au public à choisir le plus digne,
Débitent de la gloire à trente sous la ligne.
Chaque auteur, à ce prix, est libre de vanter
Les sottises qu'aux vents il lui plaît de jeter;
Et, leur quittance en main, s'élançant au Parnasse,
Nos Ronsards, en vainqueurs, vont demander leur place.
Je devrais.... Mais il faut céder à vos raisons,
Et laisser à leur gré rimer ces Lycophrons.
Un plus grand intérêt dès demain me réclame,
Le bourdon, ébranlant les tours de Notre-Dame,
M'appelle, et dans sa nef je joins nos députés;
Puisse le Saint-Esprit nous prêter ses clartés,
Terminer, s'il se peut, nos débats politiques,
Et souffler sa justice au cœur de mes critiques!

A CHARLES X,

SUR LE MINISTÈRE POLIGNAC.

Août 1829.

Roi de France, on t'égare, on trompe ta sagesse.
Une ligue impudente, abusant ta vieillesse,
D'une fausse amitié couvrant ses passions,
Invente des périls, rêve des factions;
Poursuit par le mensonge et par la calomnie
Un peuple qui l'abhorre et qui la répudie;
Et, contre tes sujets s'efforçant de t'armer,
Rouvre l'abîme affreux qu'elle prétend fermer.
Pour entraîner ton cœur vers de pareils ministres,
Quels souvenirs cruels, quels présages sinistres
Ces lâches délateurs ont-ils pu réveiller?
Dans quels fastes impurs ont-ils osé fouiller?
Ils auront, remuant les fanges de l'histoire,
Rappelé ces trois ans d'exécrable mémoire,
Où le crime, en nos murs promenant sa fureur,
Sur le peuple opprimé régnait par la terreur;
Le féroce Marat, le hideux Robespierre,

Tournant sur ton palais leur rage meurtrière,
Renversant les autels, dressant les échafauds,
Et poursuivant les rois jusqu'au fond des tombeaux.
Leurs cris, depuis quinze ans évoquant ces fantômes,
Du réveil des Marats menacent les royaumes;
Et de ces souvenirs, ardents à t'affliger,
Ont jeté dans ton cœur leur effroi mensonger.

Je ne t'accuse point : les malheurs de ta race,
Tes revers, ton exil, qu'exploite leur audace,
Ont pu rouvrir ton âme aux cris de ces pervers :
On redoute aisément les maux qu'on a soufferts.
Mais ces temps ne sont plus et ne peuvent renaître.
Qui le nie est un fourbe, et qui t'alarme un traître;
Qui médit de ton peuple et doute de sa foi
Ment à lui-même, au ciel, à la France, à son roi.
Ce peuple, que fatigue un ramas de parjures,
N'est point tel qu'à tes yeux l'ont fait leurs impostures.
Si, trahissant jadis vos droits et ses devoirs,
Aux mains de ses tribuns il remit vos pouvoirs,
Si, vous laissant plus tard pour un fils de la gloire,
Il prit un souverain des mains de la Victoire,
Et plaça sur ton trône un soldat parvenu,
Au sceptre des Bourbons la Charte l'a rendu.

Un fantôme, élancé des rocs de Sainte-Hélène,
A-t-il d'un cri de guerre épouvanté la Seine ?
Au cœur de tes sujets sa voix n'a plus d'échos.
Il n'est point de vingt mars pour l'ombre d'un héros;
Dans la tombe avec lui cette ombre est enfermée.
Il n'en reste qu'un glaive et qu'une renommée;
Et le glaive pesant qu'on feint de redouter
Ne connaît plus de bras qui le puisse porter.

La Liberté sur nous a repris sa puissance;

Non cette Némésis si fatale à la France
Qu'un niveau dans les mains et sur un char sanglant,
De stupides bourreaux promenaient en hurlant ;
Qui, renversant l'État au gré de son délire,
Sur les débris des lois établit son empire ;
Mais cette déité, l'idole des grands cœurs,
Mère de l'industrie et des arts et des mœurs,
Qui, la Charte à la main, vint consoler la terre,
Et rentra dans nos murs sur le char de ton frère.

Le peuple, à son aspect, compta sur l'avenir ;
Des serments de Coblentz perdit le souvenir ;
Il la vit près de vous, et cessa de vous craindre,
Du farouche étranger n'osa même se plaindre,
Et, courant à ses rois reporter son amour,
Par de joyeux transports salua leur retour.
Mais pour ses vieilles lois il a gardé ses haines.
Des pouvoirs surannés dont il brisa les chaînes
Il craint plus que la mort le réveil odieux ;
Veut vivre en peuple libre où rampaient ses aïeux ;
Et, pour ses nouveaux droits toujours prêt à combattre,
N'accepta du vieux temps que les fils d'Henri-Quatre.
Cette ligue le sait, et c'est là son dépit :
Nos lois, nos mœurs, nos arts, tout la blesse et l'aigrit.
C'est Coblentz tout entier qui reparaît en elle ;
C'est toujours son horreur pour la France nouvelle.
L'exemple de ses rois ne saurait l'arrêter,
Quarante ans de revers n'ont fait que l'irriter.
Ton amour pour ton peuple est pour elle un supplice.
Elle craint que nos vœux n'éclairent ta justice,
Que nos respects enfin ne rassurent ton cœur ;
Et sème autour de toi l'épouvante et l'erreur.

Pour prêter à ce peuple une voix mensongère,
Que n'a point essayé sa fourbe ou sa colère !

C'est peu qu'un double vote, à prix d'or acheté,
Du corps électoral rompe l'égalité;
Par la corruption, la fraude, les sévices,
Elle arrache aux Français des suffrages factices;
Par de faux électeurs et de faux députés,
De la ligue à tes pieds les vœux sont apportés.
Tu crois y voir la France, et ta bonté trompée
Livre à nos ennemis ton sceptre et ton épée.

Dès lors, par un troupeau d'automates muets,
Un petit Mazarin fait voter ses budgets.
Un Rufin en simarre, un nouveau Jefferyes,
Sur la charte et nos lois porte ses mains impies.
Clermont en capucins transforme nos conscrits,
Et pour voir un combat fait mitrailler Paris.
Franchet, à ses ligueurs affamés de victimes,
Livre les malheureux dont il rêva les crimes;
Et se fait proclamer par ses vils familiers
Le sauveur de l'État, qu'ont troublé ses limiers.
La presse, par ton règne, est en vain affranchie,
Sa voix accusatrice irrite leur furie;
Un noir triumvirat, prompt à la garrotter,
Bâillonne les journaux qu'il ne peut acheter;
Et si, de la tribune invincibles athlètes,
De la haine publique éloquents interprètes,
Les Royer, les Constant, les Périer et les Foy,
Des misères du peuple avertissent leur roi;
Le fier Labourdonnaye, au sinistre sourire,
S'élance et, dévoré du besoin de proscrire,
Leur crie, en frémissant de haine et de courroux :
« La France vous renie et ne veut plus de vous. »

Elle a parlé pourtant cette France outragée;
Des serres de la ligue elle s'est dégagée;
Et, rendant la tribune aux élus de son cœur,

Ses choix ont démenti cet oracle imposteur.
Effrayés d'une Chambre à ses devoirs fidèle,
Nos Séjans ont pâli, disparu devant elle.
Mais la ligue restait pour venger leur revers :
Polignac à sa voix a repassé les mers ;
Et, renouant pour lui ses trames infernales,
Aux complots des Anglais elle unit ses cabales.
Aux élus de ton peuple, à tes plus vrais amis,
Elle prête des vœux, des projets ennemis ;
Et quand renaît partout la paix et l'espérance,
Dans ce calme trompeur dont s'enivre la France,
Apparaît tout à coup au peuple épouvanté
Le ministère affreux par la ligue enfanté.
Non, l'horrible machine aux éclats homicides,
Que lança dans Paris l'antre des Euménides,
En nos murs ébranlés causa moins de terreur
Que le septemvirat choisi par sa fureur;
Et, pour accroître encor l'effroi qu'il nous inspire,
La Gazette le vante, et Wellington l'admire.

« Attendez, nous dit-on, que les faits aient parlé.
» Faut-il que pour des noms l'empire soit troublé ? »
Eh ! qu'en peut espérer la France stupéfaite ?
Que peut être un conseil vanté par la Gazette ?
Ces noms disent assez quels seront les effets.
Leurs discours n'ont que trop annoncé leurs méfaits.
Leurs vœux nous sont connus ; et ton peuple s'effraie
A l'aspect d'un édit signé Labourdonnaye.
Qui n'a cru dans Montbel retrouver tout entier
Le maire toulousain dont il fut l'héritier?
N'a vu la trahison dans Bourmont honorée ?
N'a frémi pour la charte à Polignac livrée ?
La liberté peut-elle, oubliant ses complots,
Au bras d'un Polignac connaître le repos ?
Londres te l'a donné, que Londres le reprenne.

Crains les dons de l'Anglais, ils sont faits par la haine.
Si jadis le malheur t'en fit un allié,
Jamais un roi français n'aura son amitié.
Le bonheur, que déjà te devait ma patrie,
L'essor de notre gloire et de notre industrie
Fatiguent l'Angleterre ; et, par son bras jaloux,
Un brandon de discorde est jeté parmi nous.

Mais, comme Wellington, la ligue s'est trompée ;
De ses justes mépris ton peuple l'a frappée.
Elle a fait contre nous un malheureux effort.
Son triomphe imprudent est son arrêt de mort.
Contre ses coups d'État la charte est notre égide.
En vain des Escobars la science perfide
Au gré du despotisme a voulu l'expliquer,
Et pour l'anéantir l'oserait invoquer.
Le peuple, qui connaît aussi ses priviléges,
Verrait, sans s'émouvoir, des ligueurs sacriléges
Opposer à nos lois des édits absolus.
Point de lois, point d'impôts, et la ligue n'est plus.
Le présent, l'avenir, tout manque à sa colère :
A nos jeunes français sa langue est étrangère ;
Leurs yeux se sont ouverts sous un astre nouveau,
L'ère des libertés éclaira leur berceau;
Les chants de la patrie ont bercé leur enfance,
Et, déjà, s'exerçant aux jeux de l'éloquence,
Ces athlètes nouveaux, mûris par nos débats,
Aux comices, en foule, arrivent sur nos pas.
Sous les noires couleurs qu'assemble sa palette,
La ligue te peindra leur jeunesse inquiète.
Elle n'attend rien d'eux ; et, dans son désespoir,
De leur ardent civisme alarme ton pouvoir.
Elle ment ; ils sont purs des erreurs de leurs pères ;
Les trônes sont pour eux des pouvoirs tutélaires.
Fanatiques d'honneur, ils te gardent leur foi ;

Ils joignent dans leurs vœux leur patrie et leur roi,
Et pensent, comme nous, que dans cette alliance
Est la paix, le bonheur, la gloire de la France.

Charles, reviens à nous ; jette-toi dans nos bras;
D'un peuple qui t'est cher ne te sépare pas.
Ses amis sont les tiens ; tu n'en eus jamais d'autres ;
Comme tes intérêts, tes destins sont les nôtres.
Charles, sans ce lien, tu n'as plus d'avenir ;
Romps avec un parti qui nous veut désunir :
Ce ministère indigne est son fatal ouvrage;
Pour un peuple soumis ce choix est un outrage,
Et ma muse, à son tour, leur crie au nom de tous :
« La France vous renie et ne veut plus de vous. »

AU PACHA D'ÉGYPTE [1].

1830.

Qu'ai-je appris, Méhémet? que diront nos ultras?
Quoi? l'esprit libéral gagne jusqu'aux pachas!
Tandis que, des journaux maudissant la licence,
La sottise en rabat veut en sevrer la France,
Que, nuit et jour, contre eux forcés de guerroyer,
Nos jeunes substituts tombent sous le mortier,
Qu'aux brasiers éternels nos bigots les dévouent,
Qu'à damner Guttemberg nos tartufes s'enrouent,
Une presse, un journal, s'élèvent sous tes yeux,
Dans le palais d'un Turc, et sous les mêmes cieux
Où du stupide Omar la pieuse ignorance
Fit brûler cet amas d'esprit et de science

[1] Les journaux, qui repètent tous les bruits de salon et de carrefour, avaient raconté que Méhémet-Ali voulait établir une presse dans ses États et leur octroyer même une charte. Ce *puff* est le sujet de cette épître.

Qu'avait, depuis les temps du serpent orateur,
Enfanté des humains le cerveau créateur!

Que dis-je! tu promets deux merveilles pour une;
Tu veux aux bords du Nil fonder une tribune!
Pour débattre avec toi les besoins des cités,
Le peuple égyptien nomme des députés!
J'aurais vu, j'en conviens, sur tes sables arides,
D'un œil moins étonné marcher les pyramides;
Et le sphinx de granit à leur base étendu
En me disant bonjour m'aurait moins confondu.
Jamais le déchiffreur de tes hiéroglyphes
N'eût trouvé qu'un Tartare, héritier des califes,
Devait au joug des lois soumettre son pouvoir.
Eh! quel Matthieu Lansberg eût osé le prévoir,
Quand tes foudres tonnaient sur les débris d'Athènes,
Quand ton fils Ibrahim, massacrant les Hellènes,
Promenait en vainqueur son glaive ensanglanté
Sur le berceau des arts et de la liberté!

On te louait alors chez les enfants d'Ignace.
Nos prêcheurs vagabonds allaient de place en place
Proclamer qu'Ibrahim, par Habacuc prédit,
Vengeait Rome et le ciel de ce peuple maudit,
Qui, refusant la dîme au trésor du saint père,
Osait parler à Dieu dans la langue d'Homère.
Les fougueux champions du trône et de l'autel,
Pour vanter Ibrahim, oubliaient don Miguel.
Il était le vengeur des princes légitimes,
L'ange exterminateur des nouvelles maximes;
Et si des champs d'Argos par ses feux dévastés,
Le cimeterre en main, fondant sur nos cités,
Il eût des libéraux exterminé la race,
De la charte et des lois anéanti la trace,
Sur les débris fumants de leur temple embrasé

Le père Loriquet l'aurait canonisé.
Jozon l'eût salué d'un beau panégyrique,
Marcellus d'une épode et Guernon d'un cantique.
Madrolle, pour charmer les loisirs des nonains,
Aurait de sa légende orné la fleur des saints;
Et la petite église, en son délire extrême,
Pouvait à ces honneurs t'associer toi-même.

Mais à leur paradis il te faut renoncer,
Et t'arranger du tien si l'on veut t'y placer.
Tes prêtres, m'a-t-on dit, sont d'assez bons apôtres.
Bien qu'ils soient circoncis et damnés par les nôtres,
A l'esprit de leur siècle ils savent se plier,
Et pour l'ordre légal consentent à prier.
Quel est donc, Méhémet, le sol qui les engendre?
Si le Caire en produit, tu devrais nous en vendre.
Sur la terre papale ils sont d'une autre chair :
Il faut les adorer et les payer fort cher.
Tout doit être soumis à leur pouvoir suprême.
Tout prince libéral est frappé d'anathème.

Si d'un peuple chrétien le légitime roi
T'avait transmis son sang et son trône et sa foi,
Serais-tu plus humain que le bon Marc-Aurèle,
Prendrais-tu Louis-Neuf ou Henri pour modèle,
Dès le fatal instant que ta royale voix
Parlerait d'une charte et du règne des lois,
Jésuites, cardinaux, prélats, séminaristes,
Chanoines, sacristains, curés, congréganistes,
Viendraient tous à l'envi, tremblants pour ton salut,
Présenter à tes yeux Satan et Belzébuth,
Et cent diables cornus de leurs fourches brutales
Tourmentant sur des grils les âmes libérales.
Il faudrait à tout heure essuyer leurs sermons.
« Ta charte, diraient-ils, est l'œuvre des démons.

» Tu dois compte à tes fils d'un pouvoir sans entraves.
» Dieu ne veut dans l'État qu'un maître et des esclaves.
» L'État est dans l'Église, et l'évêque romain
» Étant chef de l'Église est ton chef souverain.
» Il faut donc que le peuple obéisse à des maîtres,
» Et qu'un roi, s'il craint Dieu, soit mené par les prêtres. »

Rubichon, sur ce texte habile à disputer,
De salons en salons courrait le commenter.
Cottu, le délayant dans ses pamphlets sinistres,
D'avis et de leçons ennuîrait tes ministres,
Et dans chaque électeur qui ne l'eût point nommé
Dénoncerait un traître à ta perte animé.
Quatre ou cinq gazetiers, dont la rage anonyme
Contre le sens commun se demène et s'escrime,
T'effraîraient tous les jours, à ton petit lever,
Des conspirations qu'il leur plaît de rêver.
Le hideux cauchemar, Apollon romantique,
Entoure leur sommeil d'un monde fantastique,
Leur montre à chaque pas des échafauds dressés,
Des abîmes ouverts, des trônes renversés.
Le Marais, qu'a troublé leur fantasmagorie,
Croit entendre déjà l'orgue de Barbarie
Jouer la Marseillaise; et demande en tremblant
Si vers le Louvre encor flotte le drapeau blanc.
L'un voit la république en sabots promenée;
Un autre du vingt mars rappelle la journée;
Et, du soleil qui luit assidu courtisan,
Fait brosser comme alors son frac de chambellan.
Le quartier Saint-Denis, renvoyant ses pratiques,
Tremble pour ses carreaux et ferme ses boutiques.
Le mensonge et la peur, par la malle emportés,
Roulent de poste en poste et de bourgs en cités.
Le Breton voit l'Alsace ou la Flandre au pillage;
Le Lorrain à son tour frémit pour le Bocage,

Tandis que, chez Grignon joyeusement assis,
Les auteurs de ce trouble et leurs dévots amis,
Aux dépens des benêts qu'ils mettent en campagne,
Font à flots pétillants ruisseler le champagne;
Et, riant de la cour qui les prend pour des saints,
Forgent d'autres complots pour de nouveaux festins.

Nous avons ri comme eux de leur extravagance;
Mais j'en crois Laboullaye et son expérience :
Le plus grossier mensonge instamment répété
Dans le monde à la fin passe pour vérité.
Leur clique a tant de fois redit ses calomnies,
De tant de faux malheurs, d'absurdes prophéties,
Elle a des gens de cour rebattu le tympan,
Que le trône à la fin se croit sur un volcan,
Que des esprits sensés, de graves personnages
Prennent les libéraux pour des anthropophages.
Le roi se met en garde, et Bertrand Polignac
Croque un budget voté pour Raton Martignac.

La ligue en a poussé des hourras d'allégresse;
Le Messie aux Hébreux eût causé moins d'ivresse;
Loriquet dans Fribourg tressaille de bonheur,
L'impatient Ronsin demande au Moniteur
L'édit qui, lui rouvrant les chemins de la France,
Doit de Vatimesnil lacérer l'ordonnance.
L'Église à ses amis promet des pensions,
Des places, des honneurs et des processions;
Et tous ces hobereaux, nobles caricatures,
Dont Lourdoueix jadis dessina les figures,
Dévorent à l'envi de leurs yeux enflammés
Cet énorme budget dont ils sont affamés.

Bientôt, chargés d'encens, de flatteurs et d'hommages,
Roulent au boulevard les brillants équipages.

Autour du favori courent à flots pressés
Dévots et courtisans, l'un par l'autre embrassés.
On l'étreint, on l'étouffe, on le chante, on l'admire :
« Le voilà, le vengeur, le sauveur de l'empire.
» D'un peuple de bavards il nous fera raison;
» C'est pour nous qu'à Windsor l'a formé Wellington. »
Et l'heureux Polignac, qui croit à son génie,
De ce concert flatteur ne rompt point l'harmonie.
A sauver son pays il fut prédestiné;
La Providence en vain ne l'a point ramené,
Et le saint homme alors se résigne à sa gloire,
D'un regard complaisant se mire dans l'histoire,
Se demande déjà si, près du cardinal,
Sur le pont Louis-Seize il vaque un piédestal.

A son nom cependant le peuple se réveille;
Ce bruit de courtisans alarme son oreille.
La Liberté frémit de leurs fâcheux ébats;
Mais bientôt de plus près observant ce fracas,
D'un gros de cabaleurs méprisant le délire,
Le peuple leur répond en longs éclats de rire;
Il se compte, il rougit de ses vaines terreurs :
D'une pièce mort-née il siffle les acteurs,
Et, de ses députés fêtant l'indépendance,
Ose boire avec eux au salut de la France.

De nos banquets joyeux frémissent les ligueurs.
Martainville au parquet dénonce les dîneurs.
Le fier Joson s'irrite, en lançant l'anathème,
Qu'on ose ainsi braver la cour et le carême.
Dix Trestaillons musqués, barbouilleurs de journaux,
Ne parlent que d'exils, de prisons, d'échafauds,
Et bientôt au milieu des riantes prairies,
Où ma muse à loisir te conte leurs folies,
Le Moniteur, noirci de leur fiel empesté,

M'apporte leurs édits contre la liberté.
C'en est fait, de nos vœux triomphe leur cabale.
Charles-Dix a brisé de sa main déloyale
Le pacte solennel qui formait nos liens;
Mais il rompt nos serments en abjurant les siens.
S'il veut finir son règne, il faut qu'il nous opprime :
La force est désormais le seul droit légitime.
Que dis-je ! de quel bruit mes vallons sont troublés?
Le canon vers Paris tonne à coups redoublés ;
Je pars, et quand au Louvre, ainsi que mon voyage,
J'achève ces deux vers commencés au village,
Le peuple triomphant a reconquis ses droits.
Le tyran, qui la veille insultait à nos lois,
Fuit, et de ses palais témoins de sa défaite
L'enseigne aux trois couleurs a couronné le faîte.
Un prince, élu du peuple, à sa place est monté;
Sur la France et sur lui règne un nouveau traité,
Et, parmi les éclats dés foudres populaires,
La voix qui du Sina dominait les tonnerres
Crie aux rois stupéfaits de ces grands changements :
« Obéissez aux lois et gardez vos serments ! »

ÉPITRES.

APRÈS LA RÉVOLUTION DE JUILLET.

A M. THIERS,

DÉPUTÉ D'AIX,

SUR LES CHARIVARIS.

1832.

L'émeute a donc sur toi porté sa griffe impure ;
Et des charivaris la glorieuse injure
Vient enfin, brave Thiers, d'accueillir ton retour
Dans la noble cité qui te donna le jour !
C'est ainsi que partout, nous suivant de sa haine,
L'anarchie aux abois contre nous se déchaîne ;
Et foulant à ses pieds nos droits, nos libertés,
Venge sur nos tympans ses complots avortés.
La vieillesse, que Sparte environnait d'hommages,
N'a point du sage André détourné ses outrages.
Le modeste Parent n'a pu les conjurer.
La Gloire, qu'en tous lieux on est fier d'honorer,
A couvert vainement de palmes protectrices
D'Harispe et de Simmer les nobles cicatrices.
La mégère a voulu, dans leurs ingrats foyers,
De sa bave fétide infecter leurs lauriers ;
Et, sans respect enfin pour vingt académies,

On dit que dans Béziers, dressant ses batteries,
Elle avait, pour m'offrir son concert radical,
Des cuisines déjà disposé l'arsenal.
Amis, d'un front serein contemplons cet orage;
Contre les factions redoublons de courage,
Leur haine dans l'histoire est un titre d'honneur;
Méprisons ces éclats d'une vaine fureur.
Qui veut l'ordre et la paix doit subir la vengeance
De qui souffle la guerre et prêche la licence.

Eh ! d'où part tout ce bruit pour qu'on daigne en rougir ?
Quel est donc ce parti qui prétend nous régir,
Qui, dans l'ombre et la boue assemblant ses comices,
De son règne de sang nous donne les prémices ?
Quels citoyens, enfin, par les clubs ameutés,
De leurs déportements fatiguent nos cités ?
Des enfants aux pieds nus, des Phrynés de guinguette,
Des vagabonds traînés de sellette en sellette,
Des libertins oisifs, tribuns d'estaminet,
Des mutins qui, vingt fois retournant leur bonnet,
A tous les factieux ont vendu leurs délires,
Et servi quarante ans d'aboyeurs et de sbires ;
Des intrigants obscurs, d'effrontés délateurs,
Qui, de tous les emplois ardents solliciteurs,
N'ont pu, depuis deux ans, malgré nos apostilles,
Des débris du budget enrichir leurs familles.
Voilà ce qu'un journal, patron des bousingots,
Ose nommer le peuple et prend pour ses héros !
C'est par des hurlements et des vitres cassées,
Des cornets à bouquin, des portes enfoncées,
Des poêles, des chaudrons volés aux cabarets,
Que ces hommes d'État nous dictent leurs arrêts;
Et l'orateur des clubs, dans son jargon comique,
Les pare du grand nom d'opinion publique.
C'est ainsi qu'au désert, devant leurs manitous,

Votaient les Iriquois et les Topinambous;
Et Bicêtre enferma dans ses étroites cages
Des fous moins dangereux que ces prétendus sages.

Ce n'est point là ce peuple, éclairé sur ses droits,
Qui surgit tout armé pour défendre nos lois,
Des soldats de Marmont confondit les bravades,
Fit expirer leur rage au pied des barricades;
Et, vengeant sur ses rois l'ordre et la liberté,
Brisa de Charles-Dix le sceptre ensanglanté.
Vainqueur et satisfait, il a posé les armes,
Et, de Paris troublé prévenant les alarmes,
N'a, pour prix de son sang au nom des lois versé,
Brigué que le travail qu'il avait délaissé.
Ce peuple ne va point mentir à sa victoire,
Aux gages de l'émeute encanailler sa gloire,
Et, sur l'ordre d'un club, courant les carrefours,
Changer contre un chaudron le fusil des trois jours.

Mais, dis-moi, quand ta plume, au péril de ta vie,
Animait au combat sa sublime énergie;
Quand Gérard ralliait sous les triples couleurs
La garde citoyenne, effroi des tapageurs;
Quand Périer, acceptant un décret populaire,
Ceignait, sous le canon, l'écharpe consulaire,
Quand Guizot et Dupin protestaient avec eux
Contre un tyran parjure et ses édits honteux;
Quand Schonen, devançant les arrêts de la France,
Du trône, avec Lobau, proclamait la vacance,
Pensais-tu qu'un parti de brouillons et d'ingrats
Dans ces grands citoyens verrait des apostats,
Et, du peuple sur eux appelant les sévices,
Paîrait de ses mépris leurs glorieux services?

Sans doute il est affreux qu'après des jours si beaux

La Discorde rugisse au camp des libéraux.
Aux béats partisans de l'enfant du miracle
Nous donnons, j'en conviens, un funeste spectacle,
Ils n'ont que trop raison de se moquer de nous;
Et moi, qu'après les sots persécutent les fous,
Qui, toujours des partis combattant la furie,
Ne songe qu'au bonheur de ma triste patrie;
Qui, sans ambition, dans la Chambre amené,
Vois d'émeute en émeute amincir mon dîné,
Je gémis, plus que tous, de ces extravagances
Qui d'un peuple indigné prolongent les souffrances.

Mais sur qui rejeter ses malédictions?
Quels sont les vrais auteurs de nos dissensions?
A peine du sept août la Charte est proclamée;
A peine, salué par le peuple et l'armée,
Philippe, digne espoir d'un État renversé,
Siége-t-il sur le trône où nos vœux l'ont placé;
Soudain nous apparaît, sous ses formes brutales,
Un parti dont le règne a souillé nos annales;
Qui, bravant nos serments, nos vœux, nos repentirs,
Rêve la république aux sanglants souvenirs.
Aux trônes de l'Europe il dénonce la guerre;
De la haine du monde il absout Robespierre;
Des cris de la révolte épouvante Paris;
Prodigue au nouveau roi l'injure, le mépris;
Et, pour le détrôner armant la calomnie,
Au parti d'Holy-Rood sa fureur se rallie.

Le carlisme en triomphe; et, rayonnant d'espoir,
De Philippe à son tour conteste le pouvoir.
Du vote universel caressant la chimère,
Sous une carmagnole il cache son rosaire;
Et croit, par nos débats détruisant nos succès,
Noyer la liberté dans ses propres excès.

Devions-nous, oubliant nos premières années,
Au choc des deux partis livrer nos destinées?
Le combat, tu le sais, n'eût pas longtemps duré.
Les héros de Coblentz n'auraient plus émigré.
Ces carlistes si forts et si fiers de leur nombre,
Dont Paris, aux trois jours, n'a pas même vu l'ombre,
Qui partout aujourd'hui relèvent leur drapeau,
N'auraient trouvé de paix, d'asile qu'au tombeau.

Mais d'un peuple enivré de sa juste vengeance
Quelle digne eût alors arrêté la démence?
Fallait-il de cent clubs subir les volontés,
Rouvrir le cours sanglant de nos calamités,
Voir de ses propres mains la France déchirée
Combattre encor vingt ans l'Europe conjurée,
Et, lassés ou vaincus, tomber avec l'État
Sous le glaive étranger ou le joug d'un soldat?

Non, non, dans ces clameurs que pousse l'anarchie
Je ne reconnais point les vœux de ma patrie.
Elle ne demandait, sous le feu des Bourbons,
Ni despotes, ni clubs, ni guerre, ni brouillons.
C'est ainsi que j'entends ce programme mystique
Où chacun voit écrit son rêve politique.
En repoussant ainsi carliste et montagnard,
En aidant le pouvoir battu de toute part,
J'ai cru, de mon pays mandataire fidèle,
Servir ses intérêts et lui prouver mon zèle;
Et, quoi qu'en dise enfin l'un et l'autre parti,
Mon vote indépendant ne s'est point démenti,

Qu'autour de mon chevet résonnent les marmites,
Poêles et mirlitons, mortiers et lèchefrites;
Que cent et cent braillards, à ce bruit infernal.
De cent cloches d'airain joignent le bachanal,

Qu'on m'appelle apostat, juste-milieu ; qu'importe !
Mon cœur est rassuré par une voix plus forte.
Fier de sa propre estime, il laisse à nos rivaux
La popularité qui trouble leurs cerveaux.

Je connais dès longtemps cette absurde déesse,
Et le joug qu'elle impose au sot qui la caresse ;
On ne me vit jamais au rang de ses flatteurs :
Comme de ses dédains je ris de ses faveurs.
Lafayette lui-même éprouva l'infidèle,
Quand il vengea le trône aux plaines de Grenelle.
L'exil seul à la mort déroba sa vertu ;
Et quand ce chef du peuple, à ses honneurs rendu,
Ose, de Polignac protégeant la sentence,
Des pairs contre l'émeute embrasser la défense,
Aux outrages des clubs livrant ses cheveux blancs,
La popularité fuit encor ses vieux ans.
Cette vile coquette est cent fois plus légère
Que ces belles de nuit, qui, sous le réverbère,
Offrent à tout venant leur amour effronté.
Et quel parti d'ailleurs ne s'en est point vanté ?
A l'enfant d'Holy-Rood le carliste la donne ;
Le Néron portugais croit l'avoir dans Lisbonne ;
Et Wellington, qu'on siffle avec tant de plaisir,
Avec son portefeuille a cru la ressaisir.
En repoussant mylord et sa folle noblesse,
Elle a fait, je l'avoue, un acte de sagesse ;
Et là, comme à Paris, du torysme vainqueur,
Le peuple s'est montré dans toute sa grandeur.

Quand il voit par ses yeux, qu'il juge par lui-même,
J'admire sa raison, sa justice suprême.
Mais, comme tous les rois, il a ses courtisans ;
Mais, comme tous les dieux, il a ses charlatans.
On trompe son amour, on égare sa haine,

Contre ses intérêts on le pousse, on l'entraîne.
On l'a vu trop souvent, dans ses vœux incertain,
Persécuter le soir le héros du matin;
Proscrire la vertu, déifier le crime.
Marat fut son idole et Bailly sa victime.
L'histoire, à chaque page, atteste ses erreurs,
Et sa crédulité, source de ses malheurs.

Eh! ne savons-nous pas, dans le siècle où nous sommes,
Comme on fait et défait et refait les grands hommes?
Autour d'un tapis vert trois écoliers rangés,
En cour d'esprit public de leur chef érigés,
D'un nom qu'a signalé la presse ou la tribune
Entreprennent gaîment la honte ou la fortune.
Au parti qui les gêne a-t-il prêté sa voix,
L'injure à flots amers ruisselle sous leurs doigts.
Est-il de leurs amis, Voltaire et Démosthène
Doivent céder la palme au nouveau phénomène.
Leurs feuillets, surchargés de l'éloge imposteur,
Avec les bruits du jour courent chez l'imprimeur;
Le grand homme est éclos, et, dès l'aube nouvelle,
Au public étonné leur journal le révèle.
Dix autres à l'envi s'emparent de son nom;
Deux cent mille benêts, échos de feuilleton,
Proclament l'immortel qui leur tombe des nues;
Cent crieurs de sa gloire étourdissent les rues.
Vite qu'à l'Institut on s'empresse à l'asseoir,
Que le roi dans ses mains remette le pouvoir;
Et le voilà, pour prix d'une vaine fumée,
L'esclave du parti qui fait sa renommée;
Et malheur à son nom s'il prétend s'écarter
Des devoirs qu'à toute heure on ose lui dicter!

Il est, nous le savons, parmi nos adversaires,
Des esprits éclairés, de nobles caractères,

Qui, sous un pareil joug, rêvant leur liberté,
Pensent dans tous les temps suivre leur volonté.
« Nous saurons, disent-ils, réprimer la licence.
» Le peuple a mis en nous sa foi, son espérance.
» Notre but est marqué, nous n'irons pas plus loin.
» Laissez nos jacobins déclamer dans leur coin.
» C'est trop nous fatiguer de présages sinistres.
» Reposez-vous sur nous et faites-nous ministres. »

Triste orgueil d'un tribun qu'enivre son crédit;
Qui, déjà se posant pour le rôle de Pitt,
Étourdi des grands mots dont sonne sa harangue,
Croit qu'une tête d'homme est toute dans sa langue!
Le jour où, par l'honneur contraint de s'arrêter,
Au parti qui le pousse il voudra résister,
« Marchons, dira la presse, ou je te déshonore.
»—Mais la Charte!—Marchons.—Mais la patrie!—Encore!
Et notre homme d'État, par le flot entraîné,
Dépassera le but qu'il avait jalonné.
Sacrifiant la Charte après la monarchie,
Après la république il suivra l'anarchie;
Et, dans ses temps d'arrêt toujours pris en défaut,
Ne s'arrêtera plus que sur un échafaud.

A UN POÈTE CARLISTE

QUI M'A ENGAGÉ A PLAIDER LA CAUSE D'HENRI V.

1832.

Tu veux donc, du carlisme embaucheur anonyme,
Qu'abjurant ma croyance et las de mon estime,
Du drapeau de juillet infâme déserteur,
J'arbore de Coblentz l'étendard oppresseur;
Qu'au droit divin, objet de ton idolâtrie,
Aux rois, qu'en sa colère a proscrits ma patrie,
Ma muse se rattache, et par des chants d'amour
De l'enfant d'Holy-Rood prépare le retour.
Ni mes vers, ni les tiens, n'auraient cette puissance.
Le peuple, dont la juste et terrible vengeance
De Charle et de sa cour a puni les complots;
Sifflerait à l'envi le chantre et le héros.

Nous en reparlerons, quand vingt ans de batailles
Auront fait de l'Europe un champ de funérailles.
Ces fléaux, je le sais, ne vous arrêtent pas.
Vous croyez que du ciel tombent les potentats;
Et leur sacrifiriez la France tout entière,

Mais moi, dont la patrie est l'idole première,
Qui ne vois dans les rois qu'une nécessité,
Un garant de repos et de prospérité,
Comptant pour rien le sang qui leur donna la vie,
Je déclare tout haut que la race bannie,
N'offrant à mon pays aucun gage de paix,
Ne vaut plus à mes yeux le sang de dix Français.
J'ai sous Napoléon proclamé ce principe.
Je l'ai dit sous Bourbon, je le dis sous Philippe;
Et, malgré les partis de tel ou de tel roi,
Le peuple m'a prouvé qu'il pensait comme moi.

Tu connais mal ce peuple; et son prétendu maître
Aurait régné cent ans sans jamais le connaître.
Vous prenez pour la France un essaim de goujats,
Dont la Vendée en feu maudit les attentats;
Qui, sous le vieux pennon d'un seigneur de village,
Rendent à leur fétiche un culte de sauvage;
Fanatiques valets, dont l'absurde troupeau,
Répète, en se signant, sur la foi d'un bedeau,
Que d'un sénat païen Belzébuth en personne
Sous le nom de Philippe a reçu la couronne;
Que, maudissant tout bas notre rébellion,
Le peuple est opprimé par une faction.

Viens lui parler encor de bannières sans tache,
Du vainqueur de Mayenne et de son blanc panache,
Du trône et de l'autel, de légitimité,
Cite-lui saint Louis et sa postérité;
Ces grands mots sont usés; ces sublimes figures
Ont couvert tant d'abus, d'affronts et de parjures,
Que tous nos carrefours d'eux-mêmes soulevés
Sur vos têtes encor lanceraient leurs pavés.
Mon siècle est détrompé de tous ces vieux prestiges;
Et la liberté seule enfante des prodiges.

Sur le Pinde en naissant je lui fus dédié.
Contre ses ennemis j'ai trente ans guerroyé.
Je hais également qui la souille ou l'opprime.
Quand Dieu m'aurait armé pour cette noble escrime
De la lyre d'Orphée ou du luth d'Amphion,
Quand j'aurais à mes vers soumis l'opinion,
Quand Ignace, abjurant ses rancunes brutales,
Viendrait m'offrir gratis ses louanges vénales,
Je resterais sans voix pour ceux dont la fierté
A trahi les serments faits à la liberté.

Je plains leur infortune et leur folle espérance.
Pour qui tomba du trône et du trône de France,
L'exil est, je l'avoue, un châtiment cruel;
Mais il fut leur ouvrage et doit être éternel.
En vain de l'étranger rappelant les bannières,
Leurs menaçants amis errent sur nos frontières.
Les chemins que pour eux nous couvrîmes de fleurs,
Ne leur offriraient plus que des foudres vengeurs.
L'Europe n'a plus d'or ni de sang à répandre
Pour des rois qui n'ont su régner ni se défendre.
Ses peuples savent trop ce qu'ils leur ont coûté;
Qu'entre ces rois et nous il n'est plus de traité,
Et qu'avant d'accorder notre foi politique,
On joindrait Gibraltar à la terre d'Afrique.

La royauté pour vous n'est qu'un pouvoir sans frein,
Tel que le fit Nemrod, ou qu'au peuple romain
L'imposa lâchement l'astucieux Octave.
A tes rois du vieux temps il faut un peuple esclave,
Qui, soumis en aveugle à leur moindre désir,
Comme aux arrêts du sort cède à leur bon plaisir.
Un conseil les indigne, un blâme les irrite;
La naissance à leurs yeux est l'unique mérite;

Et cette égalité, dont nous sommes épris,
N'est pour leurs courtisans qu'un objet de mépris.

Eh bien ! c'est cette cour, fastueux héritage,
Qu'aux enfants de Capet légua le moyen âge,
C'est elle qui trois fois a causé leurs malheurs.
L'esprit d'égalité qui répugne à ses mœurs,
Ce principe ombrageux, source de notre gloire,
Imprimé dans nos cœurs par vingt ans de victoire;
Passa dans notre sang, et, pour en triompher,
C'est trop peu de nous vaincre, il faut nous étouffer.
Le peuple est maintenant fier comme un gentilhomme;
Dans le plus grand seigneur il ne veut voir qu'un homme.
On ne s'estime plus, on se compte aujourd'hui;
Et qui n'a ni le droit ni le nombre pour lui
Doit céder ou tomber; et, s'il sauve sa tête,
Chercher à Charenton un docteur qui la traite.

Ce principe si vrai, si fécond en vertus,
A pourtant ses erreurs, ses dangers, ses abus.
Chacun, par son orgueil, poussé hors de sa sphère;
Ne tend qu'à s'élever au-dessus de son père,
Se croit digne de tout, et, frondeur obligé;
S'il ne règle l'État le croit mal dirigé.

De là viennent ces fous, car nous avons les nôtres,
Qui, de la république impétueux apôtres,
Fiers du léger duvet qui brunit leurs mentons,
De l'histoire et du temps méprisent les leçons;
Qui, dans la rue, au club, prêchant leurs utopies,
Le poignard à la main poussant leurs arguties,
De nos opinions acerbes détracteurs,
De par la liberté nous imposent les leurs.

Sur ce point, cependant, l'histoire est bonne à lire,

De ces félicités qu'ils daignent nous prédire
Ont joui quelque temps la Grèce et les Romains,
Venise et les Génois, Pise et les Florentins;
Nos Solons y verraient jusqu'où va la licence
D'un pays où le peuple exerce la puissance;
Qu'en proie aux factions, jouet de leurs complots,
Ce peuple ne connaît ni bonheur ni repos;
Qu'imprudemment bercé d'une vaine chimère,
Traîné de l'anarchie à la guerre étrangère,
S'il esquive un despote en son sein élevé,
Au joug d'un conquérant il retombe énervé.
Nous pourrions, au besoin, les éclairer nous-mêmes;
Mais nous n'avons suivi ni compris leurs systèmes;
Et la seule Amérique a su nous révéler
Par quelles sages lois il fallait nous régler.

C'est un peuple tout neuf, sans voisins, sans limites,
Qu'oppose leur folie à de vieux sybarites,
A des peuples rongés d'abus, de passions,
Affamés d'or, de luxe et de distinctions,
Dont les rivalités, par l'orgueil animées,
Ne sauraient se passer de gloire ni d'armées.

Qu'importe, disent-ils, renvoyez vos soldats.
Armez vos citoyens, dressez-les aux combats.
Si l'ennemi paraît, que nos gardes civiques
Laissent champs et cités, ateliers et boutiques.
L'impôt nous manquera.... les mandats reviendront;
Nous tûrons les marchands qui les refuseront;
Et si nos généraux, grandis par nos conquêtes,
Se font aimer du peuple, on abattra leurs têtes.
Nous serons sans pitié, sans argent et sans pain;
Mais que fait la famine au vrai républicain?
Nous vivrons de discours, de gloire, de louanges,
De fêtes, de chansons, c'est le bonheur des anges.

La république, enfin, est un vrai paradis,
Et tout, jusqu'aux journaux, s'y donnera gratis.
Mes souvenirs pourtant me défendent d'en rire,
J'ai moi-même, à vingt ans, partagé ce délire.
J'étais républicain, mais j'en suis revenu.
Je vis monter au trône un soldat parvenu,
Qui, sabrant à Saint-Roch les badauds monarchiques,
Sur l'Europe en courant semait les républiques.
Je vis tous nos Brutus, nos avaleurs de rois,
Se courber à ses pieds et trembler à sa voix.
Marius à sa cour quêtait les baronies;
Scévola se bardait d'ordres et d'armoiries;
Contre un habit doré, contre un feutre à plumet,
Aristide échangeait sa veste et son bonnet;
Caton, dans un palais carrant son stoïcisme,
Au nom de monseigneur façonnait son civisme;
Et le fretin des clubs, apprenti courtisan,
Rampait sous leurs commis pour un bout de ruban,
Tandis que le bon peuple, ajustant ses guenilles,
Allait sur ses pieds nus, ou bien sur ses béquilles,
Pour nourrir ses enfants et payer son impôt,
Reprendre comme avant la lime ou le rabot.
Je crus que nos hurleurs, dont la face écarlate
Se ridait de colère au nom d'aristocrate,
Rappelant nos tribuns au serment du dix août,
Les auraient envoyés aux filets de Saint-Cloud.
Pauvre sot que j'étais! Tout ce peuple idolâtre,
Battant des mains, des pieds, à ces coups de théâtre,
Content de recueillir les fruits de son labeur,
Allait de ses vivat étourdir l'empereur.
« Ma foi, me dis-je alors, l'opinion publique
» A, comme les tyrans, jugé la république.
» C'est un jeu comme un autre : on est dupe ou fripon;
» La France n'en veut plus, et la France a raison.
» Sans un trône, en effet, l'ordre n'y peut renaître;

» Mais donnons-nous un roi qui ne soit pas un maître,
» Et qu'un pacte entre nous sagement concerté,
» De ce naufrage au moins sauve la liberté »

La liberté, grand Dieu ! c'était du vieux grimoire.
Nos tribuns enrichis ne songeaient qu'à la gloire.
J'en fus ivre moi-même, et chantai comme tous
Le héros qui mettait l'Europe à nos genoux.
Mais si ma politique y mêlait ses maximes,
La censure aux longs bras se jetait sur mes rimes.
Votre vieux despotisme était le dieu du jour,
Le mot d'ordre du camp, le bon ton de la cour,
Le seul appui du trône ; et cet appui funeste
Fit crouler l'empereur, et l'empire, et le reste.

Alors parut la Charte, et je crus tout sauvé.
J'y trouvais à peu près ce que j'avais rêvé :
Un pacte qui, liant, fondant les deux systèmes,
Écartant leurs erreurs, repoussant leurs extrêmes,
Ne fermant que le trône à nos ambitions,
Semblait offrir un terme à nos dissensions.
A l'auteur du bienfait ma muse rendit grâce ;
Je ne lui demandai ni son nom, ni sa race.
« Je suis Bourbon, dit-il.—Sois ce que tu voudras.
—Le trône m'appartient.—Prends-le, je n'en veux pas.
—J'y suis depuis vingt ans. — L'idée est un peu folle ;
Mais enfin te voilà, règne et tiens ta parole. »
Sans plus examiner qui nous l'avait rendu,
Je le pris sur sa foi comme il était venu,
Sans haine, sans amour, et suivant sa tactique,
Prêt à lui dispenser l'éloge ou la critique.
Ainsi, du fier Coblentz démasquant les projets,
De sa rapacité je vengeai nos budgets ;
Des tartufes de cour je fouettai la bassesse;
Mais je chantai le roi, qui, ferme en sa sagesse,

De leurs vains attentats osa nous garantir
Par l'édit de septembre et la loi de Saint-Cyr.
Qu'à moi-même aujourd'hui la *Gazette* m'oppose,
Je n'entends rétracter ni mes vers ni ma prose.
Ma muse, toujours juste en sa sévérité,
Eût loué Charles X s'il l'avait mérité.

Mais ce nouveau Stuart me fit changer de gamme.
J'attaquai le premier cette milice infâme,
Ces fils de Loyola, dont les conseils affreux
Entraînaient vers l'abîme un roi trop digne d'eux,
Ces courtisans mitrés, dont l'insolente brigue
Pensait nous ramener les beaux jours de la Ligue,
Qui, pour l'élu du peuple, hésitant à prier,
Troublent encor l'État qui daigne les payer.
C'est en vain que Clermont, sur ma pauvre épaulette,
Vengea la loi d'amour des flèches du poète.
Au nom de Polignac, reprenant mon carquois,
Par un dernier conseil avertissant tes rois,
D'un pouvoir insensé je prédis le naufrage,
Et le peuple en trois jours accomplit le présage.

Qu'ils restent dans l'exil ceux dont le fol orgueil
A semé dans Paris le carnage et le deuil.
Cesse de te flatter qu'oubliant leur injure,
Nous reprenions jamais une race parjure.
Contre elle, Dieu le sait, je n'ai pas conspiré;
Mais, fidèle au serment à la Charte juré,
A ce peuple si grand jusque dans sa vengeance,
Au roi que de ce peuple adopta la prudence;
Aux intérêts, aux vœux, aux lois de mon pays;
Je rends haine pour haine à qui les a trahis.

AU PUBLIC DE L'INSTITUT[1].

1834.

Mesdames et messieurs, qui venez un moment,
Par goût, par habitude ou par désœuvrement,
Ou bien pour faire trève aux débats politiques,

[1] Je dois une explication sur cette épître. Mes confrères n'étaient pas disposés à figurer dans la séance solennelle des cinq académies; et j'étais moi-même pris au dépourvu, n'ayant pas encore trois fables de composées, ne songeant pas même que ce genre de poésie devait un jour me valoir tant de bienveillants éloges. Je promis de préparer quelque chose; et du palais Mazarin au Palais-Bourbon, où j'allais remplir d'autres devoirs, la pensée, le plan et les quarante-six premiers vers de cette épître jaillirent de mon cerveau. Mais Dieu sait le vacarme qu'en fit la lecture préliminaire! Les sages de la compagnie me demandèrent si ma proposition était sérieuse; je vis bien qu'il fallait répondre non, et voilà pourquoi cette épître satirique est imprimée pour la première fois. Si elle paraît un peu vive, on n'a qu'à se reporter en arrière de dix ans; et je réponds qu'il n'y avait rien d'exagéré.

Écouter des discours, des vers académiques,
Je vous en remercie au nom de l'Institut.
Si nous vous ennuyons, ce n'est pas notre but.
Mais, par cette frayeur qui peut être frivole,
Les quarante ont failli vous manquer de parole.
Non pourtant que de vers nous soyons dépourvus;
Nous en faisons beaucoup, mais vous n'en lisez plus.
Maint auteur, contre qui Pégase toujours rue,
Que du nom de poète Apollon destitue,
Se venge en vous disant que la langue des dieux
Est un langage faux, que la prose vaut mieux;
Et, loin d'encourager nos lectures honteuses,
Vos mains à s'émouvoir sont un peu paresseuses.
Par grâce, au dernier vers vous semblez applaudir,
Pour nous remercier d'avoir daigné finir.

Sur vos siéges, d'ailleurs, dont la vieille fourrure
Pour quatre heures d'attente est peut-être un peu dure,
Je vois, par-ci, par-là, maint et maint auditeur,
Dont l'œil malicieux et le souris moqueur,
D'un malin feuilleton infaillible présage,
De leurs traits acérés menacent mon courage.
En roulant sous leurs doigts leur plume au bec d'acier,
Comme un adroit chasseur qui guette le gibier,
Ils aiguisent tout bas l'épigramme anonyme
Dont je serai demain l'innocente victime;
Et si dans ce moment je vous fais rire d'eux,
Demain j'aurai mon tour, et vous rirez des deux.
C'est le train de ce monde où chacun rit de l'autre;
Mais on a vu des temps plus plaisants que le nôtre.

A l'esprit littéraire en discordes fécond,
Que l'esprit romantique a rendu furibond,
S'est joint un autre esprit, qui, divisant la France
En partis dévorés de haine et de vengeance,

Soulevant, au fracas de vingt opinions,
Et nos cupidités et nos ambitions,
Du peuple le plus doux et le plus sociable,
A fait, après quatre ans d'une lutte implacable,
Le peuple le plus sot et le plus ennuyeux
Qu'ait jamais éclairé la lumière des cieux.
De nos cœurs rétrécis par une sotte envie,
Comme l'urbanité, la franchise est bannie.
Occupés sans relâche à nous calomnier,
Nous parlons un jargon si brutal, si grossier,
Que notre Académie, experte en cette affaire,
N'ose l'enregistrer dans son dictionnaire.
La Halle, la Courtille et les vieux Porcherons
Parlaient plus poliment que ne font nos salons.
On se charge à l'envi de crimes et d'injures.
Nous nous traitons de fous, de brigands, de parjures.
L'étranger, que nos arts attirent dans Paris,
Va tous nous prendre au mot; et, gagnant du pays,
Ne voir dans nos cités que de vastes Bicêtres,
Dont il faudra murer ou griller les fenêtres.
Et vous qui m'écoutez, gens de tous les états,
Qui semblez tous d'accord quand vous ne parlez pas,
Si je vous demandais quelles sont vos croyances
Sur le budget, la Charte et sur nos excellences,
Vous feriez un tel bruit, que, forcé d'acccourir,
Tout le corps des pompiers ne pourrait l'amortir.

Eh bien! c'est cet esprit, Apollon des gazettes,
Qui demain, contre moi, soulevant des tempêtes,
Sur ma muse et mon nom se dispose à railler.
Il dira que mes vers vous ont tous fait bâiller;
Que mon style est diffus, mon débit pédantesque,
Mon langage commun, ma tournure grotesque;
Que je suis un niais, un pitoyable auteur.
J'y suis fait dès longtemps et je les sais par cœur.

Mon sort est à peu près celui d'un pauvre diable
Que dévoue au bâton un juge impitoyable.
Au cinquantième coup appliqué sur son dos,
Il ne sent déjà plus qu'on lui brise les os.
Mais je n'en mourrai point; je ne suis pas si bête,
Leurs coups ne m'ont brisé ni les reins ni la tête ;
Et, comme tels et tels, je n'irai point charger
La cour ni le jury du soin de me venger.
Ma muse en s'escrimant suffirait à l'ouvrage.
J'aurais du moins sur eux cet heureux avantage,
Que, glissant sur mes flancs de mépris cuirassés,
Tous leurs traits à mes pieds retombent émoussés,
Tandis qu'au moindre mot qui les pique ou les frappe,
Par cent pores ouverts leur colère s'échappe.

Mais que font dans ce siècle, où tant d'originaux
De la scène du monde occupent les trétaux,
Que font, les bras croisés, nos poètes comiques?
Sont-ils tous à ramer aux affaires publiques;
A forger ou détruire une ou deux lois par jour ?
Oh ! si dans les recoins de ce docte séjour
Se cachait par hasard un drageon de Molière,
Je lui dirais : Viens donc et fournis ta carrière.
Attaque ces partis, qui, dans leurs vœux secrets,
De l'intérêt public voilant leurs intérêts,
Abusant, se jouant, dans leur hypocrisie,
Du nom de liberté, du saint nom de patrie,
Dans l'ordre qui renaît voyant la trahison,
D'un peuple trop crédule égarent la raison.

N'épargne pas surtout nos jongleurs politiques,
Ceux qui, flattant hier les pouvoirs despotiques,
Ont pour les droits de l'homme échangé leur missel,
Passé du double vote au vote universel.
Flétris ces charlatans, tartufes populaires,

Qui, sous des rois dévots, bardés de scapulaires,
Allaient le dos voûté, de commis en commis,
Mendier des brevets de comte et de marquis;
Et, pour leurs noms vilains quêtant la particule,
A la caisse du sceau payer un ridicule;
Ces nobles de hasard ont changé de discours.
L'argot des clubs succède au langage des cours.
Fais tomber sous tes coups ces fragiles idoles;
La France est trop longtemps dupe de leurs paroles.
Qu'aux traits d'Aristophane ils servent de plastron.
Brise leurs piédestaux et leurs chars de carton.
Corrige, si tu peux, ces Brutus subalternes,
Que l'émeute en hurlant recrute en nos tavernes,
Héroïques benêts, qui, bravant le trépas,
Meurent pour de grands mots qu'ils ne comprennent pas:
Expose à leurs regards le lâche caractère
Du tribun qui les pousse et se tient en arrière,
Prêt à les renier au jour de leur malheur,
A blâmer des éclats qu'excitait sa fureur;
Mais qui, prompt à paraître au jour de la victoire,
A leur en dérober le salaire et la gloire,
Exploite, au seul profit de son ambition,
L'émeute transformée en révolution.

Des partis démasqués descends aux coteries;
Poursuis, le fouet en main, ces prétendus génies
Qui, jusqu'au firmament l'un par l'autre guindés,
Soutiennent en commun leurs noms échafaudés.
Montre-les remplissant d'amis et de compères,
D'applaudisseurs gagés, les loges, les parterres;
Dans tous les feuilletons dispersant leurs prôneurs,
Fatiguant l'univers de leurs succès menteurs.
Ne te laisse point prendre à leurs gloires burlesques;
Laisse-les s'épuiser en drames gigantesques;
En vers de Lycophron, en prose de Cathos,

Au public étourdi débiter leur pathos,
Prendre pour Apollon l'inceste et l'adultère,
Violer tout le monde et même la grammaire.
Affronte, s'il le faut, leurs sifflets et leurs cris.
Que la morale au goût s'unisse en tes écrits.
Fais-nous rire surtout en dépit de la mode.
Notre scène, aujourd'hui renversant sa méthode,
A corrompre les mœurs s'attache en larmoyant :
Rends-lui son caractère et châtie en riant.

D'autres, portant plus haut leur espoir et leur brigue,
A gouverner l'État prédestinent leur ligue.
A la chambre, au conseil, l'un par l'autre poussés,
Comme des Richelieux à la France annoncés,
Écrasant leurs rivaux de leur mépris habile,
Aux honneurs, au pouvoir, ils courent à la file ;
Et, grâce à leurs journaux placés jusqu'au dernier,
N'auront pas un laquais qu'il ne faille payer.

Les journaux ! Dieu ! quel mot est tombé de ma plume,
J'ai mis imprudemment la tête sur l'enclume.
N'importe ! de ma peau je leur fais bon marché,
Et ne reprendrai point un mot que j'ai lâché.
Molière en fleur, suis-moi ; ne crains pas leurs révoltes.
Je te promets ici d'abondantes récoltes.
La presse est un pouvoir que tu dois respecter.
Mes votes ni mes vers n'y sauraient attenter.
Il protége nos droits, il faut qu'on le protége.
Malheur à qui voudrait d'une main sacrilége
Abattre ce pouvoir fils de nos libertés !
Mais il se fait tyran, dis-lui ses vérités.
Il va rugir, tonner ; il est comme les autres,
Qui dans les mauvais jours faisant les bons apôtres,
Se cabrant dès l'instant qu'ils ont pu triompher,
Sous leur verge de fer voudraient tout étouffer.

Ouvre-nous l'officine où sa malice apprête
Les poisons qu'il débite et les traits qu'il nous jette.
Fais-le voir, intraitable en ses opinions,
Créant et renversant les réputations,
Élevant qui lui plaît, abaissant qui le gêne;
Sans frein dans son amour, sans pitié dans sa haine,
Imposant à son siècle, à la postérité,
Se jouant du scrupule et de la vérité.
Mais, auprès du grimaud dont la plume servile
A qui veut l'acheter vend son fiel et sa bile,
A côté du bambin qui, pour se faire un jeu,
Improvise un brandon qui peut tout mettre en feu,
Ou la fausse nouvelle à propos inventée,
Ou l'âpre calomnie avec art concertée,
Peins-nous dans ce tableau le loyal rédacteur
Qui parle aux grands du jour sans colère et sans peur;
Qui de la vérité fait son étude unique,
Dispense justement l'éloge et la critique;
Et, sentant la grandeur de ce pouvoir nouveau,
A la torche en ses mains substitue un flambeau.
Ne va point oublier la plaisante figure
De l'auteur qui, tremblant pour sa progéniture,
Va, pour sa vanité, les genoux fléchissants,
De journal en journal quêter un grain d'encens.
Réserve quelques traits pour ces coureurs de places
Qui des gens en crédit suivent partout les traces,
Et, brûlant de s'asseoir au festin du budget,
Ont pour chaque ministre un placet toujours prêt.
Raille, sans le blesser, ce politique en herbe
Qui, sous des poils d'emprunt cachant sa lèvre imberbe,
S'indigne, avant d'atteindre à sa majorité,
De n'être pas ministre ou du moins député.

Attends : des avocats je n'ai rien dit encore.
Ils exercent sans doute un métier que j'honore,

Mais depuis qu'à la langue on prend l'homme d'État,
On se croit propre à tout dès qu'on est avocat.
Leur pétulant orgueil étouffe en leurs ceintures.
Ministères, cordons, recettes, préfectures,
Leur vaste ambition brigue tous les emplois.
Leurs mains touchent à tout : donne-leur sur les doigts.
Les bavards dans ce monde ont causé tant de crises;
Les plus beaux discoureurs ont fait tant de sottises;
Que le prince devrait, pour en voir les effets,
Ne faire en ses conseils entrer que des muets.

Que te dirai-je enfin? cherche, observe, examine.
Mon siècle est pour Thalie une abondante mine:
Mais fais trève aux lazzis dont elle a sans pitié
Criblé du genre humain la plus belle moitié.
Oui, mesdames, depuis qu'Hermippus le cynique
Des amours d'Aspasie a réjoui l'Attique,
Voilà de compte fait deux mille trois cents ans
Qu'en prose comme en vers on rit à vos dépens.
C'est nous donner sur vous un injuste avantage:
Quels que soient vos défauts, mon sexe les partage;
Et nous avons de plus ceux que vous n'avez pas.
Mais vous vous mêlez trop de nos fâcheux débats
La politique aigrit et dessèche les âmes;
Elle enlaidit, vieillit : songez-y bien, mesdames.
Les rides sur vos fronts viendront avant le temps.
Le ciel, qui vous orna de mille dons charmants,
Vous créa pour l'amour et non pour la dispute.
Vous perdez plus que nous à cette affreuse lutte:
N'y paraissez jamais que pour nous apaiser.
A qui résistera sachez tout refuser;
Et, calmant des partis le funeste délire,
Reprenez sur nos cœurs vos droits et votre empire.

A ALEXANDRE DUVAL

SUR L'INGRATITUDE.

1843.

Quoi ! Duval, tu gémis, et ton âme froissée
Ne peut d'un passe-droit dévorer la pensée !
L'ingratitude pèse à ton cœur généreux !
Il s'indigne, il se plaint qu'un rival plus heureux
Vienne, au mépris des droits conquis par ton génie,
S'emparer du théâtre où, trente ans applaudie,
Ta muse, soulevant des flots de spectateurs,
Excitait tour à tour et le rire et les plèurs ;
Et, fuyant les travers de la nouvelle école,
Faisait chez le caissier ruisseler le Pactole.

Où donc as-tu vieilli, cher ami ? pensais-tu
Découvrir en ce monde un pays inconnu,
Où l'homme, démentant ses mœurs et son histoire,
Des services passés garderait la mémoire ?
L'injure, en traits d'airain, se grave au fond de cœurs.
Elle y nourrit la haine et les désirs vengeurs.
Mais le bienfait, pareil au nuage qui passe,

A l'oiseau qui, dans l'air, ne laisse point de trace,
Est de qui le recueille à l'instant oublié.
Heureux s'il n'aigrit point l'orgueil humilié!
L'homme est de race ingrate, et la reconnaissance
N'est et ne fut jamais qu'un vain mot sans puissance.
« Blasphème! » va crier ce Pangloss entêté,
Du progrès social Don Quichote hébêté,
Qui, de son utopie admirateur unique,
Bâtit dans les brouillards un monde fantastique,
« Blasphème! il est encor des cœurs reconnaissants. »
Oui, sur un bon millier de bipèdes pensants
Chamarrés de cordons ou bardés de guenilles,
Coiffés d'une couronne ou porteurs de mandilles,
Il en est quatre au plus qui, dans le fond du cœur,
Gardent avec amour le nom d'un bienfaiteur;
Et, fiers de lui payer la dette qu'ils avouent,
Pour qui leur vint en aide au besoin se dévouent.
Mais le grand nombre, ami, n'y voit qu'un souvenir,
Un devoir importun dont il faut s'affranchir;
Et si, pour cette dette, on mettait sous les grilles,
Le monde sublunaire aurait plus de bastilles,
Qu'on ne voit au lever de nos législateurs
Courir, placet en main, d'ardents solliciteurs,
Ou que, depuis dix ans, nos brocanteurs d'affaires
N'ont mis à l'hôpital de sots actionnaires.

Peuples, rois, factions, sectes, communautés,
N'ont vécu, n'ont brillé que par ces lâchetés.
La force est égoïste, et de l'ingratitude
S'est fait depuis Nemrod une longue habitude.
Aristide et Camille injustement bannis,
César assassiné, les deux Gracques trahis,
Cortez, après Colomb, condamné par son maître,
Mille et mille témoins sont prêts à comparaître.
On voit même ce vice en principe érigé,

Par la raison d'État lâchement protégé.
Henri-Quatre aux ligueurs prodigue des largesses
Qu'aux vainqueurs de la Ligue assuraient ses promesses.
Je cite ces grands noms, ces crimes éclatants,
Pour ne point oublier les vices du vieux temps;
Mais mon siècle, en dépit de ses bavards d'apôtres,
Ne vaut ni plus ni moins que ne valaient les autres.

Reprends le cours honteux de nos dissensions,
Ce long flux et reflux de révolutions,
Pêle-mêle sanglant de puissances déchues,
De trônes renversés, de chartes abattues,
Ou, depuis cinquante ans, pataugeant sans accord,
Jouet du plus habile, esclaves du plus fort,
Nous cherchons dans notre âme, innocemment parjure,
Où se trouvent l'honneur, la vertu, la droiture;
Monte aux rangs les plus hauts, redescends aux plus bas,
Tu ne verras partout que des tourbes d'ingrats.
Ces princes, qu'en courant à travers l'Allemagne,
Jette au nombre des rois le nouveau Charlemagne,
Le héros les retrouve, au jour de ses revers,
Parmi les ennemis qui lui donnent des fers.
L'émigré, tout couvert de ses faveurs dorées,
Va briser sa statue en jetant ses livrées.
Les prêtres, qu'il rendit à leur vieille splendeur,
Vils flatteurs de sa gloire, outragent son malheur.
Le Belge à nos guerriers doit son indépendance;
Il verse à flots sur nous le mépris et l'offense,
Pour s'agrandir encor attend nos étendards,
Et retient dans ses mains deux de nos boulevards.
Tel est en tout pays, royaume ou république,
Ce monde dégoûtant qu'on nomme politique;
Tout, jusqu'à ces États fraîchement inventés
Où règnent les scrutins et les majorités,
Où tout homme investi d'un vote ou d'un suffrage,

Son bulletin en main, se croit un personnage!
Et comme dans le nôtre ont culbuté vingt fois
Les fortunes, les rangs, les places et les lois;
Personne au lendemain n'ayant plus confiance,
Chacun, à son profit, sans songer à la France,
Exploite le présent, et contre le hasard
Veut se faire à tout prix un avenir à part.
De là, pour notre honte et pour notre ruine,
Cet égoïsme affreux qui nous ronge et nous mine;
Ces mendiants, d'honneurs et d'emplois affamés,
Et dès qu'ils sont repus en ingrats transformés.

C'est là que du passé la mémoire est fragile,
Que l'homme est peu de chose en cessant d'être utile;
Compte, si tu le peux, ce troupeau d'orateurs;
Qu'au rang de Démosthène élevaient leurs flatteurs;
Qui, de leurs factions superbes interprètes;
Sur un socle de plâtre ont vu leurs statuettes.
Le peuple les nommait les sauveurs de l'État,
Les suivait chapeau bas en hurlant des *vivat*;
Demande-lui leurs noms, parle-lui de leur gloire;
Le gouffre *Moniteur* garde seul leur mémoire;
Et, sous un paletot, ces demi-dieux déchus
Végètent dans Paris qui ne les connaît plus.
Qu'ils aillent maintenant, fiers de leurs vieux services,
Se plaindre de leur siècle et de ses injustices,
Remémorer leurs droits et même leurs bienfaits,
Aux demi-dieux nouveaux que la tribune a faits;
Que du peuple ou du roi la faveur passagère
Attelle tour à tour au char du ministère.
Sais-tu ce que diraient ces favoris du sort
Si franchise et pouvoir allaient jamais d'accord?

« Vos titres sont réels; et nul ne les conteste.
» L'État et le pays avec vous sont en reste,

» Votre passé, messieurs, a droit à nos faveurs ;
» Mais le droit et la loi comptent avec les mœurs.
» Le présent nous commande, il prend tout, il dévore.
» L'enfant a la main pleine et dit toujours : encore.
» C'est un Gargantua qu'on ne peut assouvir.
» Vous n'avez point enfin de boule à nous servir ;
» La boule politique est notre arche nouvelle.
» L'homme n'a de valeur, de relief que par elle.
» La boule fait la loi, dispose du pouvoir ;
» Et pour un mot, un rien, passe du blanc au noir.
» Rien n'est traître comme elle : à la main qui l'enserre,
» La perfide dans l'urne échappe avec mystère.
» Elle frappe dans l'ombre, et l'urne du scrutin
» A Paris comme à Rome est celle du destin.
» Quand sonnera pour nous l'heure de la retraite,
» A défendre vos droits notre voix sera prête.
» Contre nos successeurs nous plaiderons pour vous ;
» Mais soyez bien certains qu'ils feront comme nous.
» Leur respect, leur estime égaleront les nôtres ;
» Et le prix qu'on vous doit sera remis à d'autres. »

Tels sont les grands du jour, tels seront leurs neveux ;
Et tu pensais trouver des cœurs plus généreux
Chez ces industriels, qui des rois de la scène
Sans goût et sans talent exploitent le domaine !
Pour qui se fait marchand l'art n'est plus qu'un métier.
Pour arbitre du goût ils ont pris leur caissier ;
Et comme leurs noms seuls dépeuplent les banquettes,
Qu'on se passe de gloire et non pas de recettes,
Ne sachant plus dîner ni du vrai ni du beau,
Pour ramener la foule ils cherchent du nouveau.

Or, voilà bien longtemps que ta verve comique
Immolait à nos ris le tyran domestique,
Bernait des héritiers les avides désirs,

Des débauches d'un prince amusait nos loisirs ;
Et des maîtres de l'art, dont tu suivais la trace,
Tu devais à bon droit partager la disgrâce.
A ce crime aisément le public s'est prêté.
Avec ses dieux parfois il se met en gaîté ;
Il ne sait ce qu'il veut, mais il veut autre chose.
Il lui faut d'autres noms, d'autres vers, d'autre prose ;
Et, pour offrir du neuf à son goût émoussé,
La jeunesse en travail rompt avec le passé.
Elle renvoie aux Grecs Thalie et Melpomène,
Se moque de la règle, et, secouant la gène,
Ses drames à la main, elle est sur nos talons,
Criant que tout en France est en proie aux barbons.
Qu'à l'armée, à la Chambre, au conseil, au Parnasse,
Nous sommes un peu lents à lui quitter la place.
Iras-tu la braver, lui prouver qu'elle a tort?
Maîtresse du parterre, elle y tient notre sort ;
La clé forée au poing, elle y règne en despote.
Elle rira de nous et de notre Aristote,
Et la presse aux siffleurs prêtant tous ses échos,
L'Europe à leurs récits nous prendra pour des sots.
Elle se trompera, d'accord ; et j'aime à croire
Qu'au bon sens comme à nous restera la victoire.
Mais nous n'y pouvons rien, c'est l'affaire du temps.
C'est trop en insensés lutter contre les vents ;
Courbons la tête, ami, laissons passer l'orage ;
Ils ont pour eux le nombre, et le triomphe et l'âge,
Les plus sages conseils ne sont plus de saison ;
Quand tout le monde est fou, la folie est raison.

Laissons les novateurs promener leur délire,
De Kotzbue à Schiller et de Gœthe à Shakspeare.
S'ils ont tort, le public, corrigé par l'ennui,
Verra bientôt sans nous qu'on se moque de lui.
Si leurs sentiers nouveaux ne sont que les ornières

D'où Molière et Corneille ont retiré nos pères,
La jeunesse, en chemin laissant ces avortons,
Reviendra d'elle-même aux dieux que nous fêtons;
Et peut-être qu'un jour, de cette foule impie,
Naîtra pour nous venger un vigoureux génie,
Qui, de la vérité reprenant le flambeau,
Ramènera la foule au culte du vrai beau.

Vois déjà sur la scène, à nos vers interdite,
Cette jeune Rachel qu'un dieu même suscite,
Qui, de l'art de Talma devinant les secrets,
Après dix ans de deuil vient calmer nos regrets.
Vois comme le public, retrouvant le sublime,
Court admirer en elle Hermione et Monime,
Reporter son hommage aux auteurs immortels
Dont naguère en hurlant on brisait les autels.
Ton tour viendra, Duval, quand une Mars nouvelle
Viendra rendre à Thalie un public infidèle;
La foule sous ses traits applaudirait aussi
Et ta fille d'honneur et ta jeune Betty.
L'auteur qui, comme toi, copiant la nature,
Des sentiments humains nous trace la peinture,
Peut sommeiller parfois, mais il ne périt pas,
Et les siècles pour lui ne sont jamais ingrats.

FIN DES ÉPITRES.

PRÉCIS HISTORIQUE

SUR LA SATIRE

CHEZ TOUS LES PEUPLES.

Il importe fort peu de savoir si le mot *satire* vient du grec ou du latin. Cette question a cependant occupé les érudits, et, suivant l'usage, ils se sont disputés comme des philosophes. Heinsius et Dacier ne sont point d'accord là-dessus ; mais comme la plupart des philologues ont adopté le sentiment du grammairien Diomède, qui fait dériver ce mot de *satur*, plein ou soûl, ce latin ayant un air de famille avec le grec *sattein*, qui veut dire *remplir*, le professeur de Leyde pourrait bien avoir raison contre l'académicien français. Ceux qui tiennent à cette étymologie trouvent un auxiliaire dans le grammairien Festus, qui, en abrégeant le traité de Verrius Flaccus sur la signification des mots, a reconnu que le mot *satyra* voulait dire un ragoût composé de divers ingrédients, une espèce d'*olla podrida* ; de pot-pourri, d'où était venue la locution *lex per satyram* ; pour dire une

loi qui contenait plusieurs questions. Mais il est difficile d'admettre cette analogie de la satiété, de la plénitude, avec la satire, sans considérer celle-ci comme un dégorgement de bile, sans donner au mot *satur* sa signification la moins honnête; et je répugne à fonder une étymologie sur une image repoussante. Je rejette donc celle de Diomède, et je cherche à la satire une origine plus naturelle dans les saturnales des temps primitifs de la poésie grecque.

Que se passait-il en effet dans la Grèce quelques siècles avant Thespis? Des chœurs parcouraient les campagnes en chantant des hymnes en l'honneur de Bacchus. Les personnages de ces chœurs se mettaient des cornes sur la tête, se barbouillaient de jus de raisin, se couvraient de peaux de chèvre pour figurer les Satyres, qui formaient ordinairement le cortége du dieu des vendanges. Vers l'an 626 avant J.-C., le poète Arion, celui qui fut sauvé de la mer par un dauphin, fit parler en vers ces façons de Satyres. D'autres auteurs attribuent cette innovation à Amphion. Cela m'est indifférent; je ne juge point entre celui dont le luth enchantait les poissons et celui dont la lyre faisait danser les pierres: je dis seulement qu'aucun des poètes vivants, moi compris, ne serait capable de ces tours de force, tant l'espèce humaine dégénère. Soixante ans plus tard, Thespis rassembla ces chœurs sur un tombereau, comme Horace l'atteste en décrivant le costume grotesque de leurs personnages; et dans cet état ils raillaient et baffouaient les passants, comme le font encore les suivants de notre mardi-gras du haut de leurs chariots. Quelques auteurs imputent cette émission de paroles injurieuses à d'autres bateleurs toujours déguisés en Satyres, mais rassemblés sur des tréteaux par un autre poète nommé Susarion et contemporain de Thespis. Ils renferment celui-ci dans le cercle des sujets nobles et

historiques, et donnent à Susarion la mission d'attaquer les vices et les ridicules de son temps. Cela m'est encore égal. Il me suffit de retrouver des masques de Satyres dans ces débitants de quolibets et de sarcasmes, pour établir mon système. Au moment où Thespis finit, Eschyle arrive; et, tout tragique qu'il est, il se garde bien de renvoyer les Satyres dans les bois. Il les enrôle d'abord à sa suite; et, pour délasser les spectateurs après la représentation de ses tragédies, il fait débiter des facéties par ces acteurs barbouillés. Vico a fait confusion en imprimant qu'Eschyle avait transformé les chœurs des satyres en chœurs chantés par d'autres personnages. Ceux-ci faisaient partie de l'action tragique; mais le chœur des satyres venait après. Et ne dites point que c'était de la comédie. Le savant Barthélemy, l'auteur du Voyage d'Anacharsis, vous dira positivement qu'il faut distinguer de la comédie ces petites pièces qu'il nomme satyres. La comédie est née, selon lui, en même temps que la tragédie; et c'est évidemment à Susarion qu'il en attribue l'invention, puisqu'il la place à la date même de 580, époque où il a fait précédemment paraître Susarion sur la scène. Mais la satire est autre chose, et le savant Barthélemy, dont personne ne contestera l'autorité, a fait précisément ce que je voulais dire en transportant aux parole spiquantes ou acerbes, jetées aux passants du haut des tréteaux de Susarion ou du tombereau de Thespis, le nom que toute la Grèce donnait aux personnages qui les débitaient: cela arrive tous les jours dans l'histoire des langues. Ainsi, qu'elle vienne d'Arion ou d'Amphion, comme le prétend Vico, la satire existait avant de monter sur le tombereau ou sur les tréteaux pour arriver à Eschyle, et je ne vois pas ce qu'ont à faire ici le *satur* de Diomède et le *sattein* du Lexicon.

Il est vrai qu'une phrase de Quintilien et un vers

d'Horace ont embarrassé les érudits. Quintilien avait dit que la satire était toute latine, *satira tota nostra est*; et Horace avait prétendu que les Grecs n'avaient point touché à ce genre de poésie, *Græcis intactum carmen*. Ces grands écrivains ont évidemment pris la forme pour le fond. Horace oubliait qu'il avait parlé des *vers menaçants* d'Alcée, qu'il avait qualifié d'*armes de la rage* le vers iambe inventé par Archiloque. Or, ces deux poètes étaient grecs. Achæus et Hégémon s'étaient distingués dans Athènes par ces petites pièces qui n'étaient ni de la comédie, ni de la tragédie, mais des satires dialoguées, comme Barthélemy les appelle. Sophocle et Euripide, successeurs d'Eschyle, attaquaient comme lui dans ces intermèdes les objets de la haine publique ou de leur haine particulière; et comme en définitive la satire n'a varié que dans ses formes, je conclus qu'il faut en faire contre les savants qui s'amusent à établir de pareilles distinctions et qui perdent leur temps à chercher des étymologies ridicules. La satire, de quelque part que vienne son nom, est née le jour où un poète, homme de cœur et d'esprit, a cru devoir venger la société des vices qui la dégradaient; et, dans ce cas, il est tel psaume de David, tel proverbe de Salomon, telle lamentation de Jérémie, telle déclamation d'Isaïe ou de Daniel, qui pourraient passer au besoin pour des satires.

Mais Horace et Quintilien n'avaient point connu les livres hébreux, et le poète Archiloque est le premier satirique dont ils se soient occupés. Ce serait donc à l'an 644 avant J.-C. qu'il faudrait rattacher l'origine de ce genre de poésie; et vous remarquerez que ce serait la faire remonter plus loin qu'Arion de vingt ans au moins. Mais cette origine n'aurait rien d'honorable, puisque le poète de Paros, l'inventeur de l'iambe, ne trempa son style dans le fiel que pour se

venger de Lycambe qui lui avait refusé sa fille Néobule après la lui avoir promise. Le désespoir de Lycambe fut tel qu'il eût la faiblesse de se pendre. L'anthologie ajoute même que ses trois filles ne purent lui survivre; et les Lacédémoniens eurent raison de proscrire les iambes d'Archiloque : les vers étaient dignes de l'homme. Pindare prétend qu'il s'engraissait des haines que provoquaient ses satires, mais qu'il n'en était pas moins tourmenté de la faim. Il médisait au reste de lui-même et de ses proches; ses vers seuls apprirent à la Grèce que sa mère Énipone était une esclave; que la misère le chassa de Paros; qu'il y était détesté de tout le monde; qu'il ne respectait pas plus ses amis que ses ennemis; qu'il était enfin un libertin et un insolent. Il oublia seulement sa lâcheté; mais le scoliaste d'Aristophane assure que dans une guerre contre les Saïens, peuple de la Thrace, Archiloque s'était enfui en jetant son bouclier. Le même malheur arriva plus tard à Alcée et à Horace. Cela ne prouve rien contre la bravoure des poëtes : Lucile, le Camoëns et beaucoup d'autres sont dans l'autre bassin de la balance. Archiloque n'en fut pas moins tué dans un combat, et deux guerriers s'en disputent la gloire : l'un se nommait Archias; l'autre était un Naxien appelé Callondas Corax. Il y a même des auteurs qui les traitent d'assassins : on peut concilier les deux versions. Quoi qu'il en soit, il ne reste que deux vers de ce poète, et ils ne lui font pas honneur; car il dit qu'il se consolera en buvant de la mort de son beau-frère.

Les vers d'Hipponax d'Éphèse furent aussi meurtriers que les siens, et causèrent la mort de deux peintres. Cela prouve que les Grecs du temps de Dracon et de Pisistrate craignaient encore plus le ridicule que les Français de nos jours. Rendons toutefois justice à Hipponax. Ces peintres avaient fait sa caricature, et

la revanche était légitime. Il n'y a point de différence entre une satire dessinée et une satire écrite. Ce genre de poésie ne se borna point chez les Grecs à d'odieuses personnalités : quarante ans après Archiloque et cinquante avant Hipponax, Alcée de Lesbos lui avait donné un caractère politique, en attaquant les tyrans de sa patrie. Le poète ne saurait faire un plus bel usage de son talent ; il supplée alors à l'impuissance des lois, il exerce une magistrature presque divine ; et Platon, qui les bannit de sa république, aurait dû excepter de ce rigoureux ostracisme les émules du poète lesbien.

Mais l'abbé Lebatteux n'avait sans doute devant les yeux que les exemples d'Hipponax et d'Archiloque, ou les Nuées d'Aristophane, quand il prétendait « qu'il y » avait dans le cœur du satirique un certain germe de » cruauté enveloppé, qui se couvrait de l'intérêt de la » vertu pour avoir le plaisir de déchirer *au moins* le » vice, et que si par hasard les satires rendaient les » hommes meilleurs, tout ce que pourrait faire le sati- » rique serait de n'en pas être fâché. » Ces assertions sont injustes, et le dernier trait est une sottise. Tous les poètes de ce genre ne sont pas des Archiloques. Il faut distinguer la satire du libelle. Celui-ci est infâme et ne peut tourner au profit de la morale, car il est presque toujours fondé sur la calomnie ; et quand il ne fait que médire, il pénètre dans la vie privée, dans le sanctuaire domestique de ses victimes. Mais attaquer les vices et les ridicules de son temps, dénoncer les tyrans à la haine publique, détruire les fausses réputations qu'établissent de stupides compères dans le monde politique et littéraire, poursuivre l'hypocrisie dans les charlatans qui usurpent les honneurs de la vertu, démasquer la fraude, le mensonge et les intrigants qui en vivent, ce sera toujours et partout un acte

de justice et de courage. Disons plus, c'est remplir envers la société le devoir d'un honnête homme ; mais il faut l'être pour le remplir avec fruit. Les mœurs du satirique doivent être exemptes des vices qu'il flétrit ; et s'il ne prêche d'exemple, il est doublement méprisable. Ce Philoxène de Cythère, si connu par son mot plaisant : *Qu'on me ramène aux carrières*, avait mauvaise grâce à flétrir les débauches de Denys l'Ancien dans son poème des *Amours de Polyphème et de Galatée*. Ce parasite des cours n'était lui-même qu'un débauché sans pudeur, comme notre Régnier qui finit à quarante ans une vie usée par le libertinage et la crapule. Mais Perse et Despréaux n'étaient ni des libertins ni de méchants hommes. La facilité de leur commerce, la pureté de leurs mœurs, les faisaient honorer de leurs contemporains, et les plus grands de l'État recherchaient leur amitié. Les Scipions admirent les restes d'Ennius dans leur tombeau. Le plus célèbre de cette famille de gens de bien fut constamment l'ami du poète Lucile. La vie et le caractère de Juvénal étaient dignes de ses écrits ; et quoique Martial lui reproche de se fatiguer à parcourir les antichambres de la noblesse, il n'en traversa pas moins la cour dissolue de Domitien sans que sa vertu en fût souillée. L'Angleterre enfin rend hommage à la personne de Pope ; et malgré les querelles politiques et religieuses au milieu desquelles il fut jeté, en dépit des envieux qui poursuivirent sa gloire, il n'en est pas moins resté un des hommes les plus vertueux qui aient honoré la poésie.

Il faut avouer toutefois que le terrain de la satire est glissant et dangereux, et Dussaulx a peut-être raison d'observer que « dans un état policé il est plus sûr d'y » renoncer que de s'exposer à ses abus. » Mais cette réflexion n'a été faite que dans l'intérêt du poète. C'est à lui de maîtriser assez son imagination pour ne point

franchir les bornes que la justice et la vérité lui imposent. Tant qu'il reste dans le vrai, il ne doit prendre conseil que de son courage. Quelque policé que soit d'ailleurs un pays, il est des vices qui échappent à l'action salutaire des lois et des magistrats. Il y a même tel degré de civilisation où les vices brillants jouissent non-seulement de l'impunité, mais encore d'une sorte de considération et de faveur. Il en est même de placés trop haut pour que la loi puisse les atteindre, et leur censure rentre dans le domaine, dans la mission du poète satirique. N'a-t-on pas vu presque dans tous les temps l'adultère élevé sur le trône, les reines légitimes sacrifiées à des courtisanes, la tourbe des flatteurs prostituant leurs hommages à des Poppée, à des Marozie, à des Dubarry? Ne sont-ce point là des vices ou des crimes que peut seul châtier le fouet d'un Juvénal? L'histoire, que Dussaulx appelle la vraie satire, ne suffirait pas à ce besoin de la société. Tous les vices ne sont pas de son domaine, et sa gravité ne descend pas jusqu'aux ridicules. L'histoire ne parle d'ailleurs qu'à la postérité, et il est certains vices, certains crimes qui, vus de loin, n'inspirent plus ni horreur ni colère. N'avons-nous pas mis au rang de nos airs nationaux la chanson qu'un de nos plus grands rois a composée pour sa concubine? La satire, au contraire, s'adresse aux contemporains; elle prend le vice en flagrant délit pour l'attacher à son pilori. La conséquence de ce principe de Dussaulx serait l'anéantissement de la comédie, dont le premier caractère est d'être une satire en action. C'est ainsi que les Grecs la conçurent. Telles furent les comédies d'Eschyle, de Sophocle, de Xénoclès, de Philoclès, de Morsimus, de Platon le poète, comédies qui ne sont point arrivées jusqu'à nous, mais dont nous pouvons prendre une idée dans celles d'Aristophane et dans le Cyclope d'Euripide,

la seule qui nous reste des cinq attribuées à ce grand poète. Châtier les mœurs n'est autre chose que les purger des vices qui les corrompent; et s'il est permis de les traduire sur le théâtre, de les exposer dans leur nudité aux regards d'une grande assemblée, je ne vois pas pourquoi il serait interdit d'en présenter le hideux tableau dans un autre genre de poème, qui, s'adressant à des lecteurs solitaires, produit nécessairement moins de scandale qu'une représentation dramatique.

Cette réprobation qu'on veut infliger à la satire vient de cette politesse exquise qui, sous le nom de convenances, impose aux vieilles sociétés une réserve ridicule. On a horreur des noms propres, que le cynisme d'Aristophane avait introduits sur la scène des Athéniens; notre délicatesse les a exclus de nos drames, et nous n'avons admis la comédie qu'à cette condition, Nous rejetons même les allusions trop directes : le voile transparent sous lequel Palissot avait joué les philosophes du dix-huitième siècle a révolté les spectateurs les plus opposés à cette philosophie. Mais la satire est restée depuis les anciens en possession des noms propres. Elle s'en nourrit, elle les signale sans ménagement; et de là viennent les répugnances, les préventions dont elle est l'objet. Mais les mœurs doivent-elles protection aux hommes assez puissants pour braver les lois; et les lois à leur tour prendraient-elles la défense des vices assez effrontés pour braver les mœurs et se jouer de la pudeur publique?

Quant aux mauvais écrivains dont les satiriques de tous les temps ont fait justice, nous ne voyons pas que le bon ordre en puisse souffrir. Quand la satire se trompe, quand elle s'attaque au vrai mérite, le siècle et à son défaut la postérité le vengent de la critique ou des sarcasmes de l'envie. Homère, Isocrate, Platon le philosophe, ont triomphé des extravagantes déclama-

tions de Zoïle. Les traits de Boileau n'ont point arraché à l'élégant, au tendre Quinault le sceptre de la poésie lyrique. La réputation littéraire de Jean-Baptiste Rousseau n'a pas plus souffert des acerbes plaisanteries de Voltaire, que le grand poète lui-même des plates diatribes de Patouillet et de Nonotte; et malgré les injures des Dennis, des Melbourne et des Blackmore, Pope et Dryden n'en restent pas moins au nombre des plus grands poètes de l'Angleterre.

Chacun écrit à ses risques et périls; et il en est de plus d'une sorte pour les poètes satiriques. L'histoire fourmille d'exemples qui prouvent qu'il n'y a pas toujours sûreté pour eux. Le poème de Philoxène contre le tyran de Syracuse coûta la vie à son auteur. Les Métellus et les Scipions firent chasser de Rome et déporter en Afrique le satirique Nævius, qui les avait offensés dans ses vers; et le courage de Juvénal lui valut quelques années d'exil dans la Lybie. Il n'avait cependant insulté que l'histrion Pâris; mais cet histrion était le favori de Domitien, et Juvénal fut heureux d'en être quitte à si bon marché. Le poète Elvidius le fils, qui, dans une pièce atellane sur Œnone et Pâris le Phrygien, avait fait allusion au divorce du même tyran, avait été puni du dernier supplice; et il est à remarquer que, dans une circonstance semblable, Néron avait souffert que le comédien Datus lui reprochât son parricide par une allégorie assez directe pour faire frissonner son auditoire. Les tyrans ont des caprices de clémence, mais il est honteux pour l'humanité d'y trouver quelque chose de pis que Néron.

Les temps modernes nous offrent aussi des exemples de cette rigueur. Les Mémoires de l'Étoile racontent, sous la date de 1584, qu'un Pierre Desguain, sieur de Belleville, gentilhomme huguenot du pays chartrain, fut, à l'âge de soixante-dix ans, embastillé, pendu et

brûlé, avec ses écrits, pour quelques vers qu'il avait publiés contre le roi Henri III. Georges Withers expia souvent dans les prisons de Newgate les méchants vers dont il poursuivait les puissants d'Angleterre; et le jeune Arouet passa quelques mois à la Bastille pour une boutade dont il n'était pas même l'auteur. Cette tradition est perdue; ces sortes de délits sont rentrés en France dans le domaine des tribunaux. La vanité blessée s'en remet si elle veut aux vengeances de la loi et à l'équité des magistrats, qui sont à leur tour justiciables de l'opinion publique ou des deux ou trois cents journalistes qui s'en disent les organes. Tout cela ne fait pas une justice rigoureusement juste; mais cela vaut mieux que les caprices du despotisme, l'arbitraire des lettres de cachet ou des coups de bâton que les grands d'autrefois faisaient administrer par leurs laquais.

Ce dernier abus était renouvelé des Romains, mais la peine des verges était du moins infligée par la loi des Douze-Tables, ce qui prouve ou fait supposer l'existence de la satire latine avant les décemvirs. Il est toutefois difficile d'en préciser l'origine. On sait seulement qu'elle parut à Rome sous le nom d'*Exode* dans les tragi-comédies que les latins nommaient Atellanes. On la chanta d'abord dans les intermèdes, et plus tard à la fin des pièces. Cet usage, dont Horace blâmait la grossièreté, se prolongea cependant jusqu'au règne des Antonins; mais ce n'était que de la satire à la manière d'Aristophane. La satire proprement dite fut créée ou transportée chez les Latins par Ennius. Honoré de l'amitié de Scipion l'Africain, ce poète parut à cette époque où les mœurs de Rome perdaient leur rudesse, sans que leur austérité en fût encore altérée; mais il y avait des charlatans dans la future capitale du monde, et le fragment le plus consi-

dérable qui nous soit resté des satires d'Ennius atteste son ardeur à les poursuivre. Quoique entachée de tournures bizarres, d'expressions ridicules dont se moquaient plus tard les contemporains d'Horace, la poésie d'Ennius se distinguait par une certaine élégance de celle des poètes qui l'avaient précédé, et dont l'oubli a couvert les noms et les œuvres. Ce n'était pas un écrivain méprisable, celui que Quintilien vénérait comme ces chênes antiques dont la vigueur faisait encore l'ornement des forêts sacrées. Pacuve, son neveu, marcha sur ses traces, il fit comme lui des satires de mœurs et de caractères; mais son style se ressentait un peu plus de la rudesse d'une poésie naissante. Cicéron l'accuse de mal parler, Horace et Quintilien louent au contraire sa versification savante; mais le satirique Perse se moque de ses vers raboteux.

Lucile fut plus châtié, plus élégant. Il conserva la forme dramatique d'Ennius, en étendant la limite de la satire, où, suivant l'expression de M. Patin, il mit beaucoup de gaîté, d'esprit et de verve poétique. Protégée par Scipion Émilien et par Lélius, que ce chevalier romain avait suivis au siége de Numance, cette verve mordante ne fit pas même grâce aux noms consulaires : les Opimius, les Métellus, ne furent pas plus ménagés que les vieux poètes dont il était le disciple, que les dieux mêmes de la vieille Rome. Comme Alcée, il pénètre dans le sanctuaire de la politique. La vie publique des Romains, les mœurs du patriciat, les superstitions populaires, sont tour à tour les objets de ses railleries. Il accuse le peuple et les sénateurs de n'avoir qu'un art et qu'une étude, c'est-à-dire de donner de vaines et d'astucieuses paroles, de lutter de ruse et de flatterie, de dresser des embuches à tout le monde en se targuant d'une fausse loyauté. C'est à Lucile que nous devons cette belle définition de la

vertu, adressée à Albinus, et qui consiste à mettre au premier rang les intérêts de la patrie, à ne placer ses intérêts personnels qu'après ceux de la famille. Les fragments qui nous restent de ses trente satires, ou de ses trente livres de satires, comme disent d'autres scoliastes, nous les feront vivement regretter, malgré les critiques d'Horace, qui blâmait sa manière expéditive et ce qu'il appelle la boue fluide de sa versification. Horace l'accusait de faire deux cents vers dans une heure. Si ce n'est point une hyperbole, les trente livres de satires sont justifiés. Notre critique Dacier vient au secours du critique romain en n'accordant à Lucile que le mérite d'avoir donné une forme mieux entendue à la satire qu'Ennius et Pacuve. Mais Quintilien l'appelle le premier des satiriques; et les éloges de Cicéron, de Pline l'Ancien, de Juvénal, le vengent dignement d'une injustice qu'inspirait peut-être au flatteur d'Auguste la réputation trop évidente de son devancier.

D'autres satiriques vécurent du temps des Scipions; mais le temps n'a pas plus épargné les vers d'Albucius, de Varron Atacinus, que ceux de Nævius et les drames satiriques de Sylla, dont les vers bafouaient peut-être les victimes de sa tyrannie. L'hypocrite douceur d'Octave converti, sa clémence intéressée et les pompes de sa cour amollirent la satire comme le caractère du peuple-roi. Elle s'imprégna de l'insouciance philosophique du voluptueux Horace, qui, suivant le critique Dussaulx, fut plus occupé de plaire que de corriger. Il plut par l'élégante précision de son style, par la liberté de son allure, qui joignait à la familiarité de Lucile la finesse, la grâce d'un courtisan et l'aimable enjouement d'un disciple d'Épicure. Il n'attaque pas assez franchement le vice, et se borne le plus souvent à lui opposer l'éloge de la vertu; mais

le vice était sur le trône, à la cour, dans le sénat, dans le poète lui-même; et sa verve n'était amère que pour ceux dont il n'avait rien à craindre : c'étaient les libertins, les gourmands, les dissipateurs, les coureurs d'héritages, les parasites de Rome, dont la plupart étaient en droit de lui renvoyer les traits dont il les frappait.

Les temps de Perse et de Juvénal avaient un autre caractère. La servilité des Romains avait encore dégénéré jusqu'à l'extrême bassesse. La tyrannie même avait perdu sa dignité. Des misérables, tels que Tibère, Caligula, Claude et Néron, avaient tout avili, jusqu'à la puissance, et un véritable poète ne pouvait être jeté au milieu de ce foyer de corruption et d'avilissement sans que son indignation ne se soulevât à l'aspect de tant de dépravation et d'ignominie. Mais le courage de Perse n'alla point jusqu'à publier les six satires que lui avaient inspirées les ridicules de Néron et les vices de ses esclaves. Son précepteur, le prudent Cornutus, lui fit peur du tyran et n'osa pas lui-même les mettre au jour après la mort prématurée du jeune poète qu'il avait élevé. Perse n'avait cependant critiqué que les œuvres du versificateur couronné; mais ce versificateur était Néron. Ce fut Cæsius Bassus, un poète lyrique dont il ne resterait peut-être pas un souvenir si Perse ne l'avait immortalisé en lui adressant sa sixième satire, ce fut, dis-je, Cæsius Bassus qui osa braver le tyran par la publication des œuvres de son ami. Perse n'a ni la spirituelle facilité d'Horace ni l'âcreté mordante de Juvénal; et je ne conçois pas que Bayle ait trouvé de l'aigreur, du fiel, du dévergondage dans ses satires. C'est un philosophe qui prêche le stoïcisme à une société impure et dépravée. Plus moraliste que satirique, il songe moins à flétrir les vices d'un siècle à la vie duquel il semble craindre

de se mêler qu'à professer la sagesse, à propager les vertus dont sa vie était le modèle. Bayle exagère encore quand il le nomme le Lycophron des Latins. La concision de Perse va quelquefois, il est vrai, jusqu'à l'obscurité. Mais, à peu de vers près, on a fini pourtant par le comprendre, et personne n'est tenté aujourd'hui de le jeter au feu, comme on accuse saint Jérôme de l'avoir fait.

Juvénal fut plus hardi sous Domitien, et nous avons dit que l'exil avait été le prix de son audace. Juvénal est le type des satiriques, comme Tacite l'est des historiens ; et il est à remarquer que, nés sous les mêmes règnes, ils ont écrit sous les mêmes influences. Le poète va du palais à la taverne et déchire tout de son fouet sanglant ; ses traits amers, sa verve acrimonieuse, les emportements de sa généreuse colère, n'épargnent ni les courtisans, ni les délateurs, ni les citoyens, ni les mauvais poètes, ni les maîtres du monde. La Harpe est le premier qui se soit avisé de douter de son courage, en observant qu'il n'avait exercé son génie intraitable que sous les règnes consolateurs de Nerva et de Trajan. Il va jusqu'à lui faire un crime de n'avoir rien trouvé à louer sous des empereurs aussi débonnaires. Mais si la vertu était sur le trône, le vice était partout ailleurs ; et Juvénal n'oubliait pas qu'après les Vespasien et les Titus, le féroce Domitien avait repris les sanguinaires traditions des quatre successeurs d'Auguste. Le sceptre de Trajan pouvait retomber aux mains d'un Caligula ; et Rome, sans vertus, était d'autant moins en état de s'y opposer que, cinquante ans après, l'infâme Commode, l'indigne successeur des Antonins, renouvela les monstruosités des premiers temps de l'empire, sans que Rome eût le courage de se délivrer de ses sanguinaires extrava-

gances. A peine osa-t-elle applaudir à la vengeance du gladiateur et de la concubine qui l'étouffèrent dans un réduit obscur de son palais. La dépravation de la cour et du peuple était à son comble. La soif des honneurs et des richesses avait tout dégradé; les ressorts de la discipline militaire étaient brisés; le libertinage et la débauche, l'indifférence pour le bien, le penchant vers le mal, la rapacité des grands, la vénalité des magistrats, l'audace des faussaires, la spoliation des pupilles, l'impudicité des prêtres, l'impunité des voleurs et des assassins, les adultères, les empoisonnements, la dégradation des familles patriciennes, le luxe effréné de toutes les classes, tels é aient les hideux tableaux qui s'offraient partout aux regards de l'irascible Juvénal, qui imprimaient à son génie cette fureur éternelle dont ses satires sont animées. Il étale aux yeux des Romains les crimes des tyrans qui les ont opprimés, les vices qui ont souillé leur histoire, pour leur inspirer l'amour de la vertu et l'horreur de la tyrannie; mais le mal était sans remède. Les Romains n'étaient plus; et les satires de Juvénal ne devaient servir qu'à l'amusement de la postérité. Rome eut des poètes plus élégants, plus corrects; elle n'en eut point de plus vigoureux, de plus pittoresques, de plus incisifs; l'âpreté de ses vers n'en exclut pas toujours l'harmonie, et quoique la dégradation allât en croissant, quoique les sujets de satire fussent partout, aucun autre poète n'osa ressaisir le fouet sanglant qui était tombé de ses mains. On retrouve seulement, trois siècles après, quelques vestiges de cette verve mordante dans les deux poèmes consacrés par Claudien à la flétrissure de Rufin et d'Eutrope, et que M. Schœll regarde avec raison comme les chefs-d'œuvre de ce poète; mais ce n'était pas de la satire proprement dite. Le panégyriste de Stilicon y parlait trop

souvent le langage de l'épopée. La satire latine était morte avec Juvénal.

Elle fut introduite en France sept à huit siècles après Claudien par les troubadours, par ces poëtes vagabonds qui, dans leurs sirventes, raillaient sur les galanteries des belles châtelaines, sur l'avarice et le libertinage des moines, sur la corruption des prélats, sur les vices des seigneurs et des princes, sur la dépravation de la cour de Rome. Depuis le milieu du treizième siècle jusqu'au règne des trois dignes enfants de Catherine de Médicis, presque toutes les poésies composées en France ne présentent que le tableau de la dissolution, de la simonie, de tous les vices qui déshonorent l'humanité. Les louangeurs du temps passé, les sots enthousiastes du moyen âge, devraient lire ces immenses archives des turpitudes humaines pour se guérir de leur manie; et ceux qui déclament tant aujourd'hui contre la licence de nos écrivains ne savent point avec quelle audace les poëtes, des quinzième et seizième siècles surtout, attaquaient les détestables mœurs de la cour et du clergé, ainsi que la scandaleuse dépravation des moines. Jean Dupin se signala sous Philippe de Valois par la vigoureuse peinture des vices de son temps, en jetant sa muse à travers le monde sous la conduite de son *Chevalier de manderie*, grand ennemi des chanoines et des cardinaux. Cent ans après viennent les complaintes de Jean Régnier, bailli d'Auxerre, plus tard *le Doctrinal de cour* de Pierre Michault, le *Passe-Temps* de Guillaume Alexis, où je trouve un excellent portrait de l'avare, qui

Pour donner a la main couverte
Et pour prendre la main ouverte;

les Loups ravissants, de Robert Gobin, qui venge

l'Université des attaques de l'épiscopat au temps de Louis XII, et sous la plume duquel passèrent les fables de *la Cigale et la fourmi* et celle du *Meunier et de l'âne*, avant d'être immortalisées par La Fontaine. Pierre Blanchet termine enfin la série des satiriques du quinzième siècle.

Qu'on ne se hâte point de me reprocher des omissions ; dans les premiers temps de la poésie française, la satire se présenta sous trois formes bien caractérisées. Je parlerai plus tard de la *Satire Ménippée* et du *Poème satirique*. Je m'occupe ici de la satire même, de celle qui se rapproche tant bien que mal des formes anciennes ; mais telle est la confusion des genres dans ces temps primitifs que je ne suis pas bien sûr de n'avoir pas déjà attribué à l'un ce qui appartiendrait à l'autre.

Le seizième siècle nous présente d'abord Pierre Gringore, héraut d'armes du duc de Lorraine et de Calabre, et dont la verve s'exerce sur les vices de tous les états et de toutes les conditions. Princes, guerriers, magistrats, gens de cour, gens d'Église, tout passe sous sa férule dans sa longue satire des *Folles entreprises*. Vingt ans après, il publie son *testament de Lucifer* : le diable lègue ses filles à diverses corporations, castes ou professions, sans s'occuper de placer la luxure, certain, dit Gringore, que tout le monde en voudra. Ses autres satires tombent sur les femmes qui, dans ce prétendu siècle de la galanterie, furent, en général, assez mal traitées par les poètes.

Jean Bouchet avait commencé presque en même temps la publication de ses cent cinquante-deux épîtres, dont la plupart sont de belles et bonnes satires, où les gens d'Église et les grands du monde ne sont pas plus épargnés que dans les vers de Gringore. Ce Jean Bouchet s'adressait pourtant à toutes les puissances du

jour. Né dans les dernières années de Louis XI, il avait présenté ses premiers vers à Charles VIII, et ses dernières publications sont dédiées à Henri II. C'était en quelque sorte le Voltaire de son temps, une espèce de poète en chef auquel tous les petits versificateurs des cinq règnes qu'il a vus semblaient demander l'immortalité. Il était digne de ces hommages : c'est à lui que commence le croisement des rimes masculines et féminines, dont l'oreille de ses devanciers n'avait senti ni le besoin ni le mérite ; et il a raison de s'en vanter dans la cent septième épître où il donne les règles de notre versification. Elle lui doit plus de grâce et d'harmonie, et l'on s'étonne que ses contemporains, et même la plupart de ses successeurs, n'aient pas adopté cette précieuse amélioration.

Roger de Collerge rimait à la même époque ; c'était un satirique bouffon qui se donnait dans ses vers le surnom de *Roger Bontemps*, appliqué depuis lors aux véritables heureux de ce monde. Clément Marot, leur contemporain, n'ose trop s'aventurer dans la même voie ; il a trop peur du bûcher, il a trop besoin des largesses de François Ier et de sa sœur ; il ne lance que des satires fort innocentes sur des sujets imaginaires. Jean Leblond, seigneur de Branville en Normandie, en fit de plus mordantes contre lui ; et vers le même temps le Toulousain Gratien du Pont publia *ses Controverses du sexe masculin et féminin*. Ce n'était rien moins qu'une violente satire contre les femmes, à laquelle répondirent les six odes satiriques d'Étienne Dolet, poète orléanais ; mais le seigneur Descoles répliqua en 1555 par son *Enfer de Cupido*, où les pauvres femmes furent mal logées et bien fustigées.

Les Regrets, de Joachim Dubellay, sont des satires sous la forme de sonnets. Arrivé à Rome à la suite du

cardinal son oncle, témoin des vices qui souillaient la capitale du monde chrétien et des intrigues du conclave, il en fit la peinture énergique et les flétrit sans ménagement. Ronsard, que Marie Stuart nommait l'*Apollon de la source des Muses*, mais que Balzac l'ancien considérait seulement comme la matière et le commencement d'un poète, le grand Ronsard, comme on disait il y a quatre ou cinq ans, a fait des satires sous le titre de Discours, et y a introduit le vers alexandrin au lieu des vers de huit ou dix syllabes dont on s'était servi jusqu'alors; mais Ronsard n'a touché à ce genre de poésie que pour déshonorer son caractère d'homme en poursuivant de ses traits amers les calvinistes que son royal flatteur Charles IX faisait arquebuser. Les protestants lui répondirent par des satires meilleures que les siennes. C'était *la Métamorphose de Ronsard en prêtre*, par le ministre de la Roche-Chandieu, sous le pseudonyme de Zamariel, et la *Remontrance à la royne sur les discours de Pierre Ronsard*, par un anonyme. Florent Chrétien fut plus hardi; il écrivit franchement et sous son vrai nom à *Ronsard, évêque futur*, et bientôt après il imprima *le Temple de Ronsard*, qui n'était au fond qu'une diatribe contre l'Église et la cour de Rome. Il y avait du courage à se nommer, car l'échafaud n'était pas loin, et la justice de Charles IX était fort expéditive. Mais le gentilhomme orléanais ne soutint pas son caractère, il aima mieux plus tard se convertir que d'être brûlé; ne le blâmons pas trop, Henri IV se convertissait peu de temps après pour une couronne.

Trois satires de Philibert Bretin d'Auxonne contre ceux qui parlaient mal de ses vers, et une de Balthazar Bailly, conseiller du roi à Troyes, sur l'*Importunité et le malheur de nos ans*, se glissèrent à travers ces querelles de religion. Bailly attribuait le malheur

des temps aux vices des grands et du peuple, des prêtres et des laïques; c'était un sermon versifié. Gabriel Bounyn ranima la satire politique en attaquant les ennemis du roi Henri III qu'il traitait de républicains. C'était en 1486, trois ans avant l'assassinat de ce prince, auquel cet ancien député aux états de Blois ne cessait de donner les plus sages avis, soit en vers, soit en prose. Augier Gaillard de Rabasteins, autre satirique de cette époque, ne se mêle point de ces disputes; il rimait, dit-il, pour voir

Si l'état de rimeur lui donnerait à vivre;

mais il s'y prit assez mal; on interdit la vente de ses premiers vers, et sa satire contre le mariage, que Despréaux devait rajeunir plus tard, ne l'enrichit point. Le normand Vauquelin de la Fresnaye fut plus fécond et plus digne d'être remarqué, malgré sa négligence et sa facilité verbeuse. Cinq livres de satires forment le bagage de ce gentilhomme, qui n'oublia pas de nous apprendre qu'au temps de Guillaume-le-Conquérant ses *majeurs portaient gonfanons et bannières*. Je ne saurais partager l'avis du savant Huet et de l'abbé Goujet, qui le font aller de pair avec les meilleurs poètes de son époque. Ces érudits oublient que le seigneur de la Fresnaye, de Sussy et autres lieux, était le contemporain de Malherbe et de Mathurin Régnier. Or, ce Régnier auquel j'arrive laissa bien loin derrière lui tous les satiriques dont j'ai trié les noms parmi les deux ou trois cents poètes qui ont manié la langue française depuis le règne de saint Louis jusqu'à celui d'Henri IV. Il est même des critiques qui les négligent tous pour dater de Mathurin seul l'importation de la satire en France. Disons seulement que Régnier les fit oublier; mais ajoutons, pour

être juste, qu'ils écrivaient pour la plupart avec une indépendance plus vigoureuse, et qu'il a seulement sur eux l'avantage d'un style qui fait pressentir le grand siècle de notre littérature. Il traverse les temps de la Ligue ; et l'insolence des moines, leur importance ridicule, les pillages exercés par les seigneurs, les marchés honteux qui dégradent leur soumission au roi de Navarre, les débauches de ce prince, ne lui arrachent pas un vers satirique ; il va deux fois à Rome et n'y trouve rien à reprendre. Ses seize satires portent sur les injustices de la fortune qui enrichit le vice et l'ignorance au détriment de la science et de la vertu, sur les mauvais poètes de son siècle, sur ou contre l'honneur ennemi de toute liberté, sur les ennuis de la cour où il ne sait pas s'il risquera la sienne, sur la diversité des opinions et des goûts, sur la puissance irrésistible de l'amour, sur les fâcheux et les critiques qui ne trouvent rien à louer, sur un souper ridicule imité plus tard par Boileau, enfin sur les lieux de débauche qu'il fréquentait trop souvent. Tout cela est charmant à lire ; mais ce sont des travers et des ridicules de tous les temps. Rien dans ses satires ne signale l'époque si dramatique de sa vie ; et après avoir lu Brantôme et l'Étoile on est tout surpris d'apprendre que Mathurin Régnier fut leur contemporain.

Sous Louis XIII, le parasite Montmaur fut l'auteur et le plastron de beaucoup de satires, il attaquait tout le monde et on le lui rendait avec usure. Balzac, Ménage, Scarron ne le dédaignèrent point pour adversaire, car s'il était méprisable comme poète, il avait du mérite et de la réputation comme professeur de grec. A la même époque parurent les quinze satires du Toulousain François Pavie, baron de Fourquevaux, sous le titre collectif d'*Espadon satirique*, le même à qui Régnier avait adressé la seizième des siennes,

sans lui communiquer une étincelle de son génie. Puis vinrent les douze de Thomas de Courval Sonnet, avocat de Vire, contre les simoniaques, les vendeurs de bénéfices, les financiers engraissés du sang des peuples, la futilité des modes françaises et l'inconstance des femmes; celle d'Antoine Mage, sieur de Fief-Malin, contre les vices du jour; le *Livre satirique* de Claude de Mons, seigneur de Hédicourt, qui reprend avec un peu de grossièreté les abus qu'il a remarqués dans le monde; le dixième discours de Claude Expilly, véritable satire des folies sanglantes dont il avait été le témoin; enfin les satires obscènes de Jean Auvray, qui firent dire à Gaillard dans sa *Monomachie* :

« Auvray, le gros camard, plaide pour les suivantes, »

mais qui n'en eurent pas moins trois éditions.

Le plus fécond des auteurs de ce règne fut un sieur Jacques Dulorens, président et vicomte de Châteauneuf. Son recueil, imprimé en 1624 et réimprimé en 1646, renferme vingt-six satires qui lui attirèrent bien des démêlés avec la justice, quoique, à l'exception d'un pédant nommé Crassot, il eût banni les noms propres de sa poésie. Mais il attaquait les faux dévots, les charlatans, les juges cupides; il accusait la noblesse de dégénérer de ses ancêtres, et les prédicateurs d'ennuyer leur auditoire : il en fallait beaucoup moins pour que ce disciple de Juvénal fût mis au pilori. L'auteur des *Trois siècles littéraires* le traite avec raison de mauvais poète et de plat déclamateur; et à voir sa poésie lâche et rampante on ne concevrait pas le surnom de Régnier second qui lui fut donné par ses contemporains, si nous ne savions pas aujourd'hui qu'à l'aide d'un bon journal et de dix compères on fabrique des Homère, des Pindare et des Corneille à revendre.

Les satires de Dulorens ne sont lues par personne ; mais tout le monde répète ce distique conjugal,

Ci-gît ma femme, ah ! qu'elle est bien
Pour son repos et pour le mien !

sans savoir qu'il en est l'auteur.

La plupart de ces poètes, qui naquirent, malheureusement pour eux, entre Régnier et Boileau, montrèrent plus de franchise et d'énergie dans leurs attaques contre les vices de leur temps que ces deux maîtres. Mais le style est tout pour la postérité ; c'est lui seul qui fait vivre les ouvrages d'esprit, et la nature du sujet est moins importante que la manière dont on le traite. C'est là le mérite de Boileau, qui fut encore moins téméraire que Régnier, et dont les traits les plus acerbes ne tombèrent que sur les mauvais poètes, au nombre desquels Montmaur et Dulorens trouvèrent leur place. Il est juste sans doute, il est nécessaire que les véritables favoris d'Apollon se chargent de la police du Parnasse, et que les Chapelain, les Cotin, les Pradon, expient sous le fouet du satirique les pensions et les honneurs que leur prodiguent le faux goût et la sottise... Mais Boileau aurait eu mieux à faire ; il avait des victimes plus considérables à immoler. Il ne va point assez vivement contre le vice. C'est la réserve d'Horace et de Perse. Ce sont des généralités morales élégamment, admirablement versifiées. On remarque en lui la variété des tours, le naturel des transitions, l'harmonie, la facilité des vers, le choix heureux des mots, la justesse des pensées, le piquant de sa raillerie, toutes les grâces, tout le charme d'un style modèle. Tout le monde le sait par cœur, et je n'ai pas besoin de citer les titres de ses satires ; mais, comme dans Horace, on voit le courtisan à travers le satirique ; et

les puissants du siècle défilent impunément devant lui avec le brillant cortége des vices que nous ont dénoncés la malignité de Saint-Simon et la brutale véracité de Tallemant des Réaux.

La supériorité de Boileau ne découragea point les autres poètes. D'Assoucy publia une satire contre un commis des finances de Savoie, qui n'aurait pas sauvé son nom de l'oubli, si le voyage de Chapelle et de Bachaumont ne lui avait infligé une célébrité assez bouffonne. Le Rouennais Louis Petit en fit paraître douze, dont le duc de Montauzier ne dédaigna point la dédicace. Il y flagelle l'ambition et la cupidité, les vices de la cour, l'insolence des parvenus, le mensonge, les abus de la mode, et toujours les mœurs des gens d'Église. On y trouve des portraits bien dessinés, mais quel style dans un contemporain de Boileau! On peut appliquer la même exclamation aux cinq satires de Furetière, grand détracteur des marchands, des procureurs et des médecins; et comment pouvait-on écrire sur ces gens-là après Molière! Un autre poète, caché sous les initiales S. P. S. D., publia dans le même temps neuf satires contre la guerre, la vanité, l'abus de l'esprit, les inconvénients de la vieillesse et les nouvellistes de profession. Son style est plus ferme, plus concis que celui de Dulorens et de Furetière; mais pas assez pour le faire survivre à son époque. Le père Louis de Sanlecque en eût été plus digne. On trouve dans ses satires des traits heureux, une fine plaisanterie, des vers bien frappés; mais la faiblesse et la trivialité y dominent, et il eut tort de se mêler d'écrire dans le siècle qui nous a légué tant de chefs-d'œuvre; il y aurait gagné l'évêché de Bethléem que Louis XIV lui refusa pour le punir des deux satires qu'il avait décochées aux évêques et aux faux directeurs. Les grossières satires de Gacon méritent à peine qu'on les

mentionne : c'est du Garasse en poésie ; et l'on ne conçoit pas que le père Niceron l'ait inscrit dans le catalogue de ses hommes illustres. Les épîtres satiriques de Jean-Baptiste Rousseau, son contemporain, offrent moins de grossièreté, mais ce défaut les dépare encore trop souvent; sa facilité remarquable laisse échapper des plaisanteries de mauvais goût, des expressions bizarres qui ne sont plus de son siècle, et qui sont indignes surtout du plus grand de nos poètes lyriques. Lisons et relisons toutes ses odes, et choisissons dans ses épîtres ; mais nous n'avons rien à choisir dans le poète Roy dont les satires trop personnelles n'offrent que la triste monotonie de l'aigreur et de l'ennui ; et nous arrivons enfin au génie universel qui domine le dix-huitième siècle.

La satire prend sous la plume de Voltaire les formes les plus variées. C'est tantôt le dialogue de Lucien ou l'âcreté de Juvénal, tantôt le cynisme de Régnier ou la régularité de Boileau. Il pénètre plus avant que celui-ci dans les mœurs politiques, et sa causticité ne se renferme point dans le petit nombre de poésies qu'il nous a laissées sous le titre de *Satires*. Hors ses tragédies, le génie satirique se glisse dans toutes les compositions de ce protée littéraire. Vingt pièces seulement paraissent sous leur véritable titre, et trop de vengeances personnelles se mêlent à la censure générale de son époque. Mais quel poète suscita plus d'inimitiés, essuya plus de calomnies ! Sa vie fut un combat, et les exagérations qu'on lui reproche ne sont que les représailles d'un grand poète blessé dans sa liberté comme dans sa gloire. On fut injuste envers lui, et il le fut lui-même envers ses adversaires. Un de ceux qu'il avait le plus déchirés, Le Franc de Pompignan, se vengea par une épître au marquis de Mirabeau qu'il eût mieux fait d'intituler : *Satire des philosophes*. Tout

voltairien que je suis, je ne peux m'empêcher de rendre justice à l'élégante versification de cette épître, et de proclamer qu'il y a une grande injustice à renfermer la gloire de Pompignan dans une strophe de son ode sur la mort de J.-B. Rousseau. Je citerai encore, pour le seul acquit de ma conscience, les trois satires d'un certain Brun de Granville qui prit le critique Fréron pour l'unique objet de ses railleries ; mais je demanderai pardon à la mémoire du cardinal de Bernis de le placer parmi les satiriques. Son épître sur l'indépendance m'y autorise, et la philosophie du dix-huitième siècle perce malgré lui dans cette critique de la servilité des courtisans, qu'on voit, dit-il,

dévorés d'amertume,
S'ennuyer par état et ramper par coutume.

Je m'en rapporte à son éminence; elle devait en savoir quelque chose. Laharpe se moque aussi des pestes de cour dans sa pièce intitulée : les *Prétentions;* il y passe en revue les importants de tous les états; et je ne sais pourquoi le titre de satire manque à cette pièce, comme à la *Réponse d'un solitaire de la Trappe*, dans laquelle l'auteur de Mélanie flagelle assez brutalement les vocations monastiques. Il n'a pas toutefois la verve de Gilbert, celui de nos poètes qui a le plus approché de Juvénal; ses trois satires renferment des beautés du premier ordre; et si la misère n'avait tranché sa vie avant que son talent eût atteint son apogée, il aurait effacé peut-être dans ce genre toutes les célébrités de notre Parnasse.

Joseph-Marie Chénier fut d'abord moins acerbe, et ses premiers essais n'annoncèrent point une vocation bien décidée pour la satire. Mais, forcé de défendre sa vie politique, de repousser d'atroces calomnies, il de-

vint satirique par nécessité, et se tint également éloigné de la rudesse de Gilbert et de la réserve de Boileau. Ses discours sur la calomnie, sur l'intérêt personnel, sur les entraves données à la littérature, sur l'erreur, son *Essai sur la satire*, où il juge tous les grands satiriques dont il se fait l'émule; ses *Nouveaux saints*, et surtout son *Épître à Voltaire*, sont des satires versifiées comme au bon temps, et dignes à elles seules de fonder une grande réputation. D'autres sont venus après lui; les satires de Despare, celles du libraire Colnet ont eu quelques succès, et les dernières surtout en auraient mérité davantage; mais aucune ne peut être égalée à celles de Chénier. Disons, en terminant l'histoire de la satire en France, que, si elle n'atteignit jamais le degré d'énergie et d'audace où Juvénal l'avait élevée, elle y acquit plus de régularité dans les formes, plus de suite, de liaison, d'enchaînement dans les idées; et que seuls nous pouvons présenter au monde littéraire un poète où le goût n'ait rien à reprendre, en dépit des sauvages qui ne veulent voir dans Despréaux qu'un élégant versificateur.

La satire commença, en Italie comme en France, par châtier les abus de l'Église. Placés plus près de la cour romaine, les Italiens avaient peu d'estime pour elle; et vers la fin du quinzième siècle les mauvaises satires du vénitien Vinciguerra durent leur vogue extraordinaire à la peinture des vices qui souillaient la capitale du monde chrétien sous la honteuse domination des Borgia. L'étranger était un autre fléau pour cette belle contrée, et Vinciguerra avait défendu dans ses vers la cause de sa patrie; mais il n'eut point dans ses tercets l'énergie du Dante et de Pétrarque, qui l'avaient précédé de plus d'un siècle, et dont plusieurs fragments pourraient revendiquer l'honneur d'avoir créé la satire italienne. C'est au reste le sentiment de plusieurs cri-

tiques et notamment de Louis de Castelvetro qui en fixe l'origine à l'apparition des chants 19, 26 et 33 de l'Enfer du Dante.

L'Arioste s'exerça dans ce genre de poésie; il est même resté modèle. Son abandon, sa grâce, son atticisme le rendent digne d'Horace, dont il se fait le disciple; et Voltaire l'assimile dans ce genre au favori de Mécène. Mais l'Arioste en a aussi les défauts, et quoiqu'il attaque les vices de cour, qu'il vante à tout propos son indépendance, les mœurs du courtisan font tort au satirique; il ne s'élève qu'une fois ou deux au niveau de Juvénal, en rencontrant sous sa plume les neveux et les bâtards que les pontifes romains gorgeaient de dignités et de richesses. Les satires de l'Arioste peuvent être aussi considérées comme ses propres confessions. Les détails de sa vie errante y abondent et donnent un intérêt de plus à ces compositions, qui ne furent point imprimées de son vivant, mais dont il laissait prendre des copies à tous ceux qui désiraient en posséder.

Alamanni, exilé de Florence, épancha son fiel patriotique dans douze satires, où Rome ne fut pas plus respectée que les tyrans de sa patrie. Les rois, les grands, les ennemis de la philosophie et des lettres, les femmes, la guerre, les faux amis, furent tour à tour flagellés par sa muse, et ses deux premières philippiques parurent sous le patronage de notre François Ier. Hercule Bentivoglio suivit, en 1560, les traces de l'Arioste, et se distingua par l'élégante clarté, par le naturel et l'éclat de son style. Né à Bologne, dans l'année même où sa famille en avait perdu la souveraineté, il ne montre point dans ses compositions le fiel et l'acrimonie d'un potentat déchu; il traite les vices avec l'indulgence d'un homme de cour, qui semble craindre de se blesser lui-même. Aucun pays ne

fut aussi fécond en satiriques que l'Italie des temps des Borgia, de Paul III et des Médicis. Après Bentivoglio parurent Lodovico Dolce, Antonio de Dominis, Girolamo Fenaruolo, le Sansovino qui se fit l'éditeur des autres, le Napolitain Ludovico Paterno, dont les œuvres ne furent peut-être connues que de l'ami qui les fit imprimer. L'impudicité des moines, le faste et l'avarice des cardinaux, les intrigues du sacré collége étaient pour eux une mine inépuisable; les femmes n'y furent pas plus épargnées; peu de ces poètes se sont refusé le triste plaisir d'en médire, et l'Arioste est presque le seul qui en ait pris la défense.

Après eux, vers la fin du quinzième siècle, la satire dégénéra en bouffonnerie; tous les poètes de l'Italie se jetèrent dans un dévergondage d'esprit qui appartint uniquement à ce pays des arts, de la folie et de la volupté. Une extravagance poétique de Laurent de Médicis en donna l'idée à Francesco Berni, pendant son séjour à Rome. Ce Berni ou Bernia était de Lamporecchio en Toscane; devenu secrétaire de Giammetto Giberti, évêque de Vérone et dataire de Léon X, il se lia avec de jeunes abbés grands amateurs de vers et de bonne chère. Leurs joyeux banquets furent des joutes d'esprit et de folie. La verve de Berni déborda en facéties satiriques auxquelles il donna le nom de *capitoli*, comme si toutes ces pièces devaient être autant de chapitres du grand livre des sottises humaines. C'était notre burlesque mis en vers, du Rabelais de bonne compagnie, rimé par des hommes d'esprit et de bon ton, dans une langue dont tous les termes sont poétiques, et qui peut tout dire sans alarmer la pudeur. Ces satires furent appelées Berniesques, du nom de celui qui les avait mises en vogue. Berni publia successivement l'éloge de la peste, celui des goujons, des anguilles; il attaqua violemment, dans le plus mor-

dant de ces capitoli, le favori de Charles-Quint, que, selon lui, quarante lâches venaient d'élever sur le saint-siége sous le nom d'Adrien VI. Ses commensaux devinrent ses émules. Mauro Giovanni fit l'éloge de la fève, du mensonge, comme nécessaire aux femmes et aux poètes, y mêla des diatribes contre l'Arétin qu'il détestait autant que Berni, et bafoua la vie cafarde des moines. Jean della Casa, que ces folies n'empêchèrent point d'arriver à l'épiscopat, chanta la colère, le baiser et le jour. Les trois capitoli de Molza célèbrent la salade et les douceurs de l'excommunication; les six de Varchi sont à la louange des poches, des œufs durs, du fenouil et des pieds de mouton; un autre prélat, Angiolo Firenzuela, chanta la soif, les cloches, le bois de gayac. Le style de ces extravagances était parfait, leurs auteurs tiraient un parti admirable de ces sujets bizarres; et il est à remarquer que l'obscénité n'y fut mêlée que par les deux prélats que je viens de nommer; je me trompe, le fameux Arétin était du nombre, et ses six capitoli furent des modèles d'obscénité, de trivialité, d'impertinence. Ses ouvrages étaient en tout dignes de son caractère, car ce misérable ne prenait la plume que pour mendier et calomnier.

Ces saturnales se prolongèrent dans tout le cours du seizième siècle; on vit paraître successivement l'éloge du *rien*, par Francesco Beccuti, qui se cacha sous le nom de Coppetta, celui de la balançoire et du mensonge, par les frères Martelli, ceux de la pauvreté, de la toux, de la goutte, de la mauvaise humeur, du cure-dent, des carottes et des châtaignes, par Matteo Francezi, l'éloge des longs nez, par Ludovico Dolce, celui du pinceau, du bruit, des raves, des moustiques, par le peintre Bronzino. Le plus fécond de tous fut Grazzini Lasca; on lui dut trente capitoli sur la folie,

les cornes, les barbes, la soupe, la saucisse, les pois verts, les omelettes, les épinards, les melons, les chiens et la vieillesse. Le grave Galilée lui-même ne dédaigna point de s'égayer dans ce style sur la mode des longues robes; et Ginguené s'étonne, avec quelque raison, que, dans un siècle où les esprits étaient si cultivés, ceux qui l'étaient plus que les autres se fussent donné le mot pour déraisonner à qui mieux mieux, ou pour ne permettre à leur raison de se montrer que sous des formes extravagantes.

Cette fougue fut tempérée par Gabriel Simeoni, de Florence, qui, abandonnant le titre de capitoli, intitula *Satires à la Bernesque* les produits de son génie. Sa première fut adressée à l'Arétin, et il ne valait pas mieux que lui; il passa sa vie à gueuser de cour en cour, à Paris, à Turin, au quartier général du duc de Guise, déclamant dans ses vers cyniques contre les nouveaux riches, les courtisans, les ennemis des poètes, faisant son éloge et la critique des autres, et maudissant l'avarice de ceux dont il mendiait en vain les prodigalités. Pietro Nelli, de Sienne, est plus ingénieux, plus piquant, il intitule ses satires : *à la Carlouna*, comme nous dirions à la bonne franquette; mais l'esprit dont elles pétillent et leur mérite réel démentent cette prétention à la négligence. Simeoni en publia quarante-deux, parmi lesquelles se mêlèrent des *capitoli*, et les fit d'abord paraître sous le nom d'André de Bergame, dans la crainte d'être poursuivi; mais, rassuré par l'indifférence des magistrats, il déchira bientôt le voile qui le couvrait. Cesare Caporali de Pérouse, rendit enfin à la satire sa véritable forme. Disciple d'Horace, il en avait la gaîté, la conversation piquante, l'aimable caractère; et ses talents comme ses qualités personnelles lui donnèrent des mécènes dans le cardinal, neveu de Jules III, et dans Ferdi-

nand de Médicis, qui fut depuis grand-duc de Toscane.

Je dirai plus tard comment la satire italienne se transforma sous sa plume ; et je passe au dix-septième siècle. Virginio Cesarini, qui appartenait au siècle précédent par ses autres ouvrages, s'éleve encore par la publication de ses satires, où la morale la plus pure est présentée avec tous les charmes d'un style élégant. Un autre prélat, Laurent Azzolini, en composa, dit-on, un grand nombre ; mais celle de la *Luxure* est la seule qu'il ait livrée à l'impression. Chiabrera vint après eux moraliser à la manière du poète latin dans ses satires déguisées sous le nom de discours adressés à ses divers amis. On y retrouva l'enjouement de l'Arioste, une grâce, un naturel, un abandon qui ne sont pas toujours exempts de négligence, mais qui donnent un vif intérêt à cette lecture. Ses trente discours respirent une douce philosophie, un heureux contentement de soi-même, un grand amour pour la vertu. Il s'adresse aux guerriers, aux avocats, aux courtisans ; ne trouve personne qui soit content de son sort, et remercie le Ciel de la destinée qu'il lui a faite; mais les ridicules qu'il trouve sur son passage alimentent son ironique censure, et ses vers alors ne sont point sans énergie.

Soldani, oublié longtemps par les critiques, négligé par Tiraboschi lui-même, rimait à cette même époque des satires auxquelles la postérité a fini par rendre justice. Inférieur à l'Arioste, mais supérieur à d'autres plus heureux, ce poète florentin débuta par le tableau de la cour des Médicis, attaqua l'hypocrisie et les hypocrites, les faux savants, les versificateurs médiocres qu'Urbain VIII comblait de bénéfices, le luxe et l'invention des carrosses, auxquels il attribue plus de maux qu'ils n'en ont faits, l'inconstance, l'instabilité

de l'esprit humain, et enfin les vices des grands, qui poussent, dit-il, la vanité jusqu'à dédaigner de regarder le ciel, parce que la canaille a le droit de le voir comme eux.

Après lui vint Salvator Rosa, peintre et poète, caractère indépendant et vigoureux, qui affronta noblement la persécution et la rage de ses nombreux ennemis. Il acquit à grand'peine sa double réputation, mais elle lui valut enfin l'estime des plus grands de son siècle. L'envie était allée jusqu'à lui contester la création de ses satires, qu'on attribuait à Reginald Sgambati et à Jean-Baptiste Ricciardi. La vérité se fit jour; on sut qu'il en avait composé la plus grande partie dans le château des Maffei, près de Volterre, et il poursuivit ses calomniateurs de son pinceau et de sa plume, après leur avoir imposé silence. La mauvaise musique, la mauvaise poésie, les auteurs de *capitoli*, les mauvais peintres, les conquérants, les tyrans et leurs esclaves, les vices de la Babylone chrétienne, sont tour à tour frappés, flétris par ce génie incorrect, inégal, mais souvent énergique, et sa sixième et dernière satire n'est que la défense des cinq premières et de sa vie entière. Plus élégant, plus pur que Salvator Rosa, mais emporté trop souvent par son indignation, le Florentin Louis Adimari débute par deux longues satires contre les femmes, qu'il traite presque toutes comme les courtisanes de son temps. Il n'en trouve pas une qui soit digne d'éloges, et défie ses lecteurs de lui en citer de bonnes. Son abondance trop diffuse nuisit à son style et à sa renommée, et les femmes furent vengées par le peu de réputation que lui valurent ses impertinentes satires. Celles de Benoît Menzini, son compatriote, furent mieux goûtées, et quoiqu'il gâtât son style par une imitation trop affectée de la concision du Dante,

il mérita les applaudissements qui accueillirent la publication de ses œuvres. Douze satires forment son bagage; il y flagelle les riches, qu'il appelle des vauriens privilégiés et qui laissent mourir de faim les hommes de mérite, les courtisans de Cosme III de Médicis, l'abus du pindarisme qui s'est emparé des poètes de l'Italie, les faux stoïciens de son temps, les nobles dégénérés dont le faste ne cache point la nullité, les vices et la cupidité des prêtres simoniaques, qui vendent, dit-il, les bénéfices à l'enchère, l'impertinence des grands dans les audiences qu'ils accordent. Menzini a eu depuis sa mort de nombreuses éditions, et s'il n'est pas supérieur à ses devanciers, comme l'a proclamé Fabroni, il est digne du moins d'être comparé aux plus illustres. Le dix-septième siècle fut fermé par le prélat génois Sergardi, qui, sous le nom de *Quintosettimo*, donna vingt satires dans la langue d'Horace et de Juvénal, auxquels ses contemporains ne manquèrent pas de le comparer.

Barthélemi Dotti appartient au dix-huitième siècle par les douze dernières années de sa vie. Ce poète, né à Valcamonica, dans le territoire de Brescia, apprit à ses dépens ce qu'il en coûte de s'attaquer aux abus et aux vices privilégiés. Sa première satire fut brûlée à Milan par la main du bourreau, et il fut enfermé lui-même dans le château de Tortone. Échappé de sa prison et réfugié à Venise, il lança des satires contre le sénat milanais qui l'avait condamné, contre les classes où le sénat se recrutait, et contre les oppresseurs de tous les états et de tous les degrés. Les injures, les coups, les sentences ne purent arrêter sa verve agressive. Ses ennemis n'en eurent raison qu'en le faisant mourir sous le poignard, en 1712, et son exemple parut retenir ceux qui auraient été tentés de le suivre,

car le dix-huitième siècle devint moins fécond que ses devanciers.

La satire ne s'y ranima qu'en se rapprochant de notre époque ; et les traits en furent principalement dirigés contre la domination française. Notre tour était venu de dévorer ce beau pays, qui, depuis quatorze siècles, ne trouve ni la force ni le courage de reconquérir son indépendance, comme si le Ciel voulait punir la moderne Italie des affronts que la vieille Rome avait fait subir au monde. Sans donner le titre de satire à aucun de ses ouvrages, l'énergique Alfieri nous poursuivit des violentes inspirations de sa haine. Je le lui pardonne, je ne connais rien que ne puisse excuser, justifier peut-être un véritable patriotisme. Monti emboucha aussi la trompette contre nous ; mais la rapidité de nos victoires ne lui laissa pas le temps d'achever ses satires ; et les bienfaits de Napoléon changèrent le ton de sa lyre, qui ne vibra plus que pour le conquérant de sa patrie. Les vices dominants furent attaqués en même temps par le moraliste d'Elci, qui essaya de suivre les préceptes et la manière d'Horace ; mais qui, en substituant l'octave au tercet, ne fit qu'ajouter à la monotonie de son style.

L'Espagne eut aussi des poètes satiriques, et l'on est convenu d'en commencer la nomenclature par Juan Ruiz, archiprêtre de Hita, dans la Castille, qui, vers la fin du quatorzième siècle, publia un poème où furent mis en jeu *dona Quaresma, don Carnal* et *don Almuerzo*, c'est-à-dire le carême, le carnaval et le déjeuner, qu'il mit aux prises avec l'amour. Il n'est resté que des fragments de cette œuvre ; et il faut remarquer encore qu'en Espagne, comme en France et en Italie, la satire commence par gourmander l'avarice et la cupidité de Rome, qui, suivant le poète, vendait à prix d'or l'entrée du paradis. Il fut heureux pour l'auteur

que la Castille ne fût pas encore soumise au joug de l'inquisition qui pesait déjà sur les autres parties de l'Espagne. Partout ailleurs ce tribunal redoutable comprimait l'élan de la pensée; et pendant deux siècles, au milieu de cent poètes divers, on n'y rencontre pas un seul satirique. Barthélemi Naharro de Torres s'aventura dans ce genre de poésie au commencement du seizième siècle, mais ce ne fut point en Espagne. Un naufrage l'ayant jeté sur les côtes d'Italie, il crut trouver plus d'indulgence à la cour même du pape; mais Léon X ne poussa point l'amour des lettres jusqu'à tolérer les satires de cet Espagnol; et Naharro, exilé de Rome, alla chercher un refuge à la cour de Naples. Le Grenadin Hurtado de Mendoza, dont le génie universel n'est généralement connu en France que par le roman de *Lazarille de Tormès*, rima plus tard des satires, qui amusèrent fort l'empereur Charles-Quint, dont il fut tour à tour le conseiller, l'ambassadeur et le ministre dans les États d'Italie. C'est là qu'au milieu des occupations les plus graves et les plus dangereuses il forma son goût à l'école des anciens et des modernes; mais l'inquisition ne permit jamais à la presse de propager les satires de ce poète homme d'Etat. L'étude d'Horace développa presque en même temps le génie satirique des frères d'Argensola; émules et contemporains de Cervantes et de Lope de Vega, ils se distinguèrent par la pureté de leur style, et comptent encore parmi les plus corrects des poètes espagnols. Luperoio, l'aîné, leur donna le premier exemple de la satire didactique qui n'effaroucha point le saint-office. Barthélemi, le plus jeune, vécut plus longtemps que son frère et laissa plus de satires que lui. Ils raillèrent tous deux les folies humaines; mais leur causticité n'alla pas même jusqu'à égaler celle du poète latin; ils firent parler la saine raison, la philan-

thropie, et le satirique doit tenir un peu du misanthrope. Cristoval de Castillejo serait allé plus loin, si la main de fer de Philippe II n'eût retenu sa muse caustique ; et ce poète, autre élève d'Horace, se borna à moraliser avec malice, à médire des femmes, à combattre l'invasion des méthodes italiennes, des sonnets, des canzoni dans la littérature espagnole. A la mort de Philippe II, quelques poètes tentèrent de s'émanciper. Gregorio Morillo essaya le stylet de Juvénal sur des sujets qui ne pouvaient compromettre sa liberté. Barahona de Soto, qui adopta le même modèle, n'osa risquer la sienne en publiant ses satires. Mais le fier Quevedo de Villegas osa franchir, sous Philippe IV, les limites imposées à son indépendance, et il porta la peine de son audace. « La vérité, disait-il, est la langue de Dieu, et la langue de Dieu n'a jamais été muette. » Olivarès ne fut point de cet avis : l'exil et les cachots furent le prix de cette franchise. On le priva de ses biens, on le réduisit à l'aumône ; et quand l'orgueilleux ministre se laissa fléchir, cette horrible persécution avait miné la vie du poète ; il lui dut cependant l'énergie et l'âpreté qui caractérisent sa poésie. Aussi spirituel que Cervantes, plus mordant que lui, il lutta toute sa vie contre le faux goût et le bizarre qu'introduisait en Espagne Luiz de Gongora d'Argore, incorrect imitateur du napolitain Marini. Ce Luiz de Gongora avait fait aussi des sonnets satiriques pour se venger de n'avoir obtenu qu'une modeste prébende dans l'église de Cordoue ; et il faut remarquer que la plupart de ces poètes étaient des gens d'Église. Ces sonnets étaient du bon temps de l'auteur, il y avait de la précision, du naturel. Ce fut plus tard qu'il se forma un style contourné, bizarre, précieux, une poésie bavarde et radoteuse, comme l'observe Bouterwek, et rendue absurde à force d'art. Ce poète fit école. On

baptisa ces intrus des noms de Marinistes et de Gongoristes ; et cette extravagance, après quelque temps de règne, passa comme toutes les folies de ce genre, qui se reproduisent par intervalles dans toutes les littératures du monde. La satire castillane fut étouffée pendant deux autres siècles, et ne se réveilla que vers la fin du dix-huitième. Gaspard de Jovellanos attaqua la corruption des mœurs et la mauvaise éducation de la noblesse ; Gérard d'Ilerbas bafoua, sous le nom de George Pitillus, le mauvais goût de ses contemporains, et ses trois satires passent pour les meilleures que l'Espagne ait produites. Plus près de nous enfin ont paru les satires du jeune Moratin et de Joseph Vasques Cadalso, dans un temps où la liberté de penser s'est enfin dégagée des entraves que lui imposaient le fanatisme et la tyrannie.

L'Angleterre offrait un champ plus libre à la satire : elle s'y colora de toutes les passions politiques, de toutes les haines de parti qui firent de cette île une arène sanglante. Les Anglais en font remonter l'introduction jusqu'au vieux poète Chaucer, qui fut dans le quatorzième siècle le père de toute leur poésie, et dont ils n'entendent déjà plus le langage. Mais Dryden l'a nommé le poète de la nature, et son nom vivra plus que ses œuvres. Il faut franchir après lui deux ou trois siècles d'ignorance et de guerres civiles avant de retrouver un écrivain digne des regards de la postérité. Skelton attaqua sous Henri VIII le cardinal Wolsey et les moines, qui sont encore ici comme partout les premiers plastrons de la colère des satiriques. John Doune, doyen de Saint-Paul, et Joseph Hall, évêque de Norwich, surnommé le Sénèque chrétien, firent briller, du temps de Shakespeare, quelques étincelles de ce génie caustique à travers les incorrections d'un style barbare. Le second se vantait à tort d'être le pre-

mier Anglais qui eût écrit des satires ; il composa les siennes en mauvais latin sous le titre de *Recueil de verges* ; et les critiques de son époque les traitèrent de satires édentées.

Quatre grands seigneurs suivirent leur exemple : les comtes de Dorset et de Roscommon se traînèrent négligemment sur les pas d'Horace, quoique le judicieux Addison ait van é, depuis, la correction du dernier. Le duc de Buckingham se montra plus original en poursuivant de ses traits malins le parlement-croupion et les extravagances littéraires de son temps. Il fut moins heureux dans sa complainte satirique intitulée *la Maîtresse perdue*, et lâchement dirigée contre la comtesse Shrewsbury, dont il tua le mari en duel. Ce trait seul peint le caractère de ce courtisan poète que le parlement traita d'ennemi public et de corrupteur des rois. Rochester fut le quatrième, et il les eût surpassés tous s'il n'avait affecté dans ses vers la révoltante obscénité dont sa vie était le modèle. Les anciens satiriques, dit à ce propos le continuateur de Hume et de Smollett, étaient quelquefois très libres dans leur langage ; mais leur liberté ne ressemble pas plus à la licence de Rochester que la nudité d'une Indienne à celle d'une femme sans pudeur. La satire de l'homme fut son début ; le sujet n'était pas nouveau, Horace, Juvénal et Boileau l'avaient à peu près épuisé. Rochester prit l'exagération pour une nouveauté, et finit par dire qu'il était impossible de trouver un homme de bien. Celle d'un repas ridicule fut la seconde, et Horace, Régnier et Boileau, l'avaient encore devancé. Plus tard, il se rua sur les femmes qu'il accusa d'avoir gâté les hommes par leur impuissance de bien faire, et ce sujet n'était pas plus neuf que les autres. Il n'inventa réellement que la satire sur *rien*, où il rapetisse tout au niveau de son sujet, celle des

eaux de Cambridge, où il passe en revue les sots et les originaux qui venaient les prendre; il aurait dû s'en tenir à ces sujets ou à fouetter les mauvais auteurs; mais il osa s'attaquer au roi lui-même, et Charles II le bannit de sa cour. Personne ne savait mieux que ce prince ce que valait cet étrange censeur, et l'abbé Yart avait raison de dire, dans son Discours sur la satire, qu'il était ridicule de s'ériger en critique de ceux à qui on ressemble, et de combattre des crimes qu'on défend par ses exemples.

Ce railleur impitoyable et son digne émule Buckingham ne souffraient pas qu'on raillât d'eux-mêmes. Dryden paya cher l'honneur de les attaquer en face. Dans son essai sur la satire, il s'était moqué de Rochester, et dans son poème satirique d'*Absalon* il avait désigné Buckingham sous le nom de Zimri. Ces plaisanteries ne furent point du goût des deux seigneurs, et le malheureux Dryden fut rudement bâtonné par leurs laquais. Un autre poète, auteur d'une satire intitulée les *Litanies de Buckingham*, montra plus de prudence, et jouit à l'abri de l'anonyme de la vaine colère de l'illustre libertin que ses vers avaient châtié. Dryden fut plus heureux en guerroyant contre les Hollandais dans la plus énergique de ses satires, et ne fut pas même vaincu dans cet art par son contemporain Oldham, à qui fut décerné pourtant le surnom de Juvénal. Mais Oldham s'était fait le compagnon de débauche des grands seigneurs qui disposaient alors des réputations. Disons toutefois que ce jeune poète méritait la sienne, et Dryden lui-même, faisant allusion à sa mort prématurée, l'appela le *Marcellus* de la poésie anglaise. La verve d'Oldham poursuivit sans relâche ces misérables jésuites qui, compromettant la restauration des Stuarts, finirent par les entraîner à leur perte. Les quatre satires qu'ils lui inspirèrent

passent encore pour les plus mordantes qu'aient produites les Anglais. Deux autres sont purement littéraires, et la dernière où l'auteur s'indigne contre la vertu est restée comme le modèle d'une si fine ironie que le critique Wood s'y est trompé et l'a traité de blasphémateur enragé.

L'affranchissement de la presse en 1694, la lutte des wighs et des torys, firent naître une multitude d'écrivains satiriques. L'un des plus célèbres fut Samuel Johnson, le troisième de ce nom qui fut connu sur le Parnasse britannique. Sa satire de Londres est souvent citée comme un chef-d'œuvre, mais elle ne le tira ni de l'obscurité, ni de la misère, malgré la prédiction de Pope. La réputation et la vogue lui vinrent plus tard, et les hommes les plus illustres se disputèrent, en 1784, l'honneur de porter le cercueil du vieux poète ; ils auraient mieux fait de l'enrichir pendant sa vie. Charles Churchill, recteur de Saint-Jean de Londres, ne puisa point dans la lecture des Livres saints l'indulgence et la mansuétude d'un véritable ecclésiastique. Il attaqua tout dans ses satires acerbes : l'Université d'Oxford, qui l'avait refusé comme peu versé dans les langues classiques, les comédiens, du nombre desquels il distingue le seul Garrick, les journalistes, dont les injures avaient vengé les victimes de sa *Rosciade*, les Écossais, les peintres, et surtout Hogarth, qui avait fait une caricature contre son ami Wilkes. *Le Duel*, *les Revenants*, *la Conférence*, *le Candidat*, sont les titres et les sujets des dernières pièces de cet auteur, qui, né vingt ans après Johnson, le précéda de vingt ans dans la tombe. James Bramston tourne plus tard en ridicule *l'art de la politique*, sujet inépuisable surtout dans les gouvernements représentatifs, quoique certains critiques aient la prétention de nous le défendre. De quoi parlerait donc le satirique si on

lui interdisait les hommes et les choses dont tout le monde s'occupe? Le malin Swift n'a point fait de satires proprement dites, il s'est borné à semer ses ouvrages de traits satiriques. Mais le lugubre, le déclamateur Young en avait composé sept dans sa jeunesse, et l'on peut y joindre les deux épîtres qu'il adressa plus tard à Pope contre les mauvais éditeurs de son siècle. Ces neuf pièces, recueillies par Young sous le titre de *la Passion universelle ou l'Amour de la renommée,* furent généralement applaudies dès leur apparition, et passèrent tout à coup de mode. Le docteur Swift en donna pour raison que l'auteur n'était ni assez gai ni assez méchant, et un journaliste du temps n'y vit qu'un enchaînement d'épigrammes qui finissaient par ennuyer. L'élégant, le spirituel Pope, qui domina tout ce siècle littéraire et composa bien des écrits satiriques, n'a donné ce nom à aucun de ses ouvrages; mais ses quatre épîtres morales sur le caractère des hommes, sur les femmes, sur la prodigalité, sur le vain emploi des richesses, sont de véritables satires à la manière d'Horace et de Boileau. Son épître au docteur Arbuthnot, où sont bafoués les importuns et les mauvais poètes, renfermait, dit l'abbé Yart, tous les genres de mérite qui brillent dans Horace, dans Perse et dans Juvénal. Ce contemporain de Voltaire fut comme lui en butte à la rage de tous les plats auteurs de son époque. Soixante-deux libelles furent publiés contre ses œuvres, sa personne et sa famille. Wested l'attaqua violemment dans une satire intitulée: *le Triumvirat ;* Jacques Ralph l'associa dans une autre diatribe rhythmée avec ses amis Gay et Swift. Une satire anonyme parut ensuite sous le nom de la *Popiade.* Lady Montague en fit une autre, mais ce n'était qu'une représaille des vers mordants que Pope lui avait lancés. Son irritabilité inquiète et jalouse s'épancha dans un

poème dont je parlerai plus tard, et les mauvais poètes dont il fit justice ne vivront que dans les vers dont les a stygmatisés sa *Dunciade*.

Après lui, Giffort combattit une tourbe de novateurs qui prétendaient remplacer le génie par la singularité. Byron enfin dut à l'indignation d'une vengeance personnelle une des plus vigoureuses satires qu'ait produites la poésie moderne. La *Revue d'Édimbourg* avait déchiré les premiers essais de sa muse, et l'irascible Byron (tous les grands poètes l'ont été) fit main basse sur tous les auteurs de l'Écosse. Son premier vers est celui de Juvénal, et la satire entière est digne du début. La jalousie nationale ajoute encore à l'âcreté de sa verve, et le dépit y amenant le dégoût des choses de ce monde, il y fait ses adieux à son pays et à la poésie; mais il est heureux que Byron n'ait tenu que la moitié de sa résolution.

La satire chez les Danois naquit avec la réforme de Luther. Elle se manifesta par une humeur caustique et railleuse contre les abus de la papauté, et cette raillerie, mêlée au mysticisme allemand, forma le caractère de leur poésie critique. Mais ces premiers essais passèrent comme des pamphlets de circonstance. Plus tard, au commencement du dix-huitième siècle, Holberg de Bergen se distingua dans ce genre par la publication de cinq satires précédées d'une traduction de la sixième de Juvénal, et suivies de vingt comédies qui valurent à ce poète le glorieux surnom de Molière danois.

L'Allemagne aussi fut peu féconde en satires; et la Russie, dont la littérature vient de naître, n'a produit encore dans ce genre que le *Prince Cantemir*. Il en viendra d'autres, si toutefois la Sibérie passe de mode. L'éducation littéraire qu'on donne en ce pays aux hautes classes de la société les initie à tous nos pen-

chants comme à tous nos goûts. Les Russes ont en général une tournure d'esprit qui se prête à la satire, tandis que le caractère des Allemands la repousse. Leur génie poétique a pris une autre direction. Jean Ruchel, le baron de Canitz et Gunther, sont les seuls poëtes satiriques de ce pays de bonnes gens, et leur causticité n'est pas dangereuse. Nous les prendrions tout au plus pour des moralistes : leur polémique n'en est encore qu'au fleuret. Il est impossible cependant de méconnaître le caractère de la satire dans les chants des *minnesenger*, espèce de troubadours humoristes qui parurent au temps des croisades, sous le règne de l'empereur Frédéric Barberousse, et qui durèrent tout au plus un siècle. Ils se mirent à déclamer contre la société tout entière, contre les vices qui déshonorent l'humanité, contre la cour de Rome et les scandales donnés au monde par les gens d'Église. Mais ce n'étaient que des complaintes mélancoliques, où régnait plus d'affliction que de colère, et ces poëtes allemands n'eurent de commun avec les provençaux qu'une vie errante et vagabonde à la suite des chevaliers de leur pays, et quelques chants d'amour, plus nobles toutefois, plus chastes que ceux de leurs émules. Le premier des *minnesenger* fut Henri de Weldeck ; mais la satire ne se montra point encore dans ses vers. Elle n'éclata que dans le fameux tournoi poétique connu en Allemagne sous le nom de *guerre de la Wartbourg*, qu'il n'entre point dans notre sujet de décrire dans tous ses détails. Là se distinguèrent Henri d'Osterdingen, Walter de Vogelweide, Raymond de Reinmar, Henri Schreiber, Klingsahr le Transylvain ; tous gémissent sur les dérèglements du clergé, sur les vices des courtisans, sur la dégénération des mœurs antiques, de cet amour du sol natal, de cette loyauté, de ces croyances naïves, qui rendaient le peuple allemand

si respectable aux yeux de l'étranger. Ces poètes, qui s'étaient appelés chanteurs d'amour et qui avaient fini par satiriser tout le monde, comptèrent par milliers. Dans leurs rangs se signalèrent des empereurs, Henri IV et Conrad IV, des rois, des ducs, des seigneurs de toute espèce, dont le dernier fut Hadloup, qui fleurit à la cour de Rodolphe de Hapsbourg.

Cet exemple donné par les grands d'Allemagne enflamma la verve des gens du peuple. Aux *chants d'amour* succédèrent les *chants de maîtrise;* aux *minnesenger* les *meistersenger*. Ce furent des corporations d'artistes qui avaient leurs initiations mystérieuses, leurs grades et leurs signes; leurs poésies chantées firent la satire des hautes classes qui leur en avaient donné l'exemple; et leurs grossières et indécentes railleries, leurs impudentes diatribes attaquaient aussi comme eux les chefs des États et le chef même de l'Église. Ils furent à cet égard les précurseurs de Luther; mais on a tort de faire remonter cette institution chantante au dixième siècle, au règne d'Othon et au pontificat de Léon VIII. Ils ne parurent réellement qu'au quatorzième dans les villes de Mayence, de Francfort, de Strasbourg et autres cités des bords du Rhin et du Mein. Le quinzième les vit fleurir à Nuremberg et à Augsbourg, le seizième en Bavière et en Silésie, le dix-septième enfin dans quelques villes de la Suisse. Rien n'est resté de leurs grossières et caustiques improvisations, auxquelles les rigueurs de la police purent seules mettre un terme.

La chanson populaire se mêla à ces deux époques, et prit naturellement une teinte satirique et politique. Les poèmes de ce genre se multiplièrent après la réforme. La lutte des catholiques et des protestants donna naissance à une foule de diatribes en vers que je signalerai tout à l'heure, mais dont aucune ne prit

la forme de la satire, telle que nous l'avons entendue. On ne peut même la retrouver à cette époque du dix-huitième siècle où la littérature allemande perdit ses allures tudesques et subit l'influence de la poésie française. Wieland la sème partout dans ses écrits à la manière de Voltaire, dont l'Allemagne lui donne le surnom, sans qu'aucun de ses ouvrages puisse être considéré comme une satire. Rabner, enfin, à qui est échu aujourd'hui le sceptre de la critique, ne gourmande les vices qu'en prose, et ne s'élève pas au-dessus de la satire Ménippée.

Ce genre d'ouvrage, dont j'ai maintenant à parler, est aussi une invention des anciens. Un philosophe cynique, appelé Ménippe, raillait en vers et en prose sur la folie humaine, dont il était lui-même le type, si l'on en croit tout ce que Lucien en rapporte. Il était né à Gadara, ville de Phénicie, vers l'an 300 avant Jésus-Christ, et eut pour maître un certain Ménédème d'Erythrée, qui allait partout vêtu comme un magicien et disant qu'il parcourait le séjour des hommes pour connaître leurs extravagances et en faire son rapport aux dieux infernaux. Ménippe, digne de son maître, voulut écrire sans doute ces comptes-rendus; et il est fâcheux qu'aucun de ses écrits ne soit arrivé jusqu'à nous. Mais Lucien les trouvait si aigres, si mordants, qu'il l'appelait le plus hargneux, le plus opiniâtre des chiens de sa secte. On dit qu'il excellait dans l'art de parodier les meilleurs poètes; d'autres prétendent que les vers mêlés à sa prose n'étaient que des citations des passages les plus ridicules des versificateurs de son temps. Quoi qu'il en soit. son nom est resté à cette espèce de satire; et c'est M. Terentius Varron qui le lui a donné en imitant sa manière. Varron en diffère seulement en ce qu'il composait les vers piquants dont il bardait sa prose philosophique. Il ne nous

reste que des fragments de cette ménippée comme des cinq cents volumes qu'on attribue à ce même auteur. Rendons grâces à l'imprimerie ; elle conserve tout ; et le goût, plus juste que le temps qui détruit au hasard, choisit ce qu'il lui convient de garder; le reste appartient au pilon, utile correctif de l'admirable découverte de Guttemberg, dans un temps où un seul imprimeur de Paris produit deux mille volumes par jour.

La plaisanterie de Sénèque sur la mort de l'empereur Claude, qui ne se crut bien trépassé qu'après avoir vu ses funérailles, le *Satiricon* de Pétrone dont on cherche encore les véritables héros parmi les illustres libertins du temps de Néron, et le véritable auteur dans les dix ou douze Pétrones dont parlent les annales de Rome, les *césars* de Julien l'Apostat qui, se moquant tout à la fois du Dieu qu'il renie et des dieux qu'il relève, traite sa propre famille à l'égal des Domitien et des Caligula, son *Misopogon*, poétique vengeance des satires que le peuple d'Antioche lançait contre lui, sont autant d'imitations de Varron ou de Ménippe. Louons en passant cet empereur païen de ne s'être vengé qu'en poète, tandis que des rois bien chrétiens, bien catholiques, ont, dans ce même cas, chargé les bourreaux de leurs vengeances.

La ménippée admettait ainsi toutes les formes, le dialogue, le récit, le discours, l'allégorie, pourvu qu'elle prît le ton de la satire. Elle se passa même, chez les anciens, du mélange des vers. Deux siècles après Varron, l'*Ane* et les *Dialogues* de Lucien et l'*Ane d'or* d'Apulée furent les premiers exemples de ce changement. Lucien de Samosate et Apulée de Madaure étaient contemporains et purent se rencontrer à la cour de Marc-Aurèle. Les dieux et les philosophes du paganisme furent, comme les vices des hommes, fine-

ment raillés par le premier, auquel, dit Bayle, il était difficile d'échapper, de quelque côté qu'on se tournât pour éviter les traits de sa causticité. Le platonicien Apulée mit en scène les sacrificateurs, les devins, les libertins et les voleurs, et livra leurs vices et leurs folies à la risée publique. S'il est vrai qu'il ait puisé son sujet dans la *Métamorphose* d'un Lucius de Patras, dont il ne nous reste rien, c'est une ménippée de plus qu'il faut mettre au compte des anciens, n'en déplaise à Macrobe, qui renvoie aux nourrices toutes ces imitations des fables milésiennes. Athénée de Naucrate n'en suivit pas moins les traces d'Apulée en publiant, sous les Gordiens, quinze livres de fine raillerie, sous le titre des *Dipnosophistes* ou sophistes à table. Athénée, qui fut surnommé le Varron des Grecs, ne nous est point parvenu tout entier : il nous manque les deux premiers livres, une partie du troisième, et presque tout le dernier. Il a subi un plus grand malheur, celui d'avoir été traduit en latin du seizième siècle par le Vénitien Noël le Comte, ou Natalis Comes, et d'avoir été travesti en français dans le dix-septième par l'inévitable abbé de Marolles.

Dans les temps modernes, la réforme fit éclore une multitude de ces compositions. En Allemagne parurent *les Lettres des gens obscurs*, spirituelle raillerie sur la cour papale qui fit les délices des partisans de Luther. Ces lettres, écrites en latin, furent attribuées, à tort, à Jean Reuchlin de Pforzeim, qui resta fidèle à la religion catholique. Elles sont l'ouvrage d'un gentilhomme de Franconie, nommé Ulric de Hutten, qui fut un des premiers à embrasser la réforme. Fischart se montra plus violent, plus acharné dans cette guerre de plume. Il répandit sa fanatique acrimonie dans trente-sept ouvrages, dont la plupart sont de véritables satires ménippées, et fit connaître aux Allemands

le Gargantua de notre Rabelais par une traduction que l'auteur original n'aurait point reconnue. En Angleterre, Robert Howard et autres soutinrent, par des satires de la même espèce, la révolution religieuse de Henri VIII. En France, nous trouvons d'abord ce Rabelais que tout le monde connaît, et qui, en restant catholique, n'en fit pas moins la plus bouffonne des satires contre la cour de Rome et la monacaille. Les rois n'en furent pas mieux traités que les papes, et il est assez facile de reconnaître les plus illustres des princes vivants dans Pantagruel, dans Gargantua et autres créations du plus dévergondé de nos écrivains. La Ligue fut féconde en ces sortes de compositions. Telles furent le *Cymbalum mundi* de Bonaventure de Périers, valet de chambre de Marguerite de Valois, lourd recueil de dialogues à la manière de Lucien, le *Catholicon d'Espagne*, la *Tenue des États de la Ligue*, et autres fragments recueillis sous le titre commun de *Satire ménippée*, et attribués à un chanoine de la Sainte-Chapelle. Plus tard, en Angleterre, parurent le *Tristram Shandy* de Sterne, le *Gulliver* de Swift, chef-d'œuvre de raillerie et de causticité qui faisait l'admiration de Voltaire. En France, Fontenelle publia l'*Histoire de Méro* et d'*Énégu*, anagrammes de Rome et de Genève, pour livrer au ridicule les fauteurs de la révocation de l'édit de Nantes ; enfin ce Voltaire qu'on trouve partout donna son *Micromégas* et tant d'autres satires de ce genre qui trouverait un puissant aliment dans les travers et les ridicules de notre époque si les Swift et les Voltaire y naissaient avec la même profusion que les intrigants, les charlatans, les vaniteux, les faux amis, les égoïstes et les saltimbanques de tous les rangs, de toutes les couleurs et de toutes les robes. Bayle a raison d'observer qu'en général ces sortes d'écrits ont besoin de commentaires.

Il en est de même de la satire pure, et surtout du poème satirique, sur lequel il me reste à dire quelques mots ; c'est peut-être même par-là que j'aurais dû commencer, car enfin Homère est notre père à tous ; et sa *Batrachomiomachie*, ou la guerre des rats et des grenouilles, a précédé toutes les satires du monde ; mais j'avouerai franchement que cette parodie des grands combats de l'humanité n'a rien d'assez piquant pour mériter ce titre. S'il faut en croire le commentateur Eustathius, son *Margitès* se rapprochait un peu plus de la satire, puisqu'il tournait en ridicule les hommes qui avaient la faiblesse de se laisser mener par leurs femmes ; et avant le *Margitès* il faudrait placer encore un autre poème où il aurait chanté la métamorphose des *cercopes* que Jupiter avait changés en singes pour les punir de leurs friponneries et de leurs impostures. Mais ces deux ouvrages nous sont inconnus ; et quoique l'évêque grammairien Eustathius soit plus vieux que nous de sept siècles, il y a entre Homère et lui un intervalle de plus de deux mille ans, pendant lequel des poètes oubliés même de son temps pouvaient avoir composé ces poèmes véritablement indignes de l'auteur de l'Iliade. Ne lui a-t-on pas attribué aussi la *Chèvre Heptapœtion* et l'*Arachnomachie?* On les lui retire aujourd'hui; a-t-on plus raison de lui laisser les autres? J'en dirai autant du *Culex* et du *Moretum,* attribués à Virgile, et qui ressemblent fort peu à la poésie grave et mélancolique de l'auteur de l'Énéide. Mais en attendant les commentateurs qui, suivant le désir de Bayle, nous donneront la clé de toutes ces fictions, j'ai dû citer ces poèmes plaisants ou burlesques, dont la plupart sont imprimés et traduits tous les jours. Faut-il voir en eux l'origine du véritable poème satirique? Faut-il la chercher dans la ménippée dépouillée de sa prose, ou dans le mélange

de la ménippée et de la satire primitive? Je doute fort que les auteurs dont je vais parler aient jamais lu ces compositions de l'antiquité grecque et romaine; je suis tenté de reprendre la phrase de Quintilien, et d'avancer que le poème satirique est tout entier à nous; de le faire venir, en un mot, de ces *fabliaux* qui, « en retraçant la vie des bourgeois et du peuple, s'a- » limentaient de la chronique scandaleuse des villes, » des couvents et des châteaux. »

Ces mots sont de mon savant confrère M. Patin, qui passe ensuite de la poésie des trouvères « à ces » petites épopées satiriques où sont personnifiés nos » vertus, nos vices, nos travers et nos ridicules, ou- » vrages singuliers, dit-il, dont le plus ancien et le » plus curieux exemple est *le Roman de la rose.* » Voilà donc la *Batrachomiomachie* et le *Margitès* et le *Culex* mis à l'écart des poèmes satiriques par une autorité que je respecte d'autant plus que je partage son opinion; et je pars comme elle du *Roman de la rose*, commencé vers le milieu du treizième siècle par Guillaume de Lorris et continué quarante ans après par Jean de Meun, dit Clopinel. Clément Marot donnait au premier le nom de *notre Ennius*, et, par une hyperbole qu'on trouverait peut-être aujourd'hui toute naturelle, il disait du second que *le cours de Loire s'en enflait*. Leur œuvre est une satire perpétuelle où sont mis en scène l'amour, la papelardise, l'oisiveté et autres vices, vertus ou passions des hommes; et tout cela est mêlé de contes plaisants, d'où découle, suivant les uns, une morale utile, et suivant les autres un venin de corruption et d'impiété. C'est là qu'on trouve ce vers devenu proverbe : *L'habit ne fait pas le moine*, et les moines l'ont mis à l'index.

C'est pour ce chapitre de mon précis que j'aurais dû peut-être réserver le *Chevalier de Mandevie*, de Jean

Dupin, les *Loups ravissants*, de Robert Gobin, et le *Testament de Lucifer*, de Gringore, que j'ai déjà mentionnés comme de simples satires pour ne pas rompre le fil de mon histoire littéraire. Il est d'ailleurs assez difficile de dire auquel des deux genres appartiennent ces poëmes. Mais comme, vers le milieu du quinzième siècle, les genres commencent à se débrouiller, les classifications en deviennent de plus en plus faciles; et je peux suivre l'histoire de ces pièces badines ou allégoriques, de ces diminutifs ou parodies d'épopée, où la plaisanterie est substituée à la dignité et les bouffons aux héros. Cent cinquante ans après Jean de Meun, Sébastien Brandt, de Strasbourg, publia en allemand sa *Grande nef des fous* en vers de huit syllabes, dont personne ne soutiendrait aujourd'hui la lecture. Tous les vicieux, tous les pécheurs entrent dans cette nef, à l'exception toutefois des hérétiques, des infidèles et des Turcs, que le poète sermonne du haut de son tillac. Ce poème fut traduit en latin par Jacques Rocher, et en français par Pierre Rivière, peu d'années après son apparition. Il fut même imité ou continué en latin avant la fin du siècle, par Josse Badius, imprimeur bruxellois, qui vint s'établir à Paris comme libraire juré de l'Université, et qui, dans sa *Nef des folles*, censura fort amèrement les défauts des femmes et les folies qu'elles font faire ou qu'elles font quand la passion les emporte. Mais ce dernier ouvrage rentre dans les conditions de la satire ménippée, puisqu'il est mêlé de vers et de prose; et si je n'en ai point parlé dans son temps, c'est qu'il fallait citer d'abord le poème qui, d'après l'aveu de Badius lui-même, lui en avait donné l'idée. *La Nef des folles, Navicula stultarum mulierum*, fut traduite en français par le bachelier maître Jean Drouyn, d'Amiens, et par quelques autres que ne rebutèrent point les tableaux licencieux

dont cette nef abonde. Au milieu des diatribes qu'échangeaient les disciples de Luther et les partisans de Rome, le cordelier Thomas Murner, compatriote de Sébastien Brandt, fut encore inspiré par les folies humaines, et, tout cordelier qu'il était, il se mit à satiriser tous les partis, dans un poème allemand qu'il intitula *l'Exorcisme des fous*. Sa verve âcre et mordante, attaquant à la fois protestants et catholiques, se répandit à grands flots sur les prédicateurs de la réforme et sur les scandaleux abus de l'Église romaine dont il était cependant l'infatigable champion. C'était une espèce de juste-milieu, tel que je l'ai toujours conçu, flagellant à droite et à gauche ce qui le méritait, et non ces partis métis dont la sotte et dangereuse timidité compromet tout pour vouloir tout ménager. Dans un autre poème, intitulé : *la Corporation des fripons*, Murner parcourt tous les états dont la fraude et la fourberie font souvent le succès, et revient encore avec son âpre ironie sur les turpitudes du clergé romain.

Le Papillon de Cupido nous ramène en France. Le Dijonnais Jean Martin, seigneur de Choisy, publia, vers le tiers du seizième siècle, ce poème critique, où, prenant la forme d'un papillon, il parcourt le monde pour en faire la satire. Les cris de Paris qu'il écoute du haut des tours de Notre-Dame, l'Université, le Parlement sont les premiers objets de ses railleries. Il se glisse dans un cloître, et les désordres dont il est témoin lui causent tant de dégoût qu'il s'enfuit bien vite au delà des Alpes. Mais les mœurs du pape Paul III, de ses bâtards et de la cour pontificale, sont loin d'édifier sa muse, et il reprend son vol vers Florence et Venise, où le tableau d'autres scandales le jette dans la politique à la suite des impériaux qui vont guerroyer contre le Grand-Turc. Las enfin de gémir et de critiquer, il supplie Jésus-Christ et la sainte Vierge de

lui rendre sa forme première. On voit déjà une sorte de régularité s'établir dans ce genre de composition; une idée mère les domine et toutes les autres en découlent; mais je crois que la Vierge et les saints durent être fort scandalisés de l'obscénité des tableaux et de la crudité du langage du prétendu papillon.

J'ignore si les Italiens connurent ces poésies allemandes et françaises. Mais peu de temps après Murner, et pendant la vie du seigneur de Choisy, le poème satirique fut introduit en Italie, vers 1531, par Cesare Caporali, l'un des poètes berniesques ou burlesques dont j'ai raconté l'histoire. Son œuvre était intitulée : *Voyage au Parnasse*, nouvelle forme de poème satirique et de satire ménippée qui fit fortune et qui a eu depuis bien des imitateurs. Cervantes en prit même le titre, et fit pour les auteurs espagnols ce qu'avait fait Caporali pour les Cotins d'Italie. L'exemple fut même suivi par les compatriotes de ce poète, entre lesquels il faut distinguer le Napolitain Cesare Cortese. Caporali ne s'en tint point à cet essai; il donna les *Nouvelles du Parnasse*, où l'Arioste, à la tête des satiriques, combattait les barbares qui attaquaient *Dame reconnaissance*, ambassadrice des Muses. Ce poème fut suivi des *Obsèques de Mécène*, par le même auteur. Martin Coccaje, inventeur du latin macaronique, y disputait à Berni l'honneur de marcher le plus près de l'illustre défunt. Pégase survenait conduit par Pétrarque, et les faiseurs de collections de vers et de prose en ramassaient les crotins. L'oraison funèbre, le repas suivaient toutes ces facéties que terminait, on ne sait trop pourquoi, le mariage de François de Médicis avec Bianca Capello. Le style valait mieux que le sujet. Machiavel se délassait en même temps de ses graves méditations politiques par la composition de son poème de l'*Ane*, où sa verve caustique peignait

ses ennemis sous les traits des animaux qui avaient le plus de rapport avec leur caractère. A la même époque paraissait en France la *Musagnéomachie*, de Joachim du Bellay, dont j'ai déjà cité les sonnets satiriques. Il chantait dans ce poème la guerre des Muses contre l'Ignorance, et passait en revue les poètes de son temps. Ce du Bellay fut surnommé l'Ovide français; d'autres recevaient les glorieux surnoms d'Homère, de Virgile. On recommence cette folie à chaque génération poétique; et celle qui suit ne s'en souvient plus. Avis à ceux qui se pavanent aujourd'hui sous les noms illustres que la camaraderie leur décerne !

Au commencement du dix-septième siècle, un grand applaudissement accueillit, en Italie, les poèmes satiriques de Trajano Boccalini, ses *Ragguagli di Parnasso* et la *Segretaria di Apollo*, qui en était la suite. C'était Apollon qui tenait sa cour plénière sur le Parnasse. Le monde entier y venait porter ses doléances; les grands de la terre étaient cités à son tribunal, et justice était faite à chacun suivant ses crimes ou ses mérites. Les cardinaux Borghèse et Gaétan couvraient le poète de leur protection; et, à l'abri de ce patronage, il crut pouvoir attaquer le roi d'Espagne, Philippe III, dans un troisième poème intitulé : *la Pietra di parangone*. Mais les traditions de Philippe II n'étaient point perdues. Boccalini, traqué par le digne fils de ce tyran, crut trouver un asile à Venise. Quatre spadassins, à la solde du roi d'Espagne, l'y suivirent et l'assommèrent; mais le poème n'en fut pas moins publié deux ans après sa mort.

La *Secchia rapita* de Tassoni parut dans le même temps avec les poèmes comiques de Bracciolini, qui se délassait, par ces compositions badines, du travail plus sérieux de ses épopées. C'étaient : *la Mort de l'Orviétan*, *le Banquet de François Antoine*, et

surtout *lo Scherno degli dei*, où les dieux du paganisme étaient tournés en ridicule, non comme l'ont fait de nos jours les ennemis littéraires de la mythologie païenne, mais en bon chrétien qui, treize ou quatorze siècles après Jésus-Christ, croit avoir besoin de lui sacrifier les dieux dont il n'a plus rien à craindre. Alors paraissaient aussi la *Moschéide* et la *Francéide* de Jean-Baptiste Lalli. Le héros de la première était l'empereur Domitien; et comme je veux être lu de tout le monde, je ne dirai le sujet ni le héros de la seconde. J'observerai seulement, pour l'explication du titre, que l'auteur accusait les Français d'avoir apporté à Naples ce qu'ils accusent, au contraire, les Napolitains de leur avoir donné. Je citerai encore le sphinx de *Malatesti*, l'*Ane* de Charles Dottori, qui se cacha sous le nom anagrammatique d'Iraldo Crotta pour publier ce nouveau poème consacré au héros de Lucien, d'Apulée et de Machiavel; enfin le *Divortio celeste*, de Fernand Palavicini, dont le pape Urbain VIII, tout poète qu'il était, se vengea par un arrêt de mort. Julien l'apostat avait mieux fait et il n'était point pape. La satire berniesque se mêlait encore à ces autres dévergondages de l'esprit italien. On cite parmi ces poètes du dix-septième siècle Marini, Murtola, Antoine Abbate de Gubbio, Jean François Lazzarelli, de la même ville, qui, dans un poème intitulé la *Ciccéide*, bafoua, sous le nom de *don Ciccio*, un juge dont il était le collègue au tribunal de Macerate. La plupart de ces poètes médiocres, dont je suis loin d'avoir cité tous les noms, furent agréablement persiflés dans le *Malmantile racquistato*, de Lorenzo Lippi, qui le publia sous le nom de *Perlone Zipoli*, anagramme du sien. Le *Malmantile* était un vieux château ruiné dans les environs de Florence, et l'attaque de ce château était le sujet de cette épopée en

douze chants, où l'auteur parodia les formes épiques de la *Jérusalem délivrée.* Cette nouvelle espèce de bouffonnerie était alors en vogue chez les Italiens. Le sénateur François Loredano, dont le palais était une sorte d'académie vénitienne, avait déjà publié son *Iliade joyeuse*, parodie du chef-d'œuvre d'Homère; et Jean-Baptiste Lalli venait de travestir en vers burlesques l'*Énéide de Virgile*, pendant que le cul-de-jatte Scarron la travestissait en France.

Le poème satirique n'était point abandonné par les Allemands, malgré la réforme d'Opitz, poète silésien, qui fut surnommé le restaurateur de la poésie germanique. Le tragique Gryphius, son disciple, publia vers la fin de la guerre de trente ans un poème bouffon où, sous le nom burlesque d'*Horribilicriblifax*, il se moqua des fanfarons militaires, de leurs rodomontades et de leur argot de capitan. Ménage donnait en même temps à la France son *Gargilius Mamurra*, l'une des nombreuses satires dirigées contre le parasite Montmaur. L'Anglais Butler, que l'esprit de parti toujours sot et injuste fit préférer un moment à Milton, bafouait alors dans son poème d'*Hudibras* les partisans de Cromwell et les ennemis des Stuarts qui, par parenthèse, le laissèrent mourir de faim en récompense de sa fidélité. Un peu plus tard parut à Paris la *Monomachie*, de Gaillard, dont j'ai cité un vers. Les poètes du jour y étaient fort maltraités, depuis le grand Corneille jusqu'à Claveret et à Neufgermain. Le plus grand reproche qu'il leur faisait était de vendre leurs ouvrages, et Dieu sait à quel prix! Les comédiens donnaient dix écus par pièce en cinq actes au poète Hardi, et la pauvreté de Corneille prouvait assez que l'auteur du *Cid* et de *Cinna* ne ruinait ni les acteurs ni les libraires; mais que dirait Gaillard en l'an de grâce 1844 s'il voyait..... ce que je ne veux pas dire!

Tous ces ouvrages pâlirent bientôt devant *le Lutrin* de Boileau, qui est le chef-d'œuvre du genre, et qui laissa bien loin derrière lui les plus illustres de ses rivaux. Mais sa supériorité incontestée n'arrêta point les poètes qui vinrent après lui. Un poète anglais, moins correct mais plus énergique, le célèbre Dryden, flagellait en même temps les grands seigneurs de la cour de Jacques II dans son poème d'*Absalon*, que j'ai déjà cité à propos de Buckingham et de son digne ami Rochester, et qui fut la dernière publication du dix-septième siècle; mais le dix-huitième fut aussi fécond en poèmes satiriques.

Nous retrouvons d'abord ici le poète danois Holberg, dont nous avons signalé les satires. Trois poèmes satiriques parurent sous son nom; le premier, sous le titre de *Pierre Pors*, était l'Odyssée burlesque d'un jeune artisan. Le second, publié en 1730, présentait la transformation de certains animaux en personnages humains, qui pouvaient avoir avec eux quelque conformité de caractère, et ce poème aida peut-être plus tard celui de l'abbé Casti qui en fut la contre-partie. Le troisième, composé en latin par Holberg, en 1741, peu de temps avant sa mort, sous le titre de : *Voyages souterrains de Nicolas Klimm*, est une espèce de monde renversé et une imitation forcée du Gulliver du docteur Swift.

Deux abbés se distinguèrent par l'obscénité de leur langage et par leurs attaques contre la cour de Rome. La bulle *Unigenitus* échauffa la bile du chanoine Grécourt et nous attira le poème de *Philotanus*, où la décence et le bon goût sont aussi cruellement outragés que les jésuites et les papes. Ils le furent plus brutalement encore par l'abbé Dulaurens qui, rougissant parfois de ses œuvres, se cachait sous le nom de Grouber de Groubenthal, avocat obscur dont l'amitié se char-

geait sans pudeur des péchés de l'homme d'Église. Son poème du *Balai* parut en 1761, et sa *Chandelle d'Arras* quatre ans après. Chacun de ces ouvrages était en dix-huit chants, et le second fut composé en moins de quinze jours. L'obscénité coulait à pleins bords de cette verve érotique, et la philosophie du dix-huitième siècle aurait gagné à ne pas rencontrer un pareil apologiste.

Le médecin Garth égaya plus décemment les Anglais par son *Dispensary*, aux dépens des apothicaires et de la faculté dont il pouvait mieux qu'un autre connaître les ridicules. La *Dunciade* de Pope fit justice de cette nuée de poètereaux et de critiques, qui bourdonnaient autour des Dryden et des Congrève, et qui usaient leurs aiguillons contre sa propre renommée. Palissot emprunta le titre et la manière du poète anglais, et, ne distinguant ni les philosophes ni leurs antagonistes, fit main basse sur les mauvais écrivains des deux partis au nombre desquels il eut trop souvent le tort de comprendre ses ennemis personnels. Voltaire fut moins heureux dans sa Guerre de Genève; mais il montra toute la causticité de son esprit observateur dans une foule de contes en vers, qu'à propos de satire on ne saurait passer sous silence. Le jésuite Gresset dut sa réputation au poème de *Vert-Vert*, où les ridicules du parloir et du cloître sont agréablement persiflés. La *Capucinade* de Nogaret ne racheta point par l'agrément du style la licence du langage; et je ne la citerais point si je ne n'avais à remarquer que cet auteur fut le dernier dont la Bastille punit les écarts.

Les *Animaux parlants* firent plus tard un grand honneur à la littérature italienne, et méritèrent en France les honneurs de la traduction. L'Âne de Machiavel en avait sans doute suggéré l'idée à l'abbé Casti, qui, se moquant en poète de tous les grands de la terre, ven-

gea les peuples de la politique oppressive de certaines cours, en faisant une critique amère de leurs intrigues et de leur diplomatie. *La Guerre du pou* fut le dernier poème satirique dont s'amusa l'Angleterre, si toutefois elle s'amuse d'autre chose que des dupes de sa diplomatie. Ce *pou* avait eu l'impertinence de se poser sur l'auguste nez de Georges III ; et Wolcroft chanta la lutte du monarque contre l'insecte, en ayant soin toutefois de se cacher sous le nom de Peter Pinder. Les fils de ce même roi furent les héros du poème de *Goddam* qui parut en France sous le consulat, mais qui serait déjà oublié si le nom de Parny n'en protégeait la faiblesse. La *Guerre des Dieux*, du même auteur, avait précédé le *Goddam* ; mais il est à regretter qu'il ait dépensé autant d'esprit et de verve sur un sujet aussi malheureux. La *Guerre des petits Dieux*, que le libraire Colnet fit paraître aussi dans les premiers jours du consulat était purement littéraire; le sujet en était le *siége du lycée Thélusson par le portique républicain* ; et ces petits dieux étaient tous les poètes du temps, qu'à l'exception de Lemercier, de Picard et de Fabre d'Églantine, il poursuivait sans relâche de sa plume anonyme et mordante. En 1828 parut le *Carabin patriote* de M. Cailly. Ce Carabin était le type de certains Français qui, tour à tour républicains et royalistes, belliqueux et pacifiques, apostats et bigots, trouvaient à chaque révolution nouvelle des raisons pour la louer et pour célébrer surtout l'avènement de ceux qui l'exploitaient. Ce petit poème, que j'ai entendu dans les salons de Paris, s'allongeait à chaque changement d'état ; et si l'auteur n'était pas mort avant 1830, il y aurait ajouté un paragraphe de plus. Deux poètes s'associèrent sous la Restauration pour en persifler les ministres. La *Villéliade* et la *Peyronnéide* furent les fruits de cette association qui révéla deux écrivains de génie; mais ces

poètes vivent encore, et je ne veux rien dire du temps présent, du moins pour ce qui regarde la France. Je ne montrerai pas la même réserve à l'égard des Allemands ; et je citerai encore comme de véritables contes satiriques la *Princesse Brambilla* d'Hoffmann et son *Homme au sable*, parodie plaisante du genre fantastique où se complaît son propre génie, et ses contemplations du *Chat Murr*, qui déchire de ses griffes tous les écrivains d'Allemagne.

En résumé, si nous exceptons cette double transformation en ménippée et en poème, la satire est restée pour le fond, comme pour la forme, telle que les anciens nous l'avaient léguée. La morale, la littérature et la politique l'ont tour à tour alimentée et l'alimentent encore. Mais les grands intérêts qui s'agitent doivent lui donner une direction plus prononcée vers la grande pensée philosophique de l'époque. L'amélioration de l'espèce humaine, la correction des individus ne lui suffiraient plus. Nous n'avons plus ni parlements, ni Sorbonne , ni bulles, ni grands seigneurs, ni favorites, ni petits abbés à persifler. On aurait peu de vogue à bafouer les médecins qui nous apportent de nouvelles recettes, les avocats qui en dix ans deviennent des millionnaires, les romanciers qui vendent trois ou quatre fois les produits de leurs plumes. Il nous reste bien encore de mauvais poètes ; mais ils sont protégés par la presse, et si protégés qu'on risquerait sa réputation en attaquant la leur. La satire ne peut pas s'en prendre aux modistes qui logent dans des palais, aux tailleurs qui en bâtissent, aux épiciers qui en achètent, aux cafetiers qui dorent leurs lambris. C'est donc aux choses qui intéressent tout le monde, au perfectionnement des sociétés politiques, à la destruction des vieilles idées du gouvernement que la satire doit tendre pour être lue avec intérêt. Elle trouvera sur sa

route les meneurs d'élections et la sottise des électeurs, l'importance des conseillers municipaux, les directeurs blancs et tricolores de l'esprit public, la lutte des opinions et des partis qui se couvrent réciproquement de boue et de fiel, la division systématique des votes parlementaires, l'outrecuidance d'un sot qui dispose de trois ou quatre voix, les audiences des ministres, des commis, des députés, la vie ministérielle, la plus comique de toutes les vies, les hommes d'État de pacotille qui se croient des Richelieu, des Pitt ou des Sully, enfin tous les vices et les ridicules du gouvernement représentatif, tel que l'ont fait en France les passions et les intérêts de ceux qui l'exploitent ou qui prétendent l'exploiter. La satire doit être l'auxiliaire de la tribune; mais elle n'a de succès et de vogue qu'en s'alliant à l'opposition. Heureux les États où elle deviendra tout à la fois ministérielle et populaire! Si cela arrive de mon vivant, je le chanterai.

FIN DU PRÉCIS HISTORIQUE SUR LA SATIRE.

TABLE

DES MATIÈRES.

ÉPITRES.

SOUS L'EMPIRE.

SOUS LA RESTAURATION.

APRÈS LA RÉVOLUTION DE JUILLET.

FIN DE LA TABLE.

SM

